

BORIS PILNIAK

LA VOLGA



CASPIENNE

E
E
L
E
T
E
C
A
N
E
L
A

**LA VOLGA SE JETTE
DANS LA CASPIENNE**

Il a été tiré de cet ouvrage :

10 exemplaires sur papier des manufactures impériales du Japon, numérotés de I à X.

3300 exemplaires sur Velin d'Alfa Lafuma Navarre, numérotés de 1 à 3000 et S. P. 1 à 300.

EXEMPLAIRE N° 02,472

*La couverture a été composée par
N. PARAIN.*

BORIS PILNIAK

LA VOLGA
SE JETTE DANS LA
CASPIENNE

TRADUIT DU RUSSE PAR
G. AUCOUTURIER



PARIS

1931

EDITIONS DU CARREFOUR
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 169, PARIS, VI^e

LA VOLGA SE JETTE DANS LA CASPIENNE

Les fleuves sont apparus aux époques où de l'état astronomique la terre est passée à l'état géologique. Silice, granits, schistes, sables, argiles, — thalweg, fleuve, ruissellement, — débits d'eau, section à vif, niveaux superficiels, profils, tracés, — hauts-fonds, bas-fonds, bancs de sable, — détermination rigoureuse, où seules sont décisives les lois de la physique, des forces, de la gravité, du poids, — seules. La nature ignore le mouvement rectiligne, et dans chaque fleuve, de par la puissance de chute des eaux en fonction du niveau de base, de par la déclivité, il doit y avoir deux courants : un courant fouettant, de haut en bas, frappant à la manière d'un coin, convergent, et qui, se précipitant jusqu'au fond du chenal, érode ce fond, rejetant sur les côtés les sables d'érosion, et se transformant en un second courant, divergent, de bas en haut, allant du fond du chenal vers les bords, boueux et trouble, dépouillé de sa force vive. C'est ainsi qu'il en fut au long des siècles et qu'il en est à jamais. Les vallées des fleuves ont l'érosion pour origine. Les fleuves suivent toujours leur thalweg en serpentant, jamais en lit recti-

Copyright 1931 by Éditions du Carrefour.

Droits de reproduction et de traduction réservés
pour tous les pays.

ligne et le profil de pente du lit des fleuves est semblable à un escalier, — un haut-fond, un bas-fond, un haut-fond, un bas-fond; — les chutes des fleuves sont vivantes, elles se déplacent vers la source; ainsi l'ont voulu les lois de la physique, parce qu'autrement la force vive de l'eau, brisée dans la réalité physique par les hauts-fonds et les bas-fonds, libérée, atteindrait une puissance et une rapidité inimaginables, et les fleuves disparaîtraient, déversant toutes leurs eaux que rien ne retiendrait. L'eau comme la nature ignore les mouvements rectilignes, les eaux désagrègent leur lit pour s'élever des obstacles. Ces deux courants, courant de fond divergent et courant de surface convergent, ce sont eux qui déterminent le sort des hauts-fonds et des bas-fonds : plus est accentué le méandre du fleuve et prononcée la courbure de la rive concave, plus est rapide le courant fouettant, plus est puissante la force vive et profonde l'érosion du fond, — et ici se forme un bas-fond, — mais l'eau fatiguée, sa force vive brisée, se repose, apaisée jusqu'en sa profondeur, impuissante à éroder, — et ici apparaît un haut-fond, dépôt de sables entre deux bas-fonds. Si le courant est plus fort que les roches, il brise, érode les rives, pour dépenser ses forces, les équilibrer, — et le fleuve s'ensable, écartant sa section à vif en niveau transversal large, mais bas. C'est ainsi qu'il en a été depuis les époques où la terre est passée de l'état astronomique à l'état géologique. Les eaux des fleuves se meuvent selon des paraboles, des hyperboles, des ellipses. Les ingénieurs hydrauliciens ont fixé les lois du mouvement des cours d'eau en formules mathématiques, où il ne peut y avoir de mécomptes. En fouillant les sédiments jurassiques, dévoniens, carbonifères, les ingénieurs mettent en chiffres l'âge des fleuves, leur jeunesse et

leur vieillesse. Un copeau jeté dans l'Oka sous Kolomna sera emporté vers la Caspienne, mais une pierre jetée au même endroit ne sera soulevée par l'eau que lorsque la force vive de fouettement sera plus forte que la pierre, — il en est ainsi très rarement, et les pierres encombrant le fond des fleuves. Le mouvement rectiligne est chose aussi abstraite que le zéro. Près de la ville de Saratov sur la Volga, qui il y a mille ans s'appelait le fleuve Ra, coula il y a soixante-dix ans une péniche chargée de briques : elle coupa le courant derrière elle et donna naissance à toute une île de sables en face de Saratov, longue d'une dizaine de kilomètres, divisant la Volga en deux bras. Le mouvement des eaux est inconstant, il passe d'un petit débit à un gros, des étiages aux crues, — mais une fois partie, soumise à sa propre pesanteur et mue par elle seule, l'eau suit son mouvement irrésistiblement. Les ingénieurs hydrauliciens savent la force de l'eau, et ils savent qu'on peut lutter avec ces forces sans les violenter, sans aller contre elles, mais en les coordonnant.

Le professeur Pimène Serguéievitch Polétika se rendait de Léningrad aux chantiers de creusement d'un nouveau fleuve. Les chantiers s'étendaient sur plusieurs gouvernements. Sous Kolomna, en aval du confluent de l'Oka et de la Moskva, on construisait un barrage monolithique, qui épaulait et rejetait en arrière les eaux de l'Oka et de la Moskva. En même temps, on creusait devant Moscou un canal reliant la Moskva et la Kliazma. De Chtchelkovo à Nijni-Novgorod, on préparait un nouveau lit à la Kliazma. Ces travaux avaient pour but de créer un fleuve dont le courant se dirigeât de Kolomna à Moscou par l'ancien lit de la Moskva, de là à la Kliazma par le canal de Moscou, et de Moscou à Nijni par le lit de la Kliazma. Le professeur Polétika,

initiateur des travaux, se rendait à Kolomna. Il devait s'arrêter un jour à Moscou : il fallait passer au Gosplan, au Conseil Suprême de l'Economie Nationale, à la Section foncière du Soviet de Moscou, services publics qu'il appelait les bureaux des travaux entrepris. Le professeur Polétika était âgé, lent, austère et replié, vieillard de vieux et sévères principes, homme d'une destinée extraordinaire pour la révolution. Savant de renommée européenne, grand théoricien et grand praticien, bâtisseur, Pimène Serguéiévitich Polétika depuis mil neuf cent trois, depuis le temps du congrès qui scinda les marxistes russes, avait adopté la théorie du matérialisme dialectique dans son interprétation bolchéviste. Depuis mil neuf cent dix-sept s'était établie en Russie cette justice dont le professeur avait dans sa jeunesse adopté la philosophie : lui n'avait eu aucune reconstruction à faire. En vingt-quatre comme en quatorze, le professeur écrivait selon l'ancienne orthographe, et commençait ses conférences par les mots : « Citoyens, étant marxiste... » Très peu d'hommes, deux ou trois dizaines dans toute la Russie, avaient su rester en l'année vingt-quatre tels qu'ils étaient en l'année quatorze : c'est un droit qu'ils avaient acquis avant la révolution, au milieu de gens qui ne les connaissaient pas, ils l'avaient acquis par les travaux auxquels ils devaient leur nom et qui les élevaient au-dessus des discordes de l'époque impériale russe, — et parmi les gens qui les connaissaient, ce droit avait été confirmé par leurs qualités humaines, celles qui sont nécessaires à toutes les époques, — et la révolution avait confirmé leurs droits. Le professeur Polétika, vieillard aux petites étrangetés de vieillard et de professeur, ne montait jamais en automobile et sortait toujours en redingote, ce savant qui tenait la lenteur pour une des

conditions fondamentales du progrès et qui en mil neuf cent vingt-cinq avait remis à l'Institut Lénine une épaisse liasse de lettres de Lénine. Les étudiants et les ingénieurs de l'année quatorze avaient témoigné au professeur le même respect que les étudiants et les ingénieurs de l'année vingt-quatre. L'édification industrielle qui donna leur couleur aux années russes à partir de mil neuf cent vingt-six, fit entrer dans la vie nombre de projets du bâtisseur Polétika, il prit la direction de nombre de travaux d'édification. Il lui fallait voyager par toute la Russie, mais pour aller de Léningrad à Pavlovsk, Pimène Serguéiévitich Polétika se préparait comme s'il partait pour New-York.

Pimène Serguéiévitich arriva à Moscou par le rapide de Léningrad, le matin ; il prit un cocher et descendit à l'hôtel Bolchaïa Moskovskaïa, où il s'arrêtait toujours depuis ses années d'étudiant et où on le connaissait par son prénom et son patronyme. En mil neuf cent vingt-neuf, la Bolchaïa Moskovskaïa s'appelait Grand Hôtel. Pimène Serguéiévitich déjeuna d'une omelette et d'un verre de lait, et reprenant le même cocher qui l'avait amené de la gare, et avec qui il causa, en route, des « ciseaux » du grain et des produits manufacturés, il se rendit à ses affaires, au Gosplan, au Narkomzem, au Mozo¹. Au Mozo, Pimène Serguéiévitich apprit que parmi les ingénieurs travaillant à la construction du barrage de Kolomna se trouvait Edgar Ivanovitch Laszlo, — et Pimène Serguéiévitich s'assombrit en entendant ce nom, ses sourcils se froncèrent durement : l'ingénieur Laszlo avait, quatorze ans auparavant, enlevé la femme de Pimène Serguéiévitich. C'est

1. Narkomzem, Commissariat du Peuple à l'Agriculture.
Mozo, Section foncière du Soviet de Moscou.
Gosplan, Commission d'Etat du Plan économique général.

à cette conversation au Mozo que commença la chaîne des faits qui constituent le présent récit. Du Mozo, qui se trouvait rue Sadovaïa Triumfalnaïa, dans les locaux de l'ex-Direction Provinciale de Gouvernement, le cocher emmena le professeur par les ruelles Vorotnikovski, Pimènovski, et pour la deuxième fois Pimène Serguéiévitich se souvint de sa femme, selon la loi de la répétition des événements.

Vingt-cinq ans auparavant, Pimène Serguéiévitich, ingénieur imberbe à peine sorti de l'Ecole, s'était marié à l'église de Pimène l'Ancien. Alors c'était la jeunesse et la vie devant lui. Ce jour-là, il était un jeune ingénieur qui ne croyait pas en Dieu, et néanmoins ce jeune ingénieur se tenait solennel devant l'autel — et devant son amour pour sa fiancée, sacré comme tout amour pur. Onze ans après ce jour-là, la femme de Pimène Serguéiévitich s'était enfuie et avait emmené ses enfants, abandonnant tous scrupules de dignité humaine. Depuis ce temps, depuis le jour de son mariage, le professeur n'était revenu ni à cette église, ni dans cette ruelle. Il commanda au cocher de s'arrêter près de l'église de Pimène l'Ancien.

A la grande porte de la cour de l'église, une pancarte se balançait :

VENTE AUX ENCHÈRES

PAR LE

CRÉDIT MUNICIPAL DE MOSCOU

Pimène Serguéiévitich entra dans la cour. Sur le parvis grouillaient des gens, dans les arbres criaient des corneilles. Des blouses maintenues par des ceintures

d'étoffe, des mouchoirs de tête, sur le parvis, manifestement gens des marchés de Smolensk, de la Soukharvka et de Tagan, s'ennuyaient, compassés et affairés. A l'écart des blouses se tenaient deux hommes, très semblables l'un à l'autre, avec quelque chose de l'artisan, quelque chose de l'intellectuel, vêtus étrangement, à peu près comme des personnages d'Ostrovski : bottes vernies, casquette à visière vernie, et redingotes noires à longues basques. Pimène Serguéiévitich, qui lui-même portait toujours une redingote, jeta un regard étonné sur leurs redingotes. Le plus âgé des deux dit au professeur, avec des airs de maquignon :

— On commence à quatre heures. Si c'est rapport à l'acajou, on n'y trouve rien de particulier. Rien qu'une petite armoire Boule. Entrez, voyez vous-même. Si vous voulez, nous pouvons assortir la garniture.

Pimène Serguéiévitich ne comprit rien, remercia en tirant son chapeau d'un geste agacé, et entra dans l'église. L'église ressemblait à un dépôt d'objets sauvés d'un incendie. Le long des murs se mêlaient des armoires, des garde-robes, des divans, une quantité de machines à coudre. Les icones avaient disparu des murs, badigeonnés de chaux à la hâte, l'autel était détruit, mais les peintures derrière l'iconostase étaient restées. Les murs étaient couverts d'avis et d'affiches : « Dans la lutte pour la paix renforcez la défense de l'Union Soviétique ». Les chaussures de tille éculées mettaient sur les dalles une épaisse croûte de boue. Devant les marches restées de l'autel, se trouvaient des bancs pour les enchérisseurs, comme dans un théâtre de province; l'autel lui-même disparaissait sous les buffets et les garde-robes, et au-dessus d'eux, à trois hauteurs d'homme, sur une table de salle à manger juchée elle-même sur deux garde-robes, se trouvait une

petite table avec un marteau et une chaise pour le commissaire-priseur. Il y avait dans l'église, c'est-à-dire dans la salle des ventes, un petit nombre de gens; la tête couverte, ils examinaient avec affairément les objets et discutaient à voix haute les chiffres de mise à prix, accrochés aux garde-robes, aux lits et aux fauteuils avec les numéros de ces fauteuils, divans et machines à coudre. Un jour crépusculaire tombait à travers les grilles et la poussière des fenêtres de l'église. Le professeur, suivant l'exemple des autres, allait sans but d'un objet à l'autre. On vendait ici aux enchères ce qui n'avait pas été déposé au Crédit municipal, on vendait une misère venue de tous les hasards. Les poufs d'indienne, les lits nickelés et les tables de salle à manger de tilleul racontaient l'histoire de la pauvreté russe. Les acheteurs venus à la mise aux enchères étaient des commerçants, c'est-à-dire que les anciens propriétaires de ces objets n'avaient pas les quelques pièces pour lesquelles s'en allait leur dénuement. Cette atmosphère de salle de ventes était humide, grise et sans rien de saint. Un jeune homme pustuleux, le chapeau sur la tête, le paletot déboutonné et les doigts dans les poches de son gilet, grimpa sur les garde-robes, frappa un coup du marteau, et de la table perchée sur les garde-robes cria alertement, d'une voix standard, en récitatif :

— Les enchères commencent. Numéro un! Vu? Vingt! Qui offre plus? Une fois...

Les acheteurs prirent place sur les bancs, stéréotypant leurs visages en une austère indifférence.

— Deux fois!

— Vingt et un! — lâcha d'un ton indifférent une blouse des derniers bancs.

— Vingt et un à gauche! Qui offre plus? Une fois! cria alertement le greluchon boutonneux. Deux fois!

Le professeur sortit de l'église. Les corneilles grouillaient sur les arbres. Le crépuscule avançait calme et clair. Sur les planches qui dans la cour tenaient lieu de trottoir, une troupe d'acteurs passait, probablement pour aller dîner à la petite auberge d'artistes qui se trouvait derrière l'église de Pimène l'Ancien. Les acteurs allaient à la queue leu leu et riaient fort. Un cocher mécontent de son pourboire leur criait des injures.

— Je ne vous ai pas raconté cette conversation dans le tramway? disait l'acteur qui allait le premier. Il y a dans les tramways des placards anti-alcooliques; il y en a un qui dit : « Le premier petit verre, c'est toi qui le prends, mais le second, c'est lui qui t'empoigne! » J'étais dans le tram, il y avait un ouvrier à côté de moi; il lit le placard, le relit, soupire, réfléchit et me dit d'un air bonhomme : « Tiens, parbleu! moi, tenez, au train que ça va, au village, je bâtirais bien ma troisième maison, seulement voilà, on boit, on la boit, la maudite, on boit toutes ses pauvres nippes, jusqu'au moment où elle vous empoigne, la charogne! »

Les acteurs éclatèrent encore de rire.

Le professeur revint à son cocher.

Vingt-cinq ans plus tôt, jeune ingénieur, il arrivait en calèche à cette même porte et attendait sur le parvis sa fiancée : un peu par bravade, il avait décidé de se marier dans l'église de son nom. Alors mai déflorissait, à l'heure du mariage le crépuscule venait, et les corneilles criaient aussi dans les mêmes arbres, âmes de destruction. Le jeune ingénieur connaissait alors et l'honneur, et le devoir, et le poids allégre de la charge qu'il assumait pour toute la vie, de l'amour, et cet amour était pour le professeur Polétika unique pour toute la vie. De même que le travail humain, de même et la

volonté, et l'honneur humains luttent toujours contre la nature nue, ils luttent avec cette même nature pour arme, par la nature ils organisent la nature, le travail, l'honneur, le devoir. Rien n'échappe à la chaîne des déterminations. Pimène Serguéievitch connaissait une vérité vraie pour lui et qui s'était toujours confirmée dans sa vie : que l'homme s'acquitte toujours envers l'homme avec la monnaie qu'il a reçue de lui : il suffit d'être généreux avec un homme vil, et cet homme vil s'efforcera d'être honnête non seulement dans ses actes, mais même dans ses pensées; et inversement : traitez le plus noble en misérable, il répondra en misérable. Le professeur Polétika était un naturaliste, cette règle humaine—être généreux—il la considérait non seulement comme nécessaire sur le plan de la morale, disons, supérieure, mais aussi simplement comme profitable à l'homme, car être généreux est pour l'homme, et plus commode, et plus avantageux, et plus raisonnable, et la raison humaine, Pimène Serguéievitch la plaçait plus haut que tout. S'écarter des règles de la générosité, cela relevait pour lui de la pathologie. C'avait été un écart de ce genre que sa séparation d'avec sa femme, — ou bien d'autres causes avaient-elles été déterminantes? la biologie, l'inconscient, le subconscient, ce qui chez l'homme est resté de la bête, les instincts, le sang, l'atavisme? Mais Pimène Serguéievitch regardait tout cela comme les côtés obscurs de l'homme, et indignes d'un homme. Sa femme était venue à lui pure, douce jeune fille, enfermant le monde dans un romantisme à la Schiller et à la Tourguéniev, ses yeux brun clair brillaient comme le bleu du ciel russe. Et au seuil de la onzième année de leur vie conjugale, — heureuse et pleine, semblait-il à Pimène Serguéievitch, car la famille prospérait, le travail de l'époux fructifiait, sa

gloire se dessinait, de beaux enfants grandissaient, — l'épouse avait quitté l'époux, elle avait fui avec un étudiant, répétiteur de leur fils, elle était partie en emmenant les enfants. Cela s'était passé en mil neuf cent quatorze. Le professeur avait fermé les chambres désertées de sa femme et de ses enfants, et la révolution avait traversé ces chambres glacées, sans entrer dans le cabinet de travail du professeur, où Pimène Serguéievitch était resté dans la solitude avec ses conférences, ses projets, ses devis, ses formules, seul avec son travail. Depuis mil neuf cent dix-sept, Pimène Serguéievitch n'avait eu aucune reconstruction à faire, et le destin lui avait donné à résoudre les questions de ses affaires personnelles, de sa propre dignité, de la vie et de la mort, ces questions que chacun doit résoudre, quand le fardeau des ans commence à peser sur les épaules, et que chacun doit résoudre pour son compte. L'étudiant Laszlo avait suivi les traces de Pimène Serguéievitch, il était devenu ingénieur; de temps en temps un travail commun les avait réunis; ils étaient à jamais l'un pour l'autre des inconnus. Le fils aîné de Pimène Serguéievitch était mort en dix-neuf, tué sur le front de la guerre civile. De sa femme, il n'avait pas eu de nouvelles. Au Mozo, Pimène Serguéievitch apprit que Laszlo travaillait à la construction du barrage monolithique. Ses pensées retournèrent aux temps disparus, fouillèrent l'épaisseur de ces dix ans, se poudrèrent des décombres du temps. Ses pensées s'ordonnèrent tristes.

Le cocher déboucha sur la rue Tverskaïa. Le soleil déclinait au couchant. C'était l'heure où la classe employée, multipliée à Moscou par l'état de guerre, revenait de ses emplois. Les concierges arrosaient d'eau les rues. Si les commissariats du peuple, syndicats, trusts et autres multiples établissements à employés

avaient à cette époque introduit à Moscou un uniforme pour leurs appointés, la Tverskaïa aurait été à cette heure-là emplie d'uniformes comme elle l'était d'affiches, sans considérations de sexe et d'âge. La classe employée grimpa dans les tramways et les autobus, aboyait des klaksons de ses automobiles, se déversait le long des trottoirs en noirs bataillons et en maillots de sports, trottait sur la chaussée auprès des trottoirs, serpentait en longues queues devant les boutiques pour acheter du pain, du saucisson, de la vodka, des feuilletés aux choux ou des billets de cinéma. Pimène Serguéievitch n'aimait pas la classe employée, et quant aux affiches, elles l'emplissaient d'inquiétude et l'effrayaient. La place Strastnaïa criait par les affiches d'un cinéma, de la Maison du Livre d'Ionov, de l'Inspection Ouvrière, de la *Vetcherniaïa Moskva*, des *Izvestia*. Le monument de Pouchkine s'élevait silencieux. De la Strastnaïa à la place des Soviets, la rue Tverskaïa rappelait Pékin, une ville chinoise où le ciel est invisible derrière les enseignes peintes sur étoffe. Les affiches des maisons d'édition, des revues, des théâtres, des cinémas, des loteries s'étalaient en travers de la rue, offusquant le ciel. Le ciel cillait seulement au-dessus de la place du Comité Exécutif, doucement s'en allait le jour d'or, lassé d'une lassitude de juillet.

En réglant le cocher, le professeur lui demanda :

— Alors, vieux, que dis-tu de la vie, finalement? c'est matiné, hein? — Pimène Serguéievitch répétait un mot de cocher, entendu au passage.

— Matiné, oui, répondit le cocher. — Pour sûr si on regarde sans lunette, mais si on prend des lunettes, on n'y voit plus que du bleu!

— Non, tu as tort, fréret, dit d'un ton grognon le

professeur, la vie ne peut pas être mauvaise, elle ne doit pas!

Au restaurant de l'hôtel Bolchaïa Moskovskaïa, un orchestre jouait; les tables amidonnées étaient occupées par des étrangers, journalistes et bâtisseurs de projets venus à Moscou faire l'épreuve de l'édification du socialisme dans l'Union des Républiques qui furent jadis un seul corps d'Etat. Polétika commanda à un maître d'hôtel indifférent, qui appelait le professeur par son nom et son patronyme, des biscottes, de la soupe au lait et des haricots.

La répétition des événements est toujours insolite. Pimène Serguéievitch pensait à l'église de Pimène l'Ancien. En attendant les plats, il fit venir le chasseur et l'envoya, avec une note de sa main, chez le bouquiniste Mikhaïlov, rue Nikolskaïa, pour acheter les mémoires où figurent des vies de Pimène l'Ancien.

L'orchestre se répandait en fox-trots naguère interdits. Les étrangers faisaient chaque jour de leurs repas des distractions de boîte de nuit, transformant l'antique traktir russe, fameux par ses villageoises et ses sara-fanes ouverts, en un « palace » américano-occidental. Les hommes se prélassaient en costumes gris de touristes, les femmes en toilettes de bal. Les garçons blancs se hâtaient d'une majestueuse lenteur. Pimène Serguéievitch promenait ses regards sur ces gens repus, il lui semblait voir les crimes et les douleurs qui devaient se préparer et qui se préparaient à ces tables amidonnées aux couleurs vives; pourquoi Pimène Serguéievitch songeait-il à des crimes, il l'ignorait.

La table des étrangers au type anglo-américain parlait français et éclatait de rire comme à un commandement, aux facéties d'un homme qui tournait le dos à Pimène Serguéievitch. Pimène Serguéievitch saisit au

passage les mots : « Donbass, mal, malheur » et se les traduisit en russe. Le personnage facétieux se retourna, Pimène Serguéievitch reconnut l'ingénieur Poltorak. Polétika se rappela son nom : Evguénii Evguéniévitch. Poltorak se retourna encore une fois, sa table fit silence. Alors Poltorak se leva et vint à Pimène Serguéievitch, les étrangers l'accompagnaient des yeux, examinaient ce savant russe, et rencontrant Pimène Serguéievitch du regard, s'inclinaient. L'ingénieur Poltorak, en souhaitant le bonjour, tendit à Pimène Serguéievitch les deux mains.

— Vous êtes seul, professeur? mes amis, des ingénieurs étrangers, seraient flattés si vous vouliez bien vous joindre à nous, dit Poltorak.

Le professeur s'inclina négligemment du côté des étrangers, et répondit à l'ingénieur.

— Faites-moi la grâce de leur présenter mes remerciements. Je suis fatigué, et en outre je me nourris de lait et de croûtons.

— Oui, oui, j'ai quelque peu entendu parler de votre mauvaise santé, quel malheur pour la Russie, — reprit l'ingénieur Poltorak, et il prit place auprès du professeur. — Vous partez aujourd'hui pour les chantiers? J'y vais aussi, pour le Trust d'Etat de l'Electrotechnique.

Le costume de Poltorak était d'un étranger, mais ses pommettes slavisaient. Sa jaquette bleue était faite non seulement pour les yeux des autres, mais aussi pour la satisfaction seigneuriale de son propriétaire. La raie de Poltorak luisait de pommade. A son index étincelait un brillant dans une monture ancienne. Ce fut justement cet anneau qui retint l'attention du professeur Polétika, ce n'est qu'ensuite qu'il regarda le visage parfaitement poli de l'ingénieur. Les yeux de

Poltorak regardaient activement, intelligents et exacts, « et pourtant tels qu'il ne convient pas à un honnête homme d'en avoir » pensa le professeur, « il a raison de les cacher derrière des brillants ». L'ingénieur Poltorak était d'une mise délicatement recherchée, et le professeur se souvint que ce qui l'avait toujours le plus frappé dans l'ingénieur, c'étaient ses dents, défigurées d'un or méticuleusement entretenu. Cet homme s'insinuait dans toutes les commissions de constructions, et servait à la fois dans une dizaine d'institutions économiques gouvernementales.

L'ingénieur prit la parole.

Pimène Serguéievitch lui faisait face, imposant vieillard aux abondants cheveux gris, au visage grognon, aux lunettes moroses, à la redingote surannée sur laquelle tranchait un nœud blanc sous le menton.

— Vous n'ignorez certainement pas ce dont nous sommes en train de plaisanter; voilà que dans le Donbass l'eau va manquer, elle manque déjà. C'est l'un de nos plus puissants centres industriels, — mais vous le savez mieux que moi! — à Stalingrad on construit une fabrique de tracteurs qui doit, à raison de trois cents jours ouvrables par an, sortir chaque jour cent trente-trois tracteurs, — bref, vous connaissez mieux que moi la colossale importance du Donbass, — et voilà qu'on s'aperçoit qu'en dépit de tous les projets et de tous les plans, le Donbass se transforme en désert, le Donbass est à sec, on n'y a pas assez d'eau non seulement pour la production, mais même pour les gens et pour tous les usages courants. Et je me dessinais ce tableau : la disette d'eau s'avançant sinistre sur le Donbass, les usines languissant, épuisées, submergées de sable, le soleil brûlant tout, les usines étouffant et

criant, par la gueule suffocante de leurs hauts-fourneaux : à boire ! à boire !

— Soit, mettons ! dit le professeur en filtrant un regard rude entre ses lunettes et ses sourcils hirsutes.

— Il paraît que vous étudiez un projet d'irrigation du Donbass ? Expliquez-le moi !

— Il y a une foule de remèdes possibles, répondit sévèrement le professeur, et il serra les lèvres. — Le temps venu, je le publierai.

— Et moi je continue à être de cent commissions, dit ironiquement l'ingénieur, puis il demanda rapidement : — Et vous partez pour longtemps pour Kolomna ? un projet colossal ! Puis se reprenant encore : — Vous n'avez pas remarqué, Pimène Serguéievitch, que toute construction est toujours fondée sur le sang, de même d'ailleurs que tout ce qui est vie. Nous-mêmes, hommes, naissons dans le sang et nous mourons parce que le sang s'arrête. L'amour humain commence et s'achève par le sang. Je ne connais pas un édifice où il n'y ait pas de sang ; on bâtit une maison, un maçon tombe des échafaudages ; on élève une usine, les machines broient un ouvrier ; on construit une voie ferrée, un train s'écrase au bas du remblai ; on creuse un canal, une digue crève, des ouvriers sont noyés. C'est mystique, mais c'est un fait, tout repose sur le sang. Tout autour de nous, du sang, rien que du sang. Même le drapeau rouge-sang de la révolution est un symbole de naissances sanglantes. Et quand le sang sera disparu, alors le Donbass sera submergé de sables arides. Votre construction à vous n'a pas encore vu de sang ? demanda presque bas Poltorak, puis il se tut.

— C'est décidément pour moi le jour de la répétition des événements, dit Polétika étonné.

— Vous dites ?

— Rien... non, rien, une idée.

— Alors, il n'y a pas encore eu de sang à votre construction ?

— Non, pas encore, répondit Polétika.

— Il y en aura, il y en aura ! s'écria Poltorak, et ses dents, défigurées d'or, étincelèrent cruellement du même or. Une seconde il fut extrêmement sérieux, ses yeux pointèrent comme sur une cible, puis il reprit affairé : — Permettez-moi de me retirer. A demain, à Kolomna.

L'ingénieur Poltorak était toujours d'un extérieur méticuleusement soigné et solide, et il donnait toujours au professeur Polétika la sensation d'une répugnante viscosité.

Poltorak se leva et revint à sa table. Les étrangers saluèrent Polétika. Un garçon apporta un petit pain grillé et une soupe au lait. Le professeur, jetant autour de lui un regard sévère, couvrit sa barbe de sa serviette, qu'il attacha derrière son cou, comme on fait aux enfants, — et il commença à manger, lent et irrité, — et il fut clair que l'irritation de Pimène Serguéievitch était toute de bonté.

L'idée du désert avançant sur la Russie d'Europe appartenait à Pimène Serguéievitch, ses réflexions sur ce sujet n'étaient connues de personne sauf deux ou trois collaborateurs et élèves, — Poltorak avait usé de ses propres mots, — Pimène Serguéievitch mettait cela au compte de la répétition des événements.

Le professeur était là, dans cette salle d'étrangers et de Russes contrefaisant les Européens, il y détonait. L'orchestre grondait des danses. L'électricité étendait largement son incandescence dans cette salle blanche.

Le chasseur apporta le ménologe d'août, et dit en recevant son pourboire :

— Des saints Pimène, il paraît qu'il y en a quelque chose comme une dizaine, et même plus. On ne les a pas trouvés. On vous téléphonera,

Les heures qui restaient avant le départ du train, Pimène Serguéievitch les passa dans sa chambre à lire le ménologe. Il le feuilletait avec autant d'attention que jadis les dizaines, les centaines de milliers de pages de mathématiques des livres anglais, allemands, français, russes sur l'architecture et sur la mathématique pure, celle qui n'a pas de bornes et qui s'appuie sur l'inconnu et donne à l'homme le droit de supputer les astres pour construire des canaux, des rivières nouvelles, des machines d'usines, et de discerner les atomes. Penché sur les livres, Pimène Serguéievitch ne ressemblait pas à un vieillard.

Toup à coup, le téléphone sonna.

— Le camarade professeur Polétika? Bonjour, Pimène Serguéievitch. Ici l'antiquaire Mikhaïlov. Je vous ai envoyé le ménologe d'août, c'est tout ce que j'ai pu trouver pour l'instant, je vous en enverrai d'autres quand je les aurai trouvés. En attendant, je puis vous renseigner sur quelques saints Pimène de l'Eglise orthodoxe. *Primo*. Le vénérable Pimène de Palestine, se fixa comme ermite à Rouva, sous l'empereur Maurice. Cinq cent quatre-vingt-deux, six cent deux. Fête le vingt-sept août. *Secundo*. Pimène le Grand. Mort en quatre cent cinquante. Abbé d'Egypte. Compagnon de travaux de saint Paësius le Grand et de saint Jean de Cône. Pleurait constamment ses péchés et ceux d'autrui. Par ses homélies d'édification. eut une grande influence sur la société qui l'entourait. Troisièmement et quatrièmement. Pimène-aux-multiples-douleurs et Pimène le vénérable, moines des Cryptes de Kiev. Leurs reliques reposent dans la grotte

de Saint-Antoine. Le dernier fut l'ami du vénérable Koukcha, il eut le don de prophétie. Fête le vingt-sept août. C'est tout pour l'instant. Pour le reste, je vous renseignerai sous peu par écrit et je vous enverrai des livres. J'ai l'honneur de vous saluer.

Le bouquiniste raccrocha l'appareil. Le professeur revint à sa table et au ménologe. Il ne comprenait pas très bien pourquoi il avait éprouvé le besoin de se renseigner sur les saints et les vénérables Pimènes. Au-delà des Pimènes s'évoquait l'ingénieur Laszlo. Par une habitude de savant en perpétuel contact avec les livres, Pimène Serguéievitch enregistra dans sa mémoire l'éditeur, le Monastère des Cryptes de Kiev. Kiev était le pays natal de Pimène Serguéievitch, lycéen il avait souvent couru vers l'effroi des lumières et des lampes balancées dans les ténèbres et vers l'humide fraîcheur des cavernes dominant le Dniepr, où dormaient dans leurs chasses les cadavres sans horreur des saints, les reliques. L'humidité des cavernes rappelait l'espace clair de l'appartement de Pétersbourg, du corridor, du seuil sur lequel Pimène Serguéievitch avait dit adieu à Olga.

Le professeur Polétika lut les versets slaves :

« Et toi maintenant, Pimène, nous te nommons : modèle des moines, et auteur de guérisons, ayant écrasé sous les coups de la continence les passions de l'âme, concitoyen et interlocuteur des anges, habitant de la métropole suprême, commensal des vertus et confirmation des hommes honnêtes. Prie pour le salut de nos âmes.

« Flambeau de la raison, éclairant avec la foi l'âme de ceux qui recourent à toi, et leur montrant le sentier de la vie sage. Et c'est pourquoi nous nous concilions

ton appui par des louanges, en accomplissant ton centième triomphe, Pimène, louange des pères, encouragement des abstinents. Prie pour le salut de nos âmes ».

Sur la reliure noire estampée du ménologe, il y avait le Christ en Croix.

Le professeur repoussa le livre de côté. Il le tapotait des doigts. Son enfance, les retraites des Cryptes, l'église de Pimène l'Ancien, sa femme, sa vie conjugale, les dix ans de la révolution, la salle des ventes de saint Pimène, — ce ménologe était naïf, décrépît, — mort, jamais la vie n'y retournerait, cette rivière de l'esprit humain est tarie, c'en est fini du christianisme. Là tout était en vérité construit sur le sang, alors même que ce sang se changeait en Russie en un mauvais vin d'Église caucasien et en hosties de farine blutée. Vingt-cinq ans plus tôt, la morale de ce temps-là avait béni l'amour du professeur, et maintenant, au buffet de la salle des ventes, on consommait du lait caillé et des galettes. Le printemps du professeur, du bâtisseur Polétika, Lazalo avait pris sa place, mais son travail, le professeur l'avait donné au socialisme. Le sexe, l'amour, le sang, tous les hommes leur donnent bien des choses dans leur vie. Aux enchères de la salle des ventes, on vend des machines à coudre et des buffets de style mercantile moderne, marchandés par les blouses. Une seule chose est à jamais immuable, — l'homme doit être intègre, juste et pur, « commensal des vertus », sinon, il se perd, — et chacun doit avoir son honneur. Les saints Pimènes, les morts, ne sont pas des modèles. Dans la grotte de Saint-Antoine, au Monastère des Cryptes de Kiev, le froid, les ténèbres, la peur emplissaient toujours le petit Pimène Serguéievitch d'un sentiment de détresse, tout lui semblait vain, — des

cierges et des veilleuses y brûlaient, fixant l'éternité, et les cierges accentuaient sa peur et la vanité de tout, à commencer par les grottes : c'est ainsi qu'il en est dans la vie : quand toutes choses deviennent vaines, c'est la maladie, la mort. Le professeur Polétika a remplacé l'éternité par la vaillance et l'effort bâtisseur. L'académicien Lazarev, pénétrant les lois physiques de la vie humaine, posant les fondements physiques de l'immortalité humaine, a établi que c'est à vingt ans que les réactions de l'homme ont leur plus grande acuité, soit : ce qu'il trouve vers ses vingt ans, l'homme en fait toute sa vie un terme de comparaison, — et cette comparaison, il faut la faire honnêtement — au nom des lois physiques et de l'édification de la vie humaine. Pimène Serguéievitch secoua de son cerveau les rêveries au passé. Ses pensées se reportèrent à Poltorak. Après le froid des grottes, l'ardeur des déserts. Et derrière les déserts la Russie, l'U. R. S. S., l'édification socialiste.

Pimène Serguéievitch se mit à la fenêtre. La terre s'assombrissait. Le Kremlin s'en allait avec ses tours vers l'obscurité du ciel, les étoiles brillaient pleines d'une lassitude de juillet, sur la maison du TSIK⁽¹⁾ brûlait un feu rouge. Sous le Kremlin s'étendait la Moscou de mil neuf cent vingt-neuf, la Moscou des colossales entreprises et des projets colossaux, de la vaillance colossale et du colossal effort. Tendue dans un effort total, jusqu'au spasme, Moscou, comme toute l'U. R. S. S., allait, au pas cadencé d'une marche militaire, vers le socialisme, pour vaincre. L'histoire en ces années-là ne marchait pas, elle courait; elle ne s'écoulait pas, elle s'édifiait, comme s'édifiait la Russie. En

1. Comité Central Exécutif (trad.).

vérité, si l'on avait institué un uniforme pour les corporations de bâtisseurs, la Russie eût été toute d'armées en marche. Et en vérité Moscou vivait cette année-là de la vie d'un camp, jours gris et héroïques, telle une capote de soldat, commandements héroïques d'état de siège, ne permettant pas les objections, ravitaillement de forteresse des queues devant les magasins. Elle s'était changée en forteresse, cette ville sans rien naguère de militaire, mais les vieillards, les enfants y étaient restés, inutiles à la marche de l'histoire, accrochés à elle. La ville vivait surpeuplée comme une forteresse. Comme toujours dans les forteresses et en campagne, des glaciers et des eaux glaciaires qui vont et mènent l'histoire, — des glaciers, de leur sein, de leur fond, — filtraient les humidités et les moisissures du mécontentement, du manque de foi, de la lassitude, de la trahison, de la boue, de la fétidité, parce que dans une forteresse on n'a aucun moyen de se débarrasser des immondices. Et, comme souvent dans les forteresses, c'étaient précisément les immondices qui parlaient le plus de la guerre. Tout était compréhensible. C'est ainsi et non autrement que doit s'édifier l'histoire quand elle s'édifie. Les immondices, il faut les oublier. Il faut construire de nouvelles routes vers ce qui n'a pas encore été, pour que la vie suive ces routes; les hommes doivent être poussés de force vers l'histoire, car tout ce qui est raisonnable est réel. Il faut enfouir les décombres de l'histoire dans la géologie, comme les décombres des édifices.

La ville et le Kremlin s'en allaient à cette heure vers les ténèbres du ciel, sur l'édifice du TSIK brûlait le feu rouge d'un drapeau. Au Kremlin, à la Ville Chinoise, rue du Premier Mai — ex-Miasnitskaïa, — se vidaient alors les cages de verre des institutions qui poussaient

l'histoire vers le socialisme. Moscou humaine se déversait dans l'étroitesse des maisons, dans les théâtres, les cinémas, les cirques, les parcs, les cafés, les gargotes, ne pensant pas beaucoup à la guerre, et discutant de Kabouki¹, de Gorki, du Chemin de Fer de l'Est Chinois, et aussi des échelles de salaires, de rendez-vous avec des Marie Ivanovna, de mises à pied, de la réunion de ce soir. Soit. Pimène Serguéievitch pensait à son travail. Dans quelques mois coulerait sous Moscou un nouveau, un jeune fleuve, captant les eaux de l'Oka.

C'était lui, professeur Pimène Polétika, qui par son labeur et sa science, jointe à la volonté de la Révolution marchant vers le socialisme, et à la force et au labeur des ouvriers, avait donné corps à ce projet de jeune fleuve. Et c'était une bataille pour le socialisme tel que le concevait le professeur Polétika, le socialisme où le labeur humain, refaisant à sa guise les fleuves, se sert d'eux pour balayer les immondices de la forteresse et créer une existence nouvelle, fondée sur le labeur. Le fleuve comme l'histoire sera un glacier aux eaux limpides, et il doit emporter et l'exiguïté des camps, et la lassitude des mécontentements, et le temps, car la longévité humaine, ce ne sont pas seulement les Lazarev, les Voronov, les Steinach qui la créent, mais aussi le travail émancipé, libérant l'homme pour la réflexion, la raison et les loisirs.

Et Pimène Serguéievitch, à travers l'obscurité, voyait avec les yeux qu'ont les artistes, quand les artistes savent voir non pas seulement ce qui est, mais aussi ce qu'ils veulent voir :

1. *Kabouki* : nom d'une troupe japonaise qui joua à Moscou; ce nom fut repris dans la suite par certaines associations qui organisaient des « partouses » révélées par un procès fameux (trad.).

La nuit printanière, le fleuve, l'étendue du fleuve, des feux sur l'eau, des bâtiments de mer sous Moscou, des môles de granit, — sur l'eau, les sons se répercutent toujours d'une façon particulière, comme s'ils étaient humides, — le professeur entendait un rire de jeune fille venant de la rivière, moite et jeune, le rire de sa fille, komsomolka ¹. Le rire restera à jamais le bonheur de l'humanité, avec la jeunesse. Mais le rire devint plus clair, Pimène Serguéievitch le reconnut, c'était le rire d'Olga, jadis, vingt-cinq ans plus tôt. En mil neuf cent vingt-neuf en Russie, on riait peu, on bâtissait. Oui, oui, et si le rire est le bonheur de l'humanité, l'effort qui tend et contracte les muscles du front est la fierté de l'humanité. Les sourcils broussailleux du professeur se froncèrent, austères.

Le professeur sonna, demanda la note.

Il inscrivit dans son calepin :

« Pour le projet de lutte contre les déserts. Evaluation des quantités d'humus emportées par les crues, pourcentage de leur déjection dans la mer ».

Le train du professeur Polétika partait à dix heures quarante-cinq.

À la gare, comme toujours, dans des odeurs aigres et une lumière blanchâtre, les gens s'affairaient. Par delà les feux de gaz des réverbères, les rails s'insinuaient dans l'obscurité tiède, s'en allaient fouiller les ténébreuses étendues russiennes. Des traverses soufflait un vent sec de juillet. Les étendues restaient indigentes en s'écartant du moyen-âge. Le train se trouva être un omnibus, les gens des faubourgs traînèrent dans les wagons leur pauvreté. Sur le quai, le professeur Polé-

1. Membre du Komsomol, Jeunesse communiste (trad.).

tika vit dans la foule Evguéniï Evguéniévitch Poltorak, son képi et les épaules de son paletot de cuir. Poltorak évita le professeur en cachant ses yeux dans la foule derrière les têtes, — les yeux de Poltorak avaient eu un regard très attentif, — abject à ce qui sembla au professeur. L'ingénieur Poltorak disparaissait dans la foule avec une femme fort bien mise, et le professeur ne sut pas où Evguéniï Evguéniévitch avait pris place dans le train. Mais dans le wagon où monta Polétika, il trouva, sur la banquette qui lui faisait face, les deux revendeurs qu'il avait remarqués à l'église de Pimène l'Ancien, frappants par leurs redingotes à longues basques, et dont les casquettes noires rappelaient des corneilles au bec laqué, âmes de destruction.

Le plus âgé s'inclina devant Polétika, et proféra respectueusement :

— Je crois que nous avons eu l'honneur de vous voir tout à l'heure, à la vente de la ruelle Piménovski?

Pimène Serguéievitch ne répondit pas, embarrassé de cette rencontre inattendue, et fit comme s'il n'avait pas entendu son voisin. Et les voisins oublièrent le professeur. Le train s'en alla fouiller l'étendue des rails. La lueur de Moscou périt très vite. Les champs se couchèrent pleins d'antiquité primitive et de silence et le silence s'installa dans les wagons. Les gens étalaient sous leurs têtes leurs baluchons de pauvreté et s'endormaient. Le wagon s'emplit de ronflements et d'odeurs de gens endormis, de cuir de bottes et de roussi frais. Les bougies allumées dans des fanaux ternis changeaient le wagon en boxes d'écurie. Pimène Serguéievitch voulut fixer une bougie à la tablette, pour lire, mais un contrôleur vint, s'arrêta songeur, puis lui ordonna d'éteindre la bougie, expliquant qu'il était interdit d'allumer des bougies en dehors des lanternes,

Pimène Serguéievitch tenta d'objecter l'obscurité du wagon, le contrôleur expliqua encore, sans hâte :

— Les wagons ne sont pas faits pour lire, mais pour voyager. Eteignez, sous peine d'amende.

Le train traînait le temps par les hameaux russiens et l'arrêtait aux stations. Polétika sommeillait, un oreiller sous la tête. Ses compagnons de voyage vieillaient, ces deux frères d'origine manifestement slavo-yaroslavienne. Ils avaient retiré leur casquette : ils portaient tous deux la raie à droite. Tout le long du voyage, ils buvaient du cognac et échangeaient de rares répliques. Toutes les demi-heures environ, l'aîné ouvrait une mallette, en sortait une bouteille de cognac et un gobelet d'argent ancien, buvait d'abord lui-même, puis versait à son frère, le frère buvait, l'aîné rangeait gobelet et bouteille dans sa valise, le plus jeune demandait :

— La verrerie, nous la prendrons?

— Certainement, répondait l'aîné.

Suivait une demi-heure de silence, puis ils buvaient encore, et le plus jeune demandait :

— La porcelaine, nous la prendrons?

— Certainement, répondait l'aîné.

Une demi-heure passait encore, et le plus jeune demandait de nouveau :

— Les tapisseries dites gobelins russes, nous les prendrons?

— Certainement.

Le train traînait la nuit, arrêtant le temps aux feux — rouge, jaune, vert — et aux cris des stations. Le wagon ronflait paisiblement tandis que la nuit officiait. Derrière les vitres, la lune sèche poudroyait par le ciel. Juillet soulevait une poussière étouffante. Derrière les vitres, le train rejetait en arrière la petite-mère-

Russie villageoise avec ses isbas, les champs, les bois, les marais, les terres de Brounitsy et de Kolomna, les chemin de traverse villageois qui mènent où Dieu veut. Le train, malgré la sécheresse lourde de rosée de la lune, soulevait derrière son vacarme, sur les traverses, des tourbillons de poussière et grondait avec l'écho. Dans son demi-sommeil, Pimène Serguéievitch songeait que là où sous Tamerlan fleurissaient des jardins et des cultures, c'est maintenant le désert, le sable, la chaleur torride, la pierre; que les Tatars — qui furent en Russie dans ce pays de Kolomna, — vinrent dans les steppes aralo-caspiennes en avant-coureurs non seulement de l'extermination, mais aussi des sables mongols; le désert d'Arabie fut jadis un Etat riche et florissant, patrie d'une civilisation, d'une science, d'une religion; les sables rouges d'Egypte eurent aussi leur temps de floraison; et les Tatars? il y a cinq siècles, l'histoire de la Russie s'en souvient bien, à une époque toute récente, sur le cours inférieur de la Volga se dressaient de très riches villes tatares, dont nous ont parlé les savants arabes et génois et les marchands normands, maintenant ces villes ont perdu dans les sables jusqu'à leurs traces, l'ardeur aride des sables a avancé sur la vallée de la Volga jusqu'à Nijni, sur le Donbass, sur le Kouban, — les sables, la chaleur torride, la mort, qui a rendu les visages des Tatars jaunes et secs, comme les sables.

— Nous ne prendrons pas plus tard qu'Alexandre? demanda le plus jeune des voisins du professeur.

Son frère aîné répondit :

— Impossible.

Le train arriva à Kolomna une heure avant l'aube, quand la nuit fut saisie et refroidie par l'orient vert. Les chantiers de construction, les lieux de la lutte pour

le socialisme, se cachait à l'entour derrière les feux, les bruits et la vaillance qui refaisaient tout, jusqu'à l'air, mais la station restait encore à l'arrière et à l'abandon. Après le wagon, on se sentait dispos. Polétika était attendu par l'ingénieur Sadykov. Sur le quai se retrouvèrent et Poltorak avec sa compagne de voyage, et Polétika, et les revendeurs. Tout autour brûlaient les feux lancinants des chantiers, mais au delà du parvis de la gare, au delà des bâtiments de la station, vers la ville, une place déserte enfonçait dans les ténèbres la ville elle-même. Là aboyaient d'antiques chiens. Dans l'obscurité, sur la place, des chevaux s'ébrouaient, et la nuit apportait de la ville des relents de sueur chevaline.

Poltorak parla :

— Vous êtes venu aussi par ce train? dommage que nous n'ayons pas été dans le même wagon. Vous ne vous connaissez pas? Nadiejda Antovovna Sarantsèva, artiste. Tiens, vous voilà vous aussi, chevaliers des temps jadis! Ce sont mes amis et fournisseurs, Pavel et Stèpane Féodorovitch Bediètov, restaurateurs d'acajou... — puis il cria dans l'obscurité, sans attendre de réponse : Hep, cocher!

L'ingénieur Sadykov, venu à la rencontre du professeur, transi après une nuit sans sommeil, donnait le bras avec sollicitude à Pimène Serguéiévitich. Les pommettes de Sadykov étaient terreuses, et ses épaules se tassaient. L'arrivée du professeur aux chantiers était un événement. L'ingénieur Sadykov, ingénieur venu de l'établi, comme on l'appelait en plaisantant, avait appris à respecter la science accumulée dans ce vieillard. Le vieillard allait d'un pas alerte, il n'avait donné à personne sa valise. Sadykov le mettait au courant, sèchement, du ton d'un rapport. Devant la gare atten-

dait une auto-drésine, et elle partit dans l'obscurité, singulièrement noire devant les feux des chantiers. Des ténèbres dans lesquelles se ruait la voie étroite de l'auto-drésine, arrivaient les bruits métalliques des travaux nocturnes. La drésine entra dans les réverbères, passa parmi les entassements des dépôts, s'arrêta près de baraques dominées par des talus de terre, et le vent qui soufflait sur la drésine s'arrêta en même temps qu'elle. Sadykov passa devant, suivit un remblai, longea des fossés de terre retournée, des murs de tonneaux de ciment, de briques, de moëllons, de bois, sculptés et découpés par les feux des réverbères; c'étaient là les tranchées de la bataille où le granit et le béton s'opposaient à la nature, et la terre, les fleuves et les forêts, pris par le fer et le travail humain, y concouraient. Le monolithe cyclopéen s'en allait en chaîne de lanternes à des kilomètres par-delà l'Oka.

Le professeur trouva un lit moelleux qui l'attendait, une bougie sur la table de nuit, le dernier numéro de la revue *Construction*; sur le plancher, sous le lit, à peine aperçu, le vase de nuit cachait sa banalité. Sadykov se retira en saluant. Dans la chambre aux fenêtres ouvertes régnaient le frémissement de la nuit de juillet et le silence d'affût des bâtiments neufs, où le silence sent le pin. On entendait siffler les petites locomotives des trains de wagonnets Dumpkar, vrombir comme d'extraordinaires oiseaux de marais les excavatrices; sous les fenêtres mêmes se répondaient les sifflets des gardiens de nuit, soulignant le silence et la nuit. L'électricité est toujours vigilante. La « maison pour les arrivants » dormait à la lumière électrique. Le couloir conservait dans ses affiches et son silence des odeurs de pin. Derrière les murs dormaient des Suédois, des Alle-

mands, des Américains, venus aux chantiers pour travailler et monter des machines.

Pimène Serguéievitch ne se coucha pas tout de suite. De sa valise usée il tira un épais cahier de moleskine, à tranche rouge, un cahier d'écolier, et il y inscrivit des formules mathématiques, sous lesquelles se cachaient ses idées sur l'ardeur torride des sables.

... Antiques terres russes, vallée de l'Oka, Oka, Moskva, pays de Riazan, vieille route des Tatars, vieille route des Moscovites et des bandits, — toute l'histoire de la Russie, depuis la Mouroma, la Méria, la Riazan, la Méchtchéra, depuis les temps féodaux jusqu'aux chemins de fer, — monument de la défense contre les incursions des Tatars criméens et, aux Temps Troubles, du cosaque Ivan Zaroutski, dernier mari de Marina Mnichek, la femme qui avait perdu la mort ¹, expéditions du colonel Riman, — et avant cela, avant la Russie, les Sarmates, les Alains, les Finnois, les Scythes, l'âge de pierre et l'âge de bronze. — Paysage russe de toute antiquité : la rivière Moskva se jette par les champs dans l'Oka, — au-dessus de l'Oka des rives mamelonnées, couvertes de pins, les forêts de Chtchourovovo et de Tchernorétchié, paysage morose, des champs, des mamelons, des arbres, de l'herbe, de la pierre, du sable, des galets, les eaux aux légendes épiques de l'Oka, paysage jurassique. Dans les forêts de Tchernorétchié des incendies, des marécages, des loups.

1. Pendant les « Temps Troubles » (1605-1912), Marina Mnichek, fille d'un noble polonais, fut successivement la femme des deux « faux Démétrius », puis elle passa aux côtés d'Ivan Taroutski, chef de cosaques rebelle qui opéra dans la région de Kolomna. — Le colonel Riman prit part, dans la même région, à la répression de la révolution de 1905.

En été, dans les nuits blanches sans firmament de juin, voici ce qu'il y avait, trois ans auparavant, ici : deux rivières confluaient, le couvent de Goloutvine, transformé en dépôt d'artillerie, s'érigait silencieux, l'usine de Kolomna fumait. Kolomna mourait, Bruges russe, qui avait commencé à mourir depuis que s'était posée la Kazanka ¹, il y avait les traverses de la Kasanka, les ponts sur l'Oka et la Moskva, les pins, le sable, le ciel, les chansons des paysans de Vysselki et de Bobréniévo, où les femmes semaient la pomme de terre, fauchaient les prairies et paissaient le bétail, tandis que les hommes allaient battre le fer à la fabrique de machines de Kolomna.

C'est dans cette ville qu'un pays livrait bataille à la vieille Russie, Rasséia, Rous ², pour le socialisme. Trois ans auparavant, en juin, des gens étaient venus ici, dans ces prés, ils avaient mesuré et foré la terre, scruté l'étendue et l'avenir, fouillé les époques jurassiques et permienes, longé les rivières et arpenté les prés, allumé des feux de camp tout comme jadis les nomades, et il était devenu certain que c'était ici la bonne place pour livrer la lutte qui reconstruirait l'histoire et la géologie, qu'il n'y aurait plus ni Bobréniévo, ni Parfentiévo, ni Amérèvo, ni Serguievskaja, ni une foule d'autres villages, car leurs terres devaient s'en aller sous l'eau. Ceux de Bobréniévo avaient dû s'en aller à de nouveaux habitats. Les moujiks ne voulaient pas consentir à la lutte, mais les gens aux théodolites avaient été suivis de milliers de gens, on avait amené des matériaux pour la lutte, on avait construit des routes, des avant-postes, des redoutes, des bas-

1. Chemin de fer Moscou-Kazan.

2. *Rasséia* : prononciation populaire de Rossiia, Russie; *Rous* : nom historique de l'ancienne Russie (Trad.).

tions, avec ces gens étaient venus la richesse, l'entraîn, la vie active, et au bout d'un an, ceux de Bobrénievo avaient décidé que c'étaient eux, finalement, qui avaient roulé les nouveaux venus : les nouveaux venus avaient proposé de déplacer Bobrénievo et de le reconstruire à l'euro péenne, en village-modèle, mais les femmes avaient exigé que Bobrénievo fût transféré et établi point par point tel qu'il était, et elles s'étaient mises à mesurer, avec des ficelles qu'elles marquaient de nœuds, la largeur et la hauteur des plafonds, des portes, des fenêtres, des racoins, pour exiger la reproduction exacte et selon les nœuds de leurs ficelles; quant aux moujiks, redoublant de ruse, ils s'étaient embauchés aux chantiers de construction. Aux chantiers, Bobrénievo avait reçu le sobriquet de *Dourakino*¹, Dourakino, à pas de loup, à quatre pattes, se glissait des chantiers dans les bois de Khorochovo, mais le village de Khorochovo y suivait à son tour Dourakino, et ceux de Dourakino rapportaient des chantiers chez eux de l'argent, de nouveaux sujets d'intérêt, des livres, de la satiété, des conversations nouvelles sur des choses inouïes.

C'est ici que se creusait un jeune fleuve, créé non pas par la géologie, mais par le travail de l'homme. Moskva, Oka, vallée de l'Oka, — le fleuve refaisait la géologie. Le fleuve anéantissait non seulement les villages et l'histoire, mais aussi l'archéologie. Les villages s'en allaient à de nouveaux emplacements. Les ingénieurs foraient et bouleversaient les sous-sols. Les archéologues saluaient les millénaires qui s'en allaient, les archéologues régnaient de leurs convois et de leurs fouilles sur des dizaines de kilomètres carrés

1. De *dourak* « imbécile » (Trad.).

qui allaient être à jamais recouverts d'eau, ils cherchaient les habitats de l'homme primitif, les fortresses de l'antique Mechtchéra, les tumulus, les sépultures, ils recueillaient la préhistoire. Depuis que les digues avaient découvert le fond du lit de l'Oka, les archéologues cherchaient les âges submergés. Les bâtisseurs connaissaient, ils connaissaient bien cette allégresse d'enfanter du nouveau qui est dans chaque œuvre constructrice, — les archéologues connaissaient l'allégresse de l'adieu au passé. La mystique de la naissance dans le sang n'avait pas ici sa place. Dans les hameaux et dans l'antique pays de Kolomna, la Russie asiatique, vieille sorcière, végétait misérable de disettes en agonie, — ici, sur ces chantiers où trois ans plus tôt comme cent ans plus tôt ne régnait que le silence des prés, — ici maintenant, dans les grincements et le vacarme des victoires, se ruait à l'avenir la vie nouvelle, allègre et active, le travail acharné et joyeux, la raison, la richesse. Le vieux temps-jadis russe se retirait chez ceux de Dourakino. On avait réduit en chiffres les profils de l'Oka, de la Moskva, de la Kliazma, leurs thalwegs, leurs lits, leurs soubassements géologiques, leurs sections à vif, leurs débits, leurs régimes, leurs forces, tout ce qui donne la connaissance d'une rivière. Les niveaux de la Moskva, ses biefs près des villes de Moscou et de Kolomna ne diffèrent que de sept mètres, c'est-à-dire que la Moskva sous Moscou est plus haute que la Moskva sous Kolomna, par rapport au niveau de l'océan, de sept mètres seulement, et par conséquent, si l'on relève la Moskva sous Kolomna ne fût-ce que de huit mètres, les eaux de la Moskva reviendraient en arrière. La digue monolithique que l'on construisait à Kolomna avait vingt-cinq mètres, afin que l'eau de l'Oka, refoulant celle de la Moskva, coulât vers

Moscou. Près de l'antique ville de Rostislav, près de Kolomna, près de Bronitsy se constituaient d'immenses lacs, réservoirs du nouveau fleuve, refaisant la géographie. En aval du monolithe, le fond de la rivière apparaissait à nu, ainsi que les siècles des archéologues. Les archéologues suivaient le convoi des siècles.

Le jour de juillet se fit précéder de lumière d'or, de rosée et de légers nuages au ciel. Pimène Serguéievitch n'avait presque pas dormi de la nuit. Les enfants et les saints Pimènes étaient restés à la veille, pour se rassir. Avant d'aller déjeuner, seul, à l'écart et sans bruit, Pimène Serguéievitch se rendit au repère permanent, pour l'examiner et le contrôler. — Polétika avait une pierre de touche : il considérait comme le premier indice de travaux en ordre — des repères en ordre. Le surveillant de béton des chantiers gardait les prés dans l'ordre le plus parfait. Les chantiers allaient leur train de travail. Dans la cité ouvrière tonitruaient des hauts-parleurs laissés là de la nuit.

Vers sept heures, le réfectoire de la « maison pour arrivants » vit entrer le vieillard vaillant, constructeur, créateur. Les contremaîtres et sous-ingénieurs, au réfectoire, gens concentrés en bottes de toile dure jusqu'en haut des cuisses, mangeaient en silence des œufs brouillés, buvaient leur café, et s'en allaient au poste de combat. Derrière la maison, dans l'ardeur des travaux, les excavatrices sifflaient. Aux mains de serveuses alertes en blouses blanches tintait la vaisselle.

Au mur du réfectoire, sur le panneau destiné aux avis, s'étaient les ordres quotidiens. Le professeur lisait toujours avec attention ces choses banales, estimant que leur ordre était aussi essentiel que celui des

repères. Cette armée de dizaines de milliers de bâtisseurs avait en elle tout ce qu'a une association de dizaines de milliers d'hommes, du milicien à l'antenne de T. S. F. ; le journal mural était imprimé. Pimène Serguéievitch se mit à le lire, en attendant Sadykov. Le feuilleton était consacré à ceux de Dourakino. Il y était annoncé qu'un opérateur de cinéma était arrivé aux chantiers, il était venu photographier un « tire-au-flanc » typique, et un de ces tire-au-flanc typiques était précisément collé là : un jeune gas couché dans une fosse, la tête en bas, les jambes et le dos en l'air, dormant une badine à la main ; un concours du plus typique tire-au-flanc était ouvert. La section féminine tournait en dérision les femmes qui pensent trop à leur toilette. Une caricature représentait la physiologie stylisée d'un ingénieur, ou d'un sous-ingénieur, en casquette à cocarde, avec des dizaines de mains qui embrassaient à la fois une bouteille de porto, une ouvrière en mouchoir de tête, une demoiselle en chapeau et un niveau d'eau. L'article de tête disait que la construction, c'est la libération du travail et la libération du temps humain, œuvre de l'Union des républiques socialistes. Il y avait aux chantiers deux cinémas, une « cote bleue »¹, un journal vivant et dix-sept bibliothèques roulantes, leurs annonces figuraient au journal mural. Dans un second article de tête, on commentait et on flétrissait le viol d'une ouvrière par trois terrassiers et les bals du samedi où se rendaient les sous-ingénieurs à la gare de Goloutvine. Sur le panneau des avis des ingénieurs, étaient inscrites une dizaine de réunions d'organisations diverses, des conférences aux ouvriers, des notifications de l'ingénieur

1. Théâtre à sketches sur des sujets sociaux (trad.).

principal, des instructions du bureau technique, des annonces de nouveaux numéros de revues techniques étrangères.

Pimène Serguéievitch aimait respirer cette atmosphère vaillante d'ordres, de travail intense, de hâte mesurée, qui montrait que tout ici sentait le neuf, comme ce réfectoire en bois de pin de la « maison pour arrivants », murs neufs, tables neuves, nappes neuves, vitrine neuve, aux cadres suintants de résine dorée et collante. Le viol d'un ouvrière, ce lâche attentat, était une ignominie, — les bals bêtes avec des dactylos maquillées, à la station, n'étaient que niaiserie vulgaire; — tout cela se perdait dans le principal, dans le décisif, dans le raisonnable, dans le travail bâtisseur.

Pimène Serguéievitch attendait l'ingénieur Sadykov. Les ingénieurs et les sous-ingénieurs se séparèrent, le professeur resta seul. Il demanda à une des serveuses blanches :

— Qu'est-ce que c'est que ça, je viens de lire dans le journal qu'une jeune fille a été... salie par des vauriens?... Que s'est-il passé exactement?

— Ce n'est encore rien! répondit d'un ton rude la serveuse, et les soucoupes qu'elle maniait tintèrent sous sa main irritée. — Il y a un de nos ingénieurs dont la femme s'est pendue. Nous lui montrerons ce que nous sommes, nous, les femmes, du moment que la révolution nous a donné à tous l'égalité! — et elle se tut, ne voulant pas en dire davantage, elle passa à la cuisine. Pimène Serguéievitch distingua mal une phrase qu'elle dit encore, derrière la cloison, à une compagne : — Il faut que nous y allions, nous lui montrerons, un peu... Il faut une protestation organisée!...

Fiodor Ivanovitch Sadykov arriva en retard. Les serveuses s'étaient retirées, sans faire la moindre atten-

tion à Pimène Serguéievitch, et chuchotaient derrière la cloison. Sadykov arriva préoccupé, affairé, las et actif, ses bottes étaient recouvertes jusqu'au genou de boue fraîche. son front était en sueur, le soleil et la visière de la casquette divisaient son front d'un hâle. C'était là l'ingénieur principal des chantiers, et Sadykov ne ressemblait pas à un ingénieur principal, à un généralissime, cet ingénieur venu de l'établi : les ingénieurs principaux, parce qu'ils ont à commander à des milliers d'hommes, à des millions de tonnes de granit, à des dizaines de millions d'argent et à des cerveaux, sont des gens de cabinet, retranchés derrière des secrétaires et des dossiers, — les bureaux créent une blancheur un peu moile et habillent de moelleux vestons, — Sadykov, lui, sentait la terre, le collet débraillé de sa chemise laissait voir ses clavicles, il ressemblait à un compagnon, et nuls secrétaires ne le suivaient. Le professeur Polétika aimait cet homme d'idées droites et d'actes droits. Peu après Sadykov arriva au restaurant l'ingénieur Poltorak, venant de Kolomna.

— Excusez, je suis en retard, dit d'une voix forte et lourde Sadykov. Hier est morte mon ancienne femme, qui était devenue après moi la femme de l'ingénieur Laszlo. Elle s'est pendue. C'est aujourd'hui qu'on l'enterre. Nous allons aller tout de suite au bureau, on vous fera les comptes-rendus, j'ai averti tout le monde.

Sadykov s'assit sur un banc près d'une table, posa les mains sur la table. Le hâle avait exactement découpé la casquette sur sa tête rase. Les serveuses cessèrent de remuer la vaisselle. Le soleil brillait toujours. Répétition des événements! Olga n'était déjà plus la femme de Laszlo, — sa femme, Pimène l'Ancien, les

enchères à Saint-Pimène, les grottes monastiques de Kiev, le ménologe, tout cela était dissipé dans hier, dans le passé, dans le néant, — l'angoisse des grottes de Saint-Antoine était faiblesse, — les muscles contractés avec effort sur le front, voilà ce qui est fierté! — Pimène Serguéiévitich dissimula ses yeux sous ses sourcils, se carra sur le banc. Les rencontres fortuites, les répétitions devenaient systématiques. Un train de wagonnets Dumpkar siffla tout auprès. Une sirène mugit.

— Comment s'est-elle donnée la mort? demanda le professeur.

— C'est une histoire compliquée, répondit Sadykov, — il faudrait que je voie Laszlo pour lui demander s'il ira à l'enterrement, sinon c'est moi qui irai. — Il m'est pénible de parler de cela, Pimène Serguéiévitich. — Sadykov se tut, puis reprit: — Je ne me trompe pas, la première femme de Laszlo, Olga Alexandrovna, a bien été votre femme?

— Oui, répondit Pimène Serguéiévitich.

— Elle habite Kolomna avec ses filles Lioubov Piménovna Polétika et Alissa Laszlo.

L'ingénieur Poltorak demanda vite, avec étonnement :

— Vous dites Lioubov Piménovna, une jeune fille de vingt-deux ou vingt-trois ans?

— Oui, il s'agit de ma femme et de ma fille, dit Polétika.

— Lioubov Piménovna travaille aux fouilles archéologiques, elle est communiste, reprit Sadykov.

La conversation fut interrompue ici par l'entrée de l'okhlomone Ivan Ojogov, gardien aux chantiers, homme aux yeux fous. Il serra hâtivement la main aux serveuses, à Sadykov et à Polétika, en se présen-

tant à chacun séparément: « Ivan Ojogov, vrai communiste jusqu'en mil neuf cent vingt et un! » Il s'arrêta devant Poltorak, crispa une grimace effrayante de mépris, l'évita en lui tournant de dos, retira ses mains en disant: « Vous, je n'ai pas envie de vous saluer, allez vous faire embrasser par mon frère, traître! » puis il détourna encore les yeux et ouvrit la bouche d'un air insensé, se retourna vers Polétika, lui serra la main contre sa poitrine, s'attendrit, cria :

— C'est donc vous qui êtes le vieux bolchévik professeur Pimène Serguéiévitich camarade Polétika! il faut que je vous parle!

Vers dix heures et demie du matin, le professeur Polétika et l'ingénieur Sadykov sortirent du bureau pour aller faire un tour aux chantiers.

Les travaux s'étendaient sur des dizaines de kilomètres carrés. Dans les prés où depuis le début des temps avaient coulé la Moskva et l'Oka, dix mille ouvriers travaillaient nuit et jour. Sept mille terrassiers, brouettiers et brouettières, carriers, charpentiers, peintres, menuisiers, mineurs, fondeurs et autres ouvriers, mêlés aux machines, bouleversaient et refaisaient la nature. Un *nami*¹ russe emmena Sadykov et Polétika au monolithe, Polétika voulait voir l'achèvement des épaulements et des empâtures, là où le monolithe s'enfonçait dans la géologie. Des grues entassaient des blocs de granits arrachés à l'air comprimé. Des centaines de brouettières emportaient la terre, faisant suite aux excavatrices-refouleuses. Un contre-

1. « Par nous » — nom donné par les ingénieurs soviétiques à un petit modèle d'automobile élaboré par eux (Trad.).

maître en chapeau de paille, blouse blanche et bottes jusqu'à l'aîne demanda à l'ingénieur Sadykov de lui donner encore une équipe d'ouvriers, et les dents du contremaître brillaient au soleil, prêtes à ronger ce granit par lequel et dans lequel s'incrustaient les empattures du monolithe. L'Oka avait brisé son lit, coulant à deux kilomètres de là dans un canal de dérivation. Près des barrages sifflaient, gargouillant d'eau, les pompes. Le lit à nu découvrait le fond de l'Oka, les sables, le granit, les coquillages. Les maillons des excavatrices grinçaient sous leur charge, puisant la terre et s'y agrippant. Le professeur Polétika grimpa sur les blocs de granit, examina, regarda tout autour de lui, les yeux cachés sous ses sourcils; au-dessus de lui se courbaient des grues, sous lui, près du soubassement d'une digue, des rails de wagonnets rampaient vers le lit à sec. Les « marions » rongeaient les calcaires. Les brouettières s'affairaient. Une odeur de terre bouleversée et de béton flottait sous le soleil. Les brouettières au-dessous de Polétika, des centaines de solides et saines filles et femmes en jupes bariolées, en mouchoirs de tête rouges, pieds nus et manches retroussées, poussaient l'une derrière l'autre leurs brouettes sur les planches, les retournaient dans les wagonnets, revenaient par d'autres planches avec leurs brouettes vides, chercher d'autre terre.

Ce paysage, où la lutte contre la vieille Russie pour la Russie nouvelle avait pour généralissimes Polétika et Sadykov, ne ressemblait en rien au tableau de Sièrov où Pierre le Grand arpente Pétersbourg.

Et c'est alors qu'insolite un hurlement de sirène retentit.

Et les brouettières au bruit de la sirène comme à un commandement, laissèrent tomber leurs brouettes.

Les femmes se mirent en rangs. Les femmes quittèrent le travail, en silence, en rangs sévères. A un kilomètre de là, près de Konstantinovskaïa, se forma aussi une colonne multicolore de femmes. La foule des femmes s'éloigna du barrage. Les femmes s'en allaient vers la ville.

— Que se passe-t-il? demanda Polétika.

— Je ne sais pas, répondit Sadykov stupéfait.

Les femmes s'en allaient, silencieuses et affairées, comme des soldats.

Le contremaître sauta à bicyclette, rejoignit les femmes, les dépassa, sauta de sa machine. Les femmes passèrent devant lui, silencieuses, sans s'arrêter. Le contremaître revint, en rejetant son chapeau de paille sur la nuque. Les femmes s'en allaient. Plusieurs colonnes semblables paraissaient au loin. Le contremaître courut à un téléphone volant.

— Une grève, alors? cria le contremaître en courant et en agitant son chapeau.

Sadykov alla au *nami*, Polétika l'yre joignit en courant. Le contremaître, abandonnant l'appareil téléphonique, s'élança derrière le *nami*. L'écouteur téléphonique, mal raccroché, se mit à crier et à bout de souffle s'interrompit. Dans le pré, courant à la rencontre du *nami*, le président du Comité ouvrier accourait. Hurlement inattendu de la sirène, dans toutes les parties des chantiers, les femmes avaient abandonné le travail et pris le chemin de Kolomna. Le président du Comité ouvrier, arrivé à toutes jambes, trempé de sueur et suffoquant, se laissa tomber à terre, et, le cœur prêt à éclater, raconta à Sadykov ce qu'il ne comprenait pas. Au bureau, tous étaient sur pied, les téléphones sautaient de leurs crochets. Un autobus était parti pour le Comité Exécutif de Ko-

lomna, et une motocyclette, venant du Comité Exécutif, se précipitait par les prés. Les excavatrices cessèrent de souffler. Le soleil brillait au méridien.

.....

.....

Rasséia, Rous, Kolomna : province! Un mur de briques rouges, éboulé, de l'autre côté de la rue, s'appuie par un coin à une maison ocrée à belvédère, par l'autre à une église, puis une place, encore une église, des saules, un ciel d'été, des pavés. Un cochon se vautre dans la poussière au milieu de la route, d'un angle de rues débouche la voiture du porteur d'eau, le cochon ne se dérange pas, le porteur d'eau vise adroitement et passe droit sur la queue du cochon, le cochon piaille comme si on l'égorgeait. Derrière un portillon, une cour verte, un mur de jardin, une terrasse de vignes vierges, une petite maison verdie sous des tilleuls, une étuve décrépite, du silence, du soleil, un chien au soleil, des soleils de tournesols. Derrière les fenêtres sur la rue vivent les maîtresses de la maison, deux vieilles femmes, les sœurs Kapitolina et Rimma Skoudrine. Derrière les fenêtres sur le jardin, au delà de la terrasse, habite l'ex-femme de Polétika et de Laszlo, avec ses deux filles, Liouba Polétika et Alia Laszlo. Dans l'étuve demeure, solitaire avec son chien, l'*okhlomone* Ivan Ojogov, frère cadet de Kapitolina et Rima, qui a changé son nom de Skoudrine en celui d'Ojogov.

C'est des sœurs qu'il s'agit. La chambre de Kapitolina Karpovna est d'aspect très pauvre et très propre, d'un bel ordre stabilisé par des dizaines d'années, comme il doit en être chez une vieille fille, une vierge vieille : le lit sous une courtine blanche, la table de cou-

ture, la machine à coudre, le mannequin, les rideaux de mousseline.

Ces deux vieilles, Kapitolina et Rimma Karpovny, étaient depuis toujours des petites-bourgeoises, honorables, héréditaires et de vieille souche, enfants de la ville de Kolomna et de toute la Russie petite-bourgeoise, lingères, couturières, et nul, sauf elles-mêmes, n'avait en vérité besoin d'elles. Les deux sœurs étaient nées à un an de distance, Kapitolina la première. La vie de Kapitolina avait passé pleine de la dignité de la morale petite-bourgeoise, toute sa vie était transparente aux yeux de toute la ville et selon les principes moraux de toute la ville, — bénie par la canaille de toute la ville, — Kapitolina Karpovna était une bourgeoise honorable et honorée. Et non seulement la ville entière, mais elle-même savait que tous ses samedis s'étaient passés en vêpres, que tous ses jours s'étaient penchés sur des coupons et des entre-deux de blouses et de chemises, des milliers d'aunes de toile et de nansouk, que jamais qui que ce fût d'étranger ne l'avait embrassée; et elle était seule à connaître ces pensées, cette douleur de voir aigri le vin de la vie, qui rendent la vie indésirée, — or dans la vie il y avait eu l'adolescence, et la jeunesse, et l'été de la Saint-Martin, — et pas une fois dans la vie elle n'avait connu l'amour. Elle était restée le modèle de la vertu pour toute la ville, après avoir laissé aigrir sa vie dans la chasteté de son sexe, de Dieu, de la morale kolomnienne.

Et tout autrement s'était déroulée la vie de Rimma Karpovna, lingère elle aussi. Cela était arrivé il y avait vingt-huit ans, cela avait alors duré trois ans, trois ans d'opprobre devant tout Kolomna, pour que l'opprobre restât pour toute la vie. Cela était arrivé au temps où les années de Rimma dépassaient la trentaine, perdant de

vue la jeunesse et semant le désespoir. Il y avait à Kolomna un fonctionnaire du Trésor, acteur amateur, beau garçon et triste personnage; il était marié, il avait des enfants, et c'était un ivrogne. Rimma l'aima, Rimma envoya au diable la morale de tout Kolomna, s'abandonnant à son amour. Tout se passa dans une opprobre et avec une maladresse dont Kolomna tout entier fut témoin. Hors de Kolomna, il y avait la forêt des Sept-Frères, de l'autre côté de la Moskva s'étendait la Prairie Ivre, où le secret aurait pu être gardé; Rimma se donna à cet homme, une nuit, sur le petit boulevard appelé Blioudetchko, et les gamins l'épiaient derrière les arbres, pour la huer et la livrer le lendemain matin à la honte publique, — et pas une fois dans toutes les années de sa honte Rimma ne rencontra son amant sous un toit : ils se retrouvaient dans les champs et dans les rues, dans les ruines de la tour de Marina au kremlin, sur les péniches désertes, même en automne et en hiver. La tour de Marina gardait en elle non seulement la mort de Marina Mnichek, mais aussi l'amour de Rimma Skoudrina. Dans les rues, les étrangers se montraient Rimma du doigt, et les siens ne la reconnaissaient pas. Même sa sœur Kapitolina s'écarta alors de Rimma. L'épouse légitime de l'acteur du Trésor allait battre Rimma, et elle excitait à la battre aussi les voyous des faubourgs, et Kolomna avec ses lois était du côté de la femme légitime. On ne donnait pas à Rimma d'entredeux et de coupons pour coudre des chemises, et elle avait faim. Rimma eut une fille baptisée Varvara, qui fut un vivant témoignage d'opprobre et une opprobre. Rimma eut une seconde fille, Klavdia, et Klavdia fut un second témoignage de honte. Le passeport de Rimma portait : « a deux enfants » « fille-mère », ce qu'on aurait mis en Russie, avant la Révolution, sur

le passeport de Marie, mère du Christ. L'artiste-amateur du Trésor battait Rimma et l'aimait entre deux bouteilles de vodka, et il quitta Kolomna avec son épouse légitime. Rimma resta seule avec ses deux fillettes, accablée de misère et d'opprobre, femme qui avait alors de beaucoup dépassé les trente ans.

Et près de trente années ont encore passé depuis ce temps-là, le temps a tout estompé, le temps a tout criblé, et Rimma sait ce qu'il y a eu dans sa vie : le bonheur, — sa vie est pleine, comblée. Son aînée Varvara est mariée, heureuse en ménage, et elle a déjà deux enfants. Le mari de Varvara travaille comme dessinateur. Varvara est institutrice. Klavdia, la cadette, est maîtresse d'école maternelle. Rimma Karpovna tient le ménage, maîtresse de la maison, souche de la famille. Rimma Karpovna est heureuse de sa vie. La vieillesse l'a faite petite, le bonheur l'a faite rondelette.

Et Kapitolina Karpovna maintenant n'a qu'une seule vie : la vie de Rimma, de Varvara, de Klavdia, de ses petits-enfants. Sa chasteté biblique, sa vertu et son honorabilité devant tout Kolomna se sont avérées vaines. Kapitolina Karpovna n'a pas de vie à elle. Le temps a tout criblé : la vertu de Rimma s'est avérée plus forte que la vertu de Kapitolina devant toute la ville, l'opprobre s'est changé en bonheur : car rien ne peut être que rien, tandis que la vertu de Rimma s'est constituée comme les hauts-fonds et les bas-fonds des rivières, épaulées par les barrages monolithiques de l'amour!... Dans la chambre de Kapitolina Karpovna il y a un mannequin, une machine à coudre, le temps arrêté sur place.

.....
 Au-dessus de Kolomna mouraient les cloches.

Antiquités russiennes. province russienne, vallée de

l'Oka, forêts, marécages, villages, monastères, fermes. Dans la bourgeoise Kolomna, il y a vingt-sept églises, quatre couvents. Chaîne de villes, Taroussa, Kachira, Rostislavl, Kolomna, Riazan, Kassimov, Mourom, souvenir de la féodalité russe et des ruelles envahies de la camomille de l'histoire, monuments de pierre des meurtres et des siècles, pierres grises des kremlins : la tour de Marina à Kolomna est celle où mourut Marina Mnichek. Si Moscou ressemblait cette année-là à une forteresse assiégée, la petite-bourgeoise Kolomna demeurait une ville de lointain arrière, d'impôts, de levées et de répartitions de charges, qui avait accepté la guerre parce que la guerre était acceptée par le pays. La ville de petits-bourgeois vivait le temps des livrets syndicaux et des queues aux boutiques, et les boutiques n'avaient pas de marchandises, tout était envoyé aux fronts, — et devant les boutiques il y avait deux queues — celle des gens qui avaient un livret syndical et celle des gens qui n'en avaient pas, de même que les billets de cinéma coûtaient pour les uns vingt-cinq, quarante et soixante kopeks, et pour les autres cinq, dix et quinze. Les livrets syndicaux, à Kolomna, dans les maisons où on en avait, avaient la première place, à côté de la carte de pain; en outre, les cartes de pain, et par conséquent le pain, n'étaient délivrées qu'à ceux qui jouissaient de leurs droits civiques, les autres ne recevaient pas de pain. L'arrière des civils, à la guerre, s'appauvrit sans verser de sang, il jaunit et reste muet, sans tonnerres ni canons. Les gens de l'arrière se taisent et comprennent peu de choses. Les maisons de l'arrière sont mornes et lentes, comme un crépuscule de petite ville. L'alcool se vendait dans la ville, en somme, sous deux formes seulement : vodka et vin d'église. On consommait beaucoup de vodka, et de vin d'église, quoique

moins, beaucoup aussi, tant comme sang du Christ et pour se réchauffer, que pour le sexe féminin. On fumait dans la ville des cigarettes « Pouchka » à onze kopeks le paquet, et des « Boxe » à quatorze kopeks, on n'en fumait pas d'autres. Pour la vodka comme pour les cigarettes, il y avait deux queues devant les boutiques, la syndicale et la non-syndicale. L'arrière commandait Kolomna. Kolomna vivait de la vie de l'arrière en temps de guerre.

Le conservateur du musée d'antiquités déambulait dans Kolomna en haute-forme, en vaste houppelande, en pantalons à carreaux, et se laissait pousser des favoris à la Griboïèdov. Aussi bien l'avait-on surnommé Griboïèdov. Dans les poches de sa houppelande reposaient les énormes clefs du musée et des monastères. Griboïèdov sentait l'oignon, la vodka et la sueur. Dans sa maison, semblable à un hangar, gisaient en vrac bibles de musée, surplis, étoles, aubes, dalmatiques, chasubles, patènes, voiles, nappes d'autel, du XIII^e, du XV^e, du XVII^e siècles — et aussi un Christ en bois, nu, couronné d'épines, pris au couvent de Bobrènièvo, œuvre du XVII^e siècle. Le cabinet de Griboïèdov était meublé d'acajou ayant appartenu au seigneur Karazine; sur son bureau, un képi de noblé, en porcelaine, tour rouge et coiffe blanche, servait de cendrier. Le seigneur Karazine, Viatcheslav Ivanovitch, avait servi jadis au régiment des chevaliers-gardes, et donné sa démission vingt-cinq ans avant la Révolution, car ayant été envoyé faire une enquête sur les vols et les débauches d'un collègue, il avait, dans son rapport au colonel, dit la vérité, que le commandant des chevaliers-gardes ne désirait pas connaître, et le commandant, c'est-à-dire l'impératrice Maria Feodorovna, avait couvert le voleur. Karazine demanda sa mise à la retraite

et s'enferma dans son manoir, d'où il allait une fois par semaine à Kolomna faire ses achats; il y allait en antique carrosse à deux laquais, faisait son choix d'un index ganté de blanc, dans la boutique de Kostiakov, pour qu'on lui enveloppât une demi-livre de caviar en grains, trois quarts de saumon fumé, un petit esturgeon; un laquais payait, l'autre prenait les emplettes; une fois, le marchand Kostiakov voulut tendre la main au *barine*; Karazine ne la serra pas, et déclara brièvement : « S'en passera ! » Karazine portait le képi noble et la capote Nicolas II. La Révolution expulsa Karazine de son manoir et le jeta à la ville, mais lui laissa capote et képi. Le seigneur fit queue devant les boutiques. en képi, avec, en place de laquais, sa femme devant lui. Karazine végétait de la vente de ses bibelots anciens. Il allait en traiter chez le muséologue. Il y voyait des meubles enlevés de son manoir par la volonté de la Révolution, il les examinait négligemment. Mais un jour Karazine vit sur la table du muséologue le cendrier en forme de képi de noble et il devint cramoyisé comme le tour du képi.

— Enlevez cela, dit-il rudement.

— Pourquoi? demanda le muséologue.

— Le képi d'un noble russe ne peut servir de crachoir, répondit Karazine.

Les deux amateurs d'antiquités se disputèrent. Karazine ne franchit plus jamais le seuil du muséologue. Il y avait à Kolomna un bourrelier qui se rappelait avec gratitude que lorsqu'il était enfant et servait comme groom chez Karazine, celui-ci d'un seul coup de la main gauche, pour lui apprendre à être dégourdi, lui avait fait cracher sept dents.

Au-dessus de Kolomna mouraient les cloches, on les ôtait des clochers pour le *trust* Roudmetalltorg. Avec

des poulies, des poutres et des cordages de chanvre, en haut des campaniles, on tirait les cloches des clochers, on les suspendait en l'air au-dessus du sol et on les laissait tomber. Et tant que les cloches rampaient dans les cordages, elles hurlaient des pleurs profonds comme des forêts. Ces pleurs mouraient dans les profondeurs de la ville. Elles tombaient, les cloches, avec un mugissement et un sourd ahan, elles imploraient tonnantes, en s'incrustant d'un mètre dans le sol. Les cloches commençaient à mugir à l'aube, vénérables, russiennes.

.....
Pavel et Stéphane Fiodorovitch Bezdiétov, marchands et restaurateurs de bois précieux, habitaient à Moscou, dans la rue Vladimir Dolgorouki, qui s'appela jadis Jivodiorka. C'est dans la Jivodiorka, précisément, que demeurait aussi Evguénii Evguéniévitch Poltorak. La Jivodiorka était une rue tortueuse, étroite, sombre, toute en culs-de-sac et en cours, sans cesse encombrée de charretiers de fardiens grondants et de type de la rue moscovo-asiatique.

Les frères Bezdiétov s'adonnaient à l'art de l'antique et de l'anonyme.

L'art russe du meuble d'acajou, dont les débuts en Russie remontent à Pierre-le-Grand, a eu ses grandes crues. Cet art de serfs n'a pas d'histoire écrite, et les noms des maîtres, le temps n'a pas jugé nécessaire de les conserver. Cet art demeura l'œuvre de solitaires anonymes, des caves dans les villes, des arrières-chambres de domestiques dans les manoirs, de l'amère vodka et de la cruelle solitude. Jacob et Boule furent ses maîtres. Des adolescents serfs étaient envoyés à Moscou et à Saint-Petersbourg, à Paris, à Vienne, là ils apprenaient à devenir des maîtres. Puis ils revenaient, de Paris dans les caves de Saint-Petersbourg et de Moscou,

à Saint-Petersbourg dans les arrières-chambres de domestiques, et ils créaient. Des dizaines d'années durant tel d'entre eux travaillait à un fauteuil de repos, à une toilette, à un secrétaire, à une bibliothèque, travaillait, buvait et mourait, léguant son art à ses neveux, car d'enfants, il n'en pouvait être question pour un artiste, et le neveu ou bien continuait l'art de son oncle, ou bien le copiait. Le maître mourait; mais les objets vivaient dans les manoirs seigneuriaux et les hôtels particuliers, on aimait à côté d'eux et l'on mourait sur les fauteuils, dans les tiroirs secrets des secrétaires on cachait les correspondances clandestines, les fiancées contemplaient dans les miroirs des toilettes leur jeunesse, les vieilles leur vieillesse. Elisabeth, Catherine II, rocaille, baroque, bronzes, volutes, fleurettes, bois de palissandre, de rose, d'ébène, de Carélie, noyer de Perse. Paul I^{er} est sévère, Paul I^{er} est chevalier de mâle : sous Paul I^{er} les lignes sont militaires, d'une franc-maçonnerie de soldat, sévères et calmes, le bois précieux est sombre et poli, cuir vert, lions et griffons noirs. Alexandre I^{er}, c'est l'empire, le classique, l'Helade. Nicolas I^{er}, c'est de nouveau Paul, écrasé par la majesté de son frère Alexandre. Ainsi les époques ont mis leur empreinte sur les bois précieux. Quand tomba le servage, qui nourrissait cet art, les maîtres seifs furent remplacés par les fabriques de meubles. Mais les neveux des maîtres — la vodka aidant — restèrent vivants. Ces maîtres maintenant ne fabriquent plus rien, ils restaurent l'ancien, mais ils ont gardé les habitudes et les traditions de leurs oncles.

Pavel et Stépane Bezdiétov vivaient en neveux de grands maîtres, solitaires et silencieux, mais ils avaient étudié non seulement auprès de leurs oncles, mais encore à l'école commerciale et à l'Institut Stroganov. En sou-

venir de leurs oncles, ils vivaient dans une cave.

Un de ces maîtres-là ne se laisserait pas envoyer dans une fabrique de meubles et ne réparerait pour rien au monde un objet de fabrication postérieure à Nicolas I^{er}. Il est antiquaire, il est restaurateur d'antiquités. Qu'il trouve au grenier d'une maison moscovite, à la salle des ventes, dans un trou de province, au hangar d'un manoir non incendié, une table, un treillage, un divan datant de Catherine, de Paul, d'Alexandre, et des mois durant il tournera autour, chez lui, dans sa cave fumant, réfléchissant, mesurant de l'œil, pour restituer la vie aux choses mortes. Il est restaurateur, il regarde en arrière dans le temps des choses, — peut-être, qui sait, trouvera-t-il dans le tiroir secret d'un petit bureau une liasse de lettres jaunies; Evguénii Evguéniévitch Poltorak affirmera que ces restaurateurs sont fiers de leur métier comme des philosophes, et l'aiment comme des poètes, ce sont nécessairement des originaux et en originaux ils vendent l'objet restauré à un collectionneur non moins original, avec qui — tout en débattant le marché — ils boivent du cognac transvasé de sa bouteille dans un flacon orné d'aigles du temps de Catherine, et savouré dans les petits verres d'un service en diamant jadis impérial.

.....
Kolomma végétait dans son calme profond et dans l'obscurité primitive d'avant l'aube, gorgée de relents de sueur chevaline, quand les frères Bezdiétov sortirent de la station. Evguénii Evguéniévitch Poltorak les dépassa en fiacre, — il arrêta le cocher, sauta de voiture, — et dit à Pavel Fiodorovitch :

— Demain soir chez Skoudrine!

Les nuits de juillet dans la vallée de la Moskva sont déjà automnales, sombres, lentes. Dans les ténèbres

nocturnes il y a toujours un pêle-mêle d'étendues et d'odeurs, où l'on sent les fleurs provinciales sans malice et l'on ne voit rien dans le noir. Mais les aurores anéantissent le mystère, apportant la lumière. La ville grelottait de la lumière verte de l'orient. L'orient prit une teinte lilas. Les étendues devinrent troubles. Les rues étaient faites de l'aboiement crépusculaire des chiens, des pavés de caillou, des tombeaux, des maisons de pierre mourant du dernier demi-siècle. La porte Piatnitski menait au kremlin, la même porte d'où partit Dmitri Donskoï pour le Champ des Bécasses. Les murailles de la citadelle montraient leurs dartres dans le crépuscule poudreux, envahies de sureau et de siècles. La tour de Marina Mnichek soutenait le ciel, s'accrochait à un nuage pâli, cachait son pied dans le brouillard. La terre s'arrachait à la nuit, la nuit faiblissait devant l'orient poudreux. Des prés sur la ville et sur l'aube rampaient des brouillards.

Dans une des maisons du kremlin, à une unique fenêtre brillait une lumière. C'était la maison du muséologue. Les frères s'approchèrent de la fenêtre, jetèrent un coup d'œil dans la chambre. La chambre semblable à un hangar était encombrée de surplus, d'étoles, de chasubles, de dalmatiques. Au milieu de la chambre se trouvaient deux personnages : le muséologue était assis devant un homme nu. L'homme nu avait les bras croisés et demeurait immobile. Le muséologue emplit un verre de vodka et le porta aux lèvres de l'homme nu, celui-ci ne bougea pas d'un muscle. Le muséologue avala la vodka. La tête de l'homme nu était entourée d'une couronne d'épines.

Et les frères distinguèrent alors : le muséologue buvait de la vodka seul, avec une statue de bois, un Christ assis, taillé dans le bois à la taille d'un homme.

Le muséologue buvait sa vodka en approchant le verre aux lèvres de bois du christ. Le muséologue avait déboutonné sa redingote à la Griboïèdov, dénudant une poitrine velue, ses favoris s'embroussaillaient. Le muséologue était demesurément ivre. Le Christ était indifférent. Le Christ de bois couronné d'épines, avec des gouttes de sang sur la poitrine, les mains croisées, semblait un homme vivant.

— En voilà des fils de putain, — dit stupéfait Bezdiètov cadet, — et nul n'aurait su dire qui il tenait pour des fils de putain.

La tour de Marina Mnichek s'appuyait au ciel, des brouillards embrassaient son pied. Au delà des prés, au delà de la Moskva, le soleil s'apprêtait à sortir de la terre, il enfantait un nouveau jour. La nuit pâlisait à la hâte, et la lumière tirait des ténèbres les campaniles des églises, le moulin en bas de la maison du muséologue, le barrage et les saules, les lavait de leurs mollesses et les mettait à leur place diurne. La lumière à la fenêtre du muséologue pâlit. La nuit se cachait dans le ravin sous le talus du kremlin. Passant le moulin et le réservoir, les frères traversèrent le barrage et se dirigèrent vers le faubourg de Zaproudié. Près du moulin l'odeur des pulmonaires était humide, bien que l'aurore fût poudreuse. Un calme épais et profond se figeait sous l'aurore, et tinta des matines des campaniles auxquels on n'avait pas encore pris leurs cloches. De la nuit rien ne restait. La lumière extrayait des ténèbres et mettait à leurs places les étendues. Les brouillards se hâtaient de disparaître. Les visages des frères étaient blêmes, trompés par la nuit qui n'avait rien laissé.

Iakow Karpovitch Skoudrine vivait dans la maison dont il était propriétaire, une maison à colonnes, à

Zaproudié, près du pont Skoudrine. Les frères s'arrêtèrent près de l'eau profonde, et trouvèrent le vieillard à l'aurore, dans le brouillard, près du barrage. Le vieillard paissait ses vaches, en lingé de nuit, nu-pieds, la main droite dans sa braguette, une branche sèche à la main gauche. Le soleil décocha ses rayons d'au-delà des prés, se fixa aux croix des églises et à la tour de Marina. D'un coup la rosée se refroidit. Des troupes de choucas tout étourdis passèrent au-dessus des têtes. La villé gémit de ses cloches qu'on enlevait aux clochers. Au loin, dans les chantiers, aux travaux de mine, l'oxygène liquide détonna. Iakov Karpoÿtch n'avait pas remarqué les Bezdiétov, absorbé dans ses réflexions; quand il les reconnut, il s'éclaira, toussa, souffla, sourit, alla à leur rencontre, et proféra :

— Aháa! les acheteurs!... Et moi qui ai imaginé pour vous une théorie du prolétariat!... Vous voilà arrivés!...

— Tu gardes tes vaches? demanda Pavel Bezdiétov avec un ricanement niais.

— Je garde mes vaches, répondit le vieillard avec le même ricanement.

— C'est donc ça!

— Eh oui, c'est ça!

— Tu veilles? tu guettes? espèce de va-t-en-guerre!...

— Je guette. Et puis? je vais en guerre, oui!... Je vous ai imaginé une idée, pour Evguénii Evguéniévitch.

— Evguénii Evguéniévitch fait dire qu'il viendra te trouver ce soir. Il est arrivé par le même train que nous... Il y a Griboiédov qui boit de la vodka avec le Christ.

— Il boit...

Tous trois, ils partirent par les camomilles de la rue,

poussant devant eux le bétail. Des troupes de choucas tout étourdis volaient haut dans le ciel, au soleil maintenant; et bas, près de la terre, volaient des hirondelles accompagnant la nuit. La rue était faite du silence des hirondelles, envahie de camomille, déserte et décrépite, telle qu'au temps des apanages impériaux. La dernière chauve-souris passa. Les vaches grises arrachaient lentement les têtes des camomilles et des pervenches. Le silence des œuvres et de la création de l'aurore prenait fin. Le jour arrivait.

— Vous entendez, elle geint! dit Skoudrine. Tout comme sous l'empereur Pierre Alexiéévitch, on vole les cloches. Beaucoup de gens en ville souffrent de dérangements nerveux à cause de l'attente de la chute des cloches. Vous savez, les canonniers novices, au polygone de tir, leurs yeux clignent quand leur voisin de pièce se prépare à tirer. Quand la cloche tombe, on dirait d'un canon qui tonne. Eh bien, beaucoup de gens dans la ville vont comme ça, clignant des yeux, ils attendent la chute, et dans l'exaspération nerveuse ils ne voient rien. Et remarquez bien on a beau faire, ils enlèvent les cloches dès l'aube, en dépit de tous les Commissariats du Peuple au Travail.

La maison de Skoudrine s'appuyait sur le temps en vieux barbon, présentant au soleil les crocs usés de ses colonnes, regardant par les arcs-en-ciel ternis de ses vitres, encadrée de lilas comme de favoris. Le portillon était déjeté sur le côté, histoire figée de lichens et de mousses. Ils pénétrèrent par ce portillon, traversèrent la terrasse sous les colonnes, et entrèrent dans le XVIII^e siècle de chambres desséchées, devenues noires comme des champignons secs, et de là dans l'acajou d'une salle à manger poussiéreuse fleurant le céleri et l'oignon. Dans la salle à manger la nuit s'attardait

encore. Avec des yeux de connaisseur et des mains d'artiste, Pavel Bezdiétov caressa l'appui d'un divan, et dit :

— Alors tu t'entêtes? tu ne veux pas vendre?

Le vieux se trémoussa, ricana, répondit d'une voix geignarde :

— Oui, oui, bien sûr. Je ne peux pas, non, je ne peux pas. Mon bien reste près de moi, — et il ajouta d'un ton de colère : — je vous enterrerai encore!... Pour vos achats, je vous ai fait une liste.

A ce moment sortit de la chambre à coucher la femme de Skoudrine, Maria Klimovna; elle fit aux hôtes une révérence qui la cassa en deux, les mains cachées sous son tablier, et chantonna :

— Chers hôtes, soyez les bienvenus, hôtes très désirés!...

La fille, Katérina, fit une apparition à la porte, en chemise de nuit, les mollets nus, couvrant sa poitrine d'une main, elle fit aux hôtes, de la porte, une révérence, et son visage, billot de bois, se défigura de douleur. Le vieux mit ses bottes de feutre. Les yeux des hôtes étaient vides, comme ceux des cadavres. La vieille se renseigna sur leur santé, les régala de lait. Le jour était venu. Les hôtes demandèrent à dormir et se couchèrent sur le plancher de la salle à manger, sur un édredon, ensemble, après avoir retiré leurs redingotes, mais gardé leurs pantalons. Au-dessus de la maison, au-dessus de la rue, une cloche qui tombait hurla longuement; les vitres tintèrent et la maison frémit.

1, Rue Possadskaïa, à Gontchary, s'élevait une maison qui penchait sur le côté. Dans cette maison habitait la veuve Mychkine, vieille septuagénaire. La mai-

son était tournée en coin sur la rue, parce qu'elle avait été bâtie avant qu'il y eût là une rue, et cette maison avait été bâtie non pas en bois scié, mais en bois équarri, c'est-à-dire qu'elle avait été bâtie au temps où les charpentiers n'usaient pas encore de la scie, au temps où les charpentiers ne travaillaient qu'à la hache, donc, avant l'époque et à l'époque de Pierre-le-Grand. C'avait été, pour cette époque-là, une maison de boïars. Elle conservait de ces temps lointains un poêle, avec sa partie basse servant de couche, à carreaux de faïence enluminés par le xvii^e siècle de moutons et de boïars peints à l'ocre et à l'émail.

Les Bezdiétov entrèrent par le portillon.

Une antique vieille était assise sur la banquette de terre près d'une auge à cochon. Un cochon mangeait dans cette auge de l'ortie échaudée à l'eau bouillante. Les Bezdiétov saluèrent et s'assirent sans un mot près de la vieille femme. La vieille répondit à leur salut, à la fois éperdue, contente et effrayée. Elle avait des bottes de feutre déchirées, une jupe de cotonnade, un châle de Perse bariolé.

— Alors, quoi, vous vendez? demanda Pavel Bezdiétov.

La vieille cacha ses mains sous son châle, baissa les yeux vers le cochon. Stéphane et Pavel Fiodorovitch échangèrent un regard sombre, et Stéphane cligna de l'œil : elle vendra. D'une main osseuse aux ongles mauves, la vieille femme essuya les coins de ses lèvres parcheminées, et sa main tremblait.

— Ma foi, je ne sais que faire, dit la vieille, et elle leva sur les deux frères un regard de coupable. Nos aïeux ont vécu ici, et nos bisaïeux, et même on se perd dans le temps... Mais maintenant que mon locataire est mort, Dieu lui donne le royaume des cieus, je suis

vraiment à bout de forces. Dame, il me payait trois roubles par mois pour la chambre, il achetait le pétrole c'était tout ce qu'il me fallait... Mon père, ma mère sont morts sur cette couche-là, mon mari aussi, que devenir? ...Dieu lui donne le royaume des cieux, mon locataire était un homme tranquille, il me donnait trois roubles, et il est mort dans mes bras... Ai-je assez réfléchi, réfléchi, et passé des nuits sans dormir...

Pavel Fiodorovitch parla :

— Les carreaux de faïence du poêle et de la couche, ça fait cent-vingt en tout. Comme convenu, vingt-cinq kopeks pièce. Total : trente roubles d'un coup. Vous en aurez assez pour le reste de votre vie. Nous enverrons un poëlier, il les enlèvera et mettra des briques à la place, et même il passera une couche de blanc. Et tout ça à nos frais.

— Le prix, je n'en parle pas, dit la vieille femme, c'est un riche prix que vous m'offrez. Personne ici n'en donnerait autant... Et puis, qui en a besoin, de ces carreaux, à part moi?... Voilà, s'il n'y avait pas eu mes parents... moi, je suis seule.

La petite vieille devint pensive. Elle songea longtemps, — ou bien ne songeait-elle à rien? — ses yeux cessèrent de voir, se perdirent dans leurs orbites. Le cochon avait fini ses orties et bousculait du groin la botte de feutre de la vieille femme. Les frères Bezdiétov avaient un regard d'affaires, sévères. De nouveau la vieille essuya les coins de ses lèvres d'une main tremblante. Alors elle eut un sourire de coupable, un regard de coupable à droite et à gauche, vers les murettes déjetées de la cour et du potager, elle baissa les yeux, comme une coupable, devant les Bezdiétov.

— Eh bien, puisqu'il le faut, Dieu vous aide! dit la petite vieille, et elle tendit la main à Pavel Fiodoro-

vitch, d'un geste gauche et confus, mais comme l'exige l'authentique tradition commerciale, elle conclut le marché de la main à la main.

2. Sur la place de la cathédrale, dans une sorte de cave d'une maison qui avait été jadis la leur, vivait la famille des Toutchkov, ex-propriétaires fonciers. Leur ancien domaine avait été transformé en laiterie. Dans cette cave habitaient deux adultes et six enfants, deux femmes, la vieille Toutchkova et sa bru, dont le mari, ancien officier, s'était suicidé en vingt-cinq à la veille d'être emporté par la tuberculose. Le vieux colonel avait été tué en quinze dans les Carpathes. Quatre des enfants étaient ceux d'Olga Pavlovna, la bru Olga Palvovna était le soutien de famille, elle jouait du piano, le soir, dans un cinéma. Femme de trente ans, elle ressemblait à une vieille.

La cave était ouverte, comme toutes les maisons de pauvres, quand y arrivèrent les frères Bezdiétov. Ils furent reçus par Olga Pavlovna. Elle leur fit signe de la tête, les invitant à entrer, elle les devança en couvrant dans ce qui s'appelait la salle à manger, pour couvrir le lit et que des étrangers ne vissent pas que sous la couverture il n'y avait pas de draps. Olga Pavlovna se jeta un coup d'œil dans la glace à trois pans d'une toilette d'acajou Empire de l'époque d'Alexandre I^{er}.

Les frères étaient actifs et affairés.

Stépane retournait les chaises les pieds en l'air, déplaçait le divan, soulevait le matelas du lit, tirait les tiroirs de la commode, examinait l'acajou. Pavel passait en revue les miniatures, la verrerie, la porcelaine. La jeune vieille femme Olga Pavlovna avait gardé la légèreté de mouvements d'une jeune fille et sa faculté d'avoir honte. Les restaurateurs faisaient dans la chambre une silencieuse dévastation, tirant à la lu-

mière saleté et misère. Les six enfants s'accrochaient à la jupe de la mère, dans leur curiosité de ces choses insolites; les deux plus âgés étaient prêts à aider au bouleversement. La mère avait honte des enfants, les plus petits pleurnichaient dans sa jupe, gênant leur mère dans sa honte.

Stépane mit de côté trois chaises et un fauteuil, et dit :

— L'assortiment n'y est pas, la garniture.

— Vous dites? demanda Olga Pavlovna, et elle cria désemparée aux enfants:— Allons, voyons, allez-vous-en; vous n'avez rien à faire ici, voyons...

— L'assortiment n'y est pas, la garniture, dit Stépane Fiodorovitch. Il y a trois chaises et un seul fauteuil. De jolies choses, rien à dire, mais elles ont besoin de beaucoup de réparations. Vous voyez bien vous-même, vous logez dans l'humidité. Et puis il faut retrouver la garniture.

Les enfants s'étaient tus au premier mot de l'antiquaire.

— Oui, reprit Olga Pavlovna en rougissant, tout y était, mais j'ai peur qu'on ne puisse pas le retrouver. Une partie en était restée dans notre domaine, quand nous l'avons quitté, d'autres choses ont été dispersées chez les paysans, d'autres brisées par les enfants, et puis, comme vous dites, l'humidité : j'avais porté cela au hangar...

— On vous avait au moins ordonné de vous en aller dans les vingt-quatre heures? demanda Stépane Fiodorovitch.

— Oui, nous sommes partis dans la nuit, sans attendre l'ordre. Nous avons prévu...

Pavel Fiodorovitch intervint pour demander à Olga Pavlovna :

— Vous comprenez le français et l'anglais?

— Oh oui, répondit Olga Pavlovna, je les parle...

— Ces miniatures sont de Boucher et de Cosway?

— Oh oui, ces miniatures...

Pavel Fiodorovitch dit en regardant son frère :

— On peut donner vingt-cinq roubles pour chacune?

Stépane Fiodorovitch coupa sévèrement la parole à son frère :

— Si vous réunissez la garniture, même brisée, je vous achète tous vos meubles. Puisque, dites-vous, il y en a chez les paysans, vous pouvez y faire un tour.

— Oh oui! répondit Olga Pavlovna. Si je peux trouver la moitié de la garniture... D'ici à notre village, il y a treize verstes, c'est presque une promenade... On peut réunir la moitié de la garniture... J'irai aujourd'hui même au village, et demain je vous donnerai une réponse. Mais, si certaines choses sont brisées...

— N'importe, on rabattra sur le prix. Mais ce n'est pas d'une réponse qu'il s'agit, amenez directement les objets dès cette nuit à la station, notre emballeur en fera le compte et l'emballage. Les divans quinze roubles, les fauteuils sept cinquante, les chaises cinq. L'emballage à notre charge.

— Oh oui, je vais y aller tout de suite, d'ici à notre village cela ne fait que treize verstes, c'est presque une promenade, je suis habituée à marcher... J'y vais tout de suite.

L'aîné des garçons parla :

— Maman, alors vous m'achèterez des souliers?

Derrière les fenêtres de la cave passait le jour d'or de juillet.

3. Le seigneur Viatcheslav Ivanovitch Karasine était étendu sur un divan dans la salle à manger, couvert d'une veste en peau d'écureuil usée à l'impossible.

La salle à manger, de même que sa chambre à coucher-bureau et celle de son épouse, semblait un musée d'histoire naturelle installé dans le logement d'un cocher de la poste.

Les frères Bezdiéto, s'arrêtèrent sur le seuil et saluèrent.

Le barine les examina longuement et vociféra :

— Dehors, ffilous!... Hors d'icil

Les deux frères ne bougèrent pas.

Le seigneur Karazine se gonfla de sang et brailla encore :

— Hors de chez moi, crapules!

Aux cris, sa femme sortit. Les frères Bezdiéto saluèrent M^{me} Karazina et disparurent derrière la porte.

— Nadine, je ne peux pas voir ces saligauds qui nous ont roulés le mois passé, dit le seigneur Karazine à sa femme.

— C'est bien, Viatcheslav, retirez-vous dans votre bureau, moi je causerai avec eux. — Ah, vous savez pourtant tout, Viatcheslav, reprit M^{me} Karazina.

— Ils ont troublé mon repos. C'est bien, je m'en vais dans mon bureau. Seulement, je vous en prie, pas de familiarité avec ces esclaves.

Karazine sortit de la chambre, traînant derrière lui sa veste; immédiatement les frères Bezdiéto entrèrent, et encore une fois saluèrent respectueusement.

— Montrez-nous vos Gobelins russes, et dites-nous aussi votre dernier prix pour le petit bureau, dit Pavel Fiodorovitch.

— Asseyez-vous, Messieurs, dit M^{me} Karazina.

La porte du bureau s'ouvrit largement, la tête de Karazine y apparut. Karazine cria, en se tournant du côté des fenêtres, pour ne pas rencontrer du regard les frères Bezdiéto :

— Nadine, ne leur permettez pas de s'asseoir! Est-ce qu'ils sont capables de comprendre le charme de l'art! Ne les autorisez pas à choisir : vendez-leur ce que nous trouvons bon de leur vendre, nous. Vendez-leur la porcelaine, la pendule en porcelaine et le bronze!...

— Nous pouvons fort bien partir, dit Pavel Fiodorovitch.

— Ah, attendez, Messieurs, laissez Viatcheslav Ivanovitch se calmer, il est souffrant, dit M^{me} Karazina, et elle s'assit désarmée près de la table. C'est qu'il nous est indispensable de vendre quelques objets. Ah, Messieurs!... Viatcheslav Ivanovitch, je vous en prie, fermez la porte, ne nous écoutez pas, allez prendre l'air...

4-5-7 — —

.....
Iakov Karpovitch Skoudrine habitait à Zaproudy près du pont Skoudrine, dans sa propre maison, ayant avec sa propre maison arrêté le temps. La Révolution n'avait pas touché ses quatre-vingt-cinq ans. Il ne devait pas avoir eu de jeunesse. Il vivait pour se surpasser lui-même en malice par sa vieillesse. Il se souvenait de tout, il ne craignait pas la vie, et il réglait ses comptes avec la vie comme avec son fils Alexandre. Ce vieillard se cachait dans un petit sourire répugnant, servile et perfide à la fois, ses yeux blanchâtres larmoyaient quand il souriait. Il s'était fait une ligne de vie visqueuse et noueuse comme une souche pourrie de tremble dans un marais. Le vieux avait vécu âprement, et il était âpre comme ses fils, qui tenaient de lui. Son aîné Alexandre, alors qu'il n'avait pas encore vingt ans et que son père était déjà un vieillard, comme il avait été envoyé porter une lettre urgente au bateau faisant le service de Riazan et qu'il avait

manqué le bateau, avait reçu de son père une gifle accompagnée de ces mots : « Fiche-moi le camp, galopin ! » : cette gifle avait été sa dernière goutte de miel familial, le gamin allait sur ses quatorze ans, le gamin tourna sur ses talons, s'en alla, et ne revint au foyer que six ans plus tard, élève de l'Institut Polytechnique de Pétersbourg. On était alors au seuil de ses vingt ans. Entre temps, le père avait envoyé au fils une lettre où il lui ordonnait de revenir et le menaçait de le priver de sa bénédiction paternelle et de le maudire à jamais. Le fils avait suivi les traces du père : sur cette lettre même, un peu au-dessous de la signature paternelle, le fils avait écrit : « Et que le diable l'emporte, votre bénédiction ! » et il avait renvoyé la lettre à son père. Quand Alexandre, six ans après sa fugue, par une journée ensoleillée de printemps, entra au salon, le père s'avança en trotinant à sa rencontre, avec un petit sourire joyeux et la main levée pour passer une correction à son fils. Le fils, avec un gai ricanement, saisit des deux mains les poignets de son père, sourit encore, d'un sourire où brillait joyeusement la force ; les mains du père étaient dans une tenaille. Le fils, d'une pression à peine marquée sur les poignets, assit le père dans un fauteuil et dit gaiement :

— Bonjour, papa ! pourquoi vous émouvoir, papa ! asseyez-vous donc, papa !

Le père souffla, râla, ricana, sur son visage passa une bonhomie rageuse, il cria à sa femme :

— Mariouchka, tiens, hi-hi, de la vodka, amène de la petite vodka, ma colombe, bien fraîche, de la cave, avec un casse-croûte bien frais. Il a grandi, le fiston, il a grandi, le voilà arrivé, le fiston, pour notre bonheur, le fils de carne !...

Le fils était le premier qui eût dompté le père, la

seconde fut la Révolution. Le fils en ce temps-là suivit les traces du père, mais le fils Alexandre, ingénieur, en résistant à la Révolution, s'y brisa le front pour n'avoir pas voulu se soumettre et tomba sous sa masse, il périt dans une cave de petite ville, contre un mur, de la balle d'un revolver, en accueillant la balle d'un œil tranquille et féroce, et le père surpassa le fils en ruse et lutte de ruse avec la Révolution, ne croyant à personne, ni à son fils, ni à la Révolution.

Les fils de Iakov Karpovitch s'étaient suivis dans cet ordre : un ingénieur, un prêtre, un acteur de ballet, un médecin, encore un ingénieur, et aucun d'eux n'avait renié la maison de leur père, tous s'étaient brisé le crâne à la Révolution, laissant au vieillard sa vie pateline. En mil neuf cent vingt-neuf, les plus âgés des petits-fils de Iakov Karpovitch étaient déjà mariés, mais sa fille unique, la plus jeune de ses enfants, allait sur ses dix-neuf ans. Il ne restait rien au vieillard du passé qu'il avait nourri. Le fils Alexandre était un souvenir d'honneur.

Depuis les quarante dernières années, Iakov Karpovitch souffrait d'une hernie, et quand il marchait, il soutenait cette hernie de sa main droite passée dans la braguette de son pantalon ; ses mains vertes étaient enflées d'hydropisie, il salait fortement son pain en prenant à la salière commune, faisait craquer le sel sous ses doigts et reversait soigneusement les restes dans la salière. Depuis trente ans, Iakov Karpovitch avait désappris de dormir comme tout le monde, il se réveillait au milieu de la nuit et veillait en lisant la Bible ou en gardant ses vaches dans les prés jusqu'à l'aube, se rendormant ensuite jusqu'à midi. Puis à midi il s'en allait à la salle de lecture lire les journaux, il ne voulait pas dépenser d'argent pour un abon-

ment. Depuis dix ans, il rusait avec la vie. Iakov Karpotivch était gros, hydropique, tout grisonnant et chauve, il râlait et soufflait longuement en se préparant à parler. La maison des Skoudrine avait jadis appartenu au propriétaire foncier Véréïski, que l'abolition du servage avait ruiné alors qu'il exerçait la fonction électorale de « médiateur de paix ». Iakov Karpovitch, son service militaire accompli, avant l'époque des Réformes, avait été employé chez Véréïski comme scribe, s'était initié aux finasseries procédurières. et avait racheté à Véréïski, après sa ruine, sa maison en même temps que la charge de fondé de pouvoirs privé, « démarcheur » dans les procès de paysans. La maison était restée dans son intangibilité depuis le temps de Catherine II, elle avait noirci, comme son acajou, dans ses trois demi-siècles d'existence, et verdi par ses vitres. Le vieillard se rappelait tout, depuis le seigneur du village où il avait été serf, depuis les levées d'hommes pour Sébastopol. Il se souvenait du servage aussi bien que de son fils Alexandre. Des cinquante dernières années il se rappelait tous les prénoms, patronymes et noms de famille de tous les ministres et commissaires du peuple russe, de tous les ambassadeurs près la Cour impériale russe et le Comité Central Exécutif des Soviets, de tous les ministres des Affaires étrangères des grandes puissances, de tous les empereurs, rois, papes et premiers ministres, il perdait la notion des années et avait coutume de dire :

— J'ai survécu à Nicolas Pavlovitch, à Alexandre Nikolaïévitch, à Alexandre Alexandrovitch, à Nicolas Alexandrovitch, à Vladimir Iliitch, je survivrai bien aussi à Alexis Ivanovitch !

1. Nicolas I^{er}, Alexandre II, Alexandre III, Nicolas II, Lénine, Rykov (Trad.).

La maison était habitée par le vieillard, sa femme Maria Klimovna et leur fille Katérina. La maison, à travers la Révolution et à travers l'astuce du vieux, avait vécu comme les hommes vivaient, longtemps avant Catherine II, avant même Pierre-le-Grand, quoique la maison fût toute au silence de ses bois précieux du temps de Catherine II. Les vieux vivaient de leur potager. De produits de l'industrie, la maison avait les allumettes, le pétrole et le sel, rien de plus. Allumettes, pétrole et sel étaient sous la gestion du vieux. Maria Klimovna, Katérina et le vieux, du printemps à l'automne peinaient sur les choux, les raves, les navets, les concombres, les carottes et la racine de réglisse qui remplaçait le sucre. Les nuits, jusqu'à l'aube, le vieux paissait ses vaches, s'en allait dans les prés du côté des chantiers, errait par les brouillards, nu-pieds, en linge de nuit. L'hiver, le vieux n'allumait la lampe que durant les heures où il veillait la Bible à la main; le reste du temps, la mère et la fille restaient dans l'obscurité. A midi, le vieillard s'en allait à la salle de lecture s'imprégner des noms et des nouvelles de la révolution communiste. La fille s'asseyait alors au clavecin et étudiait les cantiques spirituels de Kastalski, pour les chanter à la maîtrise de l'église. Le vieux rentrait au crépuscule. mangeait et allait se coucher. La maison s'abîmait dans le chuchotement des femmes. Au crépuscule, Katérina se glissait dehors, elle allait rejoindre ses compagnes. au chœur de la cathédrale. Son père se réveillait vers minuit. Le vieux avait perdu le temps, cessé de craindre la mort, désappris de craindre la vie. Comme son bétail, il paissait le vieux temps. La mère et la fille gardaient le silence devant le vieux. La mère n'allait nulle part, sauf à l'église. Elle faisait la *kacha* et la soupe aux choux, cuisait les gâteaux, faisait bouillir ou cailler le

lait, préparait les mets à la gelée (et cachait les osselets pour ses petits-fils), faisait le ménage des chambres, bref, menait la vie des femmes russes du xv^e et du xvii^e siècles et cuisinait comme au xvii^e et au xv^e siècle. Maria Klimovna, petite vieille sèche et vétuste, comme il convient, était de ce type de femmes russes qui s'est conservé en Russie dans les hameaux à côté des antiques icones de la Mère de Dieu. La cruelle volonté du mari, qui le lendemain du mariage, cinquante ans en ça, d'un doigt salivé avait fait à sa femme une démonstration douloureuse de la façon dont elle devait se coiffer aux tempes, la cruelle volonté du mari, qui avait renfermé pour la vie dans des coffres verrouillés toutes les joies de Maria Klimovna, l'avait trempée de soumission, la rendant à jamais muette et résignée, limitant le monde au portillon de sa cour. La mère chantait avec sa fille les psaumes de Kastalski. Dans la maison s'éternisait la Russie primitive, celle d'avant Pierre-le-Grand. Le vieux lisait la nuit la Bible ayant cessé de redouter la vie. Très rarement, de mois en mois, dans les heures muettes des nuits, le vieux allait au lit de sa femme et soufflait :

— Mariouchka, oui, hhé, hm!... C'est la vie, Mariouchka, oui.

Une chandelle tremblait dans ses mains, ses yeux larmoyaient et riaient. Maria Klimovna se signait d'effroi, et faisait le signe de croix sur son mari. Iakov Karpovitch éteignait la lumière. Par-delà les murs de la maison passait la Révolution et dormait la ville, à l'arrière de la Révolution. Dans la chambre à côté dormait la fille Katérina. Katérina vivait derrière de tout petits yeux jaunes, qui semblaient immobiles d'un sommeil sans fin. Autour de ses paupières bouffies foisonnaient d'un bout à l'autre de l'année des taches de

rousseur. Ses bras et ses jambes étaient semblables à des poutres, sa poitrine était vaste comme le pis des vaches suisses. Le vieux conservait Katérina dans la chasteté du xvii^e siècle, avec sa dot dissimulée dans les lames du parquet de l'étuve.

Le jour fut emporté de toutes parts par les corneilles. Durant tout le coucher du soleil, les corneilles furent extrêmement agitées, déroband le jour par morceaux. Le crépuscule fut à son tour dispersé par les haridelles porteuses d'eau de nuages gris qui se rassemblaient pour la pluie. Les frères Bezdiétov étaient revenus chez Skoudrine à l'heure où les cloches avaient cessé de hurler. La lassitude après leurs affaires faisait leurs yeux vides, comme ceux des cadavres. Assis l'un à côté de l'autre, au déjeuner, ils avaient bu du cognac, pour se reposer. Et après le repas, ils s'étaient recouchés, de nouveau sans se déshabiller, par terre, sur un édredon, avec une bouteille de cognac pour oreiller. Iakov Karpovitch, aussitôt après le repas, s'était équipé pour aller en campagne, ses poches étaient pleines de roubles des Bezdiétov et de petites listes; il était allé chez le menuisier, chez le camionneur, chercher des cordes et des nattes, donner des ordres pour l'emballage et le transport à la station des objets achetés, des Catherine II, des Paul I^{er}, des Alexandre I^{er}. Le vieillard était parti en chapeau de feutre à larges bords, mais nu-pieds. Tout affairé, il disait en s'en allant :

— C'est aux *okhlomones* qu'il aurait fallu confier le transport et l'emballage; il n'y a pas plus honnête, bien qu'ils soient fous à lier. Mais pas moyen. Mon petit frère Ivan Karpytch ne le leur permettrait pas, lui le révolutionnaire en chef, il ne les laisserait pas travailler pour la contre-révolution, hi-hi!...

La terre glissait vers la nuit. Vers le soir il se mit à bruiner. Toute la soirée, des gens vinrent à la dérobée frapper à la fenêtre de Maria Klimovna, — Katérina sortait pour les voir, — et les gens, avec des flatteries de miséreux, faisaient des offres : « Il paraît que vous avez des hôtes qui achètent toutes sortes d'antiquités », des vieilles pièces de monnaies, roubles et kopeks, des samovars démolis, des lampes détériorées, des livres, des chandeliers, des binocles. Ces gens de l'arrière ne comprenaient pas l'art ancien, ils étaient à tous égards indigents. Katérina ne les laissait pas entrer, avec leurs lampes de cuivre verdies par le temps, elle les invitait à laisser les objets jusqu'au lendemain : les hôtes les examineraient à tête reposée. Au coucher du soleil le vent s'éleva, juillet alla vers août, entassa les nuages, la bruine se fit automnale. L'art des bois précieux est un art de choses qui sont restées vivantes bien plus longtemps que les artistes et que les gens : à la nuit, ce jour-là, par la forêt qui domine l'Oka, Olga Pavlovna Toutchkova allait, femme au visage de vieille et aux mouvements juvéniles de vierge. Le couchant mourut, brouillé de nuages gris, la forêt murmura d'un vent d'août, les étendues de l'Oka s'immémorialisèrent, primitives. Ici soufflait un air large, qui cohabitait avec les forêts, avec les collines, avec l'herbe. C'était à cet endroit que l'Oka avait brisé son lit. Cette femme, qui éprouvait dans la forêt une frayeur de jeune fille, allait au village jadis serf, pour acheter aux paysans ces choses dont eux, paysans, n'avaient pas besoin, des fauteuils et des chaises d'acajou.

Et pour la première fois depuis un demi-siècle de vie conjugale, Maria Klimovna vit ce soir-là Iakov Karpovitch danser. Iakov Karpovitch revint de sa tournée

d'affaires d'acajou plus tôt qu'on ne l'attendait. Son chapeau de feutre penchait sur le côté et sur la nuque. Ayant franchi le portillon de sa cour séculaire, Iakov Karpovitch se mit à faire de ses talons nus de grotesques entrechats qui n'allaient pas à son âge. Tantôt on aurait dit que Iakov Karpovitch patinait, tantôt il piaffait à la hussarde, tantôt sautait la mazurka, claquant talon contre talon et tenant son chapeau de feutre en guise de cavalière. Iakov Karpovitch ne voyait ni la pluie ni la nuit, quant à Maria Klimovna, elle voyait que le visage du vieillard se ridait de bonheur, à cette heure, l'une des dernières de sa vie.

Le jour avait été emporté par les corneilles. La tour de Marina Mnichek s'érigeait muette au kremlin de Kolomna, fuyant dans l'obscurité. Les noirs porteurs d'eau déversaient la nuit et la pluie.

Iakov Karpovitch, de retour de la ville et son tour de danse fait dans la cour, passa en hâte au salon retrouver les deux restaurateurs. Il les fit lever de par terre et les emmena dans son cabinet. Il ferma avec soin la porte derrière lui. Sur le plancher, des flaques suivaient ses talons. Derrière le vieux, le cabinet Voltaire vit entrer l'asiatique Kolomna, ses banquettes de terre autour des maisons, les portillons de ses cours, les bancs de ses devants de portes, ses épiluchures de graines de tournesol. Iakov Karpovitch alluma hâtivement une torchère.

Et le vieux se mit à converser à voix basse avec les marchands d'acajou.

— Il y a eu aujourd'hui aux chantiers un coup de chien, une grève de femmes. A dix heures et demie **juste**, à un coup de sirène parti avant l'heure, toutes

les ouvrières des chantiers ont laissé le travail et se sont amenées en masse à la ville, en ordre, sans chanter de chansons. Au coin de la rue Repinskaïa elles ont rejoint l'enterrement de la Sadykov et ont suivi le cercueil, en chantant une marche funèbre, et une foule de bonnes femmes se sont mises à pleurer, à brailler comme des paons. Une grève, nous y voilà!...

— Tu as mis ta dynamite dans les prés? demanda Pavel Bezdiètov.

— Cette nuit même... elles ont déchaîné leur boucan à point, les bonnes femmes!...

Les deux frères écoutaient debout, soucieux et taciturnes. Leurs visages s'étaient faits sévères. Le vieux exultait d'une joie fatidique. La province, l'asiatique Kolomna, qui avait suivi à la trace les talons mouillés de Iakov Karpovitch, était ahurie, elle ne comprenait pas cette grève où des femmes, les brouettières des chantiers, dans un mutisme plus effrayant que l'invective ou que les cris, avaient accompagné en terre Marie Sadykova, — des centaines de femmes, souillées de terre, pétrifiées d'un labeur de pierre, en rangs silencieux de mouchoirs de tête et de jupes bariolées, vestiges de l'antiquité russe, avaient empli l'antiquité des rues de Kolomna et suivi le cercueil jusqu'à la tombe. Skoudrine voyait par delà ces colonnes son fils Alexandre dans sa cave, le front troué d'une balle, — lui-même, son temps et sa dignité foulés aux pieds, — les boucles d'oreilles et les bagues de la dot de sa Katérina, enfouis à l'étuve sous les lames du plancher, — son xviii^e siècle, — sa vieillesse et ses heures à la salle de lecture, où les journaux se moquaient de lui, — par delà ces colonnes de femmes, le vieillard percevait la fumée et le tonnerre de la dynamite, les gens déchi-

quetés, l'eau qui brise tout, — et il se voyait par-delà la fumée de la dynamite, par-delà les torrents d'eau, par-delà les granits écroulés, — lui, répugnant petit vieux, les Bezdiètov, Poltorak, — à peu près ainsi qu'apparaît, sur le tableau de Sièrov, Pierre-le-Grand arpentant « Sankt-Pïter-bourkh ». Le répugnant petit vieux était Pierre-le-Grand. Le répugnant petit vieux portait son coup de couteau à la Révolution, pour se venger sur elle, venger son Alexandre, venger la Russie, venger son acajou Voltaire. La province, dégouttant des talons de Iakov Karpovitch, se carra sur le divan. Iakov Karpovitch vivait pleinement, savourant la journée.

— Tarararac! Ba-oum! hi-hi, dans la fumée et le tonnerre, personne ne nous remarquera.

La torchère fumait.

L'ingénieur Evguénii Evguéniévitch Poltorak arriva à neuf heures juste; parvenu devant la maison en fiacre, il traversa d'un pas rapide la cour, secoua l'eau de ses épaules dans l'entrée, passa dans le cabinet. Katérina à cette heure chantait au salon les cantiques de Kastalski, s'accompagnant au clavecin, et chantait d'une voix infiniment triste. Le bureau de Iakov Karpovitch était tout d'acajou. Sur la table à livres naviguait un navire de cristal enchâssé de bronze. On versait dans cette frégate du cognac, pour que par les routes de l'alcool, versé par un robinet de la frégate et par les petits verres dans les gosiers humains, pour que par les routes de l'alcool on pût voguer sur cette frégate aux brises des fantaisies voltairiennes. Les deux acheteurs d'acajou versèrent du cognac dans la frégate, en l'honneur de Poltorak, et tous deux restèrent silencieux près de la frégate, leurs redingotes hermétiquement boutonnées, suivant tout d'un regard

mort et qui ne cillait pas. La pluie aux fenêtres confirmait la nuit automnale.

Evguénii Evguénéievitch aussi, comme Skoudrine, avait un air inaccoutumé ce soir-là. Homme d'une attention organisée, occidentale, Poltorak était extrêmement précipité ce soir-là, et dans ses courts échanges de paroles il n'écoutait que lui, prêtant l'oreille à ses propres paroles et s'épiant lui-même. Il était précipité et il retardait son temps, en l'embrouillant.

Iakov Karpovitch piétinait pieds nus, comme un pigeon, autour de Poltorak, se frottant à lui, tantôt ricanant et toussotant, faisant la bête visiblement, tantôt s'abîmant dans un sérieux farouche et très calme, Iakov Karpovitch se délectait de sa vie.

— Vous savez la nouvelle, Evguénii Evguénéievitch, une grève? dit Skoudrine.

— Oui, j'en ai entendu parler, une protestation.

— Comment comprenez-vous cela, Evguénii Evguénéievitch?

— Comment je le comprends? j'étais aujourd'hui à la conférence d'entreprise des ouvriers. Savez-vous de quoi ils décident, maintenant? non pas de ce qu'on doit leur donner de salaire, non, — ils ont décidé de ne pas travailler pour moi, — ils décident s'ils travaillent ou non pour un ingénieur.

— Alors la grève de bonnes femmes, c'est à mettre dans le même sac? ce n'est plus seulement les ouvriers, c'est les femmes elles-mêmes qui prennent de la force? — demanda doucement Skoudrine, et il ajouta âprement: — Cette nuit, nous allons commencer, il n'y a plus à remettre.

— Il faut commencer, appuya l'aîné des Bezdiétov.

— Oui, il faut, reprit Poltorak, l'eau n'est pas encore là, nous ne démolirons que des vétilles... Et il demanda

d'un air étonné et désemparé : Où en est-on? Comment allez-vous, Iakov Karpovitch? Vous... pourriez tuer? A la conférence, aujourd'hui, j'ai senti que la psychologie des ouvriers a complètement changé : ils sont les maîtres, les exécuteurs, les juges...

— Mais... comment ça : « Où en est-on »? c'est cette nuit qu'on fait tout sauter.

— Oui, il le faut; je dis qu'en ce moment il y a peu d'eau, et l'eau est plus forte que la dynamite, et de nouveau Poltorak fut pris d'une sorte de faiblesse. Iakov Karpovitch, vous pouvez tuer?

— Comment ça, tuer?

— N'importe comment, enfin, tuer?

Iakov Karpovitch se délectait de sa vie.

— Tuer? redemanda-t-il, et il prit la parole avec hâte en ricanant. Je vous ai préparé une pensée, héhé, une pensée! sur la théorie de Marx. La théorie de Marx sur le prolétariat, c'est ni plus ni moins qu'une sottise, et elle sera bientôt oubliée, inévitablement oubliée, parce que le prolétariat lui-même doit disparaître. Or combien de monde a-t-on fusillé, — mes trois fils ont péri « au mur », et aujourd'hui des cadavres rouleront dans l'Oka. La voilà, ma pensée à moi, oui!... Et par conséquent, toute la révolution a été pour des prunes, c'est une erreur de l'histoire, héhé, une petite erreur qui nous retombe sur le dos, s'il vous plaît. Encore deux-trois générations, et le prolétariat disparaîtra, en premier lieu aux Etats-Unis, en Angleterre, en Allemagne. Marx a écrit sa théorie au temps du travail musculaire, en décidant que le travail musculaire resterait comme ça pour tout le temps. Mais voilà que maintenant le travail mécanique remplace les muscles, bientôt il ne restera plus auprès des machines que des ingénieurs, et le prolétariat se transformera en ingénieurs. Près

d'une machine il faut cinq hommes, et dans un bureau quarante, c'est les bureaucrates qui deviendront des prolétaires. La voilà, hé, ma pensée à moi! Et l'ingénieur, ce n'est pas un problème, parce que plus l'homme est cultivé, moins il a de besoins prétentieux, et plus il lui est commode de vivre matériellement sur le même pied que tout le monde, d'égaliser les biens matériels pour libérer la pensée, oui, hé!... Vous me direz : l'exploitation restera? — elle restera, oui, parce que c'est dans le sang — mais pas l'exploitation à la Marx, non. Un moujik, qu'on peut exploiter, parce qu'il est comme un animal, on ne le laissera pas approcher de la machine, il la démolirait, et elle coûte des millions. La machine coûte trop cher pour économiser quelques kopeks sur l'homme qu'on y met, — l'homme doit connaître la machine, pour la machine il faut un homme qui s'y connaisse — et, au lieu des cent qu'il y avait avant, un seul. Un homme comme ça, il faut le soigner! — Le vieillard parlait d'un air fou, clignotant de satisfaction, remuant la tête, la main fourrée sous sa hernie. — Chez nous, dans le temps, comparez un marchand et un moujik, le marchand, tout comme le pope, s'attifait comme un bouffon et vivait dans des palais, en veux-tu en voilà. Eh bien moi, je peux aller pieds nus et je n'en serai pas pire, hé oui, pas pire. L'homme, il faut l'aimer, l'estimer. Alors on ne peut pas tuer.

Poltorak avait mal écouté Iakov Karpovitch, il prêtait l'oreille à lui-même. Il buvait du cognac, probablement pour éteindre ses pensées. Il interrompit le vieillard :

— Attendez, Iakov Karpovitch, ne vous dérobez pas. Vous pouvez tuer un homme? le tuer de vos mains?

— Comment dire, répondit Skoudrine, et il ricana évasivement, grogna, râla.

— Non, vous m'avez mal compris... à moins que vous m'avez fort bien compris. Les dents de Poltorak scintillèrent d'un or féroce. Je ne vous demande de tuer personne. C'est une question de principe, peut-on tuer, oui ou non?

— Oui, tenez, cette nuit même, il y aura une belle petite explosion aux chantiers... Comment dire... Je garde mon brave bétail dans les prés, mes bonnes vaches nourricières... Rappelez-vous, vous dites souvent comme ça que tout est fondé sur le sang. Après la belle petite explosion, qu'est-ce qu'on verra? D'un côté des têtes qui voleront comme des bombes, de l'autre des bras, des jambes, et l'eau emportera le tout au diable. Il me semble que c'est bien tuer, ça!

Iakov Karpovitch était tout à coup passé à un ton sérieux, ses yeux étaient devenus sereins et presque jeunes. Les Bezdiétov buvaient, expéditifs, et écoutaient, ouvrant des yeux qui ne cillaient pas. Evguénii Evguéniévitch s'était mis à marcher, à courir de long en large. La pluie approcha, tambourina à la fenêtre, le vent secoua les rideaux et la flamme de la torchère. Le cabinet voltairien s'éternisait dans son voltairianisme. La vieille bonne femme province, affalée des talons de Skoudrine sur le divan, se grattait sur son divan.

— Non, ce n'est pas de cela je parle! cria Poltorak, et de nouveau ses dents jetèrent un éclair. Tuer de ses mains, non pas même étouffer, ni même révolvrer, ni même empoisonner, tuer, fût-ce sans verser de sang!

— Les uns peuvent, les autres non!

— Qui peut? Qui non?

— Eh bien, tenez, nous quatre.

— Quoi, nous quatre?

— Nous pouvons tuer.

Iakov Karpovitch retira sa main de sa hernie, se redressa. A jamais ses yeux ternes regardaient droit et féroce. Il parlait sans râles ni ricanements, sa voix éraillée s'assurait, le vieux vivait pleinement.

— Pourquoi? cria Poltorak.

— Parce que nous avons perdu notre conscience, c'est tout simple, Evguénii Evguéniévitch. Nous savons tout et nous pouvons tout. — Iakov Karpovitch eut un ricanement, puis redevint grave. — Tenez, moi, voilà que je n'ai même pas honte de parler de conscience. Je n'ai honte de rien. Et quoi! je n'ai pas cessé de faire le toqué, on m'y forçait, malgré mes années. La conscience et la pudeur, vous et moi, nous n'en avons plus, nous pouvons tout, voler, trahir, tuer. Il m'arrive de me demander, et je ne trouve jamais de réponse : Qu'est-ce qui m'est interdit? tout au plus ma fille, là, que je voudrais garder, mais même ça, c'est une bêtise. Je peux tout, et je ne veux que le mal, le mal me fait du bien. Mes fils — bon chien chasse de race — ils se sont jetés tête baissée contre la Révolution, comme un taureau contre une barrière neuve, et ils en sont morts, — moi, je me suis reposé sur mon esprit, sur mon astuce, j'ai voulu lutter d'astuce contre tout, et j'y réussirai peut-être, — Iakov Karpovitch ricana, et de nouveau reprit son sérieux, — mais peut-être aussi... J'ai fait le vieil imbécile, celui qui n'a plus sa tête, je me suis mis en devoir de lutter d'astuce et contre moi-même, et contre la Russie, oui, hé. Excusez-moi d'avoir un peu trop parlé. C'est aujourd'hui ma fête, — je vais allumer la bonne petite dynamite que nous avons, mes braves

vaches et moi, cachée dans les prés, — ici ce n'est plus une affaire de ruse, mais de propreté, je vais m'offrir du plaisir... Evguénii Evguéniévitch! Ce n'est pas seulement les bolchéviks qui veulent faire couler la Moskva sens devant derrière, — c'est aussi la Russie, les bons roubles russes, les bras russes, — or moi, sur vos indications et de mon consentement, je garde mon bétail. Il faut être honnête, Evguénii Evguéniévitch, mais pour l'instant, Evguénii Evguéniévitch, nous ne parlons pas d'honneur, mais d'absence de honte! — Iakov Karpovitch râla. — Il faut être honnête, Evguénii Evguéniévitch, de désespoir, une honnêteté désespérée! On peut tuer, la vie humaine est une chose bon marché, c'est son entretien qui est cher, nous n'avons pas de gens, mais nous avons des organisations, nous vivons sans honneur, mais nous tenons à notre sale petite vie. — Iakov Karpovitch ricana, tousota, râla. — Dans le marais, il y a, pour sûr, des souches pourries, la vase les aspire, les sangsues s'y fixent, les écrevisses s'y agrippent, les poissons nagent autour, les vaches pissent dessus, de la puanteur, de la fange, — eh bien, moi, je vis, je divague, je bousille, — et je comprends et je vois tout. Nous pouvons tuer. A vos ordres, qui? Il faut parler de nos affaires, Evguénii Evguéniévitch. Cette nuit, il n'y a pas mieux, il pleut, les gars n'entraînent pas les filles dans les prés, et tout passera au compte de la grève. Je vais aller garder mon bétail, et vous et les Bezdiétov, vous irez vous promener.

— Eh bien, moi, je ne veux pas tuer, dit presque bas Poltorak. Pour pouvoir être un meurtrier, il faut manquer d'imagination...

— C'est-à-dire... comment ça, vous ne voulez pas tuer? demanda sévèrement l'aîné des Bezdiétov.

— C'est juste, dit avec un ricanement Skoudrine, c'est juste, mais pas tout à fait, un meurtrier doit être sans imagination, il est tourmenté par des visions, des analogies. Seulement ça, rien que dans le cas où il a conservé son honneur. Et vous et moi, c'est précisément grâce à notre imagination que nous nous réjouissons à l'idée du tonnerre que ça va faire.

Poltorak avala du cognac de la frégate, et se parla à lui-même :

— Je ne voulais pas tuer... Il faut que je m'en aille, on m'attend. Au revoir. Nous ne ramènerons pas les ouvriers en arrière...

— Comment ça, on vous attend? demanda sévèrement l'aîné des Bezdiétov.

— Il faut parler de notre affaire, Evguénii Evguéniévitch, dit aimablement Skoudrine. Vous n'avez rien à faire nulle part. Il faut que vous attendiez.

— Je suis venu avec une femme. On m'attend. Quand j'étais petit garçon... la tête me fait mal, il faut que je me sauve... quand j'étais petit garçon, à treize ans, j'ai lu Tolstoï, *La Guerre et la Paix*, — comme j'ai pleuré alors, comme j'ai pleuré à ce passage où Anatole Kourakine embrasse Natacha Rostova, — je pleurais la pureté foulée aux pieds, la saleté de cet Anatole me révoltait, d'avoir osé toucher cette pureté... Non, j'ai trop d'imagination. Pour la pureté foulée aux pieds, — non pas celle d'une Natacha Rostova, mais celle des femmes russes — aujourd'hui les femmes se sont d'elles-mêmes rassemblées en masse au cimetière, et à la conférence, une femme est entrée en discussion contre moi.

Les frères Bezdiétov se levèrent, quittèrent le cognac, se placèrent derrière Poltorak. Iakov Karpovitch se

mit à ricaner. Poltorak s'assit indécis, la tête perdue dans l'alcool.

— Je vais vous raconter quelque chose, attendez avant de vous en aller, — reprit en toussotant Iakov Karpovitch. — Natacha Rostova, ça, oui, bien entendu, c'est de l'imagination. En Russie il faut reporter les yeux en arrière et il est effrayant de regarder en arrière... Je vais vous parler de moi, des conclusions auxquelles je suis arrivé. Ecoutez, et vérifiez, j'ai des livres là-dessus, dans mon armoire, je peux vous les trouver. Considérez les miséreux, diseurs de bonne aventure, mendiants, béquillards, stropiats, trimardeurs, trimardeuses, indigents, cagots, bancroches, prophètes, imbéciles, truands, innocents, — en voilà dices, des tortillements de notre sainte petite mère Russie, miséreux dans la sainte Russie, stropiats ambulants, indigents au nom du Christ, innocents au nom du Christ de la sainte Russie, — vrai, quelle série bigarrée de tortillements!... Et remarquez qu'ils existent en Russie depuis mille ans, depuis le temps du Monastère des Cryptes de Kiev. Combien d'écrivains yont trempé leurs doctes plumes! — des historiens, des ethnographes en ont écrit de savants travaux. Ces bienheureux, et les écrivains avec eux, étaient ou des fous, ou des filous, et ils étaient considérés comme l'ornement de l'Eglise, la confrérie du Christ, les intercesseurs pour le monde. De notre Danilouchka de Kolomna, de moi-même, ou de mon petit frère Ivanouchka, nous reparlerons dans la suite. Mais pour l'instant, permettez-moi de vous dire ce que je sais du héros panrusse Ivan Iakovlévitch. Il mourut dans les années soixante-dix du siècle dernier, je me rappelle tout cela, il n'avait pas réussi à terminer ses études à l'Académie ecclésiastique. Il mourut à Moscou, à

l'hôpital Préobrajenski. Ses funérailles furent décrites par des reporters, des poètes et des historiens. Les *Moskovskié Vièdomosti* publièrent des vers, laissez-moi vous les réciter :

Quelle solennité fête la Maison Jaune?
 Pourquoi donc y confluent les flots d'un peuple entier,
 En calèche, en landeaux, en fiacres et à pied?
 Et tous les cœurs sont pleins d'une émotion morne,
 Une confuse voix s'élève de leur sein,
 Remplie d'une profonde et pénible douleur :
 — Ivan Iakovlévitch avant l'âge est éteint,
 Prophète il s'est éteint, digne d'un sort meilleur!

Iakov Karpovitch continua :

— Le chroniqueur Skavronski, dans ses *Esquisses de Moscou*, raconte, vous voyez ça, que cinq jours durant, avant que le cadavre fût enterré, plus de trois cents services funèbres furent célébrés auprès du cadavre, beaucoup passaient leurs nuits devant l'église. L'enterrement avait été prévu pour le dimanche et annoncé pour cette date dans le *Bulletin municipal*. Ce jour-là, dès avant l'aube, les adorateurs commencèrent à affluer. Mais l'enterrement n'eut pas lieu, faute d'entente sur l'endroit où se ferait l'inhumation. On en vint presque aux pugilats, et on en vint en tout cas aux échanges d'injures, et à profusion. Les uns voulaient emmener le corps à Smolensk, pays natal du défunt, les autres voulaient qu'il fût inhumé au couvent d'hommes de Pokrovsk, où l'on avait même déjà creusé une tombe pour lui sous l'église; d'autres encore proposaient avec attendrissement de donner sa cendre au couvent de femmes d'Alexéievsk; et d'autres, se cramponnant au cercueil, le traînaient déjà au village de Tcherkizovo. On put craindre que le corps d'Ivan Iakovlévitch ne

fût volé. Pendant ce temps-là, la pluie tombait, il faisait une boue épouvantable, mais malgré cela, durant le transfert du corps, les femmes, les jeunes filles, les élégantes en crinoline se prosternaient jusqu'à terre, passaient en rampant sous le cercueil. Ivan Iakovlévitch, de son vivant, excusez l'expression, faisait sous lui; cela coulait sous son lit, et les gardiens avaient reçu l'ordre de répandre du sable sur le plancher. Ce sable, tout humide des excréments d'Ivan Iakovlévitch, ses adorateurs le ramassaient et l'emportaient à la maison, et ce sable fit preuve d'un pouvoir curatif. Un enfant eut mal au ventre, sa mère lui donna dans sa panade une demi-cuillerée de sable, et l'enfant fut guéri!... La ouate qui bouchait le nez et les oreilles du défunt fut après le service funèbre partagée en petits morceaux qu'on distribua aux croyants. Beaucoup étaient venus avec des flacons et y recueillaient le liquide qui suintait du cercueil, car le défunt était mort d'hydropisie. La chemise que portait Ivan Iakovlevitch à sa mort fut également déchirée en morceaux pour les croyants. Au moment où l'on sortit le corps de l'église, se rassemblèrent en foule monstres, innocents, cagots, trimardeurs, bancroches. Ils n'entrèrent pas dans l'église, faute de place, ils restèrent dans la rue, et là, à la face du ciel, le peuple entendit des prêches d'édification, il y eut des visions et des apparitions, des prophéties et des malédictions, des collectes d'argent et des rugissements de sinistre augure... Voilà, vous voyez ça, la mort glorieuse qu'eut cet homme.

— Et pourquoi nous racontez-vous cela? demanda Poltorak sans force.

— Pourquoi je le raconte? reprit Skoudrine. — Skoudrine vivait pleinement et se délectait. La vieille bonne femme province se tenait attentive sur son divan.

— Veuillez m'écouter!... cria sévèrement Skoudrine. Et savez-vous ce qui faisait la célébrité de cet Ivan Iakovlévitch? les prédictions. Il faisait des prédictions non seulement orales, mais aussi écrites, de sorte que les documents sont restés à la disposition des amateurs de recherches historiques. On lui écrivait pour lui demander : « Un tel se mariera-t-il ? » il répondait en mauvais polonais : « Pas de travail, pas de mangeaille. »

— Où voulez-vous en venir? cria Poltorak.

— Eh bien, je me délecte de la vie, Evguénii Evguéniévitch, avant de mourir. Peut-être est-ce là mon meilleur souvenir! veuillez écouter! cria rageusement le vieillard. — C'est parfaitement à tort qu'on tient le fromage pour un mets étranger, je le considère comme nationalement russe, de même que l'oignon. J'aime beaucoup l'oignon. Le premier des fromages de la Russie était Kitaï-gorod¹, et ses vers étaient les innocents, ils y grouillaient en masses. Les uns écrivaient des vers, les autres chantaient le coq, le paon, le coucou, d'autres couvraient tout le monde d'injures au nom du Seigneur, d'autres encore ne connaissaient qu'une phrase, qui était considérée comme prophétique et leur valait une gloire de devins, par exemple : « La vie de l'homme est une fablette, le cercueil une calèche, on y roule tout à l'aise ». Il y avait des artistes en aboiements de chiens, ils annonçaient par leurs aboiements les ordres divins. Il y avait dans cette corporation de truands, de mendiants, de diseurs de bonne aventure, de béquillards, de stropiats, de cagots, de miséreux de toute la sainte Russie — et des paysans et des bourgeois, et des nobles, et des marchands, des enfants, des vieillards, de solides gaillards et de fécondes matrones. Et

1. « La Ville Chinoise », — quartier de Moscou (Trad.).

tous, vous voyez ça, étaient saouls et puaien l'oignon.

— Où voulez-vous en venir? il faut que je m'en aille, recommença Poltorak anéanti.

— J'en viens tout de suite à la fin, répondit Skoudrine. Au-dessus de tous ces égarés se dressait la majesté céleste et, comment dirais-je, bulbeuse du tsarisme russe, elle nous recouvrait tous, amers comme le fromage et l'oignon : car les bulbes de nos églises sont, comme l'oignon, le symbole de l'oignon-neuse vie russe, le symbole, oui, Evguénii Evguéniévitch! C'est pour vous que je dis cela, pour que vous tranchiez vous-même la question de tuer. Nous n'avons pas où nous tourner, le socialisme, très peu pour moi. Si l'on endigue la rivière, comme nous le supposons, si nous ne faisons pas sauter leur beau barrage, notre Zaproudy sera submergé, cette chambre ici sera envahie par l'eau, à notre place nageront ici des poissons, ils iront chercher le cognac de ce petit bateau, là. Or moi, c'est dans cette maison que je me suis dressé sur mes jambes, c'est ici que sont nés mes enfants. Moi, je suis pour la Russie, je ne veux pas aller trouver les poissons, je me trouve mieux avec mes punaises qu'avec le socialisme, voyez-vous... Si j'ai parlé d'Ivan Iakovlévitch, c'est parce que moi aussi, le jour de ma mort viendra, et j'envie sa mort et ses honneurs. Et mon petit frère Ivan aussi, je l'envie. Je suis un homme envieux, Evguéni Evguéniévitch.

Poltorak dit rageusement :

— Vous avez oublié, Iakov Karpovitch, une circonstance, à savoir que ces détraqués, étant des filous ou des fous, étaient assassins et assassinés. Assassins, seuls les filous l'étaient. Les fous, on les assassinait.

— Parfaitement juste, Evguéni Evguéniévitch, les filous florissaient et les fous mouraient. Je me rappelle

fort bien. Ivan Iakovlévitch, selon toute vraisemblance, était un filou. La Russie aime les filous. Permettez-moi encore de vous exposer une conception. J'ai rarement l'occasion de pareilles conversations, Evguénii Evguéniévitch, permettez que moi aussi je me tente un citoyen. Qu'est-ce qui, selon vous, remue le monde, la civilisation, la science, les bateaux à vapeur? Le travail? la connaissance? l'amour? Pas du tout, rien de pareil, héhé! La mémoire! La mémoire remue le monde. Représentez-vous ce tableau. Demain matin je me réveille, les sentiments, la raison me sont restés, mais la mémoire, non. Je me réveille sur mon lit, et je tombe de mon lit, parce que j'ai oublié l'espace. Mon pantalon est sur sa chaise, j'ai froid, mais je ne sais à quoi il sert. Je ne sais comment marcher, sur les mains ou à quatre pattes. Je ne me souviens plus de la journée d'hier, par conséquent, je ne crains pas la mort, car je l'ignore. Les ingénieurs ont oublié tous leurs devis, et tous les tramways, locomotives et canaux s'en vont au diable. Les popes ne trouvent pas le chemin de l'Eglise, et ne savent plus du tout ce que c'est que le Christ. Il m'est resté des instincts, bien que ce soit aussi quelque chose dans le genre de la mémoire, mais admettons, — et je ne sais pas ce que je dois manger, la chaise ou le pain qui y est resté de la nuit; et voyant une femme, je prends ma fille pour femme... Le souvenir! l'imagination! l'imagination du souvenir, Evguénii Evguéniévitch!... Le souvenir vous permet de tuer, Evguénii Evguéniévitch, et l'absence de souvenir confond votre mère avec votre fille. Vous et moi, nous sommes des crapules, Evguénii Evguéniévitch. Vous avez les sentiments détraqués. En effet, il faut que vous alliez vous reposer, vous êtes détraqué, quant à moi je vais aller au lit de ma femme. Aller dans

les prés dans l'état où vous êtes, ce serait dangereux. C'est qu'il y a là-bas des gardiens, ils sont habitués à me voir paître mes bêtes, mais vous, ils ne vous ont jamais vu pasteur. Allez trouver votre petite poule une petite heure; après, je vous conduirai au monolithe. Reposez-vous avant la mort. Moi, j'ai de la mémoire, on ne me l'a pas enlevée comme à mes fils, je me souviens d'Ivan Iakovlévitch, or, que des poissons naviguent à ma place dans mon cabinet, ça non, je n'en ai pas envie. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent, mais ma maison, je la conserverai.

La vieille bonne femme province écoutait avec beaucoup d'attention, jetant son jus. Le cabinet voltairianisait. Les frères Bezdiétov, d'un signe sévère, firent venir à eux Poltorak. Poltorak sans forces s'assit près d'eux. Iakov Karpovitch se délectait, il vivait pleinement, sérieux, il s'était penché sur les conspirateurs et sur la frégate, s'appuyait à l'épaule de la vieille bonne femme Kolomna, empoignant bravement sa hernie.

— Il y a eu un malheur chez moi, j'ai reçu un télégramme, reprit Poltorak, un télégramme de ma femme. C'est bon, allez-y, parlons de nos affaires.

— Parlons de nos affaires, répéta l'aîné des Bezdiétov.

— Quant à nos affaires, je serai bref, déclara Skoudrine. Tout est prêt, j'ai tout emporté où il faut. A une heure du matin à peu près, j'irai garder mes bêtes. Vous, allez trouver votre petite poule, Evguénii Evguéniévitch, ou bien couchez chez moi. Pas besoin de s'expliquer longuement. Je vous conduirai par les prés, personne ne vous verra.

— Nous nous retrouverons au pont de bateaux de Goloutvine, dit l'aîné des Bezdiétov.

— Allez-vous-en, Evguénii Evguéniévitch, vous n'êtes pas à l'aise chez moi. Nous avons encore trois

heures de temps. Inutile de parler de la mort et de l'honneur. Quoique, je ne dis pas le contraire, chacun garde son honneur, moi, par exemple, ma fillette Kâtia... mais je vais aussi au lit de ma vieille. Je vis pour Kâtia. Et mourir cette nuit, je n'en ai pas l'intention.

La frégate à alcool était pilôée par les Bezdiétov; en même temps que la frégate, dans son xviii^e siècle, s'attardait, dans l'acajou du cabinet, le camarade Voltaire. Par les fenêtres se précipitaient vers la torchère des papillons de nuit, et dans les ténèbres, aux fenêtres, bruissait la pluie. Iakov Karpovitch s'affairait autour de Poltorak, piétinait comme un pigeon, soutenant sa hernie par sa braguette. Ses yeux larmoyaient de ses quatre-vingt-cinq ans, le vieux se tuméfiait, enflé, vert et heureux, pareil à du sérum sanguin décomposé. L'encombrant vieillard zézayait, râlait et grognait, faisant l'insensé, effrayant et repoussant. Les Bezdiétov restaient muets près du cognac. Poltorak soutenait des deux paumes son menton bleuâtre, ses pensées l'enlevaient à ce cabinet voltairien.

— Evguénii Evguéniévitch, prononça nettement l'aîné des Bezdiétov, vous aviez dit que vous nous régleriez vos comptes à Kolomna. Ce serait juste le moment maintenant de faire nos règlements.

— Oui, oui, le bon petit argent ne fait pas de mal à recevoir! approuva Skoudrine.

— Oui, il semble, en vérité, que nous avons perdu quelque chose de minime, mais d'essentiel, — la conscience, fit Poltorak.

— Mais moi je ne l'ai pas perdue! Moi je n'ai rien fait pour la perdre! proféra une voix de la fenêtre.

Tous se tournèrent de ce côté.

On entendit derrière la fenêtre résonner le fer de la gouttière, s'effriter le crépi de la base du mur, la

fenêtre s'ouvrit largement, et à la lumière de la torchère apparurent les mains, la tête et la poitrine de l'okhlomone Ivan Ojogov, demi-frère cadet, du même père mais d'une autre mère, de Iakov Karpovitch, et qui avait changé son nom de Skoudrine pour celui d'Ojogov. Ivan Ojogov s'appuya des coudes sur le rebord de la fenêtre, sa tête découverte était trempée de pluie, ses cheveux étaient collés par l'eau, et son visage, qui rappelait certaines icones, portait les signes de la folie. Ojogov avait relevé le col de son veston, sa cravate, usée et trouée, était déjetée sur le côté. Ojogov examina attentivement ceux qui se trouvaient dans la chambre.

— Mais moi je ne l'ai pas perdue, reprit Ojogov, et le professeur Pimène Serguéiévitich Polétika non plus ne l'a pas perdue. Il faut marcher avec les fleuves, et non contre eux. Nous avons eu une explication, lui et moi, aujourd'hui... Bonjour! ajouta Ojogov après un silence, et il salua. Vous êtes au courant, la justice s'est levée, vous savez ce que les femmes ont fait aujourd'hui! Ce sont nos temps à nous qui reviennent. Les gens veulent l'honneur!...

Au salut d'Ojogov, seul Poltorak répondit. Iakov Karpovitch se mit à se trémousser et à s'agiter avec inquiétude, il trépigait sur place de ses pieds nus. La vieille bonne femme province se carra en invitée sur le divan Voltaire clignait de l'œil par la torchère.

— Et pourquoi donc êtes-vous venu, frerot? Vous croyez que je ne verrai pas le professeur Polétika? demanda Iakov Karpovitch.

— Je suis venu voir les divers aspects de la contre-révolution, frerot, répondit Ojogov.

— Et quelle contre-révolution y a-t-il ici?

— En ce qui vous concerne, vous êtes la contre-

révolution de la vie de tous les jours, dit doucement Ojogov, et il clignota de ses yeux fous, et je regrette beaucoup de ne pas vous avoir collé au mur en mon temps, de ne pas vous avoir fusillé quand j'étais président du Comité Exécutif. Quant aux marchands d'acajou, ils sont la contre-révolution historique, organisée d'accord avec monsieur le saboteur Poltarak. Je sais tout sur votre compte, tas de fils de chiennes, seulement on ne me croit pas.

Les Bezdiétov gardaient le silence avec leurs yeux d'étain, se tenant sur leurs gardes. Iakov Karpovitch s'emplissait d'une rage violette et triomphait à la fois, il ressemblait non plus à un navet mais à une betterave rouge, il alla à la fenêtre, ricana courtois et solennel, se frotta vigoureusement les mains l'une contre l'autre, comme s'il eût gelé.

Poltarak parla, ricanant :

— Ne vous trompiez-vous pas, Iakov Karpovitch, en disant que chez les baladins ce sont les canailles qui tuent et les fous qui sont tués?

Skoudrine ne répondit pas à Poltarak.

— Savez-vous, frérot, dit, siffla Iakov Karpovitch, très courtois et très solennel, décampez d'ici à tous les diables. Du fond du cœur je vous en prie!

— Excusez, frérot Iakov, ce n'est pas pour vous que je suis venu, je ne mettrai pas le pied chez vous, je suis sur terrain neutre sur le rebord de la fenêtre. Je suis venu regarder la contre-révolution historique et causer un peu avec elle, répliqua Ivan.

— Et moi je vous prie de vous en aller trouver la putain du diable. Ce que nous faisons ici ne vous regarde pas! Quant à Polétika, je le verrai moi-même.

— Et moi je n'irai pas la trouver!

Pavel Fiodorovitch jeta un lent regard de l'étain de

ses yeux vers son frère Stépane et dit d'un ton rude :

— Nous n'avons pas à discuter avec les pauvres d'esprit, si tu ne t'en vas pas, je commande à Stépane de te jeter dehors par la peau du cou.

Stépane eut le même regard que son frère, et se redressa sur sa chaise. L'okhlomone ne disait mot, il clignait malicieusement des yeux et ne bougeait pas. Stépane Fiodorovitch, de mauvaise grâce, se leva d'auprès de la frégate, s'avança vers la fenêtre. L'okhlomone craintif quitta le rebord de la fenêtre, ne laissant à la lumière que sa tête. Iakov Karpovitch triomphant ricanait. Stépane s'avança vers la fenêtre, Ivan Ojogov disparut dans le noir, en grimaçant. Dehors, la pluie murmurait. De l'obscurité monta la voix de l'okhlomone :

— Vous ne m'échapperez pas! et il siffla.

Dehors la pluie murmurait et le silence régnait comme il règne dans les forêts. Les forêts avançaient sur Kolomna, poussées en avant par la nuit. Dans la tour de Marina criaient les hiboux, en sentinelle aux siècles de la tour. Kolomna s'emplissait d'une odeur de sueur chevaline. Olga Pavlovna Toutchkova, à cette heure-là, avait déjà atteint son ancien village, et, heureuse, reconnaissante au vieux bonhomme Nazar Syssoïev qui lui avait vendu des chaises et un fauteuil, elle s'endormait pour une demi-heure dans l'isba de Nazar, sur la paille, pour repartir au bout d'une demi-heure avec ses chaises vers la ville, vers le train. Le seigneur Karazine à cette heure-là se débattait dans un accès d'hystérie sénile. Près de la tour de Marina les hiboux criaient. L'okhlomone était parti. Iakov Karpovitch, triomphant, ne se doutait nullement à cette heure-là que c'était une des dernières heures de son effrayante et longue existence. La pluie se déversait dans l'obscurité, automnale déjà, pour des heures.

— Je m'en vais, dit sans forces Evguénii Evguéniévitch.

— A une heure du matin, dit l'aîné des Bezdiétov.

— A une heure du matin, dit Skoudrine.

— Oui, à une heure.

La nuit au-dessus de la ville et dans la pluie glissait, immobile et noire, comme l'histoire de ces lieux. La maison de Skoudrine s'abîma dans les ténèbres et se dressa muette devant l'appel des prés. Le vieux Skoudrine prolongeait son bonheur et son allégresse et dans l'aigre silence de la chambre à coucher clapotèrent ses pantoufles, vers le lit de Maria Klimovna. Maria Klimovna, vieille femme parcheminée, dormait. La chandelle dans la main de Iakov Karpovitch tremblait. Iakov Karpovitch ricanait. Iakov Karpovitch toucha l'épaule parcheminée de Maria Klimovna. Ses yeux larmoyaient de volupté. La vieille bonne femme province dormait dans le cabinet.

Le vieux chuchota :

— Mariouchka, Mariouchka, oui, hhé, c'est la vie, c'est la vie, Mariouchka, oui!... et le vieux entendait le tonnerre de l'explosion, il voyait voler au loin ses flammes, la fumée, les odeurs, les pierres projetées de toutes parts, les eaux sifflantes. Le vieux dansa auprès du lit.

Le xviii^e siècle s'engloutit dans les ténèbres voltairiennes et russiennes.

A la même heure, dans l'escalier menant à l'entresol, le cadet des Bezdiétov, Stéphane Fiodorovitch, rencontra Katérina, toucha ses épaules, solides comme celles d'un cheval et soumises comme celles d'une vache, les tâta d'une main ivre, chuchota. Katérina restait devant lui, humble et sans défense.

— Dis donc à tes compagnes, murmura Stéphane, nous allons refaire la petite fête. Dis-leur comme ça : trouvez une place, dans votre étuve, ou n'importe. Evguénii Evguéniévitch y sera encore. Et toi, va tout de suite à l'étuve.

Katérina ne répondit rien. Bovine, elle était auprès de Bezdiétov, humble et sans forces, bras ballants. Et elle embrassa Bezdiétov, se serrant contre lui et le pressant sur elle.

Depuis les précédents passages des Bezdiétov, une tradition s'était établie entre eux, la tradition si ordinaire aux arrières petits-bourgeois : Katérina convoquait ses compagnes, les frères se procuraient du vin, puis dans l'étuve où le vieux Skoudrine cachait la dot de Katérina, dans un coin reculé du jardin, on masquait les fenêtres, le banc d'étuve faisait office de table. les jeunes filles étalaient sur le banc du saucisson bouilli, des petits poissons fumés, des bonbons, des pommes confites, les Bezdiétov débouchaient les alcools. On allumait une veilleuse pour la première heure d'ivresse, puis on l'éteignait, et durant toutes les heures passées dans l'étuve, les compagnons de fête et de bouteille parlaient bas. L'étuve prolongeait le xviii^e siècle, tout comme la maison, enchanteresse causerie voltairienne. Les jeunes filles buvaient et s'enivraient. Les deux frères considéraient avec curiosité comme les gens ivres, et les femmes en particulier, quand elles sont très ivres, figent longtemps sur leurs visages les mêmes expressions suscitées par l'alcool. A l'heure où l'une des jeunes filles, maîtresse d'école maternelle, Klavdia Ivanovna, la fille de Rimma Karpovna, commençait à appuyer comme un homme sa tête sur sa main, où elle montrait les dents, où ses

lèvres se pétrifiaient dans du mépris, où elle fumait cigarette sur cigarette et buvait le cognac comme de l'eau, répétant sans cesse la même chose : « Je suis ivre? oui, je suis ivre, et puis après? Demain je retournerai faire la classe, et qu'est-ce que je sais? qu'est-ce que j'enseigne? — Dites, vous achetez les bois rares? l'antiquité? et vous voulez nous acheter, nous aussi, avec du vin? — vous croyez que je ne sais pas ce que c'est que la vie? Si, je le sais! et puis après? et puis après? — demain à six heures je vais à la conférence des maîtres, — voilà mon bloc-notes, tout y est inscrit!... et puis après?... » A cette heure-là, quand les dents de Klavdia Ivanovna luisaient, et qu'elle était affreusement belle, Stépane Fiodorovitch commençait à harceler Katérina de mots caressants, pleins d'ironie : « Tiens, toi, tu n'ôteras pas ton corsage, Katioucha, tu n'oseras pas! » et Klavdia Ivanovna criait alors, d'un chuchotement étouffé, hérissant ses cheveux coupés, appuyant sa tête sur sa main d'un geste masculin, et sans lever de la table ses yeux fixes : « Montre-leur! Katka, montre-leur ta gorge! qu'ils la regardent! moi aussi je vais me déshabiller, vous voulez? — vous croyez que je suis ivre? je suis venue aujourd'hui pour m'enivrer, à bloc, à bloc, vous comprenez? à bloc!... Adviennne que pourra!.. Katka, déshabille-toi, qu'ils regardent, nous ne craignons pas les préjugés! » Klavdia Ivanovna commençait alors à arracher le col de sa blouse, Katérina l'aidait à se déboutonner, la conjurant toujours des mêmes mots : « Klava, ne déchire pas tes habits, ça se verrait à la maison, ne te fâche pas, je vais plutôt me déshabiller moi-même... » et Pavel Fiodorovitch, l'aîné, éteignait alors la veilleuse.

Dans l'escalier menant à l'entresol, il faisait sombre. Katérina embrassa Bezdiétov, pressa contre lui son

corps de virago, l'étouffant, et elle se mit à pleurer, humble et irritée.

— Qu'as-tu? demanda Stépane Fiodorovitch.

Katérina continua de pleurer sans répondre, elle serra Stépane Fiodorovitch contre la rampe si fort, qu'il eut de la peine à garder sa respiration, et perdit l'équilibre.

— Qu'est-ce qui te prend, Katérina? demanda Stépane Fiodorovitch.

Et Katérina se mit à hurler, à pleurer à gros sanglots, lâchant Stépane et se laissant tomber de la tête et des épaules sur la rampe. La rampe craqua sous elle et vacilla.

— Je suis enceinte! hurla Katérina.

.....

La tour de Marina s'érigait muette dans la nuit.

Au village d'Akatiévo à cette heure-là, ce village qui devait être submergé par l'eau quand serait terminée la construction du barrage monolithique, le vieux Nazar Syssoïev réveilla Olga Pavlovna, s'assit près d'elle à croppeton, lui toucha la manche, hochla la tête, vieillard somnolent et chenu.

— Pavlovna, dit-il, eh Pavlovna! Je vais atteler le cheval, il est temps de s'en aller, lève-toi, le lait est au frais. — Il eut un silence, puis : — Que se passe-t-il, Olga Pavlovna? que se passe-t-il, dites? écoute cela, écoute la terre, — pas de bruit. A quoi bon? — l'homme a cessé de respecter l'homme, tous sont en rage, absolument comme à la guerre. Mes fils, — Vassili tout de suite après le service s'est fait okhlohone, et Stépane et Fiodor communistes, ils sont aux chantiers.

— Ah? comment? il faut se lever? demanda Olga Pavlovna mal réveillée.

— Non, dors, toi, fais encore un petit somme, pendant que j'attelle. Je suis vieux, moi, et seul, — mes fils, voilà, eux, ils sont loin... Toutes sortes d'idées, comme ça, qui me viennent. Le lait, que je te dis, est au frais, mignonne. Je vais aller atteler. Attends-moi, pendant ce temps... Ecoute cela... Nos aïeux ont vécu ici, nos bisaïeux y ont vécu, et notre village d'Akatièvo avait son métier : nous conduisions les radeaux à la Volga, depuis mille ans nous les conduisions, et peut-être davantage, tout petits on apprenait ça, chaque tertre, chaque bas-fonds, on le connaissait que ce soit sous Riazan, ou sous Kassimov, ou sous Mourom. Depuis le début des temps on vivait de la rivière, des radeaux. Et voilà qu'on raconte que notre vie va finir, il n'y aura plus d'Okè ni sous Riazan, ni sous Elatma, elle va mourir, la rivière, elle coulera vers Moscou, elle ira s'installer ailleurs... Ecoute, je crois qu'ils blaguent, il n'y aura pas de rivière pareille, c'est une affaire qui sort du bon sens, — il y a mille ans qu'on vivait comme ça, et tout d'un coup, finie notre vie. Je crois qu'ils blaguent avec cette rivière... et pourtant, y a pas, ils la creusent. C'est à ne pas croire, que non seulement nous cesserions de pousser les radeaux, mais même le village d'Akatièvo s'en irait sous les eaux, comme Kitej-grad¹... Pense donc voir!...

Près de la tour de Marina, à Kolomna, hululaient les hiboux.

.....

Pimène Serguéiévitich Polétika avait raison quand il disait que Moscou ressemblait en ce temps-là à

1. Ville légendaire, que Dieu aurait rendue invisible pour la sauver des Tatars. (Trad.).

un camp, au camp d'une armée qui marchait vers la Russie nouvelle, vers la science, vers l'égalité, vers le socialisme. Moscou ressemblait à un chantier où se reforgeaient et se recreusaient et les siècles, passés, présents et futurs, et les rues, mourantes et reconstruites à neuf, et les gens. Mais le professeur Polétika, dans ses réflexions sur les uniformes, ne voyait pas tout : les uniformes, cette année-là, entraient dans la vie en masses standardisées de blouses à la Tolstoï, de blouses de travail, de képis, de chaussettes et de cravates faites sur un seul patron pour des millions de cous et de pieds, en masses de roubles et de possibilités élaborées en quantité uniforme. La jeunesse de la nouvelle Russie, du premier au dernier, portait le kaki militaire et les boudriers d'officier en sautoir. Dans la chaleur étouffante de juillet, comme dans tout l'été, toutes les rues Tverskaïa et Sadovaïa de Moscou étaient bouleversées de tranchées de canalisation et de tas de pavés, entassant au fond de l'histoire les antiques portes et les églises. Les kakis de la jeunesse pressaient l'avenir.

Evguénii Evguénéievitch Poltorak habitait hors des murs de l'histoire. Et il était malade. Il vivait de la vie de ces « spécialistes » qui semblent exister en défi aux éléments. A côté de dizaines de commissions industrielles, il était un habitué des quelques cabarets de Moscou où se réunissaient, forces de la nature dans les tranchées, les Moscovites : de la Bolchaïa Moskovskaïa pour les déjeuners, du Cercle des Acteurs de la rue Pimenovski (juste derrière l'Hôtel des Ventes) pour les dîners, les fox-trotts et les beuveries jusqu'à l'aube, des courses pour les repos du dimanche, des casinos pour les métaphysiques de hasard du samedi. Mais Poltorak avait aussi un foyer, au sens où l'on

prenait ce mot jadis, une femme, des enfants, une servante en tablier blanc et coiffure à la mode du début du siècle, un cercle d'amis étroit et digne du foyer, des tapis, des bronzes, des tableaux, des meubles d'acajou, un service de Gardner, un téléphone sévère, qui exigeait plus de temps pour demander qui est à l'appareil et ce qu'il désire que pour causer. Poltorak prodiguait l'argent au dehors, mais chez lui il était avare. Ses enfants apprenaient l'anglais. Il ne venait d'hôtes chez lui que sur invitations; alors on achetait des vins, des fruits, du caviar et de l'esturgeon, on sortait les porcelaines, et la maîtresse de maison prévenait, à propos d'un arrivant : « L'ingénieur hydraulicien un tel : sans parti, mais chut ! il est très proche d'eux ! » De communistes, chez Poltorak, il y en avait rarement, mais il y en avait tout de même, parce qu'ils tenaient Poltorak pour leur, et spécialiste dévoué à la Révolution; Poltorak, dans ces occasions-là, mettait une blouse. La femme de Poltorak vieillissait, femme lasse et digne, cachée des rues par sa maison, comptant les pénibles roubles avec lesquels il fallait sauvegarder la décence du foyer.

Poltorak était malade. Il ne savait pas quand avait commencé sa maladie, et il ne savait pas comment appeler cette maladie. Il était pris de hâte, son temps l'oppressait. Il ne pouvait rester seul, il fallait qu'il fût partout. Il était malade des femmes, et d'instincts déboutonnés. Il ne connaissait pas sa maladie. Les yeux de l'Anglais Sherwood ne furent pas l'arrêt du sort dans sa maladie. Et la mort dans les prés fut dans la logique des choses.

Une dizaine de jours avant son départ pour les chantiers de Kolomna, un télégramme était arrivé de Crimée, du médecin qui soignait la sœur de sa femme;

le médecin télégraphiait au sujet de la belle-sœur de Poltorak : « Etat désespéré jugeons possible reprendre la malade ». Les médecins n'aiment pas que les malades meurent dans leurs bras : selon les règles de l'éthique médicale, ce télégramme signifiait que la malade allait mourir d'un jour à l'autre, et qu'il fallait la reprendre au médecin, pour qu'elle mourût dans les bras des siens. Evguéniï Evguéniévitch avait serré ce télégramme sans le montrer à sa femme, ne trouvant pas nécessaire de bouleverser sa femme et de dépenser de l'argent pour le transport de la malade. Mais un second télégramme était arrivé : « Veuillez reprendre malade au plus tôt », et il était tombé aux mains de sa femme.

La femme de Poltorak resta plus d'une heure, le télégramme à la main, debout devant la table d'acajou où elle venait de signer le récépissé, arrêtant des yeux le temps et elle-même, — et plusieurs heures encore elle demeura étendue sur son lit Paul I^{er} à griffons, mouillant de larmes l'oreiller lacéré par ses dents, s'enivrant du non-sens et de la douleur de la mort : sa sœur allait mourir, elle s'en allait dans le non-sens. — sa sœur, le seul être qui lui restât dans la vie de son enfance, qui avait traversé toute sa vie, liée à elle par les liens de l'amour, de la famille, du sang.

Evguéniï Evguéniévitch arriva alerte et las, téléphona, sans remarquer sa femme.

La femme dit, de ses lèvres sans vie :

— Elle va mourir...

Et elle se serra contre son mari, cherchant protection, auprès de cette chaleur étrangère et si proche, pour elle, pour sa faiblesse devant l'épouvante et devant le non-sens.

Elle trouva malgré tout la force d'aller engager sa

montre et sa broche, sa dot de jeune fille, quand son mari lui eut dit qu'il n'avait pas assez d'argent pour le voyage, et le soir même Poltorak partit pour la Crimée. Sa femme l'accompagna, elle lui prit un billet de « wagon dur ».

A Podolsk, Evguénii Evguéniévitch changea le « wagon dur » pour un wagon international¹. Il eut pour compagnon de voyage un homme avec qui dix minutes de conversation révélèrent des connaissances communes. Avant de s'endormir, ils passèrent au wagon-restaurant, burent du vin blanc et parlèrent des intellectuels russes, transformés durant la Révolution en « spécialistes », émasculés de ce fait, la Révolution tenant un compte en règle des services rendus au bier public par les intellectuels.

De Sébastopol à Yalta, une automobile emporta Poltorak, et la Crimée était splendide. La mer, les montagnes, la route, l'air de fête des gens, juillet, tout était merveilleux, et Poltorak eut peine à contracter ses sourcils en chagrin, quand il arriva près de Vièra Grigorievna.

La Crimée avait transfiguré Vièra Grigorievna. Poltorak la trouva étendue en chaise-longue sur une terrasse, elle souriait, le salua de la main, le baisa au front. Poltorak déplissa ses rides, pour être tel qu'il était toujours.

Elle dit :

— Voilà qui est parfait! Le docteur dit que je suis tout à fait remise. Il faut que j'aile à Moscou, au sanatorium *Vyssokiè Gory*, on me mettra un nouveau pneumothorax, d'une autre façon, et puis ici la chaleur m'est

1. *Wagon dur* : troisièmes classes; *wagon international* : sleeping. (Trad.)

nuisible. Et dans un mois je serai sur pied, et à l'automne je remonterai en scène! Ce fut là la première phrase que prononça Vièra Grigorievna.

Depuis le mois de février qu'elle était partie pour la Crimée, elle avait beaucoup changé : et en mieux. Elle avait bronzé, grossi, une rougeur bleuâtre avait envahi ses joues, ses yeux étaient devenus plus profonds et plus beaux, et délicieux étaient les cernes bleus qui soulignaient ses yeux. Outre les changements physiques, il s'était produit en elle des changements psychiques qui émurent tout à coup Poltorak et lui plurent : Vièra Grigorievna avait perdu la honte et la curiosité, elle ne posait presque pas de questions sur Moscou, elle se mit tout de suite à raconter à quelles heures on lui prenait la température, comment elle transpirait, comment fonctionnait son estomac, ce qu'elle mangeait. Elle était extrêmement heureuse d'avoir près d'elle quelqu'un des siens, elle plaisantait, Evguénii Evguéniévitch lui répondait à son diapason.

Médicalement soucieux et soucieusement plaisant, le docteur pria Poltorak de le suivre dans le parc. Sur un banc du parc, le docteur déclara que la tuberculose avait atteint les intestins, la mort était inévitable et n'était plus qu'une question de jours, sinon même d'heures. Poltorak baissa les yeux, rassembla ses rides. Le docteur eut un coup d'œil ironique, fit un silence, puis plaisanta :

— Allons, allons, nous y passerons tous!

Poltorak sourit, et tous deux puisèrent au porte-cigares du docteur.

— Parlez-moi donc de ce qu'il y a de nouveau à Moscou? demanda le docteur.

Au coucher du soleil, Poltorak alla voir la mer; la mer bleissait, sur les rochers gisaient çà et là des

hommes et des femmes en maillots de bain. Poltorak rencontra, nues, deux femmes d'ingénieurs qu'il connaissait, causa de bagatelles, plaisanta. Il passa la soirée avec Vièra Grigorievna, à son chevet, sa main dans les siennes. Tard dans la soirée, quand Vièra Grigorievna fut endormie, Poltorak sortit avec le docteur, il alla, piloté par le docteur, dans une petite boîte grecque, boire du vin rouge, — mais le docteur s'avéra mauvais compagnon, et il ne trouva pas chez elles les femmes d'ingénieurs qu'il avait rencontrées.

Au matin, Vièra Grigorievna et Poltorak partirent pour Sébastopol. A l'hôtel de Sébastopol où ils passèrent les heures en attendant le train, Vièra Grigorievna pria Evguéniï Evguéniévitch de l'aider à préparer un lavement, il alla à l'office chercher de l'eau chaude. Le train pour Moscou quitta Sébastopol dans la nuit.

La malade s'endormit dès le départ, sans se déshabiller, épuisée par le trajet en auto depuis Yalta. Le compartiment était plein de la dignité d'un silence saturé et de la lumière mauve de la veilleuse de nuit. Evguéniï Evguéniévitch veillait, la journée de montagne et d'automobile ne l'avait nullement lassé. Il s'ennuya en attendant que le wagon s'endormît, il sortit fumer dans le couloir, fit un tour au wagon-restaurant pour boire un petit verre de cognac. A Djankoï, la malade se réveilla, demanda de l'eau, dit à Evguéniï Evguéniévitch de l'aider à se dévêtir.

Il se mit à délayer ses souliers, lui retira ses bas. Et il sentit un accès inquiet de sa maladie, celle qui venait il ne savait d'où.

— Le reste, je l'enlèverai moi-même, dit-elle. Tenez-moi.

Elle quitta son corsage, défit les agrafes de sa jupe. Evguéniï Evguéniévitch la maintenait par la taille.

— Donnez-moi mes pantoufles, dans ma valise, et ma chemise de nuit, dit-elle. Aidez-moi à faire ma toilette. Retournez-vous. Donnez-moi une serviette.

Elle parlait d'un ton indifférent, comme on parle à un médecin, il lui était pénible de parler. Elle ne pouvait pas marcher sans aide. Evguéniï Evguéniévitch lui ouvrit la porte du cabinet de toilette. Elle ceignit la serviette et laissa tomber la chemise de ses épaules, pour se laver. Elle enfila son linge de nuit, Evguéniï Evguéniévitch la ramena à sa couchette, la coucha, lui entoura les jambes dans le drap. Elle lui demanda à boire, lui fit arranger son oreiller, posa sa main sous sa tête, sourit, prête au repos. Il s'assit à ses pieds, frais, satisfait, éclairé de contentement. Près de lui était étendue une malade, une jeune femme, très belle. Il sentait ses mains commencer à trembler. Les yeux de Vièra Grigorievna, au repos, parcouraient le compartiment à travers leurs paupières à demi-fermées, et il émanait d'elle des parfums inquiets. La nuit du wagon international se balançait dans un calme de Pullmann.

Alors Evguéniï Evguéniévitch commença à parler en excellent avocat, penché sur Vièra Grigorievna, dont il avait les genoux sous ses mains. Il parla du ton dont on doit se confesser, en parfaite vérité, en absolue sincérité. Il avait son accès.

— Qu'est-ce que l'amour, Vièra Grigorievna? et qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? qui sait? et qu'est-ce que la vérité? Je sais nombre de vérités qui sont des mensonges! et je sais nombre de mensonges qui sont devenus de grandes, de très grandes justices. Je ne parle pas de diverses vertus, fidélité, devoir, tout cela, ce sont des bagatelles devant le visage de la

mort! Vous êtes très malade, Vièra Grigorievna, vous êtes très malade! vous savez que vous luttez, non pas contre la maladie, mais contre la mort elle-même... La mort, c'est le néant. Je ne crois pas qu'il y ait quelque chose, après, et vous n'en savez rien non plus, Vièra Grigorievna. Toutes les vérités, toutes les justices et les morales de toutes sortes — ne sont rien devant la mort, précisément parce que la mort, c'est le néant, le zéro, — et le multiplicateur zéro change tout en lui-même. Qu'est-ce que l'amour, Vièra Grigorievna? qu'est-ce que l'amour! Il y a une foule d'amours, habillés de toutes sortes de vérités. Il y a l'amour qui a besoin de répéter mille fois le nom de l'aimée, et rien de plus. Il y a l'amour pareil à une prière. Il y a l'amour tout en rêveries. La nature est cruelle comme la mort. Tous ces amours ne sont que des introductions à la seule chose qui soit donnée par la nature, et que salit notre morale, reste du christianisme moyennâgeux, — à l'amour tout simple, charnel, physique, — je ne crains pas les mots, — à l'amour comme volupté physique. Devant le zéro de la mort, tout est misérable; l'amour charnel reste jusqu'à ce que soit arrivé le zéro, toutes les autres vérités sont fausses, sauf celle-là seule. Jugez-moi, mais je suis honnête. Je parle devant le visage de la mort, vous le savez. Qui sait ce que vous serez dans un mois? je parle sincèrement, je veux baiser vos mains, vos yeux, votre gorge, pour ne rien abandonner au néant. Vous êtes une femme, vous êtes une femme belle, porteuse de bonheur. Je veux que vous ayez, que nous ayons, le bonheur, le bonheur physique, le plaisir, la volupté, par lesquels nous sommes plus forts que la mort. Je ne crains ni les mots ni les conventions de la morale. Je veux vous embrasser, tout de suite,

pour vous. Peu importe que tout cela soit hors des vérités et des morales!...

Evguénii Evguénéïvitch parlait en prestigieux orateur, il avait baissé les yeux et les couvrait de sa main. et il ne s'appartenait déjà plus. Avec une infinie douceur il posa la main sur l'aisselle de Vièra Grigorievna. Elle ne repoussa pas sa main. Il posa la tête sur sa gorge. Il parlait. Elle avait toujours la main derrière la tête. Elle ferma les yeux. Il murmurait. Elle respirait très péniblement, mais son cœur ne battait presque pas.

— Ne m'embrassez pas, dit-elle, je vous contaminerais.

— Adorée! mais nous sommes plus forts que les bactéries! cria-t-il dans un élan d'enthousiasme.

Elle contractait ses lèvres de douleur, elle l'embrassa au front, elle laissa tomber sa main sur sa nuque.

— Mais c'est une infâmie, Evguénii, dit Vièra Grigorievna, et tout à coup elle tressaillit, frémit, gémit d'une respiration sifflante, perdant sans doute pour la première fois de sa vie la faculté d'être maîtresse d'elle-même. Et Evguénii Evguénéïvitch se mit hâtivement à dénouer sa cravate.

Dans la journée du lendemain, Vièra Grigorievna se sentit plus mal. Depuis le matin, la température avait atteint quarante, et le pouls avait disparu. Vièra Grigorievna était couverte de sueur, sans force pour se mouvoir ni pour parler. Poltorak chercha un docteur dans le train, il trouva dans un wagon dur un étudiant en médecine. L'étudiant voulut qu'on descendît la malade de wagon à Kharkov, Poltorak s'y refusa. A Kharkov, on fit à la malade des piqûres de camphre. Vers le soir, la mourante s'apaisa dans le sommeil. Poltorak pria le contrôleur de veiller sur elle et s'en alla dîner au wagon-

restaurant: il offrit à l'étudiant, en guise d'honoraires pour sa consultation, de la vodka et du vin blanc. Au profond de la nuit, alors qu'on était déjà entré en Grande-Russie, et qu'Evguénii Evguénievitch dormait sur la couchette supérieure, Vièra Grigorievna le réveilla. Elle était debout, la tête appuyée contre la couchette.

— Chéri, souffla-t-elle. Je t'ai réveillé, il y a si longtemps que je t'appelle, tu ne m'entends pas... Viens près de moi, je veux encore une fois te tenir dans mes bras avant la mort... J'ai honte devant moi-même et devant ma sœur... J'ai affreusement peur. Je vais mourir..., elle prononçait les mots en remuant à peine ses lèvres desséchées. Ses lèvres, bleues, frémis-saient.

Evguénii Evguénievitch répondit :

— Qu'as-tu, que fais-tu, repose-toi, recouche-toi!... je vais...

— Qu'as-tu fait, Evguénii? reprit Vièra Grigorievna. Qu'as-tu fait? tu ne m'aimes pas, est-ce que tu peux m'aimer? J'ai honte devant ma sœur. J'ai peur devant le monde entier.

A Moscou, il pleuvait. A la gare, la femme et les enfants de Evguénii Evguénievitch les attendaient. Les deux sœurs s'embrassèrent en larmes. Evguénii Evguénievitch, aidé d'un porteur, sortit les bagages. Les deux femmes et lui prirent un taxi, les enfants s'en allèrent en tramway.

— Merci à Evguénii, il... commença Vièra Grigorievna. Elle n'avait jamais encore appelé Poltorak par son seul prénom. Elle le regarda avec amour. Evguénii Evguénievitch lui jeta un regard froid, parant un coup. Vièra Grigorievna prit sa respiration.— Merci à Evguénii, il... il a eu pour moi toutes les attentions, il a... passé

les nuits entières assis à mon chevet, à veiller sur mon repos, dit Vièra Grigorievna.

Les yeux d'Evguénii Evguénievitch restaient froids. Sa femme le regarda avec reconnaissance.

A la maison, rue Vladimir Dolgorouki, le portier et le concierge portèrent Vièra Grigorievna au troisième étage, dans la solide ambiance de l'acajou de l'appartement de Poltorak, — d'où Vièra Grigorievna devait descendre encore une dernière fois — pour aller au tombeau. La femme de Poltorak vacilla prête à s'évanouir, au seuil de son cabinet. On étendit Vièra Grigorievna sur le divan du cabinet. Sa sœur y entra pour l'aider, puis ressortit pour pleurer en silence dans le couloir. Evguénii Evguénievitch passa près de la malade, elle l'appela des yeux.

— Chéri, murmura-t-elle. Où est ma sœur? Qu'as-tu fait de moi?

Evguénii Evguénievitch n'entendit pas, il désigna la porte du regard, il sortit du cabinet. Il se tordait tragiquement les mains, faisant signe à sa femme de le suivre. Il laissa tomber sa tête.

— C'est effrayant, la mort! dit-il, je suis à bout de torture, moralement et physiquement. J'ai passé trois nuits sans dormir, et toi qui m'as fait aller là-bas sur des banquettes de bois. Elle a déliré tout le long de la route, elle a des hallucinations érotiques. Elle est anormale. C'est un cadavre vivant en décomposition. C'est épouvantable!... Et cette apparence traîtresse, elle est belle, pareille à toi dans ta jeunesse. Mais cela n'est rien. C'est une chose épouvantable que la mort!...

Sa femme l'étreignit comme s'étreignent les gens accablés d'un chagrin terrible, pour se serrer contre une chaleur étrangère et proche, y chercher protection. Les enfants pleuraient sur les bagages. La femme de

Poltorak avait de violentes crispations nerveuses.

— Mais que faire, que faire, c'est la vie! dit-elle dans un souffle.

— Je suis dur, je ne crains pas les mots, dit avec accablement Evguéniï Evguéniévitch. Quelle chose épouvantable que d'attendre la mort d'un être humain!

La femme eut un frémissement d'effroi.

— Oui, bien sûr, oui, le plus vite serait le mieux...

— Je ne peux pas rester ici. C'est une torture pour moi, et j'ai passé trois nuits sans dormir. Je vais aller chez des amis. Evguéniï Evguéniévitch était debout, le mouchoir à la main, la tête appuyée au mur, écrasé de faiblesse et de chagrin.

La femme l'embrassa et se serra contre lui. L'électricité éclairait le couloir, au mur une tête de cerf s'inclinait sur Poltorak, avec ses yeux vides de mort.

La femme ouvrit la porte du cabinet, s'arrêta un instant sur le seuil, disparut derrière la porte.

Evguéniï Evguéniévitch alluma une cigarette et passa à la salle de bains.

C'était sa maladie : au bout d'une demi-heure Evguéniï Evguéniévitch descendait l'escalier gai et dispos, en ample costume d'été, délicatement rasé. La pluie avait passé sur Moscou, mouillant et échaudant l'asphalte. La Jivodiorka tonitruait de charretiers. D'un pas alerte, Poltorak se rendit chez les restaurateurs d'acajou Bezdiétov, dans le moyen-âge et l'humidité de la cave d'antiquités, parmi les odeurs de parfums anciens, de colle et de vernis, dans l'ancienneté des acajous, des porcelaines, des bronzes. Pavel Fiodorovitch posa sur son établi un flacon de cognac — d'un service impérial en diamant, — montra les tiroirs secrets d'un divan Paul I^{er}.

— Vous êtes amateur de Paul I^{er}? demanda Bezdiétov.

— Oui, et pour cause! Paul I^{er}, c'est un chevalier de malte, le diable sait quelle métaphysique de soudard. Et puis, une soirée avec une femme n'est pas désagréable non plus sur un divan Paul I^{er}, les siècles ont leurs fluides. On a à la fois sous soi les siècles et le moderne.

— Les lits Catherine II sont bien aussi pour les femmes, mais l'Alexandre I^{er}, c'est vrai que c'est étroit, dit Pavel Fiodorovitch.

Ils burent un petit verre de cognac.

— Sherwood est venu?

— Oui. Il est d'avis qu'on se renseigne pour aller à Kolomna.

Evguéniï Evguéniévitch prit le téléphone, appela à l'appareil Nadiejda Antonovna Sarantseva.

— Nâdia, c'est vous? Je suis de retour. Nous nous retrouverons? Au monument Pouchkine?

L'acajou, ses fragments entassés dans les coins, et ses fragments rangés dans un ordre ancien et rigoureux, ressuscitant les époques anciennes, polis par l'ancienneté, médiévisaient dans le clair-obscur de la cave, parmi le gris des toiles d'araignées. La colle de menuisier, qu'on fait avec des déchets d'os, a toujours une odeur de mort. Mais les parfums anciens sont nobles, ces patchoulis.

.....
A Moscou vivaient deux millions d'hommes, colossale forêt humaine, luxuriante où un homme et une foule ne se connaissaient jamais l'un l'autre, où des quantités de gens concordants se croisaient, sans jamais s'apercevoir de leur concordance, et cette forêt myriadaire avait ses amours, ses affaires, ses habits, ses tables, ses chaises, ses lits. Combien de lits et de serviettes doit-il y

avoir dans une ville où vivent des millions d'hommes! Poltorak savait fort bien comment s'abandonnent aux lèvres les têtes des femmes, et frémissent les yeux sous le baiser, comment se disent les mots qui rendent sans force, comment on pose la tête sur les genoux des femmes, quand au bruit de l'alcool et des mots chuchotés se dégrade la conscience.

Sur le quai de la gare, à Kolomna, Poltorak avait présenté Polétika à Nadiejda Antonovna Sarantseva, et Nadiejda Antonovna avait salué Polétika et les marchands d'acajou, en leur tendant la main en femme très hautaine, qui ne portait ni chaussettes d'homme ni mouchoir de tête d'indienne, comme elle les portait à ses rendez-vous au monument Pouchkine après le travail, mais bien, selon les principes d'une voyageuse élégante, un tailleur anglais bleu, des bas de soie, des souliers de voyage à talons plats, une mallette à la main; on pouvait lui donner une trentaine d'années. Poltorak et Nadiejda Antonovna s'étaient enfoncés dans l'obscurité qui aboyait par la voix médiévale des chiens.

A l'hôtel, un garçon d'étage endormi, maintenant ses caleçons de la main que la chandelle laissait libre, leur demanda brièvement :

— Une chambre ou deux?

Poltorak répondit sèchement :

— Une double.

Il jeta un regard interrogateur à Nadiejda Antonovna. Elle se détourna, regarda par la fenêtre à travers le volet mi-clos. Le garçon d'étage les précéda par des couloirs qui sentaient la souris et la créosote, la désinfection. Les chambres avaient dans cette maison cent cinquante ans d'existence, la leur fut une chambre basse et spacieuse, aux fenêtres masquées par des volets. L'aube entra par les fentes des volets comme

elle doit entrer par les meurtrières des bastions de forteresses. Le garçon de chambre alluma sur la table une bougie, vida dans sa main les bouts de cigarettes d'un cendrier et sortit. La bougie brûlait furtivement. Evguénii Evguéniévitch accrocha à une patère son paletot de cuir et son képi. Nadiejda Antonovna était debout près de la table, sa mallette à la main.

— Tu ne m'as même pas demandé, dit-elle, le tutoyant pour la première fois, tu ne m'as même pas demandé si j'ai un mari ou non.

— Chérie, est-ce que cela a une importance pour nous? répondit Poltorak. Alors, tu en as un?

— Oui, j'en ai même plusieurs, dit d'un ton indifférent Nadiejda Antonovna; — tu m'appelles chérie, tu ne m'avais encore jamais donné ce nom. Tu as remarqué, les mots : amour, roman, sont morts, maintenant.

— Chérie, dit Poltorak, et il embrassa Nadiejda Antonovna par derrière, la prenant aux épaules et posant sa tête sur une de ses épaules, ma chérie, n'as-tu jamais assisté à une battue de loups? A l'aube, dans la forêt, dans la rosée, dans le silence, les chasseurs se postent chacun à leur numéro, les rabatteurs disposent dans la forêt leurs fanions, puis ils se déploient en chaîne vivante. Les loups sont cernés. Mais les loups ne savent pas qu'autour d'eux s'est installée la mort, qu'elle est surtout là où est le silence. Au-dessus de la forêt l'aurore se lève. Toi et moi, nous sommes comme les loups, pris entre les fanions; — la vie est restée au seuil de cette chambre... Mais je parle sans suite. Chérie, la vie est restée sur le seuil, rien ne m'importe, ni le mari, ni le passé, ni le train-train quotidien: ce qui est merveilleux, c'est toi, et c'est que nous sommes rejetés hors de l'existence.

Nadiejda Antonovna dégagea ses épaules, ôta son

chapeau et ses gants, ouvrit les volets. éteignit la lumière. La bougie était effectivement superflue à cette heure d'aurore. Nadiejda Antonovna resta un instant près de la table, puis alla à la fenêtre, s'assit sur le rebord de meurtrière, ouvrit largement la fenêtre. L'aurore s'étendait au loin, la terre se tournait vers le soleil, se dépêtrant de l'obscurité et du brouillard. Dans la chambre s'attardait une demi-obscurité grise, maussade à peine et lasse, semblable aux murs très las de la chambre.

— Viens attendre le lever du soleil, dit Nadiejda Antonovna, c'est la première fois que Kolomna sort pour moi de la nuit. C'est très nuageux, ton histoire de loups. Oui, j'en ai plusieurs, et tu seras aujourd'hui le suivant de mes maris. — Nadiejda Antonovna ne laissa pas Evguénii Evguéniévitch faire d'objection. — Tu crains le mot mari, ne crains rien, je ne veux nullement prendre ta liberté ni être ton esclave. Donne-nous du vin. — Evguénii Evguéniévitch sortit d'une valise une bouteille de Barsac. — Bien sûr, tu crains le mot mari, et tu imagines des histoires de loups. Pas la peine, tout est beaucoup plus simple. Au temps jadis, il y avait les mots : se donner, être tienne. Mots défunts ! Je ne me donne à personne, je prends, comme un homme. Et ce mot stupide, amour ! Je n'aime et n'ai aimé personne, que moi-même. Cela m'intéresse de m'obéir et de me servir, moi, non les autres. Un beau jour j'ai été curieuse de devenir femme, et je le suis devenue, j'avais alors seize ans. Je vais avoir... — elle s'arrêta. — Au reste, je n'en sais rien. Tu ne sais ni quel âge j'ai, ni où je travaille, ni de quoi je vis, c'est la quatrième fois que nous nous voyons. A Moscou, c'est souvent que l'aube nous surprend, mais nous ne la voyons pas, derrière les maisons. — Regardez, dans cinq minutes le soleil va sortir,

quelle solennité dans le monde, comme le ciel est spacieux et la terre lavée de rosée. Voulez-vous savoir pourquoi je suis venue avec vous ? Je me représentais que nous marcherions dans des lits encaissés de rivière, que nous traverserions des prés où l'on construit des forteresses contre une rivière.

— Tu parles comme un poète, dit Poltorak. Bois encore du vin.

— Je travaille au *Guipromez*¹, tu sais, mais je veux être actrice. Oui, verse encore du vin. Tu penses à la Révolution ?

Poltorak s'arrêta de verser le vin, son regard se durcit.

— A quoi ? demanda-t-il.

— A la Révolution. J'avais quatorze ans quand a commencé la Révolution. Quand la guerre a éclaté, j'étais une petite fille. D'ailleurs, nous en reparlerons encore.

Evguénii Evguéniévitch acheva de verser le vin. Il s'approcha de la fenêtre, sortant de la demi-ténèbre lasse de la chambre, tendit un verre ; son visage grisâillait, ses dents brillaient d'or. Il se laissa tomber à genoux près du rebord de la fenêtre, il posa sa tête sur les genoux de Nadiejda Antonovna, se mit à lui baiser les genoux. Elle posa son verre, tout en le tenant, sur la tête d'Evguénii Evguéniévitch, s'appuya de la tête au cadre de la fenêtre et regarda l'orient, contemplant le ciel et les brouillards. Du brouillard sortaient lentement les tours du kremlin, la tour de Marina Mnichek, la plus éloignée. Le soleil devait être déjà levé derrière les brouillards. Nadiejda Antonovna but d'un trait le vin

1. Institut d'État pour la fondation d'usines métallurgiques. (Trad.).

et se leva du rebord de la fenêtre, sans faire attention à Poltorak, l'écartant de ses genoux.

— Après tout nous sommes des gens nocturnes, dit-elle. Fermez étroitement les volets, que la nuit revienne. Tout ce que nous avons dans la vie est bien peu de chose. Embrassez-moi, non pas furtivement, mais sans honte... Je le sais bien, vous êtes malade des femmes. Je regardais l'aurore et je songeais qu'en moi se réveille l'amazone, et quand j'ai vu les tours du kremlin, que je ne soupçonnais pas, je me suis rappelé les femmes des anciens germains, qui allaient au combat avec leurs maris. Et puis j'ai réfléchi, voici à quoi : je peux, sans m'en rendre compte, être et tribun, et prostituée. Je ne sais pas quand je suis vraie. Avec toi je veux être une occidentale cynique, une touriste, une à qui tout est permis. Je suis comme ça depuis l'enfance, je ferme les yeux dans une chambre obscure, la nuit, je ne sais pas qui doit entrer dans cette chambre, mais entre mille gens connus je reconnais chacun de ceux qui entrent, je le reconnais non pas par le cerveau, mais par quelque chose qui est en moi, que j'ignore, cela même qui fait que tout d'un coup, tout à l'heure par exemple devant cette aurore, de concert avec le monde, de concert avec le soleil, mon cœur se met à battre d'une façon particulière. Embrassez-moi.

Poltorak ferma les volets. Les aisselles des femmes sentent la cire de bureau. Et la chambre aux murs de bastion engloutie dans l'obscurité, dérobée à l'aurore, la chambre d'hôtel provincial, où toute la province russe avait passé, — le matin, les baisers, tout devint un bureau de volupté, très effrayant, comme tous les bureaux des lits d'hôtel de chambres d'hôtel provincial. La morale occidentale a recommandé de ne pas révéler à des tiers les secrets de ces bureaux.

.....
Poltorak ne dort pas durant cette nuit de Kolomna.

Vers sept heures il partit en voiture pour les chantiers, laissant Nadiejda Antonovna seule. Ses épaules étalaient leur nudité, sa main était posée sous sa tête, sa bouche puérilement mi-close, elle dormait. Dans la rue le soleil aveuglait, la rue s'étendait déserte, poussiéreuse, étayée d'enseignes. Le cocher, vêtu de la millénaire blouse russe, sur le siège de sa guimbarde pénétra dans les tranchées des déblais et des jetées des chantiers, précisément par l'âge millénaire de diverses antiquités russes. Les étendues des chantiers s'en allaient à perte de vue, au loin et auprès soufflaient les excavatrices, hululaient les sirènes, dans les tranchées retentissait le fracas de l'air liquide. Les étendues s'élançaient vers le socialisme. La guimbarde grinçait de ses quatre roues, la croupe du cheval était rongée de teigne. La Moskova coulait encore dans son ancien lit, et il fallait la traverser sur un pont de bateaux d'âge millénaire. Elle avait rompu son « régime fluvial », comme disent les ingénieurs-hydrauliciens, elle coulait par un canal de dérivation. Son ancien lit, enserré de digues, se retranchait derrière la masse de béton du barrage monolithique.

A la « maison pour arrivants », Poltorak demanda de l'eau minérale.

Le professeur Polétika causait avec l'ingénieur Sadykov.

— Elle habite à Kolomna avec sa fille Lioubov Pimènovna Polétika et Alissa Laszlo, avait dit Sadykov.

— Lioubov Pimènovna, une jeune fille de vingt-deux ou vingt-trois ans? demanda Poltorak, devant de sa question le professeur Polétika. Poltorak se souvint :

la jeune *komsomolka* Liouba Polétika, il y avait trois ans, mars, une rencontre tout ordinaire, comme avec Nadiejda Antonovna, mais un dénouement extraordinaire. Lioubov Polétika faisait ses études à l'Institut d'Archéologie. Il y a des gens qui donnent leur vie à d'étranges choses : en ce mars-là, Lioubov Pimènovna, jeune fille de vingt ans, enlevant des bribes de temps au travail du Komsomol, donnait son temps et ses réflexions à l'étude de l'obscur histoire des « femmes de la steppe », ces statues de pierre que l'on déterre des antiques tumulus. A Moscou, ces statues étaient conservées dans la cour du Musée Historique, entassées en rangs serrés, énormes, pesantes, terribles, rongées par le temps, les vents et la terre, toutes en pommettes, en poitrine et en ventre. Lioubov Polétika recherchait l'époque à laquelle remontaient ces femmes de pierre, le peuple qui les avait créées, son histoire. Elle allait sur la Volga rejoindre l'archéologue Paul Rau, déterrer avec lui les femmes de pierre, pour voir ces paysages nus de steppe qui durant des siècles avaient conservé les femmes de pierre en dispersant le peuple qui les avait créées, le temps et les souvenirs. Sur la Volga alors, Lioubov était aux lieux d'où étaient partis vers la Hongrie les ancêtres de son beau-père, les Magyars. De la Volga Lioubov rapportait des réflexions sur les steppes désertes, envahies d'herbes, et qui jadis avaient été florissantes et peuplées, sur les civilisations des nomades morts par-delà ces paysages, et qui avaient laissé aux millénaires et aux recherches de l'esprit ces effrayantes femmes de pierre. Les femmes de pierre étaient réellement effrayantes, avec leurs lourdes pommettes, leurs yeux bridés, leurs ventres bovins, Lioubov Pimènovna, elle, parlait de leur grâce.

Lioubov discutait durant des heures des plis des vêtements de ces statues, du dessin linéaire de leurs yeux vides comme la steppe, de leurs fronts bas, de leurs poitrails et de leurs ventres proéminents, symboles de fécondité. Ces femmes de pierre étaient apparues en confirmation du matriarcat. En étudiant selon les lois du métier l'esthétique du peuple qui avait créé les femmes de pierre, Lioubov songeait combien l'humanité s'est éloignée de ce peuple inconnu qui a laissé son art dans ces femmes de pierre, arrêtant par elles le temps et laissant aux millénaires son esthétique. Lioubov, par ces femmes de pierre, lisait les siècles des routes et des migrations de l'humanité depuis les nomades jusqu'aux jours présents. Poltorak savait très bien comment s'abandonnent aux lèvres les têtes des jeunes filles, et frémissent les yeux sous le baiser, comment se disent les mots qui rendent sans force, — il était venu dans la chambre de jeune fille de Lioubov Polétika l'entendre parler de la Révolution du Komsomol et des siècles de ces femmes de pierre de la steppe. Lioubov avait mené Poltorak sous les voûtes du Musée Historique, où l'on conservait les femmes de pierre. Poltorak voyait dans ces soliveaux de pierre des restes de l'idolâtrie, une mystique du sexe à la Rozanov, une scytherie slavophile. Poltorak avait envie de savoir que la jeune fille avait donné son temps à ces antiquités au nom de cette mystique, il en persuadait Lioubov et lui-même, mais ce n'était point vrai pour Lioubov. Lioubov fouillait les siècles pour les livrer à l'avenir. Le monde de cette jeune fille chargée de travail était pur et clair. Les rouges couchers de mars rappelaient à Lioubov les aubes steppiques de l'humanité et les aurores des révolutions sur le globe terrestre. Poltorak était venu vers Lioubov en

Méphistophélès et en révolutionnaire d'icônes. Et il fut un soir où il posa sa tête sur les genoux de la jeune fille, pour faire pencher ses lèvres vers les siennes, et ce soir-là elle lui dit qu'elle l'aimait. Mais ce fut dit en mots austères et secs, sans aucune étreinte, à voix très basse, yeux baissés et mains tombantes. Elle ne lui permit pas de l'embrasser ce soir-là, pas même de lui baiser la main. Et trois jours plus tard ils se séparèrent à jamais, parce qu'elle tenait l'amour pour pureté, indivisible, héroïsme. Elle lui dit que pour qu'il eût le droit de l'embrasser, même de lui baiser la main, il fallait qu'il ne craignît pas de le dire, de dire leur amour au monde entier, et en premier lieu, à sa première femme. Et Lioubov avait souffert, ne trouvant pas la force de décider si elle avait droit à son bonheur à la face des enfants et de la première femme, si elle avait le droit pour son bonheur de briser d'autres vies.

Lioubov avait justifié Poltorak, prête à se sacrifier, se disant que, si l'amour était parti, c'est qu'était venu le mensonge, et le mensonge est une infamie, qu'il faut fuir. Ainsi au bout de trois jours ils s'étaient séparés, parce qu'elle s'était sacrifiée, car il lui avait dit qu'il n'avait ni la force ni le droit de sacrifier ses enfants à son honnêteté. Elle s'était sacrifiée aux enfants de Poltorak. Elle eût été prête à élever ses enfants. Elle lui avait défendu de la revoir. Et elle lui avait dit, en le quittant, que pour elle il n'y avait qu'un amour, qu'elle l'aimait pour toute la vie et qu'elle l'accueillerait le jour où il se saurait pur et prêt à l'amour...

Aux fenêtres de la maison des ingénieurs, une petite locomotive s'ébroua, siffla et s'ébranla.

Le professeur Polétika était assis, lourdement

écroulé sur la table. L'ingénieur Poltorak jeta au professeur un regard de haine.

— C'est ma fille, Lioubov Pimènovna, dit Polétika.

— Je l'ai connue il y a quelques années, dit respectueusement Poltorak.

— Elle travaille aux chantiers, dans la commission d'archéologie, elle dit adieu aux souvenirs des temps antiques qui vont s'en aller sous les eaux, elle étudie l'histoire de la tour de Marina Mnichek. Elle est communiste, dit Sadykov.

A la place de la petite locomotive partie, une autre vint sous les fenêtres et commença à s'ébrouer.

La polygamie sans discernement appartient à la pathologie : aussi Evguénii Evguéniévitch ne savait-il pas aimer, et ne connaissait-il pas cet amour qui a depuis des siècles donné son contenu au mot amour ; il aimait non les femmes, mais lui-même dans les femmes. Nadiejda Antonovna avait raison : Poltorak était malade des femmes, il ne songeait sans cesse qu'à de nouvelles et nouvelles liaisons, il se complaisait aux délires de choses anormales, aux imbroglios avec plusieurs femmes à la fois, aux multitudes de genoux, de lèvres, de dos, de ventres féminins. A Moscou, une heure avant son départ, — alors que Poltorak se hâtait de rejoindre Nadiejda Antonovna, pour l'emporter à la gare, — dans une chambre de l'hôtel Bolchaïa Moskovskaïa, l'Anglais Skerwood avait demandé à Poltorak une dernière fois : « C'est dit ? » « Oui, c'est dit ! » avait répondu Poltorak. « C'est dit ! » avait répété Skerwood. Tous deux s'étaient regardés attentivement, les yeux dans les yeux. Lioubov Polétika était la fille du professeur Pimène Serguéiévitch Polétika. C'est une loi vraie, que le meurtrier est attiré vers le lieu de son meurtre. Alors, trois ans aupara-

vant, Lioubov Polétika était venue dans la vie de Poltorak, et elle en était partie, humiliante pureté, qui ne s'était pas soumise à lui. Les gens non soumis n'oublient pas, comme certains ressentent la pureté comme une gifle. De logique des choses, il ne pouvait y en avoir, comme toujours dans les maladies. Poltorak voyait les genoux de Lioubov, et la pureté, il n'en avait que faire, à d'autres d'en faire leur bonheur. Poltorak avait la tête très douloureuse de sa nuit sans sommeil. Ces douleurs de tête, où le monde devient vitreux et tout prend une apparence nouvelle, Poltorak y voyait une surplénitude de la vie; au bord du délire, alourdi par l'insomnie, il lui fallait se hâter, agir, courir partout, sentir son cœur battre dans un excès de tension, comme s'il allait s'engourdir ainsi que s'engourdit un bras ou une jambe ankylosée. Le soleil brillait, mais pour Poltorak le monde demeurait gris, comme durant les « nuits blanches » de Pétersbourg.

A ce moment entra dans le réfectoire l'okhlomone Ivan Ojogov...

Poltorak était venu aux chantiers pour le Trust d'Etat de l'Electrotechnique. Au bureau du chef de l'EM, section d'électro-mécanique, il était attendu par le président des conférences ouvrières d'entreprise de la section EM, homme somnolent et taciturne. Dans le local du club, près de la cuisine-fabrique, on préparait une conférence qui devait discuter la question de l'adjudication de travaux au Trust d'Etat de l'Electrotechnique. Le président lui remit les documents, se présenta :

— Ouvrier Syssoïev, — fouilla des papiers et ajouta sans hâte : — allons au thé-bibliothèque.

Ils allèrent par la Cité n° 2. Sous le bras de Pol-

torak reposait une serviette pleine de papiers. Sa tête était inondée de sommeil. Syssoïev allait devant à lentes enjambées, mais telles que Poltorak derrière lui était obligé de se hâter. Avant la Révolution, Poltorak avait travaillé dans des entreprises; depuis la Révolution, il siégeait dans des commissions de trusts. Ils allaient par une rue dessinée dans les prés, rue d'une étrange ville, où habitaient seulement des ouvriers et employés des chantiers : pas un boutiquier, pas un citadin. La rue s'étendait déserte pendant le travail, maisonnettes standard en ordre d'échiquier, rideaux et géraniums aux fenêtres. Dans les jardinets verdissaient des trembles tout juste plantés. Un carrefour entouré de parterres de fleurs était transformé en terrain de sports. A un coin flambait l'enseigne d'une boutique de coopérative et s'enrouait un haut-parleur.

— Ce sont des ingénieurs qui habitent ces maisons? demanda Poltorak.

— Non, des ouvriers permanents, répondit Syssoïev, voilà ma maison à moi, là-bas.

Dans le matin torride, des coqs se répondaient, une poule caquetait. Sur le terrain de sports, des enfants jouaient aux quilles, piaillaient comme des moineaux. Un petit garçon, sur le ciment, près d'un banc, dessinait attentivement à la craie un mot ignoble. Syssoïev cria de sa voix la plus sévère :

— Vaska, chien de gosse, attends un peu! Toi, un pionnier!¹ Je vais te tirer les oreilles! — Les gamins se sauvèrent en courant. Syssoïev frotta du pied la craie sur l'asphalte, et dit à Poltorak : — Le gosse de Vassili, un garnement, mon neveu; regardez-moi ça, j'y use-

1. Enfant appartenant à une sorte de patronage communiste (Trad.).

rais mes semelles, attends, je te vais passer une tournée.— Puis il ajouta, on ne sait pourquoi :— Lesalaire a augmenté cette année, en gros, par rapport à l'année dernière, de dix-huit et demi pour cent, et le rendement du travail de vingt-sept et demi. C'est l'émulation socialiste. Et Vassili, mon frère, qui se fait okhlo-mone. — Syssoïev cracha rageusement sur l'asphalte, où la craie ne s'effaçait pas, chercha d'un regard de colère le gamin disparu derrière un jardinet, et dit :— Attends, chien de gosse, je me plaindrai encore à ton chef, il te mettra une mauvaise note.— Et il reprit pacifiquement sa route.

Poltorak se souvint d'une pensée lue quelque part : la machine, l'acier, la construction, devant lesquels il n'y a pas de fin dans la lutte contre la nature et dans son organisation, ce sont des choses qu'on ne peut que saluer, et qui doivent inspirer des poèmes. Poltorak pensa que l'essentiel, le décidément essentiel, c'est l'homme, grâce à qui vivent les machines, par qui vivent les machines et coulent les rivières, qui vit pour construire,— puis Poltorak se souvint de Lioubov Pimé-novna, qu'il mêla dans son esprit avec Nadiejda Ant-onovna.

Le bâtiment vitré de la cuisine-fabrique semblait non pas posé sur la terre, mais suspendu en l'air. Dans l'entrée, on arrêta Poltorak, on le pria de se dévêtir, Poltorak s'étonna. La salle de thé offrait une parfaite propreté, un air frais, une fraîche lumière. Poltorak passa dans une grande salle aux murs blancs, et aux petites tables blanches, chacune avec un vase à fleurs. Aux tables, on buvait le thé. Dans une autre salle, on jouait aux échecs et on lisait des journaux fixés à des cadres à poignées. Syssoïev pria Poltorak d'éteindre sa cigarette ou de passer au fumoir. La tran-

quillité des gens et des salles n'avait rien d'apprêté, et le calme des tables blanches et des murs blancs rappelait un sanatorium. Syssoïev alla chercher des cartes, apporta du lait, du thé et des toasts. Poltorak et Syssoïev étaient en avance. A côté de leur table étaient assis trois hommes en col et cravate, ils mangeaient et lisaient des journaux. Près d'eux se trouvait une jeune fille en mouchoir de tête rouge.

— Qui sont ceux-ci, en veston? demanda Poltorak.

— Des foreurs. Des jeunes ouvriers. Ici il n'y a que des ouvriers, la deuxième équipe, répondit Syssoïev, et il se mit à manger avec application.

— Et cette jeune fille?

— La Zaïtsèva de l'EM, aussi une ouvrière.

Poltorak remarqua seulement alors que Syssoïev était lui aussi en veston, avec une cravate-lacet sur une chemise ukrainienne brodée. Deux ouvriers d'une quarantaine d'années saluèrent Syssoïev et prirent place auprès des jeunes gens, ils apportèrent du thé, échangèrent de rares phrases. Poltorak n'écoutait guère, plongé dans sa lassitude, il sortit de sa serviette et posa devant lui le paquet de procès-verbaux que Syssoïev lui avait remis pour qu'il en prit connaissance.

Un ouvrier assez âgé, à une table voisine, dit :

— La brochure et le journal, ça n'apprend pas grand'chose. Ce qu'il faut c'est le livre scientifique, sérieux, et aussi bon marché, pour les chantiers et surtout pour les villages. Il faut un livre qui soit compréhensible, et qui donne de quoi réfléchir. Il faut tout connaître à fond, en long et en large, et non pas comme dans les journaux et dans les brochures. Dans le temps, le bâton n'y aurait pas fourni; maintenant, même à la primaire, il n'y a pas assez de place.

Poltorak lisait :

« Procès-verbal n° 17. Séance du Bureau de la Cellule, sur l'aide à l'invention ouvrière. Du 30. IV. 29. Examen de la demande faite par les cam. Tcherny et Starostenko en vue d'obtenir le droit d'auteur pour l'installation d'un système protecteur pour le cas de chavirement spontané des coffres des Dumpkar. — 1. Question au cam. Tcherny : Avez-vous déclaré à l'un quelconque des chefs de dépôt l'installation du système en question? Réponse : à personne, mais nous avons fait l'adaptation pendant le travail, nous enfonceons un coin ou bien nous resserrions un écrou. Et aussi nous ne l'avons pas déclaré parce que nous n'y attachions pas une grande importance pour l'avenir. — 2. Le cam. Korchounov raconte qu'il travaille sur les Dumpkar depuis mai 1928 et qu'il n'y avait pas de systèmes protecteurs avant que le cam. Omeltchenkov les introduise, et après les ajusteurs cam. Tcherny et Starostenko ont travaillé à l'installation de ces systèmes protecteurs. — 3. Le cam. Prokopov donne un exposé historique de la question : Etant chef de dépôt, j'ai reçu un avis de la section, avec prière de faire des perfectionnements, sous le rapport de la sécurité en cas de chavirement des Dumpkar. J'en ai causé avec le cam. Omeltchenkov, qui a dit le jour même qu'il fallait faire un crochet et que ce serait un moyen d'éviter le chavirement. — 4. Le cam. Pipkine fait remarquer que l'invention en question est une création collective, tant du cam. Omeltchenkov que de Tcherny et de Starostenko. — 5. Le cam. Sobolev : je dois expliquer à ce propos que le premier qui a eu l'idée est le cam. Omeltchenkov. Cette idée, je la considère non pas comme une rationalisation, mais comme une invention, vu qu'elle est extrêmement simple, et qu'une invention simple est celle qui a le plus de valeur. Décision

prise : considérer le système de protection pour le cas de chavirement spontané des Dumpkar types Koppel et Magorov comme l'invention collective du compagnon Omeltchenkov et des ajusteurs Tcherny et Starostenko. »

De la table d'en face arriva une phrase dite par un des jeunes gens :

— Le *Novy Mir* a beaucoup augmenté son prix, impossible de s'y abonner; la *Krasnaïva Nov* est inabordable aussi. Il faut demander qu'on prenne un abonnement à la *Zvezda*. Et pour ce qui est de se saouler, la jeunesse boit maintenant d'une nouvelle manière. Vous savez comment on buvait, avant. Maintenant, on achète une demi-bouteille de cognac et deux bouteilles d'eau minérale pour chacun. On boit le cognac et on s'achève avec l'eau minérale.

Un vieil ouvrier dit :

— J'ai parié un accordéon avec mon fils... Faudrait un dessin pour vous faire comprendre. En un mot, comment peut-on inscrire une sphère dans un cône tronqué. Je crois que je vais le gagner, mon accordéon, ça fait trois jours qu'il cherche, qu'il compte.

— Il est dans les ateliers mécaniques, ton fils? c'est un plaisir que d'y travailler, chez eux, des ouvriers qualifiés jusqu'à la huitième catégorie. Tandis qu'aux terrassements, où le travail est moitié à la main, il n'y a pas au-dessus de la cinquième catégorie. La pagaïe. Ça se comprend, que les gars aiment mieux être aux machines.

Quelques ouvriers arrivèrent encore.

Poltorak lisait :

« ... Le travail des conférences et commissions d'entreprise a porté essentiellement sur la rationalisation de la production. Les commissions d'entreprise par pro-

fessions ont groupé 559 personnes, dont 431 ouvriers, 52 employés, 76 membres du personnel administratif et technique. Il a été convoqué depuis janvier 95 conférences d'entreprise. Y ont assisté 9.257 personnes, dont 3.753 membres actifs, 3.362 ouvriers. Il y a été examiné 730 propositions, dont 600 concertées avec l'administration; 343 ont été mises à exécution, 257 sont en voie d'application, 57 ont été repoussées. D'après les estimations de l'ingénieur principal une partie des propositions adoptées a permis de réaliser une économie de 307.000 roubles, sans compter la suppression de toute une série d'insuffisances, qu'il est impossible d'exprimer en données numériques... »

Les ouvriers étaient déjà rassemblés en grand nombre.

— Et je le gagnerai, mon accordéon! Il y a chez nous un élève de l'école d'application qui a inventé un nouveau godet pour excavatrice, les ingénieurs en étaient stupéfaits, ils veulent l'envoyer à l'École Supérieure Technique, le gars est complètement abruti par ses principes.

Poltorak sentait sa tête se fendre d'insomnie. Syssoïev but une dernière soucoupe de thé, essuya et redressa ses moustaches, prononça posément :

— Tout le monde est là. Il faut s'y mettre. C'est vous qui aurez la parole le premier, pour exposer les idées du Trust de l'Electrotechnique. Les membres sont très surexcités.

Tout le monde passa dans la salle de lecture et prit place en silence.

— Fais ton rapport, camarade Poltorak, dit Syssoïev. La séance est ouverte. Ordre du jour : adjudication de l'équipement électrique des chantiers au Trust de l'Electrotechnique. Jè te charge du procès-verbal, Ivan

Stépanytch, fais la liste des présents pendant qu'il parlera.

Poltorak rassembla ses idées, arracha de son cerveau le mal de tête. Il ne comprenait pas très bien pourquoi il lui fallait parler à ces ouvriers et leur rendre des comptes. Les ouvriers l'écoutèrent en silence. Il semblait à Poltorak que la salle et les gens étaient somnolents comme lui-même. Il parla longtemps et ne se souvenait plus de son discours.

— Posez des questions, camarades, dit Syssoïev quand Poltorak eut fini de parler, inscris les questions, Ivan Stépanytch.

Des ouvriers s'avancèrent vers la table où se trouvaient Poltorak, Syssoïev et le secrétaire.

— Pouvons-nous remplir les exigences du Trust Electrotechnique de façon à ce que la norme soit observée? Je suis curieux de savoir de combien de gens le Trust aura besoin? demanda un jeune ouvrier.

— Inscris cette question : nos monteurs ont-ils la qualification nécessaire pour ce travail, et puis combien faudra-t-il d'heures supplémentaires? Et puis aussi quelle garantie offre le Trust de l'Electrotechnique?

— Attendez, les gars. Le Trust connaît-il le prix de revient à l'unité de notre main-d'œuvre, et aussi de la sienne?

Poltorak sentait sa tête se fendre de douleur. C'était la première fois qu'il assistait à une conférence d'entreprise, elle lui semblait superflue, à l'hôtel Nadiejda Antonovna l'attendait. Poltorak songeait avec irritation à ce à quoi il n'avait jamais cru : que durant les années de la Révolution la psychologie des ouvriers s'était entièrement transformée, que c'était une idée entrée désormais dans leur psychologie, que ces chantiers de construction étaient leur propriété à eux,

ouvriers, à eux qui y vivaient, qui y bâtissaient, qui y veillaient. Les chantiers de construction, les conditions du travail étaient à cette communauté ouvrière, devant laquelle lui, Poltorak se trouvait obligé de rendre des comptes.

— Inscris cette question : a-t-on commandé des boucliers de protection ?

— Réponds aux questions, camarade Poltorak, dit Syssoïev.

Poltorak reprit la parole ; il parla longtemps encore et confusément. Les ouvriers l'écoutaient patiemment.

— Camarade Kouvchinov, tu as la parole pour des objections, dit Syssoïev, et il ajouta tout bas, parlant à Poltorak : — Ton affaire ne passera pas, camarade Poltorak, à ce que je vois.

L'ouvrier Kouvchinov prit la parole, toussa, remonta son pantalon.

— Ce n'est pas la première fois que nous discutons la question du Trust d'Etat de l'Electrotechnique, mais maintenant je vois que le Trust s'offre à prendre le travail sans remplir les conditions voulues. Je suis maintenant d'avis de ne confier aucun travail au Trust de l'Electrotechnique. Le camarade-rapporteur représentant du Trust d'Etat de l'Electrotechnique parle d'une manière inintelligible, et se contredit lui-même. Si l'homme-journée coûte à notre entreprise huit roubles, et au Trust de l'Electrotechnique seize, cela fait deux fois plus cher, et notre caisse jette sous les pieds du Trust trois cent mille roubles. Or nous n'avons pas à ménager nos bras. Dis ce que tu as à ajouter, camarade Kalagaièva.

Une jeune fille en fichu rouge, Kalagaièva, s'avança, arrangea son fichu et parla.

— Je suis d'avis qu'il faut aborder cette question

avec beaucoup de prudence, il faut dire que l'administration de l'EM a mal abordé la question, c'est ce qui fait qu'il y a eu un pareil mécontentement parmi les ouvriers. La question, c'est qu'il faut donner des garanties que tout sera fait dans les délais, et, naturellement, pas rien que des garanties verbales. Je considère qu'alors le Trust d'Etat de l'Electrotechnique n'a rien à faire chez nous. Nous avons à défendre non pas des intérêts corporatifs, mais les intérêts de toute l'entreprise de construction, la caisse de l'entreprise.

Syssoïev se pencha vers Poltorak et lui dit amicalement :

— Ton affaire est à l'eau, camarade Poltorak. Les ouvriers ne te laisseront pas nous mettre dedans. Ton numéro ne passera pas. Ecoute-ça si elle débite, la petite.

Poltorak se mit à écouter attentivement. Il commençait à comprendre avec irritation qu'il dépendait de tous ces gens. Il enrageait d'avoir à écouter une vague gamine. Le principal, c'est l'homme, le principal, c'est la vie humaine. L'homme, l'ouvrier, dans sa vie quotidienne, dans ses soucis et son héroïsme, Poltorak ne le connaissait que théoriquement, ou ne le connaissait pas du tout. Poltorak avait connu la vieille Russie manufacturière, et là on ne discutait pas avec les ouvriers. Son cerveau s'inondait de haine. Les ouvriers étaient là en maîtres, dans ce réfectoire-bibliothèque, où il n'était pas permis de fumer et où l'on avait tant envie de fumer, et les ouvriers discutaient, en maîtres, membres d'une collectivité, gens dont les vues sur le monde avaient été entièrement transformées par la Révolution, par ce fait que tout ce qu'ils bâtissaient était leur chose, leur œuvre, leur labeur, leur souci. Poltorak avait devant lui des ennemis, ces gens lui

avaient pris sa place et jugeaient ses projets, le rejetant hors de sa vie, le soumettant à eux. Sa tête était prête à éclater de douleur. La jeune fille avait fini de parler. Poltorak avait cessé d'écouter, la rage lui serrait la gorge, et Poltorak était prêt à crier. Et les ouvriers avaient oublié Poltorak.

La réunion était terminée. La proposition du Trust d'Etat de l'Electrotechnique était repoussée. Les ouvriers gagnaient les portes. Syssoïev, tout en rangeant ses papiers, disait d'un ton amical :

— C'est qu'il faut de tout un peu plus, pour que personne ne se fâche, des seaux, là-bas, des casseroles, des machines, du pain, de la viande. Il n'y a pas de richards chez nous, personne ne dira le contraire. Alors pour ça, il faut faire des économies. Et puis il faut se respecter les uns les autres, et non pas se craindre. Un travailleur doit toujours être en sympathie avec un autre.

— De quoi parlez-vous? demanda Poltorak.

— Eh bien mais, du socialisme, répondit Syssoïev, l'entr'aide, c'est ça le vrai communisme. Toi, avec ton Trust de l'Electrotechnique, ne te vexe pas, que veux-tu, c'est pour le bien de la cause.

Ils sortirent dans la matinée torride. Il sembla à Poltorak que le soleil brillait noir. Trois ans plus tôt, Lioubov Pimènovna avait quitté Poltorak, pure. Le meurtrier est attiré sur le lieu de son meurtre. Les femmes de pierre qu'étudiait Lioubov Pimènovna — elles étaient la maladie de Poltorak.

Lioubov Pimènovna Polétika habitait à Kolomna avec sa mère dans la maison des vieilles Rimma et Kapitolina Skoudrine; elle s'était installée avec sa mère depuis que celle-ci avait été quittée par son second mari Edgar Ivanovitch Laszlo, elle soignait sa mère et sa

petite demi-sœur Alissa Laszlo. Lioubov Pimènovna travaillait aux fouilles archéologiques, elle fouillait les stations préhistoriques et les tumulus. Quant à la maison, elle s'arrêtait aux portillons. Au fond de la cour, près du portillon du jardin, vivait dans l'étuve Ivan Karpovitch Ojogov avec son chien Arap. A vrai dire, Ivan Karpovitch ne faisait que des apparitions à l'étuve pour voir son chien, s'étant installé avec sa commune d'okhlomones près du four de la briqueterie. Le chien Arap vivait sur le lit d'Ivan Karpovitch, dans son étuve, leur étuve commune. La veille du jour où se place ce récit, l'ingénieur Fiodor Ivanovitch Sadykov avait amené dans la cour un second chien, nommé Loup, qui lui était resté après la mort de Marie Fiodorovna. Loup ne voulait pas manger dans la main de Sadykov, Sadykov l'avait donné à Lioubov Pimènovna. Les chiens s'étaient flairés l'un l'autre, faisant connaissance. La maison, dans la cour, déjetée, envahie de mousse verte, s'appuyait de sa terrasse sur le jardin, la cour disparaissait sous l'herbe, à travers l'herbe allaient des sentiers, du portillon au perron, du perron au hangar, du perron au jardin, au portillon du jardin.

Et tout était envahi de silence, comme la terrasse de vigne. Dans une cage de bois au-dessus de la clôture vivait un sansonnet. Le portillon sur la rue s'ouvrait en grinçant et battait en se fermant. Au jardin mûrissaient des pommes. La maison se chauffait de silence et de soleil. L'été, dans ces maisons, le dimanche, on ouvre les fenêtres, pour que par les petites chambres de guingois circule l'air, poussé par le vent léger de juillet, rendu vert et frais par la vigne mi-sauvage et par les tilleuls du vieux jardin. La vigne mi-sauvage protège ces jours-là les chambres contre l'ardeur dorée de la rue.

Lioubov Pimènovna avait eu de pénibles journées auprès de sa mère abandonnée par son dernier mari, et une pénible nuit de réflexions sur la mort de Marie, près de Loup, resté après Marie. Depuis le soir, Sadykov parti, jusqu'à l'aurore, jusqu'à l'heure où les arbres devinrent noirs dans l'aube et où sur ses vêtements se déposa une froide rosée, Lioubov Pimènovna était restée avec Loup. Loup la regardait de ses yeux vides, et Lioubov y voyait la mort de Marie, ses derniers spasmes dont Loup avait été témoin, et elle voyait sa mère, à qui il ne restait rien dans sa vie, dévastée par Laszlo, celui-là même auprès de qui s'était pendue Marie. Dans les yeux de Loup, Lioubov Pimènovna lisait la mort. L'aube faisait les tilleuls et ses vêtements blancs pareils à des ossements.

Mais le matin venu, Lioubov Pimènovna se leva à son heure ordinaire, tandis que sa mère dormait encore, elle alla avec Loup et sa sœur Alissa se baigner dans la Kolomenka, loin de la ville, aux Vieilles Forteresses, ce village dont l'église garde le sceau tatar du khan Mamai, et qui s'appelle Vieilles Forteresses parce qu'effectivement c'est là que se trouvait, il y a trois cents ans, la forteresse de Kolomna. Au delà des Vieilles Forteresses, dans la forêt du Camp, avaient lieu des fouilles. L'eau de la Kolomenka était froide, et Lioubov Pimènovna lia ses cheveux en tresse serrée, pour ne pas les mouiller. Dans la forêt du Camp, ainsi nommée en souvenir de Marina Mnichek qui eut là son camp, des ouvriers piochaient un tumulus, jetaient dans les cribles une terre chargée d'antiquités. Lioubov Pimènovna revint à l'heure où sa mère se levait. Michka, était venu voir la petite Lissa : Michka, l'ami de Lissa, fils d'un des frères Syssoïev, petit-fils du vieux père Nazar d'Akatièvo. Sur la terrasse, le samovar bouillait.

Lioubov Pimènovna de ses yeux attentifs ne quittait pas sa mère. Olga Alexandra parla des funérailles de Marie, sans force. Lioubov Pimènovna déclara nettement qu'elle ne laisserait pas sa mère aller aux funérailles. La mère était une femme claire, elle s'était armée de courage avec le mouchoir blanc non froissé qu'elle tenait à la main.

— J'étais amie avec Marie, dit la mère, et elle n'est en rien coupable, la malheureuse. On ne juge pas les morts.

— Maman, il ne faut pas juger Edgar Ivanovitch et vous-même, dit Lioubov.

Et après le thé Lioubov Pimènovna mena Olga Alexandrovna au jardin, et au jardin, dans la chaleur torride du jour, en communion avec la terre et ses odeurs, elles bêchèrent le tour des plates-bandes, selon les traditions du repos. La mère et la fille parcouraient le jardin, entraient et sortaient sur la terrasse et dans la maison, en fichus rouges, les mains écartées des hanches pour ne pas se salir de terre. Ainsi passa le temps. A midi, elles burent sur la terrasse du lait de la cave, froid à faire mal aux dents. Lissa et Michka se lassèrent de jouer à des riens, Michka se sauva un instant dans la rue, abandonnant Lissa.

Les après-midis, quand le ciel bleussait plus que jamais et que plus que jamais, sous les nuages vite dissipés et tout de suite reformés, flamboyait la chaleur torride, Lioubov Pimènovna faisait la lecture à Alissa et Michka. Le petit écoutait en silence, yeux bleus et taches de rousseur. Lioubov Pimènovna apporta de la maison des ciseaux, coupa les ongles à Michka. Michka restait pensif, tendant sa patte sale. Olga Alexandrovna bêchait à côté dans le jardin.

Michka dit tout songeur :

— Je viens de faire un tour dans cette rue-ci, et puis dans la grande. Là-bas, on portait Marie Fiodorovna au cimetière. Ce monde qu'il y avait... et les gens disaient que toutes les ouvrières des chantiers avaient quitté le travail pour aller l'accompagner au cimetière, et au cimetière il y aura un meeting. Edgar Ivanovitch marchait derrière, il baissait la tête, en chapeau noir. La milice à cheval est passée, elle allait vers le cimetière.

Michka se tut, pensif sur sa main et sur ses ongles rognés.

Les yeux d'Olga Alexandrovna devinrent suppliants. Il y avait un mois et demi qu'Edgar Ivanovitch avait quitté Olga Alexandrovna pour aller rejoindre Marie, laissant à Olga Alexandrovna sa vieillesse. Olga Alexandrovna n'avait plus rien de sa vie, sauf le souvenir de son mari et les souvenirs en général, et Marie Sadykova s'était pendue.

— C'est bon, maman, j'irai voir ce qui se passe, dit Lioubov Pimènovna.

— Non, Liouba, tu n'iras nulle part, dit la mère d'un ton sévère, et ses yeux demandaient la pitié.

— Si, j'irai, maman, je reviendrai tout de suite.

Mais à ce moment le portillon de la rue chanta et battit, poussé par Rimma Karpovna. Rimma Karpovna connaissait toutes les nouvelles : oui, il y avait une grève, oui, elles avaient accompagné le cercueil au cimetière, oui, elles avaient décidé de boycotter, comme meurtrier, Edgar Ivanovitch. Lioubov avait fini de couper les ongles à Michka.

— Maintenant fais-nous la lecture, dit Michka.

Olga Alexandrovna s'en alla dans sa chambre, s'étendit sur son lit. Les yeux de Lioubov Pimènovna étaient durs. Elle n'alla nulle part. Elle assit auprès

d'elle, sur le banc, Lissa et Michka, prit le livre, marqué au passage où ils avaient arrêté la lecture la veille. Elle lut :

« Le père et le fils travaillaient dans la mine. Motka, le petit rouquin, aidait son père au travail. Le père et le fils étaient couchés sur le dos et abattaient le charbon avec des pics. Au-dessus de leurs têtes était suspendu un fanal terne, enveloppé d'un filet serré de fil de fer, qui le garantissait contre l'inflammation du grisou. Et tout à coup retentit dans la mine un fracas effrayant, qui ébranla l'intérieur de la terre. Le père tendit l'oreille, se releva à demi jetant son pic et écoutant le bruit. Motka le petit rouquin se serra contre son père. La terre tremblait autour du père et du fils. Le père rampa en hâte vers la sortie, le fils le suivit en rampant. Et tout à coup une masse de terre, tombant d'en haut, s'abattit sur le père et l'ensevelit. Motka le petit rouquin se précipita au secours de son père. La terre continuait à se déverser d'en haut. Le petit garçon s'efforçait avec ses faibles petites mains, de dégager son père. Il pleurait et suffoquait. Ses ongles se cassaient... »

— Il ne faut pas, dit Michka, il ne faut pas lire plus loin.

— Pourquoi?

— Ça me fait peur, comme ils ont été enterrés, il ne faut pas, dit le garçonnet, et son visage avait une expression éperdue.

Dans le jardin des pommes mûrissaient. Michka était assis immobile, pieds nus, cheveux ébouriffés, yeux bleus. Lioubov Pimènovna mit la main sur la tête de Michka. Michka baissa les yeux à terre. Il posa sa tête sur les genoux de Lioubov Pimènovna. Il montait du jardin une odeur de terre tiède. Lioubov Pimènovna caressait les cheveux de Michka. Les yeux de Lioubov

avaient cessé de voir. Elle comprenait comment l'enfant voyait l'étouffement de la mine, des ténèbres, de l'épouvante, et elle comprenait qu'il se blottît contre ses genoux, pour sentir une chaleur humaine. A cette heure, on avait déjà enseveli Marie Sadykova dans la terre. Sa mère, à cette minute, était de cœur avec Marie Sadykova. Lioubov Pimènovna vit les ténèbres de la tombe. Le soleil lui sembla noir. Tous les sons disparurent.

A cet instant, le portillon de la rue grinça et battit. Par les camomilles de la cour arriva Poltorak. Dans la terre des tombes, les hommes sont attaqués par les vers. Poltorak allait par l'herbe verte de la cour, tous les sons avaient disparu, le soleil semblait noir, Lioubov Pimènovna soudain, d'un seul coup, oublia et le petit Michka, et sa mère, et le jardin, et la terre. Elle courut vers Poltorak, lui posa ses mains sur les épaules, laissa tomber sa tête sur la poitrine de l'aimé.

— Tu es venu, souffla-t-elle. Tu es venu! J'ai tant de peine!

— Oui, je suis venu, dit-il tout bas, lui aussi. Pour toujours!... pour toujours, répéta-t-il, et il lui arriva quelque chose d'inattendu, qui eut lieu hors de sa volonté, qui lui fut transmis sans doute par Lioubov Pimènovna, le soleil devint noir et tous les sons disparurent, la tête lui tourna, ses pensées sombrèrent.

Poltorak glissa par terre, sur les genoux, aux genoux de Lioubov. Il embrassa les genoux de Lioubov. Sa volonté s'avérait impuissante, ses pensées tombaient comme si son cerveau eût glissé. Lioubov le retenait par les épaules pour qu'il ne tombât pas. Il s'affaissa par terre. Michka aidait Lioubov Pimènovna à retenir Poltorak. Michka était très grave.

Persone n'entendit chanter une seconde fois le por-

tillon, poussé par l'okhlomone Ivan Ojogov. L'okhlomone resta de côté, près de la clôture.

Les yeux de Lioubov Pimènovna se noyaient de bonheur et de sacrifice.

Les têtes des deux chiens se glissèrent hors des orties et des bardanes de l'étuve.

— Pour toujours, murmura Poltorak. Ce n'est rien, une bêtise. Je vais me relever tout de suite.

Il se souleva, s'accrochant à Lioubov Pimènovna.

— Micha, apporte de l'eau, dit Lioubov Pimènovna.

— Oui, de l'eau, répéta Poltorak.

Poltorak fit un pas mal assuré. Lioubov Pimènovna le mena dans le jardin sur le banc où un instant auparavant elle était assise avec Micha. De tout son être elle se serrait contre Poltorak.

— Tu t'es libéré, tu aimes, tu es venu, dit-elle.

— Tu te souviens, tu écrivais sur les femmes de pierre de la steppe..., commença Poltorak, puis il s'interrompit. — La tête me tourne, je n'ai pas dormi de la nuit... Je vais m'en aller, je ne suis pas maître de moi. Je vais rentrer à l'hôtel. J'ai besoin d'aller aux chantiers. Ton père y est. J'ai un ami anglais, ses yeux sont durs comme ses semelles, des yeux de cuir.

— Que dis-tu, Evguénii? Tu ne vas aller nulle part, dit Lioubov Pimènovna. Mon père est aux chantiers, je le sais, il ne vient jamais chez nous, s'il veut, il viendra lui-même. Tu es venu, il faut que tu me dises tout. Il y a un grand malheur chez nous, pour maman, c'est aujourd'hui qu'on enterre la femme de Laszlo. Parle. Où sont tes enfants?

— Tu es communiste?

— Oui.

— Tu seras à moi?

— Oui.

— Tu crois à la Révolution?

— Oui. Où sont tes enfants?

— Il y a une grève aux chantiers. Tu connais Iakov Karpovitch Skoudrine et les Bezdiètov, les marchands d'acajou? Ce n'est rien, une bêtise, je ne dis pas ce qu'il faut...

— Où sont tes enfants?

— Mes enfants? Je ne les ai pas, ils sont à Moscou.

Micha apporta de l'eau. Poltorak but. Lioubov Pimènovna tenait Poltorak dans ses bras. Au jardin les fruits mûrissaient, le soleil tombait sur les arbres. Ni le soleil, ni Micha, ni le monde n'existaient. L'okhlomone Ivan était debout près de la clôture du jardin, il grimaçait et se crispait, les mains sur la clôture et la tête sur les mains. Micha s'en alla près d'Ivan Karpovitch. Sur la terrasse apparut Lissa suivie de sa mère. Le monde se figeait dans le silence.

— Je vais m'en aller, dit Poltorak, je ne savais pas comment tu m'accueillerais. Je ne savais pas que tu étais ici.

— Comment, tu ne savais pas que j'étais ici? demanda Lioubov Pimènovna.

— Non, ce n'est pas cela, ce n'est pas cela, je ne savais pas que tu m'accueillerais ainsi, je ne savais pas si je te trouverais ici... Je vais m'en aller, je reviendrai ce soir, dans une heure, j'ai besoin d'être seul, je vais rentrer à l'hôtel. Il faut être pur! — Poltorak se leva et s'enfonça dans le jardin. — Non, ce n'est pas par ici. Conduis-moi. Je reviendrai, Lioubov, je reviendrai, pour toujours.

Poltorak s'enfuit vers le portillon. Lioubov Pimènovna ne comprenait pas. Le chien Arap aboya. Poltorak ne s'arrêta pas au portillon, ne dit pas adieu, partit en courant. Le portillon chanta et battit avec

fracas. A ce bruit du portillon, le monde revint à sa place, la clôture du jardin, les arbres, la mère sur la terrasse avec ses mains souillées de terre, qu'elle avait oublié de laver, le ciel, Micha, Ivan Karpovitch.

Ivan Karpovitch grimaçait et se crispait. Ivan Karpovitch barra la route à Lioubov Pimènovna.

— O ma claire demoiselle, camarade Lioubov Pimènovna! gémit d'une voix douloureuse Ivan Karpovitch. Il ne faut pas, il ne faut pas! Je vous le dis, il ne faut pas! Ne l'aimez pas! Il est venu et ne s'est même pas arrêté, et il a couru à l'hôtel, et à l'hôtel il a une fille qu'il a amenée de Moscou avec lui, toute fardée, elle l'attend là-bas. Ma demoiselle chérie, camarade Lioubov Pimènovna, pleurez! C'est un démon, il veut avec mon sale frère Iachka faire sauter le monolithel... Exultez, camarades, des hommes se sont levés pour la défense de l'honneur, du communisme, de la vie généreuse!... et vous, pleurez, Olga Alexandrovna, et toi aussi, Michka!...

— Qu'osez-vous dire! cria Lioubov.

— Ivan Karpovitch, que dites-vous là! cria Olga Alexandrovna indignée, et elle marcha sur l'okhlomone avec un regard qui implorait pitié.

L'okhlomone porta les mains à la poitrine, se crispant.

.
La ville de Kolomna, qui maintenant s'en allait en guerre, est une ville de Nicolas I^{er}, car depuis le temps de Nicolas I^{er}, Kolomna se mourait. L'hôtel de la rue d'Astrakhan saluait d'une agonie cossue et nicolaïenne, parmi d'autres maisons également de pierre et solidement assises sur la terre. Les chambres de l'hôtel regardaient Kolomna de leurs meurtrières mi-aveugles de bastions. Sur la place en face des chambres se mou-

raient les ruines du kremlin; dans l'ancienne rue de la Noblesse, au kremlin, le muséologue Griboïèdov buvait la nuit de la vodka avec le Christ, quant à la rue d'Astrakhan, rue de pesantes maisons et de sombres portes cochères, elle s'édifiait en files d'enseignes, organisant la guerre que menait la Russie. La terre déclinait vers le soir, les corneilles au-dessus de la ville éparpillaient le jour en lambeaux, âmes de destruction, et les cloches cessaient de gémir, pleurs des temps anciens. Au coucher du soleil, le vent se leva, apporta des nuages, la terre grisailla et la pluie tomba, annonçant août. C'est ainsi que soudain, d'un seul coup, pour un rien, arrive le printemps ou arrive l'automne, insensibles encore dix minutes plus tôt.

Poltorak semblait très petit sous les tombes nicolaïennes des maisons. Poltorak épaulait les temps anciens de Kolomna. Il allait très lentement, butant aux enseignes rouges. Les rues étaient désertes avant la pluie, Poltorak butait aux rues.

Nadiejda Antonovna était étendue sur le lit, quand Poltorak entra dans le silence de bastion de la chambre.

— C'est une cochonnerie, dit Nadiejda Antonovna, vous m'avez invitée pour me montrer les chantiers, pour que nous soyons ensemble, et vous êtes tout le temps parti quelque part, à me laisser seule.

Poltorak se versa du vin et ne répondit rien.

— D'ailleurs, c'est drôle, cette solitude. Ce tombeau de l'hôtel, ce hurlement antique au-dessus de la ville, cette antique place, c'est tout à moi. J'ai vu je ne sais quelles antiques funérailles. Le cortège est passé sous les fenêtres. Devant on portait le cercueil, et derrière, en rangs, marchaient des femmes, plus d'un millier. Dis, cette antique place, ce hurlement antique des cloches, et ces femmes antiques, ces prolétaires! Je

les regardais, elles sont faites de pierre, ces matrones. Ces visages bronzés, ces mains violâtres, couleur de prune, elles n'ont rien de la femme blanche. Elles portaient des vêtements qui ont mille ans d'âge, mouchoirs de tête et jupes bariolées. Elles allaient pieds nus. Elles sont antiques, ces matrones. C'était une procession de Scythes, ayant une antiquité d'âge. Devant on portait un cercueil, quelle antiquité enterraient-elles, marchant derrière ce cercueil, ces femmes en jupes bariolées et en silence? J'ai passé la journée à sommeiller et à réfléchir. — Nadiejda Antonovna était à moitié vêtue sur son lit, elle se leva, jetant sur ses épaules un léger peignoir, but du vin, s'assit près de la fenêtre. — Chez Ostrovski et Gogol, la fenêtre provinciale joue le rôle de lieu de l'intrigue, comme, à Moscou la soirée en société, et c'est vrai que c'est une chose très curieuse que ce journal du temps qu'est la fenêtre, Je ne t'ai pas dit, Evguénii... Je comprends bien que ces femmes ensevelissent l'antiquité. Je ne sais pas encore, mais il me semble que c'est ainsi, je sais mal ce que c'est que la morale, ou bien j'en ai une à moi. Devant ces funérailles, je me disais que quelqu'un là est mort, mais moi je vais avoir un enfant et je ne saurai pas qui est son père, il y en a eu plusieurs, et je suis enceinte. Et peu importe qui est le père. C'est ma morale à moi. Je suis mère, et c'est très antique. Ce mort qu'on enterrait, que je ne connais pas, peut-être est-il ce qui m'a donné le droit d'avoir un enfant sans savoir qui est son père. Il y en a eu plusieurs par qui j'ai pu être enceinte.

— On enterrait la femme de l'ingénieur Laszlo, qui s'est pendue hier matin, dit d'un air sombre Poltorak.

— Elle s'est pendue? pourquoi?

— Je ne sais pas. Tu ignores qui est le père de ton enfant? Tu ne sais pas quelle antiquité enterraient ces femmes? c'est nous qu'elles enterraient, toi, moi, notre civilisation!...

— C'est pire pour mon enfant.

Poltorak s'assit auprès de Nadiejda Antonovna.

— Que veux-tu dire, Nadiejda? dit-il. Tu as dormi, moi j'ai veillé. C'est nous qu'elles enterraient. Oui, c'est pire pour ton enfant, parce qu'elles l'enterraient, lui aussi. Mais peu importe. J'ai mal dormi et ce n'est pas effrayant, dans l'insomnie on voit des choses incompréhensibles, fantastiques, comme cet enterrement. Toi, tu lis le journal du temps. Nous aurons une nuit de festin en temps de peste, à la Hoffmann, au milieu du cercle de fanions dont je te parlais ce matin. Je suis tout à fait, tout à fait malade. Je délire. J'ai parlé aujourd'hui avec des ouvriers, ils me frappaient sur l'épaule comme à un imbécile, et c'est eux qui sont le Hoffmann par qui est empoisonnée notre réalité.

On frappa à la porte. Un facteur entra.

— Un télégramme.

Le télégramme portait :

« Vièra morte te disons toutes deux sois maudit misérable ».

.....
 A Moscou, rue Vladimir-Dolgouki, dans l'appartement d'Evguénii Evguénievitch, régnait majestueusement l'acajou, un ordre sévère, le silence. L'appartement de la Jivodiorka était un « foyer ». Dans le cabinet, sur la table de travail, des chandeliers de bronze et les naïades d'un encrier, également de bronze, écrasaient la table. Dans ces chandeliers brûlaient des

bougies. Sur le divan Paul I^{er} du cabinet agonisait Vièra Grigorievna. Les rideaux protégeaient le silence. Et une autre bougie brûlait sur un guéridon près du divan, parmi des médicaments. Sur le guéridon se trouvait aussi une sonnette d'argent du temps d'Alexandre I^{er}.

Vièra Grigorievna était seule. Ses yeux étaient fermés. Un silence tranquille se figeait dans le cabinet, dans la nuit immobile. Vièra Grigorievna, belle, était étendue immobile, très calme, ses mains reposaient sur la couverture. Et alors elle sonna, atteignant d'un long effort la sonnette, sans ouvrir les yeux, elle sonna faiblement. Sofia Grigorievna entra, une bougie à la main, en peignoir. La sœur aînée, paraissait beaucoup plus exténuée et bouleversée que la cadette.

— Tu as sonné, Vièra.

— Oui, je vais mourir, Sofia. Je sens entrer en moi la mort. — Vièra Grigorievna parlait d'une voix sans timbre, d'un chuchotement profond, remuant à peine les lèvres. — Je ne suis déjà plus de ce monde. Jépense sans émoi que c'est maintenant la dernière fois de ma vie — elle répéta, butant à ce mot — de ma vie que j'ai touché cette sonnette.

Le visage de Vièra Grigorievna restait très calme, elle n'ouvrait pas les yeux, ses lèvres remuaient à peine. Elle se tut. Sa sœur s'inclina sur elle, les lèvres de sa sœur se tordaient dans un spasme de douleur. Elle posa sa bougie sur le guéridon près du divan et l'éteignit. La lueur de la bougie agonisante glissa sur le visage de la mourante, Vièra Grigorievna eut un sourire à peine perceptible.

— Appelle Evguénii, il est ici, je l'entends, souffla Vièra Grigorievna.

— Il n'est pas là, il est parti pour Kolomna où il

avait affaire, répondit Sofia Grigorievna avec un regard circulaire dans la pièce.

Sur la table de travail brûlaient des bougies, elles achevaient de se consumer, oubliées après le docteur, qui n'écrivait plus d'ordonnances. Sofia Grigorievna se releva pour aller éteindre les bougies, mais Vièra Grigorievna l'arrêta, de nouveau elle murmurait et souriait. Sofia Grigorievna se pencha sur sa sœur.

— Tout est effrayant la première fois, tu entends, Evguéniï? C'est toi qui l'as dit, tu avais tort. Qu'as-tu fait, Evguéniï, qu'as-tu fait? tu ne m'aimes pas, est-ce que tu peux m'aimer? J'ai honte devant Sofia, j'ai honte devant le monde entier... Je t'ai réveillé, tu dormais, il y a si longtemps que je t'appelle...

Sofia Grigorievna se pencha plus près encore sur sa sœur. Vièra délirait.

— Tu disais, Evguéniï, que les vertus, la fidélité la justice, que tout cela n'est rien devant le zéro de la mort, — non, tu avais tort devant les vivants, devant Sofia et tes enfants. C'est une infâmie, que je me sois livrée à toi, mourante, morte, c'est une infamie, ce que tu as fait de moi, Evguéniï, mon aimé... et c'est une infamie, que je pense à toi comme à un mâle...

Sofia Grigorievna cria :

— Vièra, tu délirés, cesse, que dis-tu là!

Vièra Grigorievna ouvrit les yeux. Son regard devint sensé, attentif, sans rien de torpide.

— Non, je ne délire pas, Sofia, dit-elle à haute voix, fermement, durement. Je vais mourir, Sofia. Et ce n'est point du délire : dans le train Evguéniï Evguéniévitch m'a prise, tu comprends ce que je veux dire. Je n'ai même pas honte pour moi, je suis au néant; j'ai peur pour ta vie, Sofia, pour ton honneur. C'est un

lâche et un voleur. Dis-lui qu'il est un misérable. J'ai peur pour toi.

Vièra Grigorievna ferma les yeux, perdant le souffle. C'était dans l'immobile minuit. Sofia Grigorievna reprit ses esprits à l'heure où la terre traversait les heures de midi. Elle ne comprenait pas le temps. Les bougies sur la table de travail et près du divan étaient consumées, l'odeur même en avait disparu. Vièra Grigorievna était morte. La sœur vivante avait laissé tomber sa tête sur la poitrine de la sœur morte.

Et la première chose que fit Sofia Grigorievna en revenant à elle, ce fut d'écrire le télégramme et de le porter au bureau de poste. Sur la Jivodiorka la pluie tombait, l'asphalte des trottoirs réfléchissait les maisons, et les maisons, reflétées dans l'asphalte, étaient semblables à des ombres platoniciennes, les maisons authentiques dans les rues authentiques étaient des idées. La pluie entourait Moscou d'une bouillie humide de nuages. Des hauts-parleurs hurlaient monstrueusement un *hopak* russe.

La mort!... Il y a eu un être humain, il y a eu la petite fille Vièrotchka, il y a eu la lycéenne Vièra, il y a eu l'élève du conservatoire de Moscou Vièra Sélichtchéva, il y a eu l'actrice estimée des théâtres provinciaux Vièra Polévaïa, il y a eu l'enfance, la jeunesse virgine, les vingt-sept ans féminins, il y a eu les examens de catéchisme, où l'on demandait au hasard les dix commandements, il y a eu la médaille d'or, il y a eu la fable de Krylov *La grue et le héron* à l'examen d'entrée du Conservatoire, il y a eu le premier début, sous le nom de Sofia Famousova, dans un spectacle d'amateurs de petite ville, il y a eu ces inévitables, le premier applaudissement, le premier baiser, le premier abandon, il y a eu tout cela!... Et quand l'être humain

meurt, on le porte au Couvent Novo-Diévitichii, à Vagankovo, on l'enfouit dans la terre, abandonnant le cadavre humain à la lenteur des vers, ou bien on l'emporte au Couvent Donskoï, et on le brûle au four crématoire. — Et c'est alors, au crématorium, que l'être humain doit éprouver les dernières crispations humaines. Dans le four crématoire, à la température de deux mille degrés Réaumur, en deux minutes sont réduits à rien le cercueil et les vêtements du défunt, il ne reste que le cadavre nu, et l'être humain nu commence à se mouvoir : les jambes du mort se replient sous lui, ses mains remontent vers son cou, sa tête se rétracte dans ses épaules. Si un homme vivant se met au judas par lequel on voit comment deux mille degrés Réaumur anéantissent un être humain, ses nerfs se brisent, ses cheveux blanchissent, et les dernières crispations humaines lui semblent violer la mort. Le mort prend des poses impudiques, et au bout d'un quart d'heure il ne reste d'un être humain qu'une poignée de cendres. Mais dans la terre, les vers fouissent l'homme, comme l'homme les catacombes. — Il y a eu un être humain, il y a eu une fillette, une jeune fille, une femme, l'actrice Vièra Polévaïa, des joies, des peines, des succès, des offenses, des orgueils!...

Le petit Michka avait eu peur du sort de Motka le petit rouquin. Les enfants pensent seulement par images concrètes, comme les artistes. Après l'heure où Lioubov Pimènovna lui avait lu l'histoire de Motka le petit rouquin, Michka était longtemps resté dans le jardin, connaissant par le soleil le froid des puits de mine. Puis, avec Alissa, il s'en alla à la Kolomenka, vers la tour de Marina Mnichek.

Lioubov Pimènovna avait étudié l'histoire, et l'his-

toire des traditions rattachées à la tour de Marina. Les traditions racontaient que dans cette tour de forteresse du kremlin, haute, angulaire, élancée et sourde, avait péri Marina Mnichek. Les chroniques savent que Marina Mnichek, avec Ivan Zaroutski et avec son fils Vorionok¹, en se retirant de Moscou, prirent Kolomna et la pillèrent, la tradition disait que Marina cachait dans cette tour d'angle du kremlin ses richesses, Michka voyait ces richesses comme dans les contes de Schéhérazade. Les chroniques savent qu'Ivan Zaroutski et Vorionok, qu'on appelait aussi Voronionok², furent livrés par les cosaques et exécutés à Moscou sur la Place Rouge, mais les chroniques ont perdu la mort de Marina. Et la tradition affirme que Marina Mnichek était sorcière, qu'elle se changeait en corneille et volait au-dessus de la Russie, portant la destruction. La tradition raconte avec tous les détails comment les fonctionnaires, le voïévode de Kolomna Danila et les popes avec leur évêque, ayant découvert que Marina se transformait en corneille, vinrent un jour à la tour de Marina, la surprenant dans son sommeil, et aspergèrent les fenêtres, les meurtrières et les portes d'eau bénite, pour que Marina ne pût pas s'envoler corneille de la tour. Et le voïévode et les autres commirent là une faute, parce que Marina ne dormait pas dans la tour à l'heure de l'aspersion d'eau bénite : c'était seulement le corps de Marina qui reposait dans la tour, et son âme volait corneille au-dessus de la Russie. Depuis ce temps et jusqu'à nos jours l'âme de Marina

1. Sur *Marina Mnichek* et *Zaroutski*, voir la note p. 36. — *Vorionok* (« le petit Vor ») était le fils de Marina et du faux tsar Dimitri, surnommé *Vor*, c'est-à-dire le chef des bandes de *vory* (criminels, hors-la-loi) qui appuyaient ses prétentions au trône de Moscou (1609-1610) (Trad.).

2. « Petite corneille » (*vorona*, corneille). (Trad.).

vole, corneille au-dessus de la Russie, elle ne peut pas se réunir à son corps, tombé en poussière depuis longtemps. Toutes les corneilles au-dessus de la Russie sont les âmes de Marina.

Michka connaissait cette légende et avait peur de le tour.

Michka ne savait pas que cette tour avait été le lieu des rendez-vous malheureux de Rimma Karpovna.

Les enfants ont des conceptions différentes de celles des grandes personnes. Michka savait que cette tour des grandes personnes. Michka savait que cette tour de briques, haute, âpre, sourde, était une femme, une jeune fille, une guerrière, de même que Michka savait que le feu pousse comme l'herbe, mais très vite. Michka avait peur du mystère de la tour.

Le jour était ensoleillé. Le pied de la tour était envahi de sureau rouge. Des pierres de la tour montrait une odeur de poussière et de chaleur. Il faisait transparent, désert et silencieux. Un sentier menait aux ruines des murs, à la cour du cloître et à l'entrée de la tour, le sentier était envahi de bardanes et d'orties. Puis c'était de nouveau la chaleur, l'espace et le silence. Michka prit Lissa par la main. Les enfants regardaient devant eux, concentrés. Dans l'obscurité de l'entrée de la tour cela sentait la déjection humaine. Il y avait là un tas de bois. Une lumière flétrie et trouble tombait d'en haut. Au-dessus de l'entrée, au soleil, volaient de grosses mouches vertes, elles bourdonnaient, soulignant le silence. Le tas de bois sentait la pourriture chauffée. Les enfants s'arrêtèrent en silence, très attentifs et concentrés. En haut, sur une poutre pourrie, vestige de l'étage supérieur ruiné, perchaient de petits hiboux. Michka lâcha la main de Lissa, grimpa sur le tas de bois, pieds nus et nez en trompette.

Ici, en deçà du mur du kremlin, dans le désert du

sureau et des herbes folles, tout était très simple, torride, vaste et silencieux. Il n'y avait rien de mystérieux.

Les enfants demeuraient, primitifs.

.....
— Que dit ce télégramme? demanda Nadiejda Antonovna.

Evguénii Evguénéivitch ne répondit pas.

— Tu connais l'odeur du sang, Nadiejda? cria-t-il sans forces. Celui qui sait mourir doit savoir tuer aussi, or le meurtre est une saleté, une infamie!...

— Mais tu disais toi-même que tout est fondé sur le sang, tout, jusqu'à la couche d'amour.

— Oui, je parlais bien de sang, mais il y a le meurtre dépourvu de sang, tu entends, dépourvu de sang, jaune, sérieux, statistique, réduit en chiffres! Les ouvriers à la conférence d'entreprise m'ont dit que j'étais superflu, jeté par-dessus bord, tué sans verser de sang! — les mots de Poltorak se bouscullaient. — J'ai reçu un télégramme, il faut que je m'en aille. La pluie murmure, c'est de la pluie, effectivement! On peut tuer sans verser de sang, on peut tuer avec des baisers et avec l'amour, et avec le mensonge, on peut être son propre voleur. Tu ne veux rien savoir, Nadiejda, mais moi, je suis russe, moi, je suis nationaliste, disciple de Soloviev, moi, je voulais mourir pour ma Russie, et les chantiers, ce sont des moujiks russes qui y travaillent, ces digues, ce sont des roubles et des mains paysannes russes qui les élèvent, et le socialisme, c'est la sympathie de l'un pour l'autre, comme me le disait Syssoiev. As-tu vu quelquefois comme déchire l'amonal, quand il explose inopinément et malencontreusement, comme volent les têtes humaines mêlées au sable, aux bottes et aux pierres? As-tu quelquefois entendu dire que les

ingénieurs-hydrauliciens redoutent l'eau, parce que l'eau est d'une inconcevable puissance?... Mais enfin, je suis Russe, moi!... mais enfin, j'ai rêvé de messianisme de la Russie, moi!... je suis Russe, moi!...

Nadiejda Antonovna se leva du rebord de la fenêtre, s'approcha de la table, se versa du vin et le but. Poltorak était debout au milieu du bastion, le télégramme à la main. Il tenait le télégramme en l'écartant de lui, comme si de le toucher il avait pu se brûler. Les yeux de Poltorak ne regardaient nulle part. Nadiejda Antonovna s'étendit sur le lit, une main derrière la tête.

— Il me semble que nous délirons tous les deux, Evguénii, dit Nadiejda Antonovna. Ecoute donc, à quoi j'ai pensé aujourd'hui. Je te parle d'antiquités et de siècles, mais toi tu prends cela pour des images. Je ne sais pas encore exactement... Tu n'es pour rien là-dedans, toi. Je pensais à moi-même. Les funérailles de temps antiques que j'ai vues à la fenêtre sont les funérailles de mon enfant, dis-tu, je n'en sais rien. Tu parlais de loups. Il y a un droit des loups, j'ai lu cela dans Brehm, les loups mangent leurs vieux parents quand ceux-ci sont décrépits, parce que les vieux se sont écartés par leur décrépitude et par leur ruine morale des lois de l'égalité, et la nature ne tolère pas l'inégalité des forces. Tu l'as dit, nous sommes comme les loups.

— Oui, comme les loups. Tu te souviens, je rêvais à Sainte-Sophie¹, à la croix sur elle?...

— Bien. Jamais, pas une minute l'homme ne peut dire qu'il est réellement ce qu'il est à cette minute unique. Les hommes ne soupçonnent pas comme ils s'hypnotisent. Les hommes peuvent être hypnotisés

1. Sainte-Sophie de Constantinople, convoitée par les panslavistes de la Russie tsariste (Trad.).

pour l'infamie ou pour la générosité, non pas par des hypnotiseurs, mais par la société humaine. Les loups sont soumis à l'égalité des forces. Je n'ai jamais aimé. Ce qui a captivé mon attention, c'était ce que je ressentais, et moi-même. J'ai choisi des hommes divers, pour connaître tout. Je ne réponds que de moi et par moi. Je ne veux aucune obligation de vous, hommes. et je n'ai pas besoin de pantoufles. Et j'enfante, comme enfantent les louves. Tu crois que cela existe, la Russie nationale? cela n'existe pas. Je ne soupçonnais pas quel bonheur c'est d'être mère, d'enfanter, d'allaiter. Et mon mari, ce sera le monde, et pas du tout le monde dissimulé derrière les fanions dont tu parlais ce matin. Le monde est grand, mais il est plus petit que cet enfant qui, à ce qu'il semble, est en moi. Et le monde est très grand, la vie est très grande, elle est tout autour, je ne me reconnais pas en elle, mais je ne la crains pas, ainsi m'a éduqué la Révolution, je crois à la vie, et je suis tranquille. Je comprends seulement ce qui me concerne. Je ne me ferai jamais avorter. Dis-moi que j'ai raison, d'avoir décidé d'enfanter.

— Où est donc la Russie? Où sommes-nous donc? cria Poltorak.

De nouveau on frappa à la porte. Le temps avait coulé en pluie, quand on frappa à la porte, Nadiejda Antonovna était étendue sur le lit. Sur la table, près du lit, se trouvait une bouteille de vin. Nadiejda Antonovna n'arrangea pas son peignoir.

— Entrez! dit Nadiejda Antonovna.

Sur le seuil parut Lioubov Pimènovna Polétika, en imperméable de caoutchouc, en mouchoir de tête rouge. Elle jeta un regard à Poltorak et salua Nadiejda Antonovna.

— C'est ici qu'est descendu Evguénii Evguéniévitch

Poltorak? demanda Lioubov Pimènovna à Nadiejda Antonovna, comme si Poltorak n'avait pas été dans la pièce.

— Oui, c'est ici, répondit Nadiejda Antonovna.

— Dans cette chambre?

— Oui.

Lioubov Pimènovna eut une hésitation.

— Et vous aussi, vous êtes descendue ici? demanda-t-elle presque bas.

— Oui, ici. Je suis sa maîtresse, répondit Nadiejda Antonovna.

Lioubov Pimènovna ne quittait pas le seuil.

— Que faut-il lui transmettre? demanda ironiquement Nadiejda Antonovna.

— Excusez-moi... Dites-lui que sa fiancée est venue le voir, Lioubov Polétika. Simplement... rien de plus. Et dites-lui encore, s'il vous plaît, que je ne l'attends pas. Pardonnez-moi.

— Bien, je le lui dirai, répliqua gaîment Nadiejda Antonovna.

Lioubov Pimènovna salua et sortit.

Poltorak était resté debout, sa dépêche à la main, au milieu du bastion. Nadiejda Antonovna prit un livre pour lire. Le bastion fit silence.

— Evguéniï Evguéniévitch, dit Nadiejda Antonovna, votre fiancée Lioubov Polétika est venue vous voir, elle m'a priée de vous dire qu'elle ne veut pas vous voir. Je regrette beaucoup, si j'ai fait obstacle à votre bonheur. Je ne suis pas jalouse, mais je n'aime pas les petites saletés et les situations bêtes.

— Je vais m'en aller, Nâdia, je ne reviendrai pas. J'ai reçu un télégramme. — Poltorak délirait. — Je vais m'en aller, Nâdia, je ne reviendrai pas.

— Mais non, pourquoi donc? reprit Nadiejda Anto-

novna sans quitter son livre. Vous avez bien dit que ce bastion est l'endroit où les loups sont rabattus, cernés par les fanions. Allez où vous avez affaire, et puis revenez ensuite parmi les loups.

Les porteurs d'eau par les rues d'enseignes, avec leurs carioles et leurs haridelles, distribuaient dans la nuit l'antiquité de Kolomna. Kolomna saluait d'une agonie cossue et nicolaienne, avec les chambres d'hôtel. Les corneilles au-dessus de la ville, âmes de Marina Mni-chek, s'étaient tues. La pluie coulait.

Et ce qui suivit ne fut plus pour Poltorak qu'un délire, dans ce soir de sa perte. Le cocher rejeta de côté Kolomna, poussant devant Poltorak la maison de Iakov Karpovitch Skoudrine. Iakov Karpovitch, surgissant derrière la frégate à alcool, sur les épaules des frères Bezdiétov, parla par les yeux de Sherwood : « à cette nuit! » et les frères Bezdiétov se dressèrent comme un mur, prêts au meurtre, dans ces mots : « à une heure du matin! » aussi durs que les mots prononcés à Moscou par Sherwood, dans la dureté des yeux de Sherwood : « C'est dit? » — « Oui c'est dit! ». A la conférence d'entreprise, Poltorak avait vu comment se refaisait la géologie des rapports humains, comment son œuvre à lui agonisait et naissaient de nouvelles forces, et Poltorak éperdu avait demandé au vieux Skoudrine : peut-on tuer un homme? — le vieux fou avait parlé de folie, de pureté, de conscience et de mémoire, il avait déliré sur la folie, le fou moscovite Ivan Iakovlévitch, « pas de mangeaille, pas de travail », — oui, une canaille peut tuer, mais tous les fous ne sont pas des canailles. La frégate à alcool était pilotée par des Bezdiétov, qui avait arrêté le temps avec l'étaim de leurs yeux dans la frégate voltairienne du XVIII^e siècle et de l'acajou.

Les frères s'étaient incorporés à l'acajou. Aux fenêtres volaient vers la flamme des papillons de nuit; dans les ténèbres, au delà des fenêtres, murmurait la pluie : Poltorak était un papillon de nuit à la flamme de l'acajou des Bezdiétov. Le vieux s'affairait autour de Poltorak, piétinait comme un pigeon, soutenant sa hernie par sa braguette, ses yeux larmoyaient de ses quatre-vingt-cinq ans, bouffis, enflés, verts comme du sérum sanguin décomposé, effrayants et répugnants. Poltorak dans son délire comprenait qu'avec Iakov Karpovitch seul il pouvait être sincère et naturel, tel qu'il était réellement, en dehors des calculs de probabilités de Nadiejda. Les Bezdiétov avaient dit durement, l'écrasant de l'étain de leurs yeux : à une heure du matin près du pont de bateaux de Galoutvine, et c'est alors qu'à la fenêtre avait surgi des ténèbres pluvieuses l'okhlomone Ojogov; le fou qui n'avait pas oublié l'honneur et n'avait pas perdu la conscience. Ils avaient chassé l'okhlomone, en le menaçant de le rosser. L'okhlomone s'était peureusement englouti dans la nuit. Poltorak pensait-il à cette heure-là comme ceux qu'on tue peuvent tuer aussi par leur mort? mais Poltorak cette nuit-là, sa dernière nuit, savait, savait très bien que la mort peut venir sans qu'il y ait de sang, de même que ce n'est pas seulement sur le sang que s'édifient les constructions.

Poltorak s'en alla de chez Skoudrine vers son délire, vers ces « une heure du matin » « au pont de bateaux » attisés par la nuit, pleins du délire des yeux d'étain des Bezdiétov, aussi pesants que les yeux de Sherwood. Les yeux regardaient du fond du désert des prés, fixaient de l'étain de leur tranquillité une colonne de feu vers le ciel, des cris, de l'horreur et le déferlement de l'eau. Tout autour le cernaient l'absence de forces, le

baiser d'Anatole Kourakine, l'absence de sang, l'absence de foyer, la mort, le vide, la dévastation, l'effroi, la mort dépourvue de sang. Poltorak se préparait pour une heure du matin. Poltorak n'avait pas où aller. Il allait par les confins de la ville, par la berge de la Moskva, près de la tour de Marina, sous le kremlin. Par la descente du kremlin Poltorak déboucha dans les prés. Tout s'était brisé, hier était loin comme l'enfance. La nuit était noire. Devant lui brûlaient les feux des chantiers, chassant les prés dans les ténèbres. Dans les prés qui dans un an devaient disparaître sous l'eau, chantaient paisiblement des cailles. Vièra, Nadiejda, Lioubov, la femme de Poltorak s'appelait Sofia, Poltorak délirait du délire des fous qui tuent. Vièra, Nadiejda, Lioubov ¹, Sofia, Sagesse de Soloviev, délire, il n'y a rien. Tout est fondé sur le sang, et voici qu'est venue l'absence de sang. Vièra est morte de mort exsangue. Nadiejda a dit qu'elle ne sait pas quand elle est vraie, et qu'avec lui elle voulait être une à qui tout est permis, pourquoi? Poltorak était vrai avec Skoudrine. Lioubov est venue pour dire qu'elle s'en allait. Les funérailles de Marie Sadykova se sont conjuguées avec la conférence d'entreprise. Les loups cernés par les tanions de la battue ne savent pas que par la forêt, dans l'aube obscure, ayant déployé leurs fanions, derrière les arbres, dans le silence, se sont postés des chasseurs, pour tuer; et la mort viendra non pas des rabatteurs hurlants, mais de ceux-là qui sont silencieux. Les loups étaient tranquilles, cernés par les fanions et les rabatteurs, tant que les rabatteurs n'avaient pas commencé à crier, à hurler, à hululer; mais les rabatteurs se

1. Ces trois prénoms féminins signifient en russe Foi, Espérance, Charité ou Amour (Trad.).

sont mis à hurler et la vie est restée par-delà les rabat-teurs, par-delà les fanions, — la vie naturelle, la vie ordinaire. Vièra, Nadiejda, Lioubov! La nuit délirait de ténèbres. Poltorak courait par les prés. Devant lui sifflèrent, grognèrent, hurlèrent, gémirent les excavatrices, dans le délire des feux des chantiers. Les excavatrices gargouillaient d'horreur. Sofia, Sainte-Sophie de Soloviev...

Poltorak tomba.

Dans un an, ces prés seraient submergés par l'eau.

.....
 Cette nuit-là l'okhlomone Ivan Ojogov rencontra dans les prés l'ingénieur Poltorak, et le récit revient à cette rencontre. Après avoir quitté Poltorak, reprenant le train de son existence quotidienne, Ivan chemina longtemps par les prés obscurs, au delà de la rivière. sous Gontchary et sous Mitiaïévo, par des sentiers connus de lui seul, derrière les entassements de bois des manufactures, parmi les poutres, le long des docks et des usines. Ivan parlait tout seul, marmottant avec agitation. Il allait à sa briqueterie.

La briqueterie était installée dans les ruines d'une carrière, derrière une ennuyeuse palissade. Ivan se glissa par une fente de la palissade, évitant les fosses envahies d'orties plus hautes qu'un homme. Près du four de l'usine, Ivan Ojogov entra en rampant sous terre, dans la gueule du four, dans une chaleur étouffante et sombre. Par les fentes des parafeux soufflait une lueur rouge. L'air pesant sentait la fumée, le goudron, l'homme mal lavé et le poisson, comme cela sent dans les entreponts des navires. A même la terre, dans ce souterrain, autour de la gueule du four et dans l'obscurité, étaient étendus des loqueteux, envahis par

le feutre de leurs cheveux, les communistes d'Ivan Ojogov, qui avaient un contrat tacite avec la direction de la briqueterie, chauffant sans engagement le four de l'usine, celui dont le feu cuisait les briques, et logeant sans engagement auprès du four; hommes qui avaient arrêté leur temps à l'époque du communisme de guerre, et élu pour président Ivan Ojogov. Le four de cuisson demeurait le foyer du communisme d'Ivan Ojogov, ce souterrain qui sentait la fumée, la glaise et le relent humain. Dans cet antre régnait l'ordre domestique des années du communisme de guerre : sur des cordes séchaient des haillons, de la paille dans les coins servait de lits et de divans, une planche près de la paille tenait lieu de table.

Sur la paille, autour de cette planche faisant office de table, étaient étendus trois hommes, loqueteux au repos, miséreux et faibles d'esprit de la Rous soviétique, Ogniov, Pojarov, Podjogov¹ : Ogniov avait pour idée fixe de correspondre avec les habitants de la planète Mars, à laquelle l'humanité devait de la terre envoyer des fusées, après avoir établi des stations interplanétaires; Pojarov (le fils de Nazar Syssoïev) proposait de capturer tout le poisson adulte de l'Oka et de la Volga, et, en couvrant les frais avec ce poisson, de construire au bout des chemins de traverses ruraux des ponts de fer, dans chaque secteur un nombre de ponts proportionnel à la quantité de poisson prise dans ce secteur; Podjogov élaborait et refaisait chaque jour un projet de réseau de tramways pour le district de Kolomna. Les visages de ces hommes dans l'obscurité rouge du four étaient sinistres, extraordinaires comme l'était, au fait, la vie même de ces loqueteux. Ojogov

1. Trois « noms de guerre » formés, comme celui d'Ojogov, sur des racines évoquant l'idée de feu, d'incendie. (Trad.).

s'assit à côté d'Ogniov, trembla comme on tremble en frissonnant de froid, se réchauffant après la pluie, posa sur la table de l'argent.

— Ils n'ont pas pleuré? demanda Ogniov, tu as fait bonne garde?

— Non, ils n'ont pas pleuré, répondit Ojogov, j'ai fait bonne garde.

Ils se turent. Deux hommes pénétrèrent encore dans l'argile du souterrain, feutrés de barbe et de moustache, en guenilles misérables; ils accrochèrent leurs vestons devant le feu, posèrent sur la planche de l'argent et du pain, s'étendirent par terre, très las. Le plus jeune se mit tout de suite à ronfler. Podjogov et Pojarov dormaient, ronflant également.

— A ton tour, camarade Ogniov, dit Ojogov. A toi d'aller monter la garde.

Couché le visage contre terre dans l'obscurité tiède, l'homme qui s'était arrêté à la fantasmagorie martienne, Ogniov, se mit à envelopper ses pieds de lambeaux d'étoffe, enfila avec effort une capote de soldat, sortit en rampant du souterrain, s'en alla dans les ténèbres de la pluie et des prés. Les autres dormaient. Le plus âgé des nouveaux venus déclara que le lendemain matin il y aurait à décharger une péniche de poutrelles de fer pour les chantiers. Pojarov se réveilla, jeta un regard sur tous ses compagnons, ramassa sur la table roubles et kopeks, et sans plus se vêtir, nu pieds, tête nue, s'éclipsa hors du souterrain. Les okhlomones s'éveillèrent, cherchèrent leurs quarts, s'assirent en cercle autour de la planche. Pojarov revint bientôt, trempé, avec des bouteilles de vodka enfoncées dans la ceinture de son pantalon comme les cartouchières tcherkesses. Le camarade Podjogov distribua la vodka, tous trinquèrent, burent en silence.

— Maintenant je vais parler, dit Ojogov. Voilà que revient l'année dix-neuf. Aujourd'hui les femmes ont élevé la voix pour demander l'honneur et la justice. J'ai causé aujourd'hui avec le professeur Polétika, il paraît qu'il a été le premier mari de la vieille Laszlo; quant à l'ingénieur Poltorak, je viens de le rosser dans le pré... C'est l'année dix-neuf qui revient... Il y a eu certains frères Wright, ils avaient décidé de s'envoler au ciel, et ils tombèrent, s'effondrèrent du ciel, se brisèrent contre la terre. Ils périrent, moi aussi j'ai volé en parachutisme, mais les hommes n'ont pas abandonné l'œuvre des frères Wright, les hommes se sont cramponnés au ciel, et les hommes volent, camarades! Ils volent au-dessus de la terre, comme les oiseaux! Et ils s'envoleront dans la planète Mars, comme le dit le camarade Ogniov.

— Sûr et certain qu'ils voleront, et qu'il y aura des stations interplanétaires, cria un jeune homme dans l'obscurité.

— Attends, Flamme, ne crie pas, Ogniov va revenir de sa faction, il le dira lui-même, continua Ojogov. J'ai été dans notre ville le premier président du Comité Exécutif. Mais en vingt et un tout a été fini, quand on nous a expulsés du parti. Les seuls vrais communistes dans toute la ville, c'était nous, et voilà qu'il n'est resté de place pour nous que sous terre. Maintenant, c'est l'année dix-neuf qui revient, aujourd'hui les femmes ont organisé une démonstration. J'ai été ici le premier communiste, et je le resterai tant que je vivrai. Nos idées reviennent au jour, quelles idées c'étaient!... Nous sommes pareils aux frères Wright.

Le camarade Podjogov versa une deuxième tournée de vodka. Et Podjogov interrompit Ojogov :

— Maintenant c'est moi qui vais parler, président!

Quelles affaires il y a eu, comme on s'est battu! Moi je commandais un détachement de partisans. Nous marchons à travers bois, un jour, nous marchons une nuit, et encore un jour, et encore une nuit. C'est justement là que j'ai décidé qu'il fallait couvrir toute la région de tramways, pour qu'il n'y ait pas d'étapes pareilles à pied. Et voilà qu'à l'aube qu'est-ce que nous entendons? des mitrailleuses...

Podjogov fut interrompu par Pojarov, qui cria d'une voix rude :

— Et comment que tu sabres? Montre voir comment tu tiens le pouce?

— Camarades, dit doucement Ojogov, laissez-moi finir de dire mon idée. Ecoutez ce qu'il y aura. Il n'y aura plus ni Noël, ni Pâques, ni dimanches, ni nuits, ni jours. Les hommes travailleront vingt-quatre heures de rang et toute l'année de rang, sans arrêt. Les jours et les nuits, ce sera la même chose. Les nuits, nous les inonderons d'électricité plus claire que le soleil, et la nuit on vivra comme le jour, les usines, les restaurants, les cinémas, les tramways, les gens...

— Oui, mais comment que tu tiens le pouce en sabrant, courbé ou droit? montre voir!

— Sur la lame. Droit, répondit Podjogov.

— Tout le monde le tient sur la lame. Mais montre voir. Tiens, voilà un couteau, fais voir. Tu ne décapiterais pas un poisson!

Podjogov prit le tranchet avec lequel ils coupaient leur pain, et montra comment il posait son gros pouce sur la lame.

— Ce n'est pas comme ça qu'on sabre! cria Pojarov. Tu t'enlèverais le pouce, tu ne viderais pas un poisson, comme ça!... Moi, je ne tiens pas mon sabre comme ça, je coupe comme avec un rasoir. Fais voir que

je te montre! Tu ne sabres pas comme il faut!

— Camarades, reprit Ojogov, et son visage se défigura d'une douleur insensée. C'est d'idées que nous devons parler, de grandes idées, et non pas de la façon de sabrer. Pour l'instant, ce n'est pas sabrer qu'il faut savoir, mais travailler à l'établi, maintenant c'est la Révolution sans effusion de sang qui vient de commencer, l'édification : et le sang, on doit en avoir peur et honte. C'est par l'honneur que nous devons vaincre, et non pas par les couteaux et par le sang!... Je réfléchis aux choses anciennes, camarades, et aussi aux choses nouvelles. Ce que j'ai roulé par le monde, je n'en parle pas, ce n'est pas la question. J'ai été matelot, j'ai été parachutiste, j'ai été typographe, j'ai été tourneur sur métaux, et toute ma vie j'ai pensé, non pas à me demander ce qui vaut le mieux, tourneur ou typographe, mais à rendre la vie meilleure, et je me suis préoccupé de devenir meilleur et plus intelligent. Il faut absolument respecter l'homme, tandis que maintenant, l'homme, on dirait qu'il ne faut pas le croire! La Révolution s'est dressée pour défendre l'honneur! en vingt et un on m'a chassé du parti, maintenant, c'est l'année dix-neuf qui revient, la justice. Nous devons vaincre par l'honneur, par le travail et par l'esprit, et non pas par les couteaux et par le sang!...

Ojogov fut interrompu par un quatrième, qui cria :

— Camarade Pojarov! tu étais de la troisième division, et moi de la deuxième, tu te rappelles comment vous avez raté la traversée près du village de Chinki?

— Nous, raté? pas du tout, c'est vous qui avez lambiné, et non pas nous!

— Nous, lambiné?

— Camarades! cria Podjogov. Et voilà qu'à l'aube nous entendons des mitrailleuses. Et alors j'ai eu deuil

de mes hommes, mais je les ai menés au combat. Nous avons vaincu cette fois-là, nous avons culbuté les blancs, mais le soir, j'ai compté mes hommes, et... il a raison, le président, il faut construire des routes, des ponts, des usines, le socialisme et les idées!...

— Ecoutez, camarades, je veux parler d'idées!... J'ai été artiste, dans un théâtre ambulant, — y a pas pire — et là, on jouait des rôles généreux, et tout le monde aimait beaucoup les personnages généreux...

Très tard après minuit, tous dans le souterrain près du four dormaient, ces loqueteux qui avaient trouvé le droit de conserver leur honneur dans un souterrain, près du four d'une briqueterie. Ils dormaient affalés en tas, la tête de l'un sur les genoux de l'autre, se couvrant de leurs hardes. Le dernier à veiller fut Ivan Ojogov, leur président. Il resta longtemps étendu près de la gueule du four, sur le ventre, avec un lambeau de papier posé par terre devant lui. Il salivait et rongea son crayon, il voulait écrire des vers. « A la camarade Lioubov Pimènovna Polétika et à son père le camarade professeur » écrivit-il. « Nous avons vaincu par le monde », écrivit-il, et il effaça. « Nous avons allumé au monde », écrivit-il, et il effaça. « Vous qui chauffez vos mains sanglantes », écrivit-il, et il effaça. « Ce qu'il nous faut, c'est du savoir et de l'honneur! » écrivit-il. Les mots ne lui venaient pas. Il resta longtemps étendu, laissant tomber sa tête sur la feuille de papier raturée. Autour de lui dormaient les communistes du contingent du communisme de guerre et de la libération de mil neuf cent vingt et un, hommes dont les idées s'étaient arrêtées, fous et ivrognes, hommes qui, chez eux dans le souterrain et chez eux au travail à décharger des chalands ou à scier du bois, avaient créé la plus rigoureuse fraternité, le communisme le plus rigoureux,

n'ayant rien en propre, ni argent, ni objets, ni femmes; d'ailleurs, leurs femmes les avaient quittés, eux, leurs rêveries, leur folie et leur alcool. Maintenant ces hommes étaient allés travailler aux chantiers, affirmant que l'idée qui animait la construction était leur idée. Dans le souterrain, il faisait très étouffant, très chaud, très misérable. Ivan Ojogov resta longtemps étendu sur la terre. Puis il se releva, bouleversé, il éveilla ses camarades, ceux-ci se retournèrent avec lenteur, grattant le sol en se remuant.

— Camarades! cria Ivan. Je ne dormais pas et je pensais aux femmes. Pensez voir un peu aux femmes, camarades. Je vais aux chantiers, j'ai été à une baraque de femmes. Il y a dans cette baraque soixante et onze femmes, je regarde, on voit tout de suite qu'il y a là soixante et onze chagrins. Les femmes qui y sont se répartissent comme ceci : de mariée, pas une seule, celles qui ont plus de trente ans, ce sont soit des divorcées, soit des veuves, et celles qui ont moins de trente ans, ah, camarades, leurs lèvres sont peintes! Mais quoi, les jeunes, celles qui ont jusqu'à vingt-deux ans, je les laisse, elles ont l'avenir. Les enfants courent sous la table et sous les lits de camp. Et le principal, c'est que quand on regarde ces soixante et onze chagrins, qu'est-ce qu'on voit? elles sont soumises au sort, elles n'attendent rien. Nous avons beaucoup de femmes aux chantiers, mais moins que d'hommes. Et les hommes, imaginez ça, ils les pelotent, ils se fichent d'elles. Il y a surtout des ouvriers saisonniers, charpentiers, terrassiers, manœuvres, carriers, ils vivent en artels¹, et on peut compter que dans chaque artel la cuisinière n'est pas seulement la cuisinière, mais aussi la femme de tout

1. Sortes de communautés d'artisans. (Trad.).

l'artel, c'est pour ça qu'ils la prennent, sinon ils la renvoient. Les sous-ingénieurs et même les contremaîtres, sans parler des dizainiers, invitent les femmes au cinéma, au « coin rouge », aux terrains de culture physique, et puis après, voilà la petite qui court partout, qui pleure, et elle ne pleure pas parce qu'on lui a collé un enfant, mais parce qu'on a foulé aux pieds en elle l'être humain, qu'on l'a abandonnée, elle, être humain. — L'okhlomone Ojogov fit un silence. — Rendez-vous compte! trois terrassiers ont violé une jeune fille, je vois ça d'ici, dans la baraque où elle habite, comme elles ont dû faire la vie, pleurer, je vois ça d'ici, toutes ensemble autour d'elle. L'ingénieur Laszlo, les femmes ne lui ont pas pardonné. Le sort de la femme est dur, elle vieillit plus vite, elle a moins de force, les enfants lui restent sur les bras, et les salaires sont uniformes. Les femmes valent mieux que nous autres hommes. Même les gosses des bureaux, il ne faut pas les juger : ça veut vivre, elle aussi, ça se peint les lèvres, ça se laisse emmener souper à Goloutvine, à la station et puis voilà, toutes les femmes enflent de la même façon. Oui, je suis allé à leur baraque, et j'ai vu d'un seul coup soixante et onze chagrins et tous les chagrins et toutes les lamentations pareilles. Je leur ai dit un mot aux femmes, elles ont pleuré. Les femmes ont eu raison d'agir pour se défendre elles-mêmes.

L'okhlomone Ivan se tut, pensif, la tête penchée sur les genoux. Personne parmi ses communistes ne prononça un mot. Deux d'entre eux sortirent sous la pluie, firent rouler d'en haut des bûches, chargèrent le four. Le souterrain de nouveau se mit à ronfler, dans un sommeil étouffant. Alors l'okhlomone Ivan sortit en rampant du souterrain. Une longue heure restait encore avant l'aube, la pluie se raréfiait, l'air était froid, les

brouillards se levaient. L'okhlomone alla par les confins de la ville, le long des ruines de maisons restées inachevées depuis l'année dix-neuf, il allait à son étuve. La cour envahie d'herbe reposait dans l'obscurité et le silence, de la lumière brillait aux fenêtres des chambres de Lioubov Pimènovna et d'Olga Alexandrovna. Le chien Arap courut à la rencontre d'Ivan, se caressa à ses jambes, lui lécha la main, le précéda vers l'étuve, ouvrit la porte, sauta sur le lit, remuant la queue en bienvenue, appelant son ami auprès de lui. L'okhlomone fit une pause à la fenêtre de Lioubov Pimènovna, le rideau brillait blanc et opaque, l'okhlomone soupira, hocha la tête et suivit le chien dans l'étuve, s'étendit auprès du chien, le prit dans ses bras et s'endormit, après avoir soupiré avant le sommeil. Le chien posa sa tête sur la poitrine d'Ojogov, écouta longuement le silence et la respiration de son ami; ses yeux bruns étaient attentifs. Puis il laissa tomber les oreilles, ferma les yeux et s'endormit à son tour.

C'étaient des amis, l'okhlomone et Arap, éprouvés en fidélité, et aimants. Le chien, qui dans la rue avait l'air d'un ordinaire mâtin, en compagnie de l'okhlomone était intelligent comme un homme, comme un ami, et non un esclave. Arap céda à l'okhlomone, quand l'okhlomone avait raison. Le chien tendait à son ami les allumettes et le tabac, le chien fermait la porte quand l'okhlomone était ivre. Le chien aidait à l'okhlomone ivre à se hisser au lit, le houspillant quand il se préparait à s'endormir par terre. Le chien était gai quand était gai l'okhlomone, le chien s'attristait aux heures de tristesse de l'okhlomone. Le chien ne mangeait jamais tout le pain sur la table, il en laissait la moitié à l'ami. Et l'okhlomone ne buvait jamais la vodka seul s'il la buvait à la maison, il régala aussi Arap. Aux

grandes beuveries de vodka, l'okhlomone et Arap, ivres tous deux, en chauds entretiens et en larmes, s'embrassaient. Arap était toujours fier auprès de l'okhlomone, et il se morfondait et hurlait sur le seuil quand l'okhlomone restait longtemps sans venir.

La vie d'Arap se bornait au portillon sur la rue, beaucoup plus simple et plus courte que la vie d'Ivan Karpovitch, révolutionnaire, chercheur et homme. Et la vie d'Ivan était grande, ayant commencé il y avait plus de quarante ans. Le premier souvenir d'Ivan petit garçon était le sifflet de l'usine, et après c'était la vie compliquée, très variée et très intéressante, du prolétaire russe. Si le moujik russe et le gentilhomme russe vivaient dans des traditions et une existence créées avant eux, où ils n'étaient que la confirmation du train-train antérieur, les prolétaires russes de la fin du XIX^e siècle, eux, devaient constamment rompre ce train-train, et, dans leur meilleure majorité, le rompre au nom du mieux et de l'honneur. Le frère aîné Akime avait de beaucoup dépassé la trentaine, et le père était plus que quinquagénaire, quand naquit Ivan. Dans la suite, Ivan apprit que son père travaillait comme coupeur de pain et brasseur de kvas à la cuisine des ouvriers de l'usine de constructions mécaniques de Kolomna. Les premiers souvenirs, fragmentaires et fantastiques, furent les bâtiments de l'usine, des rails, des arbres malingres, lui-même, petit garçon sans culotte, en simple blouse rouge, avec la ceinture sous les aisselles, — et puis à ce moment, tonitruant, tendu, assourdissant, définissant toute la vie, le sifflet de l'usine : Ivan se souvenait, il voulait se sauver, mais ses jambes s'embarrassaient, il était impossible de fuir nulle part ce sifflet. Sa naissance d'homme commença à ce sifflet d'usine et la marche de sa naissance d'homme

oui, d'homme, fut réglée par de braves, oui, de braves gens. Puis, ayant grandi, Ivan apprit qu'un jour le kvas avait cessé de couler de la cuve de kvas, et que quelques jours auparavant une peau de mouton appartenant à l'usine était disparue; la cuve de kvas était pleine, on y avait fouillé avec une perche, et on y avait trouvé, brûlée par le kvas, la peau de mouton. A partir de ce moment, le petit Ivan se rappelait de façon suivie sa vie, la chambrette misérable où logeaient son père et sa mère, et la file de métiers à tisser où travaillait sa mère, la troisième femme de son père : son père avait été chassé de l'usine de Kolomna à cause du kvas et de la peau de mouton perdus. Les journées dans l'atelier de tissages commençaient par des lumignons ternis, à la lumière desquels les gens se glissaient hors des soupentes aménagées au-dessus des métiers à tisser; là vivaient une quantité de mères, une quantité de pères et d'enfants, qui y naissaient et y mouraient. C'est dans ces soupentes que le petit Ivan apprit l'histoire du Tsar Cloche et du Tsar Canon, du brigand Tchourkine et du magicien Brious, qui changeait l'été en hiver et sur la tour Soukharèva comptait les étoiles. C'est là aussi que mourut le père d'Ivan : alors prit fin la misère et commença la vie véritable. Le petit Ivan se rappelait comment, peu avant la mort du père, la mère et le père chuchotaient dans leur soupente, comment en bas, sous les soupentes, près de la table de gargote, — il l'avait pour toujours gravé dans sa mémoire, pour que plus jamais cela ne fût, — la mère criait au père d'un ton menaçant : « Pourquoi ne dis-tu rien ? pour faire du scandale, tu es un peu là, et maintenant tu te tais ? tu vas y aller ! » Le père se taisait, et la mère fit venir son fils, arrangea un peu la blouse du petit, lui dit d'une voix caressante : « Vaniouchka, mon chéri, allez avec

papa quémander du pain, je vous ai réparé une petite musette, il paraît que les enfants, on leur donne bien. » Et c'est dans ces paroles trop paisibles que pour la première fois Ivan se fit une idée de l'honneur. Bravant les chiens de garde, Ivan allait à la fenêtre d'un monsieur farouche; le monsieur bourru, en robe de chambre, buvait de la vodka et jetait à Ivan des piécettes d'argent, mais une fois il se jeta sur Ivan, pire que les chiens, avec des mots contre l'honneur, le traitant de fils de chienne, lui, Ivan, parce qu'il ne s'était pas offensé quand le monsieur bourru avait appelé son père vaurien : Ivan jeta les piécettes à la figure bourrue du vieillard. C'est alors aussi que pour la première fois Ivan avait secouru des gens en détresse : il était venu à une izba où se trouvaient deux hommes sains et oisifs, il leur demanda la charité, ils répondirent qu'ils n'avaient rien à donner, que peut-être lui leur donnerait quelque chose, au nom du Christ, car eux n'avaient rien, ayant été mis à la porte de leur fabrique : et Ivan les régala de *mourtsovka*. Le père mourut dans sa soupente, Ivan ne vit pas l'enterrement de son père, il ne se le rappela pas, mais après la mort du père, les soupentes et les métiers à tisser disparurent; dans la nouvelle habitation, qui s'appelait l'ancienne poste, il y avait au hangar des ballots de papier, de lettres non envoyées, oubliées, et pour la première fois alors Ivan fit connaissance avec l'écriture humaine. Le premier livre que lut Ivan, et dans lequel il apprit à lire, fut *Le soldat Alphonse bouclé-de-bronze*. Le hangar de l'ancienne poste et le repos du hangar durèrent peu; pendant quelque temps ensuite les journées commencèrent dans les hurlements de tonnerre de braillards, gens effrayants qui avant l'aube parcouraient les dortoirs de femmes, — c'est ainsi, dortoirs, qu'on appelait la caserne de la fabrique, —

tambourinaient aux portes et brâillaient pour faire lever les ouvrières avant le sifflet de l'usine. Pendant quelque temps alors il y eut des eaux chaudes, l'égoût de la fabrique, où se déversait une eau fangeuse, mais chaude, dans laquelle se baignaient les gamins et se soignaient les vieillards. Et c'est ensuite que commença la vie. La Russie de l'enfance d'Ivan Skoudrine ressemblait à la Chine actuelle. Alors commença la vie, la création de l'homme : Ivan fut successivement apprenti cordonnier et apprenti typographe, apprenti dans un atelier de tourneur, il fut figurant au théâtre Haumont, il fut acteur de foire, il vola en « parachtchute », il écrivit des vers, lui qui vouait ses maigres loisirs à Tolstoï, à Dostoïevski, à Shakespeare; parachutiste, il sautait de la sphère céleste sur la terre. Ainsi fut sa vie jusqu'au service militaire. Du service militaire, il revint à l'usine de Kolomna socialiste, ouvrier instruit, et homme intègre, bien sûr, car un socialiste, un bolchévik, ne pouvait pas ne pas être intègre. La première année d'usine envoya Ivan à cette université des socialistes d'avant la révolution : l'exil, qui lui prit six ans, durant lesquels Ivan décida pour lui d'une foule de choses, de ce que devait être son œuvre, sa conduite, son labeur, de ce qu'il fallait faire pour vivre mieux et pour soumettre le monde à l'homme : le sens de l'existence d'Ivan sur la terre fut l'organisation de l'humanité : le sifflet de l'usine, son premier souvenir, avait à jamais pour lui défini le monde, tout entier lié par la machine. Ivan Skoudrine avait appris à connaître à son corps défendant la vieille Russie qu'il avait maudite, de même qu'il avait appris à connaître à son corps défendant l'histoire du mouvement ouvrier des trente-cinq dernières années, et Ivan savait fermement que la naissance du socialisme dans l'ancienne Russie, au temps

du mépris féodal de l'homme, de la dignité humaine, au temps où l'on avait à l'égard du travail une attitude de brute ignorante, la naissance du socialisme, répugnant à tout asservissement, s'était avant tout confirmée de façon décisive dans le sentiment de l'honneur, dans le respect de l'homme et dans le respect résolu du travail. Le sort d'Ivan avait été le sort de la naissance du socialisme, — de l'honneur édifié sur la protestation contre le féodalisme, l'ignorantisme et l'inégalité brutale, exploiteuse, — de l'honneur solidement fondé sur la connaissance, ennemie à jamais du mensonge, de la félonie, de la provocation, de la brutalité stupide, de l'ignorance. Ivan savait qu'au-dessus de tout il faut mettre l'homme et ce qui est humain, tant dans le foyer, dans la famille, avec la femme, que dans le travail et dans la parole, car trahir le travail et la parole, c'est trahir non pas eux, mais soi-même, de même que trahir la femme, c'est se trahir soi-même et non elle. La Révolution avait trouvé Ivan Karpovitch ouvrier à l'usine de constructions mécaniques de Kolomna, aux ateliers de locomotives, il avait été effectivement premier président du Comité Exécutif de Kolomna après Octobre et avait organisé l'Octobre de Kolomna, il avait compris la Révolution, et la comprenait à jamais, non seulement comme la refonte du droit au rouble, si le rouble est un morceau de travail, mais aussi comme la refonte de l'honneur, de l'homme, du droit à l'amour et à la vie, la refonte des rapports humains et de l'homme.

Un étranger aurait été pris de dégoût à entrer dans l'étuve où habitait l'okhlomone, où Michka aimait tant à être, et sur le seuil de laquelle Lioubov Polétika venait souvent s'asseoir : il y faisait sombre et humide en plein midi, car une moisissure verte souillait les fenêtres, il y régnait une odeur de chien

plus qu'une odeur d'homme, de même que le lit y servait plutôt de litière pour le chien que de couche pour l'homme. Une planche y était la table de travail où écrivait l'okhlomone, et sur une petite table près du lit, parmi des débris de mauvais tabac, traînait un morceau de pain à demi mangé par Arap, qui laissait le reste à Ivan Karpovitch. Cette étuve confirmait que l'okhlomone Ivan était fou.

A cette heure-là l'okhlomone et Arap dormaient enlacés, et Arap avait posé sa tête sur la poitrine de l'okhlomone. De l'autre côté de la cour, à la grande maison, les fenêtres de Lioubov Polétika étaient éclairées, Lioubov Pimènovna ne dormait pas, elle était depuis de longues heures assise à sa table de travail, immobile, une jambe posée sur l'autre, ses doigts croisés sur son genou, la tête et les épaules baissées, ne cillant pas de longues heures durant de ses yeux fixes, tantôt heureux, tantôt douloureux, et la lumière de la lampe tombait sur son front pur et sur ses bandeaux droits. Dans la chambre d'Olga Alexandrovna, à cette heure-là, se trouvaient réunis auprès de la table, Olga Alexandrovna, et le professeur Pimène Serguéievitch Polétika. A cette heure-là l'ingénieur Poltorak et l'ingénieur Laszlo agonisaient dans les prés, et au-dessus d'eux se penchait le vieux Iakov Karpovitch Skoudrine, — et un homme heureux, pour se rendre au travail, buvait du lait froid et s'aspergeait d'eau froide, enfonçait ses bottes en frappant du pied, jetait un coup d'œil sur son livre de travail, — et cet homme heureux, c'était l'ingénieur Sadykov.

Les travaux tiraient à leur fin. Le projet de ces travaux appartenait au professeur

Poletika. Le projet d'organisation des travaux, aux ingénieurs Sadykov et Laszlo. On avait réduit en chiffres les profils de l'Oka, de la Moskva et de la Kliazma, leurs thalwegs, leurs lits, leurs soubassements géologiques, leurs sections à vif, leurs débits, leur régime, leurs forces, tout ce qui donne la connaissance d'une rivière. Les niveaux de la Moskva, ses biefs, près des villes de Moscou et de Kolomna, ne différaient que de sept mètres, — c'est-à-dire que la Moskva sous Moscou était plus haute que la Moskva sous Kolomna, par rapport au niveau de la mer — de sept mètres seulement. Et par conséquent, en épaulant la Moskva sous Kolomna d'une digue, ne fût-ce que de huit mètres, on faisait revenir les eaux de la Moskva en arrière. Le barrage sous Kolomna, le monolithe, avait été construit à une hauteur de vingt-cinq mètres, plus bas que le confluent de l'Oka et de la Moskva, afin que l'eau de l'Oka, refoulant les eaux de la Moskva, coulât par le thalweg de la Moskva. Près de Moscou, sous le village de Véréïa, on avait creusé un canal. Le canal suivait les thalwegs des ruisseaux Pièkhorka et Malachka, le long des lacs des Ours, qui marquaient le point de partage des eaux entre la Moskva et la Kliazma (et par suite un bief du nouveau canal). Le canal atteignait la Kliazma près du village manufacturier de Chtchelkovo. C'est par ce canal que se déversaient dans la Kliazma les eaux de l'Oka et de la Moskva, pour couler ensuite par le thalweg de la Kliazma. L'Oka avait changé de lit. La Moskva coulait vers son amont. L'Oka coulait sous Moscou, la ville de Moscou était traversée par un vaste fleuve nouveau, navigable, créé par le dernier mot de l'hydrotechnique. La ville de Moscou se trouvait sur un nouveau fleuve, pour la première fois en Europe,

sur le premier fleuve en Europe qui eût été créé par l'homme, — Moscou, la capitale de l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques, — à travers laquelle pouvaient arriver jusqu'à Moscou même les navires venus de Bakou, et avec le système Volga-Don, les navires de tous les coins du monde, — non seulement les vapeurs de type et de tonnage fluvial de la Volga et maritime de la Caspienne, mais aussi tous les bâtiments de marine marchande. Les marchandises de tout le sud-est de l'Union pouvaient arriver à Moscou sans transbordement. La distance par eau entre Nijni-Novgorod et Moscou se trouvait réduite de huit cent soixante-dix kilomètres, plus des quatre septièmes de l'ancien itinéraire, car l'ancien itinéraire, sur lequel deux transbordements étaient nécessaires, errait en crochets à travers les steppes russiennes, allait de Kolomna à Riazan et jusque dans le gouvernement de Tambov, non loin d'Elatma, — tandis que désormais il passait presque en ligne droite à travers les rayons industriels grand-russes, — auprès de Bogorodsk, Orèkhovo-Zouïèvo, Vladimir, Kovrov. Sous Moscou, le canal était traversé par les voies ferrées des lignes de Kazan, de Mourom, de Nijni-Novgorod, de Chtchelkovo, — et des dizaines de kilomètres carrés près de Moscou, au delà des portes de Préobrazenskoié, de Séménovskoié, de Lefortovo, de Rogojskoié, jusqu'au canal, avaient été livrés aux fabriques et usines, à l'industrie, afin que la Moscou des maisons d'habitation, des musées et des parcs fût rejetée au delà des portes de Dorogomilovo, de Krasnaïa Presnia, de Tver et de Boutyrki. Les ingénieurs avaient sondé et foré les entrailles des terres moscovites jusqu'aux époques siluriennes et dévoniennes, jusqu'aux formations archéennes, pour sup-

puter le nouveau lit du nouveau fleuve. Le nouveau fleuve avait refondu la géographie des antiques pays de Moscou, de Riazan, de Vladimir, l'hydrologie et la climatologie, et, par là-même, avait refondu en socialisme les rapports humains. Près de l'antique ville de Rostislav, près de Kolomna, près de Bronitsy s'étaient formés de gigantesques lacs, réservoirs du nouveau fleuve. Kolomna était à demi immergée et se trouvait sur une presqu'île. Des dizaines de bourgs et de villages s'en étaient allés de leurs antiquités. Ces lacs, emmagasinant l'eau, donnaient au nouveau fleuve un régime tel, que l'eau sous Moscou ne pouvait osciller entre des étiages et des crues. Le pays autour de ces lacs avait été livré à l'industrie, aux cultures maraîchères et à l'exploitation mécanique, organisées à neuf. Ces lacs alimentaient Moscou en eau. Devant Moscou hurlaient les sirènes des bâtiments de haute mer. Les bâtiments de haute mer passaient devant Kolomna, allaient à Kachira, apportaient les matières premières et les produits demi-ouvrés, les métaux, les minerais, les bois et le combustible minéral, — du Donbass, de Marseille, de la Caspienne, de l'Oural, de Vetloug — par Vladimir et Chtchelkovo. Au-dessus du canal de Moscou, forgé dans le granit, se dressaient les grues et les transbordeurs et s'élançaient les ponts des voies ferrées. Ici tout était transformé, rénové. La géographie avait modifié l'économie comme l'avaient voulu l'homme et le travail humain, et le travail avait refondu la géologie. Les ingénieurs Polétika, Sadykov, Laszlo et quelques centaines d'aides-ingénieurs, russes et étrangers, partant des formations siluriennes et du petit lac marécageux d'où coulait l'Oka, outre les lois de la gravité et du mouvement des cours d'eau, outre l'estimation de l'écoulement des

eaux souterraines, le calcul de l'envasement et du drainage des terres, — avaient dû mettre en chiffres tout — jusqu'aux plus petites fabriques et manufactures qui seraient installées sur le fleuve, jusqu'aux nouveaux kilomètres-tonnes de naphte, de houille, de minerais, de métal, de bois. Cette construction et ces calculs avaient pour but de libérer des centaines de millions, des milliards et des centaines de milliards d'hommes-heures de travail, de libérer, de coordonner, de rationaliser le travail humain, le temps humain, tout ce au nom de quoi se poursuivait alors l'édification socialiste. La Moskva — cette même Moskva sur laquelle était né l'état moscovite et s'était déroulée l'histoire de la féodalité russe, de l'unification de la *Rous*, des tsars, des Temps troubles, des empereurs, — maintenant la Moskva coulait vers son ancien amont, symbole des nouvelles volontés russiennes, car la Russie des Octobres voulait reconstruire à neuf, recréer à neuf tout, depuis l'homme jusqu'à la géographie et à la géologie. Cette Russie recréait, par la machine, au nom du travail, les rapports entre l'homme et l'homme, entre l'homme et le travail, entre l'homme et la nature, et elle brisait la vieille Russie de même qu'avait été brisé le cours de la Moskva, de même qu'avait été rénové le cours de l'Oka. Les ingénieurs, connaissant les lois du mouvement des cours d'eau, où rien ne peut être fortuit, savaient que leur construction, appuyée à la fois sur le dévotion et sur le rouble, était aussi rigoureusement déterminée que les lois du mouvement des cours d'eau. L'Oka et la Moskva s'étaient pour la dernière fois ce printemps-là étalées dans leurs lits géologiques, comme elle s'étaient étalées durant des millénaires. La longévité humaine peut être augmentée non seulement par la science de

l'organisme humain, mais aussi en délivrant l'homme du travail; la nouvelle rivière travaillait à la prolongation de la vie humaine.

Les ingénieurs Sadykov et Laszlo travaillaient à la construction du monolithe de Kolomna. La construction du monolithe s'achevait, — de ce monolithe qui devait épauler l'eau, l'arrêter, la renverser et la jeter à un nouveau lit et à l'édification du socialisme, en asservissant ses forces, — cette masse de granit et de béton en laquelle s'était avant tout déversée la substance de cerveaux d'ingénieurs égaux à cette force qui en millions de tonnes de charge d'eau faisait pression sur ce monolithe. Les chantiers du monolithe étaient l'état-major de la lutte pour le socialisme. Le monolithe s'était édifié comme s'édifia la nature primitive. L'Oka et la Moskva avaient été rejetées de leurs lits dans un canal de dérivation creusé par les terrassiers, les dragueuses et les excavatrices monostomes à chenille. Depuis deux ans déjà l'eau coulait par un canal de dérivation, pour faire la place libre au monolithe. La semelle du monolithe se soudait, s'emboîtait aux granits archéens, qu'elle atteignait enfoncée à quarante mètres au-dessous du lit, sous les couches de sédiments jurassiques et permien: là le granit archéen et le granit apporté par la volonté de l'homme se rejoignaient dans la géologie, dans les âges primitifs. Ces blocs de granit et de béton avaient été arrachés et réduits en formules de calcul intégral. A l'intérieur du monolithe, dans les espaces souterrains, s'enfonçaient des passages de forteresse médiévale, des canaux de drainage, l'obscurité, la lumière électrique, le sourd assaut de l'eau, les entrailles terrestres, les tunnels d'inspection, des chambres de contrôle. Les rangées de digues qui garantissaient le monolithe contre l'eau

hérissaient leurs vannes de fonte. Dans les prés, auprès du monolithe, auprès des digues, auprès du canal de dérivation, auprès des usines auxiliaires, auprès du nouveau lit du nouveau fleuve, avaient travaillé dix mille ouvriers, toute une armée, pour briser et refaire l'histoire des millénaires, les défier et les vaincre, — et puis s'en aller, laissant là trois sous-ingénieurs, un ingénieur et une dizaine d'ouvriers. Le monolithe tranchait des kilomètres, des collines de Chtchourovo, enjambant l'Oka, jusqu'au village de Konstantinovskaïa, ce village qui avec Serguievskaja, Parfentiëvo, Amériëvo, Tchanki, Bobrëniëvo et la moitié de Kolomna s'en allait de la place qu'il avait occupée des siècles, parce que cette place devait être immergée.

La construction du monolithe s'achevait.

Les ingénieurs vérifiaient une dernière fois le lit du nouveau fleuve, ses tracés et ses profils, de Kolomna par Moscou, jusqu'à Nijni-Novgorod. On entrait dans la période de la moisson. Sur les rivières et les ruisseaux qui confluent dans l'Oka et la Moskva, à travers les gouvernements d'Orel, de Toula, de Kalouga, de Riazan, de Moscou, — sur la Kroma, la Pougra, la Zoucha, la Plava, l'Ouna, la Jizdra, l'Ougra, — on ouvrait tous les barrages et les écluses des moulins, pour lâcher l'eau, pour que toute l'eau en réserve coulat au delà du monolithe, pour refermer ensuite, arrêter, retenir l'eau, afin que les eaux de l'Oka et de la Moskva sous le monolithe atteignissent un étiage inaccoutumé, afin que durant ces jours où chaque heure était précieuse, comme pendant la moisson, on pût souder au sous-sol primitif les derniers granits du canal de dérivation, fermer, verrouiller à jamais le monolithe, enlever les digues, lâcher l'eau à nouveau,

Le professeur Pimène Serguéiévitich Polétika était venu aux chantiers pour vérifier une dernière fois le monolithe, il savait comme peuvent être emportés les barrages, comment l'eau malaxée comme une pâte le béton et le fer et marche ensuite à la vitesse d'un rapide, en une vague haute comme un gratte-ciel, anéantissant tout sur sa route,—Pimène Serguéiévitich connaissait la force de l'eau, et, comme tous les ingénieurs-hydrauliciens, il craignait quelque peu cette force, et il savait imaginer ces centaines de ruisseaux et de rivières d'Orel, de Toula, de Kalouga, de Moscou, d'écluses et de moulins légendaires, peuplés de rousalki, qui arrêtaient l'Oka; le monolithe les arrêtaient, pour que leurs eaux se ruassent en liberté, repoussées par le monolithe de ce vieillard broussailleux, qui édifiait le socialisme et qui d'un air morose examinait le monolithe et le lit à nu au pied du monolithe, où fourmillaient des milliers d'hommes et rugissaient les machines. Le lit à nu découvrait le fond de la rivière comme les siècles.

Les rayons des années sont comme les rayons à livres. Les rayons des années humaines sont comme des livres, car chaque livre n'est autre chose qu'un spasme humain, un spasme du génie humain, de la pensée humaine, enfreignant les lois de la mort, transgressant la mort exactement comme les spasmes du four crématoire. Et il n'est pas d'homme qui au moins une fois, dans la nuit, seul à sa table de travail, parmi les livres sur leurs rayons, n'ait dû — qu'il le voulût ou non — n'ait dû être pris d'effroi vis-à-vis de ces livres, sentir que chaque livre est une contrefaçon de la vraie vie humaine, que chaque livre est un spasme

de la pensée, trompant la mort,— être pris d'effroi et sentir qu'ici, dans la nuit, à l'heure où les livres, de leurs rayons, le fixent avec de gigantesques mâchoires, scintillant de l'or des crocs aux gencives de l'Histoire de la Terre de Neumayer, à l'heure où la tête succombe à la fatigue, surarpentée par la nuit,— être pris d'effroi et sentir que cette pièce et ces livres sont des morts dans un amphithéâtre, une morgue, d'où aujourd'hui l'on a emporté Marie au cimetière, où sont ensevelies sa vie à lui, ses pensées à lui, mortes, contrefaisant la vie, spasmes de four crématoire. De ce rayon s'échappent les pensées de Johann Wolfgang Goethe, l'image de Werther qui n'a jamais vécu. Karl Moor est impuissant devant les sarcasmes de Heine. Tout cela est resté dans les pré-époques, dans le pré-octobre, et rampe en caisses de livres, poussé par l'élan donné, de hameau en hameau. Marx, Lassalle, Lénine, Plékhanov, l'histoire de l'évolution du mouvement ouvrier en Allemagne, en Autriche-Hongrie, en Russie, dans le monde, sont maintenant des époques. Tandis que les livres de travail, les livres de technique des ponts et chaussées, — Alekséïev, Akoulov, Kandyba, Dubach, Zbrozek, Girardon, Enghels, l'ingénieur et non le sociologue, — c'est le génie constructeur, c'est l'effort bâtisseur, c'est le travail. Lénine est mort, mais ses livres grandissent et grandissent, — dehors, au-delà des tranchées de la terre bouleversée par les travaux de construction, s'élève peu à peu un monolithe, qui refond la nature. Dans ces nuits-là, l'homme se sent très seul dans le silence des morts, parce que les hommes ont toujours deux vies, la vie que donnent le cerveau, le devoir, l'honneur, les rideaux ouverts de la conscience, et une seconde vie qui sourd de l'inconscient dans l'homme, de l'instinct, du sang, du

soleil. — Dehors, cette nuit-là et à cette heure-là, tombait une pluie automnale, dans l'obscurité, l'abandon et l'humidité. — Les nuits où les livres se changent en morts de crématoire ne se passent pas en vain pour un homme. Ce soir des funérailles, Laszlo était étendu dans son cabinet, sur un divan de cuir, sous les rayons de livres. Le temps était devenu immobile. Les rideaux aux fenêtres ne laissaient pénétrer dans la chambre, ni la nuit, ni la lumière des réverbères, ni les bruits. Matériellement Laszlo ne pouvait voir les livres, mais il les voyait. Il ne savait pas s'il dormait ou s'il veillait, mais il sentait matériellement son cerveau et ses pensées. Il voyait son cerveau comme on le voit dans les amphithéâtres, deux boules de chair crue. Derrière l'oreille gauche, près de l'oreiller, sous le crâne, naissait une pensée, elle remontait en courant vers le cerveau, trottinant comme une souris dans les méandres cérébraux. Il sentait matériellement son grattement, elle s'arrêtait sous le front, dans les régions de la conscience, prenait forme — « les ouvriers m'ont renié, — demain, il faut tout de même aller au travail, Marie est maintenant en terre, oui, au travail. » L'inconscience voilait les boules de chair du cerveau tout comme en chemin de fer, dans les wagons couchettes, d'impénétrables rideaux verts couvrent le verre de la lampe. Une petite fente seulement restait pour la conscience. Un effort de la volonté pouvait ouvrir ces rideaux. La volonté était pour ces rideaux se refermassent définitivement, car il fallait dormir, et derrière les rideaux tout était dans la tranquillité, la chaleur, l'intimité, le silence. Mais en dépit de la volonté, les pensées, par la fente de la conscience, s'enfuyaient dans l'obscurité du cerveau, et la conscience alors suivait leur fuite. Avec une agilité instan-

tanée, la pensée s'échappait dans la mémoire, dans un souvenir et dans un second, les souvenirs se réunissaient et revenaient à la conscience au moment où des lieux les plus reculés, de derrière la nuque, arrivait une vision, — la vision se liait aux souvenirs, au premier et au second : c'étaient les yeux de sa première femme, simultanément tels qu'il les avait vus pour la première fois et tels qu'il les avait vus pour la dernière fois en lui disant adieu, — et ces yeux se doubleraient des yeux du vieux Polétika, — et dans une vision terrifiante apparaissaient alors les yeux de Marie, morts, dans le sinistre piétinement des femmes qui suivaient le cercueil. Dans l'obscurité de l'inconscience il faisait très tiède, calme et silencieux, — il fallait fuir la conscience, fuir, se couvrir, se cacher d'elle, pour qu'il n'y eût pas une seule pensée dans le cerveau, pour que le cerveau s'apaisât dans le sommeil. L'inconscience s'efforçait de refermer ses rideaux, pour retenir, fixer en place, ne pas laisser passer une seule pensée. A ce moment même, la porte de la chambre de sa femme craquait, « ma femme, dans la tombe! » confirmait douloureusement la conscience. Les yeux de Laszlo étaient fermés, matériellement il ne pouvait voir. Le délire était évident. Laszlo vit sa femme, sa seconde femme, Marie, entr'ouvrir la porte, s'arrêter sur le seuil, s'avancer vers la table de travail courber les épaules, en blanc linge de nuit. Ses yeux étaient fermés, elle avait tordu ses cheveux en tresse pour la nuit. Elle s'assit à la table, les épaules basses, et auprès d'elle apparut, trapu. Fiodor Ivanovitch, l'ami, Fiodor Sadykov, celui de qui Marie avait été la femme. La conscience constatait : « Ma femme, la seconde, on l'a ensevelie aujourd'hui, tout est fini! » alors du fond de l'inconscience, par centaines à la fois, accoururent,

— non pas des pensées, mais des sensations, — et toute l'inconscience, tout le cerveau, tout le corps, éprouvèrent une insupportable lourdeur, une angoisse, une douleur, non pas physiques, mais de celles qui font blanchir les cheveux. Les livres sont des fours crémateurs, les pensées sont des morts, et l'épouse, elle est vivante, non pas au crématorium, mais dans la terre du cimetière de Kolomna, où les cadavres humains sont rongés par les vers. — La conscience arracha les rideaux, énergiquement, éclairant à flots le cerveau : « Cauchemar! cauchemar! ». — La nuit, la chambre déserte, le silence, le sifflet d'une petite locomotive, les rideaux baissés, — personne.

— Marie! Olga! —

Silence. Personne. « Il faut enlever ces livres, c'est réellement une espèce de sépulcre ici, cela sent même le ver de bibliothèque, — ou bien se tuer soi-même? » — Silence, personne, rien. La conscience s'efforce de refermer les rideaux. Dans l'inconscience il fait très tiède, sombre, silencieux. La dernière souris d'une pensée passe en grattant : « Ma femme, la seconde, Marie, qui gît dans la terre, elle ressemble aux livres ». Plus une seule pensée. L'homme dort dans le délire. Son visage est défiguré par la douleur. La douleur et le délire sont partis dans la subconscience. Bientôt, l'homme se réveillera, pour fuir loin de lui-même. Les vers des cimetières rongent les cadavres, non seulement la nuit, mais aussi le jour, chaque minute, dans les ténèbres de la terre, de la tombe et du corps.

Fiodor Ivanovitch Sadykov était un ingénieur qu'on appelait par plaisanterie l'ingénieur venu de l'établi. Mais c'était aussi la vérité : fils d'ouvrier, ouvrier, l'ingénieur Fiodor Sadykov était devenu l'élève et

l'aide du professeur Polétika. Il y avait trois ans que Fiodor Sadykov était venu sur les lieux des travaux, pour partir de Kolomna, supputant de nouveaux profils et tracés, le long du thalweg de la Moskva, jusqu'à l'anse que fait la Kolomenka près du village de Véréia sous Moscou, puis obliquer de là par le thalweg de la petite rivière Pékhorka jusqu'à l'embouchure du ruisseau Malachka, le long de la Malachka jusqu'aux lacs des Ours, et des lacs des Ours jusqu'à l'Outcha, jusqu'à la Kliazma. Le long du thalweg de la Kliazma, de l'Oka à la Moskva, allait l'ingénieur Laszlo avec sa caravane. Les ingénieurs hydrauliciens, comme tous les gens connaissant le travail, s'ils n'ont pas perdu les traditions morales, doivent estimer, respecter, presque craindre, et savoir se soumettre ce à quoi ils ont affaire, les hydrotechniciens doivent se soumettre les fleuves et l'eau, leurs éléments, qu'il leur appartient de vaincre et de soumettre.

Et Sadykov, et Laszlo, connaissaient les lois infrangibles des forces de l'eau, qu'ils devaient soumettre.

Les rivières sont des itinéraires à travers les temps anciens, — les rivières en juin dans les brouillards, dans les fièvres, — chaque village nouveau, chaque nouvelle veillée dans les bois, chaque nouvelle nuitée près du canot, tout cela sont de nouvelles nouveautés, et en juin il y a de longues heures de soleil, quand le crépuscule du soir joue à cache-cache avec l'aurore. Des hommes en bottes de toile goudronnée, avec leurs instruments étincelants dans un ordre méticuleux, comme il convient à quiconque aime et choisit son travail, parmi des monceaux de cartes, sur des radeaux vestiges des temps anciens remontaient les rivières, étudiaient les régimes des cours d'eau, leurs débits, les eaux souterraines et les couches aquifères. les struc-

tures géologiques des schistes, projetaient les tracés d'un nouveau fleuve.

Les livres de Zbrozek, de Dubach, de Kandyba et autres grandissaient alors à des dimensions de huttes, bruissant de leurs pages sous le soleil. Auprès des vieillards, auprès des statisticiens de village, les ingénieurs s'informaient des époques d'étiage et de hautes eaux, des crues et des maigres, des poches d'eau et des frôlements d'eau sous la glace, des faux bras et des aires submergées au printemps, des bas-fonds et des hauts-fonds, des ensablements et des gués, et en particulier, en ce qui concernait ces derniers : comment ils se déplaçaient d'un endroit à l'autre chaque année après les crues, dans quel sens ils se déplaçaient, si le déplacement était rapide ou lent. Avec des sondes, les ingénieurs s'enfonçaient jusqu'aux formations diluviennes, jusqu'aux pliocènes et aux miocènes. Là où s'étendent l'Oka, la Moskva et la Kliazma, sur toute cette région, il y eut jadis des fonds marins, et les ingénieurs étudiaient minutieusement les apports des époques jurassiques, dévoniennes, cambriennes, archéennes, les calcaires, les argiles, les charbons, les grès, les sables, les limons, les tourbes, la structure géologique des sols. C'était nécessaire pour distinguer les éléments tectoniques et les éléments d'érosion des thalwegs, pour connaître le degré de spongiocité des sols, leur imperméabilité, les pentes hydrauliques des eaux de ruissellement, les bassins d'alimentation. Les ingénieurs, se chauffant au soleil, relevaient les sections à vif des eaux, les profils transversaux et longitudinaux, visant avec des théodolites et des sextants l'espace et le ciel et pêchant avec des tubes de Dersy et des sondes giratoires Otto les isotaches de l'eau, pour connaître les débits d'eau, la périodicité moyenne

du niveau des eaux, les profils longitudinaux. — Les ingénieurs étudiaient les régimes des cours d'eau, créés par la géologie des siècles, pour réaliser un nouveau fleuve, dont le régime fût créé par l'homme.

Sur le radeau, au-dessus duquel avait été élevé un toit contre les pluies, s'empilaient les papiers d'épure et les calques de graphiques, sur la table, parmi les miettes de pain et l'odeur de poisson au déclin du jour, quand chauffait la marmite.

Et après la soupe au poisson, en se reposant, Fiodor Ivanovitch rappelait souvent le même fait, à titre de leçon aux ouvriers et aux stagiaires : qu'il y avait soixante-dix ans, en face de Saratov sur la Volga, une péniche de briques avait sombré, et cet accident en apparence insignifiant avait donné naissance à toute une île de sables apparue en aval de cette péniche, créée par la rupture du régime d'écoulement, plusieurs dizaines de kilomètres carrés qui avaient complètement refait et brouillé le lit d'étiage sous Saratov. Sadykov savait que dans chaque cours d'eau on peut trouver une place, y jeter après la crue une pierre, non pas énorme, comme la tête d'un homme, — la jeter de telle façon que le cours d'eau modifiera son lit, car dans un cours d'eau tout est décidé par les seules forces et lois physiques des formes de l'écoulement, du volume des eaux, de la solidité et de la composition des parois du lit ; et Sadykov savait que jamais, en bâtissant, on ne doit enfreindre ces forces et ces lois, car dans la lutte contre la nature c'est cette même nature qu'il faut prendre comme arme.

Les nuits de cette campagne étaient de hasard, dans des auberges de village, dans de vieilles demeures de seigneurs, sur la berge près d'un feu de camp, dans l'atmosphère chaude et lourde de la cahute du radeau,

où tout était imprégné d'une odeur de poisson et d'huile de ricin, employée pour graisser les instruments. Les nuits de ces campagnes d'études sont toujours hors de l'ordinaire, les nuits de juin sont sans firmament et le crépuscule du soir et l'aurore y voisinent, dans les brouillards et les cris des ourses.

L'hiver avait renvoyé Laszlo à Moscou, et Sadykov à Léninegrad auprès de Polétika, pour des journées acharnées penchées sur les barèmes, sur les papiers d'épure, les calques, les ouvrages de références russes et européens, en vue du projet de travaux, et pour des visites persévérantes au Gosplan, au Conseil Suprême de l'Economie, au Conseil du Travail et de la Défense, au Commissariat du Peuple à l'Agriculture, au Commissariat du Peuple aux Voies de communication, où des milliers de feuilles de papier de tous formats décidaient pour ou contre le nouveau fleuve, créé non plus par la géologie, mais par l'homme.

Et au nouveau juin, quand déjà la construction du monolithe fut mise en train, Sadykov et Laszlo se retrouvèrent pour quelques jours dans les prés de la banlieue de Moscou, près du lac des Ours, où se rejoignaient les travaux de leurs caravanes d'études, pour repartir en suite tous deux pour Kolomna.

Edgar Laszlo et Fiodor Sadykov étaient tous deux mariés. Fiodor Ivanovitch avait une femme de ce type de femmes qui ont la plus grande force féminine, être sans forces. Au temps de la guerre civile, un jour, sur le front, une nuit de novembre, dans une cité ouvrière dévastée du Donbas, Fiodor Ivanovitch se trouvait dans la maison de l'Etat-major près de l'appareil Morse, seul dans minuit désert, dans le vent de novembre et les lointains tirs d'artillerie. Il ne dormait pas, attendant le bruit du Morse et des ordres transmis.

Et tout à coup entra dans son cabinet, se dirigeant vers l'appareil Morse, une jeune fille aux yeux ravagés, sur la pointe des pieds, le doigt sur la bouche, pour que personne n'entendit. Elle lui raconta qu'elle était fille d'un ingénieur de cette cité ouvrière, que son père et sa mère avaient été tués une semaine auparavant dans cette maison, que cette maison était celle de son père, qu'ici même avait été l'état-major des blancs, et qu'elle avait passé toute cette semaine dans cette maison, cachée dans la cave. Ses yeux étaient vides. Elle dit à Fiodor Ivanovitch, assise dans sa faiblesse devant lui :

— Tuez-moi aussi, si vous voulez; je ne savais plus que faire.

Cette nuit-là, pour la première fois, Fiodor Ivanovitch songea, et comprit avec acuité, que dans la vie, dans les révolutions surtout, les hommes jouent banco leur vie avec la mort, que ceux qui sont restés indemnes devront se rappeler le passé comme un temps héroïque, ceux qui sont restés indemnes, au nombre des vivants, précisément parce que ceux qui sont morts, ceux qui ont été tués, jouaient banco leur mort avec la vie. Fiodor Ivanovitch avait alors vu bien des morts, et il ne pouvait pas s'imaginer ce que raconteraient les morts, les tués, si l'on pouvait entendre leurs récits. La jeune fille était venue de par-delà la mort, et Fiodor Ivanovitch la pria d'habiter la pièce voisine de celle de l'état-major, sa chambre à lui, qui avait été la chambre de la mère de cette jeune fille, et où nul n'avait accès. La jeune fille alors se leva docilement de sa chaise et alla dormir. Le lendemain au crépuscule, Fiodor Sadykov vit la jeune fille s'avancer doucement vers le piano qui se trouvait dans sa chambre, la chambre de la mère de cette jeune fille, il la vit s'asseoir tout doucement au piano et se mettre à jouer, sans effleurer les touches :

cela aussi était de par-delà la mort. Alors pour la première fois elle sourit, comme pour demander pardon, en voyant Fiodor, rabattit doucement le couvercle du piano. C'était une silencieuse jeune fille aux cheveux de seigle, lycéenne qui ne savait rien des choses de la vie, qui ouvrait avec étonnement ses yeux bleus sur le monde. Elle devint la femme de Fiodor Sadykov. Fiodor l'avait arrachée à la mort, aux mares de sang du front, comme on arrache à un fossé d'égoût, par la peau du cou, des chatons dont nul n'a besoin. Fiodor Ivanovitch était ce qu'on appelle un homme rude, mal dégrossi, sa vie était celle de son travail, créée par la Révolution. Fiodor avait été le premier époux de Marie et jamais il ne l'avait questionnée sur son amour. Les années avaient passé. Par la force grandiose de sa faiblesse, cette jeune fille avait su être pour Fiodor Ivanovitch ce qu'il était lui-même. Fiodor avait changé son fusil pour des troussees Pitault et Amsler, mais les cartes et les plans étaient restés autour de lui comme auparavant, et comme auparavant Fiodor Sadykov avait vécu constamment en campagnes, d'abord vers la science, puis avec la science. Cette année-là, il allait en campagne près des feux de camp nocturnes, dans les victoires et la retraite des cours d'eau. Fiodor allait par les prés et les vallées, calculait la gravité et les forces des écoulements d'eau et des sables d'érosion, élevait des digues, tranchait des bas-fonds, homme d'une force athlétique dans sa jeunesse et de nerfs organisés dans sa maturité, dont la force avait été sucée par l'asthme, par les granits des sciences d'Engels le sociologue et d'Enghels l'hydraulicien, par les grandeurs absolues des débits d'eau à la seconde et de leur périodicité, par les baïonnettes de la Révolution, par un shrapnell qui avait éclaté à ses pieds, au front de la

guerre civile, près de la station de Matsiyevskaïa, et par une digue du Terek, brisée, arrachée par la débâcle des glaces et qui de longues heures avait emporté et brisé Fiodor Ivanovitch par les espaces liquides des forces aquatiques libérées. La vie de Fiodor Ivanovitch s'était déroulée comme la vie d'un soldat et d'un ouvrier, sa table temporaire avait toujours été un établi de travailleur et une planche à graphiques à la fois, où parmi les papiers se perdait, fourrée sous d'autres, la feuille qui portait la liste de ses treize maladies; son lit avait toujours été un lit de camp. Marie l'avait suivi, ornant toujours le coin où elle couchait de châles ukrainiens, cherchant toujours le piano pour jouer de la musique classique, et avec elle vivait son ami à elle, un énorme chien, croisement de berger et de loup, Loup. Fiodor durant toute sa vie n'avait pas une fois trouvé le temps de dire à Marie s'il l'aimait.

Les jours du pays commandé par Moscou se dressaient en ces années-là en lourdes meules de la Révolution, qui édifiaient le pays et le commandaient. C'est à ce commandement que surgissaient les constructions, que se mettaient en mouvement des centaines de milliers d'hommes, car le pays en ces années-là vivait la vie d'un camp. C'est à ce même commandement des meules de la Révolution que se réveillait à l'aube Fiodor Ivanovitch : il toussait, s'ébrouait, se versait un seau d'eau froide sur la tête, enfilait ses bottes, et partait en campagne, en guerre contre les vallées des cours d'eau, homme aux lourdes épaules, un des meuniers aux meules de la Révolution. Parfois, plus épais que d'ordinaire étaient les brouillards sur la rivière, plus dures que d'ordinaire étaient les étapes, alors Fiodor Ivanovitch se tordait, se jetait sur son lit de camp, ses treize maladies marchaient sur son cœur, sur ses pou-

mons, sur sa gorge, son front pâlisait couvert de sueur, ses pommettes se hérissaient d'un poil rude et sa pomme d'Adam saillait très aiguë. Fiodor ne savait pas parler d'amour.

Edgar Laszlo et Fiodor Sadykov, communistes tous deux, hommes unis par leurs volontés et par leurs travaux, séparés par leur culture, vivaient en amis, accomplissant la même tâche, meuniers aux meules de la Révolution. La guerre civile pesait sur les épaules de Laszlo tout comme sur celles de Sadykov, l'existence des troupes du génie, le jeu banco de la vie contre la mort, mais Laszlo n'était pas un ingénieur venu de l'établi, et il avait su jeter un coup d'œil dans les cartes de l'adversaire, c'est-à-dire dans les cartes de la mort. Laszlo allait par la vie en homme de forte volonté, comme celle de Sadykov, de regards forts et de mains fidèles d'ingénieur travaillant avec les intégrales, mais parvenu aux intégrales par la longue route des humanités, des livres, de l'intellectuel russe de provenance étrangère.

Laszlo et Sadykov, dans leur campagne de relevés préparatoires, se rencontrèrent dans le thalweg du ruisseau Malachka, près des lacs des Ours. La route était finie. Les deux caravanes de releveurs cantonnèrent dans une ancienne maison de seigneur rural, où les vitres avaient disparu de leurs cadres et où errait à travers les pièces désertes un vent térébrant. Et désordonnée et inaccoutumée vint alors la nuit. Dehors tombait une fine bruine. Les dizainiers et les étudiants-stagiaires se procurèrent au village voisin de la vodka pour fêter la rencontre des deux caravanes et la fin prochaine des travaux. Laszlo s'ennuyait. Les treize malades de Sadykov l'avaient mis au lit, il était couché dans la salle à manger. La maison était sourde, vieille et

grinçante. Les dizainiers offrirent à Sadykov de la vodka, il refusa. Edgar Ivanovitch avala la vodka au nom de la pluie et de la lassitude. Les étudiants-stagiaires buvaient et chantaient. Une fine pluie tombait aux fenêtres. La nature était toute abandonnée, déserte, triste.

Chaque vivant a droit à la vie, et chaque vivant, sans doute, a droit à l'amour, ou bien n'a-t-il pas ce droit? Marie, la femme de Fiodor, avait cette force grandiose de la femme, être sans forces. Fiodor ne parlait jamais d'amour. Marie avait peur de la vie de Fiodor, où la musique de Beethoven était remplacée par la musique muette de la Révolution et des marches de soldat de son mari par les marais, où au lieu de la chaleur des poêles hollandais russifiés flambaient des feux de camp au bord des rivières, et au lieu des lenteurs du pétrole brillait l'aurore. La nuit coulait. Dans la salle à manger de cette maison seigneuriale démolie, une table était restée, mais les chaises avaient disparu, les bougies étaient enfoncées dans des bouteilles vides. La table était garnie de bouteilles d'alcool. Fiodor Ivanovitch était étendu dans le délire et la sueur, à l'entresol, sous l'escalier. Dans la maison la vie était morte, ici vivaient les hiboux et le silence. Les dizainiers, les ouvriers, les stagiaires et Laszlo, debout et oisifs, buvaient autour de la table, se démenant en ombres terribles sur les murs. Le soir pluvieux était plein d'ennui. La médecine connaît bien des formes d'ivresse, la plus effrayante est l'ivresse psychique, où l'homme est ferme dans ses mouvements et ses discours, où il faut être averti pour s'apercevoir qu'il est au comble de l'ivresse, mais ses enveloppes cérébrales sont lésées par l'alcool, échappent à la conscience, et sa volonté ne lui appartient pas. Edgar Ivanovitch errait par les chambres désertes,

s'ennuyait dans l'obscurité oisive, buvait, restait de sang-froid, semblait-il aux autres. Fiodor Ivanovitch était couché, étranglé par sa pomme d'Adam. Un escalier grinçant menait de la salle à manger à l'entresol. Edgar Ivanovitch monta les marches qui criaient sous ses pas ; et Laszlo ne se rappela plus ensuite, de même sans doute que Marie, si c'était le crépuscule du soir ou l'aube, cette lueur qui s'étalait au delà des fenêtres poussiéreuses de l'entresol, au-delà du parc, au delà de la rivière, lueur jaune, sale, surgie de derrière les brouillards. Edgar Ivanovitch posa ses bouteilles et son verre sur le rebord de la fenêtre. L'homme qui se trouvait à cet instant debout devant la fenêtre était de ceux dont les yeux savent regarder les étendues, pour ne pas voir les étendues, mais voir ce qui est par delà les étendues. De pareils yeux, revenant du fond des étendues, doivent être très agissants, ces yeux noirs de Magyar russisé où s'est conservée l'histoire de leur peuple, venu de la Volga préhistorique, au temps où la Volga s'appelait le fleuve Ra, et parti pour s'installer sur les vieilles civilisations du Danube.

Dans la chambre, où de la main on atteignait le plafond et des deux mains étendues on atteignait les deux murs se faisant face, Edgar Ivanovitch se croyait seul. Et soudain, dans un coin, tinta un ressort épanoui de divan.

— Qui est là ? demanda Laszlo.

— C'est moi, répondit Marie. Savez-vous, j'ai bu sans rien dire un petit verre de vodka, et je suis tout à fait ivre.

Des au-delà de l'alcool arrivaient toujours à Laszlo non des pensées, mais des sensations — ou de détresse, ressentie physiquement en douleurs lancinantes du crâne — ou de joie, de joie physique, qui tend à craquer la

colonne vertébrale. Laszlo savait, de ses souvenirs des fronts, que c'est là cette même détresse où la mort même s'installe dans le crâne, et cette joie où le soleil même entre dans le cœur, — cette détresse et cette joie montaient en lui en pensant à la femme, au merveilleux féminin répandu dans le monde humain. Cette joie vint à Edgar Ivanovitch dans cette aube sale.

— Je me sens très triste, Edgar Ivanovitch, je me sens très seule, j'ai quelquefois affreusement peur, parce que je suis tout à fait, tout à fait seule, dans le monde tout entier, dit Marie.

Le cerveau suralcoolisé peut tout surarpenter, la mémoire recoud des morceaux séparés par des dizaines d'années ou par des minutes l'un de l'autre, et très souvent alors naît la sensation d'une invraisemblable pureté, d'une chasteté, d'une vérité qui domine toutes les non-vérités, pour prendre au non-être son zéro.

— Je suis venue ici pour fuir tout le monde, et vous êtes venu vous aussi, comme c'est étrange!... Je pensais à vous, à l'instant. Jamais personne dans la vie ne m'a dit : je t'aime, pas même Fiodor. Moi non plus je n'ai jamais dit ce mot à personne. Et maintenant, je vais le dire. Il me semble quelquefois que je vous aime. Non, il ne me semble pas seulement, c'est la vérité. Mon père était ingénieur, comme vous. Vous avez les cheveux d'un noir acéré de corneille, vous rappelez un corbeau, (vous connaissez la légende de Marina Mnichek), et vos tempes grisonnent déjà, et je me surprends souvent à penser que j'ai envie de caresser vos cheveux gris. Tout cela passe. Je suis tout à fait ivre. Je pense énormément à vous.

Edgar Ivanovitch ne se souvenait pas si c'était le crépuscule du soir ou l'aube, cette lueur qui s'étendait au delà de la fenêtre poussiéreuse de l'entresol, au delà

du parc, au delà de la rivière, lueur jaune, sale, déjà automnale. Un ressort du divan tinta, d'un son qui réellement s'épanouissait.

— Que faites-vous, Edgar? demanda Marie, sans ajouter le patronyme Ivanovitch, et elle fut sans forces.

— Je t'aime, Marie, répondit Laszlo.

Fiodor Ivanovitch, seul, ne dormait pas sur son lit de camp, lorsque Laszlo descendit. Les autres dormaient sur la paille dans les coins de la salle à manger. Les chandelles achevaient de se consumer. Fiodor Ivanovitch se leva, s'approcha pieds nus de la table et se versa de la vodka.

— Il ne faut pas que tu boives, Edgar. Je n'aime pas boire, Edgar. Cette maison est pleine d'un très grand silence, je n'ai entendu que les hiboux crier, dit Fiodor Ivanovitch. Buvez à notre amitié, Edgar!

Fiodor Ivanovitch laissa tomber ses mains et baissa les yeux.

— Il ne faut pas que tu boives, Fiodor, dit Edgar Ivanovitch.

— Mais si, pourquoi pas? répondit Sadykov. Il faut boire le verre jusqu'au fond.

Et Laszlo cria, levant sa main vide pour trinquer :

— Oui, buvons, jusqu'au fond!

— Mais verse-toi, avant de boire! reprit Fiodor Ivanovitch, ta main est vide.

A la fenêtre s'étendait l'aube sale. Cette nuit fut le commencement du roman de Laszlo.

C'étaient deux amis, Fiodor Sadykov et Edgar Laszlo, hommes de la grande époque de la Révolution russe, qu'ils considéraient comme leur famille et leur patrie, parce que dans leur jeu banco avec la mort ils étaient restés vivants, commandant au monde, les volontés du Kremlin de Moscou, meuniers à ses meules.

Ces deux hommes. l'ouvrier russe devenu ingénieur et le magyar russisé devenu intellectuel russe et, au fond, né ingénieur, ils allaient en hommes dignes, ayant à jamais, l'un conservé, l'autre acquis la manière de percevoir, la courtoisie, la propreté et la ponctualité européennes. Tous deux savaient que la vie de chacun d'eux se trouvait, vies dévouées à la Révolution, celle de Fiodor, dans la poche de sa chemise russe, celle d'Edgar, dans la poche de son gilet. Edgar était physiquement beau, et tous deux avaient des yeux qui existaient pour agir. Fiodor Ivanovitch avait les épaules lourdement tombantes, comme était lourde la marche de ses jambes percluses de blessures, il se distinguait par la beauté des choses irrégulières, des rides de son front, du bleu de ses yeux slaves, enfoncés dans une tristesse toute à l'action, de ses pommettes aimantes cerclées de couronnes rouges, de la raie russe — sibérienne — de ses cheveux couleur de pomme de terre. Laszlo confondait en lui le sang des steppes de la Volga et du Danube, qu'ont traversées les sangs d'une multitude de peuples, Alains, Huns, Goths, Magyars, et les cheveux de Laszlo fuyaient en arrière de son front large, rejetés en arrière par les siècles de vents du passé et par l'Institut Polytechnique russe.

A la fenêtre luisait une aurore sale, jaune, automnale déjà.

— Oui, buvons jusqu'au fond. Te souviens-tu, Edgar, des principes de Girardon?

— Lesquels veux-tu dire?

— Eh bien, mettons, celui-ci : que les cours d'eau naturels traînent dans leurs eaux des matériaux solides, et par conséquent aussi toutes sortes de fanges. Et d'autre part, la quantité de ces particules solides dépend de la résistance au creusement. Le mouvement

de l'eau est irrésistible, mais le mouvement de ces particules de désagrégation n'est pas ininterrompu : au lieu d'être ininterrompu, il a des intermittences, et les matières en suspension se déposent sur les hauts-fonds.

— Oui, c'est parfaitement juste, répondit Laszlo, mais le même Girardon a affirmé que les profondeurs sont inégalement réparties sur le profil transversal, elles sont plus grandes dans les parties du lit qui offrent la moindre résistance au creusement. Girardon est d'avis qu'il ne convient pas de supprimer les hauts-fonds.

— Tu es ivre, Edgar.

— Oui, c'est parfaitement juste.

— Mais ce n'est pas d'hydrologie que nous venons de parler.

— Non, parfaitement juste.

Fiodor Ivanovitch jeta un regard à Laszlo, celui-ci se tenait debout, calme et droit, Fiodor Ivanovitch baissa les yeux et gagna en chancelant son lit de camp.

Et ce fut de nouveau le labeur, la construction de tracés et de profils, cette guerre sans effusion de sang où le premier de tout était l'homme, où tout s'édifiait par le labeur humain, pour refondre la nature, le travail et l'homme, au nom de l'homme.

A l'automne, quand se préparèrent à sévir les premières tourmentes de neige et que les radeaux se figèrent dans les glaces du fleuve, Sadykov partit pour Kolomna, où commençait la construction, et Laszlo repartit pour Moscou. Et ce n'est qu'au bout d'un an que Laszlo arriva à Kolomna, alors que le monolithe était déjà posé.

Il avait fallu une énorme dépense de cerveaux pour restituer sur le calque et le papier d'épure la nature

des fleuves, où tout est rigoureusement déterminé, étroitement subordonné, et où une erreur de calcul d'un millimètre peut anéantir des centaines de kilomètres de nature vivante. Dans les prairies de Mitiaïëvo et de Batchmanovo, sur les collines de Chtchourovo et de Konstantinovskaïa, venant des forêts de Khorochevo et de Tchernorétchié, à partir des stations de Goloutvine et de Chtchourovo, à partir des carrières de granit de Protopopovo, on avait frayé des voies ferrées d'accès aux chantiers, le long desquelles, en convois de milliers de chevaux paysans, on amenait aux chantiers des matériaux : bois, granit, pierraille, sable, fer, pièces détachées de chenilles, d'excavatrices, de dragues, de foreuses, équipements d'installations à air comprimé, de fabriques de béton, d'ateliers de montage, — matériaux et outillage, — car d'ici trois printemps la Moskva et l'Oka devaient pour la dernière fois de leurs millénaires se déverser selon la volonté de la nature, pour être désormais enserrée et fixées par le granit et par l'homme et soumettre leurs forces à l'homme.

Dans les prés de Kolomna se préparait le champ de bataille contre la nature. Sur les collines de Chtchourovo et sur les collines de Konstantinovskaïa naissaient des cités ouvrières, le bureau de l'ingénieur principal, une cité d'ingénieurs. La cimenterie de Chtchourovo travaillait pour le monolithe, et au-dessus de l'Oka même, aux vertèbres du monolithe, se dressait une fabrique de ciment armé, elle fumait et grondait de ses broyeurs de pierre; au-dessus de Popovka, les Dumpkar amenaient au monolithe la purée de béton. Au loin, à la lisière du bois, se renfrognèrent les palissades d'une usine où s'élaborait l'oxygène comprimé, qui servait au lieu de dynamite et

d'amonal à déchirer le granit et à percer un lit pour le barrage. L'usine de constructions mécaniques de Goloutvine servait d'atelier d'outillage.

Sadykov arriva à Kolomna et s'installa avec Marie à la « maison pour arrivants » de l'usine de Goloutvine, aux jours de l'automne, alors que sur les prés de l'Oka les pluies se déversaient, transformant les prés en antiquité. Sur les monts de Chtchourovo, les bois de pins se figeaient alors dans l'attente de l'hiver. Par les villages, les moujiks s'apprétaient à l'hiver. Rien, sauf les pensées de Sadykov, les articles de journaux, les assemblées des services publics du Kremlin, devant des liasses de calques et de papiers d'épure, ne parlait dans ces prairies et dans ces forêts de la construction qui surgissait là, des milliers de gens qui allaient venir là, de la vie qui allait surgir, s'édifier, vivre là. Ces prés des lieux de la construction, sur lesquels peu après l'arrivée de Sadykov commencèrent à faire rage les tourmentes de neige, devinrent pour Sadykov des champs de bataille, portés sur les cartes d'où ils allaient passer dans la réalité, dans eux-mêmes, dans les villages destinés à disparaître dans l'avenir; et sur les cartes tout était déjà fait de ce qui devait être, et sur les cartes on pouvait entendre la sirène des bâtiments de mer devant Moscou, et assister à l'anéantissement de Serguievskaja, de Bobrénièvo, de tout ce qui s'en allait dans l'histoire.

Lioubov Pimènovna Polétika, arrivée aux lieux de la construction un an avant Laszlo et sa mère, était venue alors pour fouir les tumulus et les stations préhistoriques, mettre à nu les époques archéennes, fouiller les terres destinées à s'en aller sous l'eau quand le fleuve changerait de lit.

Aux aubes d'hiver, où les neiges sont bleues et les

cieux sont mordants s'il n'y a pas de tourmentes de neige, et les cieux sont de plomb si le vent pousse la neige à ras de terre, durant ces demi-heures de repos et de réflexion où un traîneau de bois emportait Sadykov aux prairies pour l'enfancement du monolithe, dans ces demi-heures de solitude, Sadykov pouvait songer, à côté des affaires courantes, qu'une masse de granit posée devant le cimetière de Chtchourovo sur le fond de l'Oka, fixée par du béton, c'était la prolongation, la délivrance, l'embellissement de la vie humaine. Le traîneau de bois s'avancait devant la « maison pour arrivants » à l'aube, et Sadykov, engoncé dans sa pelisse de mouton, allait à ses travaux. Les aubes d'hiver russes sont lentes, le ciel est lourd, les hameaux sont immémoriaux, la pelisse de mouton sent le suint, le vent déporte de côté la queue du cheval, les jalons perçant la neige mongolisent sur les routes. Et aux lieux où surgissaient sur la neige les charpentes, les guérites d'une scierie, des tas de planches et de poutres, des carrés de granits et de briques, anéantissant la primitivité, travaillaient des hommes, braillaient des rouliers, stridait la scierie, sifflaient les petites locomotives, et apparurent des femmes en demi-pelisses vermillon, vendeuses de sucres d'orge, de tabac bon marché et de beignets chauds, couvrant des plis de leurs demi-pelisses et de l'abondance de leurs derrières la chaleur de ces beignets. Le bois fraîchement scié et les copeaux d'équarrissage, à la gelée, sentent la pastèque, mais il y a une autre odeur, inexplicable, l'odeur d'une nouvelle vie qui surgit, des mains gelées du sous-ingénieur et des dizainiers dans le bureau froid de planches équarries, l'odeur du tabac des hommes et de la fumée du petit poêle de fonte dans le bureau, l'odeur des mots et des plaisan-

teries, oui, oui, l'odeur des sons et des mots humains, et des traces humaines sur la neige, froissant la neige primitive; là où règne l'odeur de pastèque des copeaux enlevés à la hache, il y a aussi l'odeur d'une nouvelle vie qui surgit, mêlée à celle du mauvais tabac. Là où naguère il n'y avait rien, et où paissaient durant les étés, parmi les taons, les troupeaux, les demi-pelisses vermillon affirmaient : « Chauds les beignets, ils chauffent la bouche, ils graissent le plat! » Les rouliers discernaient les odeurs, celle des beignets et celles des demi-pelisses, et cela aussi était de la vie qui surgissait. Et ces lieux tout couverts de neiges, parmi les pins malingres, dans les champs et dans les prés, étaient des positions de combat, du combat pour le bel avenir de l'humanité, où les plaisanteries des scieurs, parmi les odeurs des beignets chauds, avaient nécessairement un son de vaillance, la vaillance de construire. Sadykov connaissait cette vaillance du travail, où l'œuvre avance vaillamment, où vaillamment surgit le fruit de l'effort, où même le sommeil semble un contretemps.

Mais au printemps, les femmes en demi-pelisses vermillon disparurent, parce que les charpentiers et les fumistes, les peintres, les vitriers, les maçons construisirent auprès des chantiers un réfectoire ouvrier, qui s'appela cuisine-fabrique. Et les baraquements au printemps s'emplirent d'ouvriers à tel point que les baraquements furent insuffisants, et qu'il fallut dresser des tentes de toile goudronnée, empruntées à l'administration militaire, et ces tentes militaires n'étaient pas de hasard, car par les prés travaillaient des armées.

Le commandant en chef Sadykov était ingénieur principal. Le traîneau de bois du commandant en

chef allait d'un lieu où surgissait la vie à l'autre, à l'heure où commençaient les journées, pour être vers midi à l'état-major, dans la lumière spacieuse et tiède de l'étude, sur des devis et des plans, là où confluèrent sur les plans, outre les cours d'eau, l'histoire et la pensée humaine réglant l'histoire, le temps, les hommes et les forces. Ici la pensée mettait en chiffres les masses de granit, la perméabilité des sols argileux, les millimètres des cartes, grossis en grandeurs cubiques d'eau et de force vive, elle calculait les heures-hommes, les heures-machines, la succession et les étapes des travaux. La lumière blanche du jour faisait place dans l'étude à la tranquillité cireuse des couchers, l'électricité s'allumait et au-dessus de la maison se plaçait l'étoile polaire. L'étude était pleine du silence des décisions. La chemise russe de Fiodor Ivanovitch était déboutonnée de lassitude, les cigarettes exténuaient les lèvres, et la chemise russe de Sadykov, toute ordinaire, semblait faite non pas de toile, mais de peau, de la même solide peau que les pommettes juvéniles de Sadykov, endurcie par le temps, les fleuves et la Révolution. La journée de travail de Sadykov se terminait à l'heure de l'étoile polaire, pour reprendre au matin, également à l'heure de l'étoile polaire.

La lutte était commencée, des milliers de gens construisaient, quand arriva Laszlo, et Laszlo prit le commandement en chef des sections d'économie du travail et du matériel, des gens et des choses, tandis que Sadykov commandait en chef la nature et les plans des travaux.

Edgar Ivanovitch était arrivé avec sa famille et s'était installé à Kolomny chez les sœurs Kapitolina et Rimma Karpovna, dans leur silence derrière le portillon. Laszlo avait apporté avec lui ses livres et ses

affaires, pour s'arranger une existence calme et laborieuse d'ingénieur. La maison derrière le portillon était toute de tranquillité, très proche des étoiles, avec ses planchers qui craquaient et la banquettière tiède du poêle. La maison était assoupie du silence de Kapiotlina Karpovna Skoudrina. Au retour du travail, Edgar Ivanovitch trouvait à la maison sa femme qui l'attendait, Olga Alexandrovna. Un nouvel automne arrivait. La belle-fille de Laszlo, Lioubov Pimènovna, arrivait tard pour dîner, ses cahiers sous le bras, venant de travailler à dresser la liste des objets déterrés, elle écoutait les nouvelles des chantiers, apportait ses propres nouvelles. Le cabinet d'Edgar Ivanovitch était encombré de livres, les livres débordaient dans la salle à manger, et les sons dans le cabinet s'étouffaient dans les livres et dans le tapis du plancher. Edgar Ivanovitch laissait à son foyer les heures des étoiles et de la lune, bien que dans les chambres de cette maison il y eût beaucoup de soleil, de ce soleil que connaissait bien Olga Alexandrovna. Laszlo travaillait épaule contre épaule avec Sadykov. A l'heure qui suivait le dîner, dans un désordre de questions et de caresses, de derrière les livres Alissa surgissait dans le cabinet. Le père lisait le journal devant un verre de thé, la fille grimpait sur ses genoux et s'y tenait blottie en petit chat, sans troubler à son père la cérémonie sacro-sainte du journal. Le soleil physique restait pour Edgar Ivanovitch dans son bureau spacieux d'ingénieur principal et dans les prés des chantiers, et c'était un soleil presque physique à son foyer qu'Alissa, son unique fillette, Lissa, comme il l'appelait.

Une fois, Alissa demanda à son père :

— Edgar, est-ce que nous vivons ou est-ce que nous

jouons? — elle appelait son père par son prénom, faisait sa mère.

Le père ne comprit pas, mêlant l'alinéa du journal et la question de sa fille, et il demanda :

— Que veux-tu dire, Lissa?

— Est-ce que nous vivons ou bien est-ce que nous jouons? vous autres, toi et maman, vous vivez, mais moi et Michka, — et pourtant il est grand, et il va avec Liouba, il est camarade avec elle, — lui et moi, nous jouons à la poupée. Les poupées ne sont pas vivantes, elles sont en chiffon, et la tête de ma poupée, maman me l'a achetée à Moscou, au Goum, quand nous habitons encore là-bas. Et toi, tu joues avec nous, parce que nous sommes petits. Micha et moi, est-ce que nous vivons, ou bien est-ce que nous jouons?

Tous les alinéas du journal disparurent alors derrière la question de la fillette, la première question insolite que sa fille lui posât, et le père ne sut que répondre, comprenant de tout son cœur combien lui était chère sa fille, sa chair, le prolongement de sa vie, parce que dans ce désordre de la vie humaine, qu'il faut remettre en ordre par la science de Metchnikov, de Voronov, de Lazarev et par les machines, il n'y a malgré tout pour l'instant qu'une seule solution à la tragédie de la mort, tragédie de l'homme autant que de l'humanité, et c'est la conservation de l'espèce et du sang. Et le père serra contre lui sa fille, se serrant lui-même contre la vie, si fort qu'aux yeux de la fillette parurent des larmes de douleur physique et d'incompréhension.

Et de derrière les livres, à l'heure de repos qui suivait le dîner, accompagnant Lissa, suivant Lissa, suivant son rire et ses menottes toujours en mouvement, arrivait la compagne, l'amie, la mère, Olga

Alexandrovna, la femme qui avait surgi dans sa vie pour la première fois avec sa jeunesse, lui faisant don de tout ce qui lui restait encore. Il était alors répétiteur de Lioubov et du fils qui devait être tué dans son détachement durant la guerre civile. Elle lui avait apporté et abandonné tout, toute sa vie. Alors, dans Pétersbourg aux perspectives rectilignes, dans l'appartement sonore du professeur Polétika, où elle accueillait Laszlo au seuil du salon vide, sur ce seuil même, un jour plein de soleil, dans les sonores et spacieux battements de son cœur, pour la première fois Laszlo avait baisé, virilement, en amant, les bras et le cou d'Olga Alexandrovna, et elle l'avait étreint à son tour, lui livrant tout dans ce baiser : ces pièces sonores, son temps, son mari, ses enfants. Il avait vingt-trois ans, elle en avait trente-deux. Dans ce salon sonore, un autre jour plein de soleil, au déclin du jour, elle avait annoncé à Pimène Serguéievitch Polétika qu'elle le quittait pour toujours, et ses yeux brillaient à cet instant de bonheur. Sur le seuil l'attendait Edgar. Les délais du départ avaient été prolongés alors par les délais de la grande guerre, et pour Olga Alexandrovna ç'avaient été des années d'intense héroïsme. L'année mille neuf cent dix-sept avait été son arrière-saison, apparue non pas en septembre, mais en juillet. Pour Edgar elle avait appris à penser en allemand, comme pensait Egar, et à ses côtés elle avait marché sur les baïonnettes des guerres civiles et les famines de la Révolution; à ses côtés, elle s'était glissée à travers les mailles où se débattait la Russie dans sa refonte du pain, des croyances, de l'existence, des mœurs. Dans le détachement d'Edgar elle avait perdu son fils aîné, tué par les Blancs. C'est à la paix que pour la première fois ses yeux se fermèrent de véritable passion

sous les baisers de Laszlo, et c'est alors qu'Edgar vit pour la première fois près des yeux d'Olga les petites rides de la jeunesse en allée. Elle avait en silence suivi Edgar de front en front, cette femme fière, ce compagnon, cette femme tranquille, pure, qui avait accepté les baïonnettes de la Révolution comme couche nuptiale, qui savait que les passions humaines doivent être intègres, doivent être justes, doivent être éprouvées par les aurores russes de juin ruisselantes de rosée, claires, lumineuses, pures, et sans rien qui rappelle, comme pour certains, les brandons enflammés des incendies russes. Elle avait appris à refouler en elle tout ce qui était hors de son honneur. Sur le front, à la station de Matsiyevskaïa, une grenade avait un jour éclaté dans les jambes de Fiodor Ivanovitch Sadykov, — ils étaient trois alors au corps de garde, elle, Edgar et Fiodor, — un éclat l'avait frappée à l'épaule, elle arracha de sa main l'éclat enfoncé dans la chair, serrant les lèvres de douleur et fronçant les sourcils, mais souriant. Et quand cessèrent de gronder les canons de la Révolution et qu'Edgar partit en campagne contre les fleuves, Olga Alexandrovna mit au monde une fille, Alissa, son dernier enfant, car ses années allaient déjà sur leur déclin. Elle rassembla alors le temps en ordre d'ingénieur et se mit à conserver les livres d'Edgar et ses travaux. Aux heures où Alissa était endormie, Olga Alexandrovna venait trouver Edgar, une bougie à la main. Elle était toujours vêtue de noir. La dernière tasse de thé avant minuit était brûlante, ils la buvaient dans le cabinet de travail, où les livres sentent le ver de bibliothèque, rappelant l'odeur d'un amphithéâtre de dissection. La femme s'asseyait sur le divan, auprès de son mari. Ils parlaient entre eux en allemand, la langue avec

laquelle Edgar Ivanovitch était entré dans la vie, et avec laquelle il accompagnait Lissa à son lit.

— Weisst du, ich denke, dass Leo Trotzki hat kein Recht.

Elle parlait de choses lues dans les livres et les journaux, avec lesquelles elle aidait son mari. La chandelle sur la table brûlait pareille à celle de Faust, minuit s'apaisait du repos de la dernière tasse de thé, — et le mari et la femme parlaient de ce qui est cent fois plus grandiose que Goethe, — de la révolution dans la paix, de celle qui venait et déversait l'histoire aux meules d'Edgar, aussi bien ici que de l'autre côté des murs de cette maison de petite ville, de l'autre côté de ces heures du mari et de la femme, où le mari dissolvait le temps par sa femme et par ses livres, parce que les quadrilatères plats des livres ont la propriété, telle une chambre obscure, de jeter l'homme et la pensée humaine à travers le temps et l'espace, où elle veut et comme elle veut, — et la voix, les cheveux, le visage, les épaules d'une femme, ses paroles, sa chaleur, ses caresses, sa rigueur peuvent faire l'être humain prendre sur la paume son propre cœur et cacher dans son cœur son être, dans l'ambiance cosmique du calme et de cette chose merveilleuse qui a donné la vie à Lissa. A minuit, quand sa femme était endormie, cette femme fière, sereine, raisonnable, sa sœur dans la Révolution, quand la lumière s'éteignait et que les livres s'abîmaient dans les ténèbres, Edgar Ivanovitch relevait la tête sur son coude, et près de lui blanchissait à peine dans l'obscurité l'épaule de sa femme, déjà vaguement froide et fanée, proche et confiante, blessée à Matsiyevskaïa. Sa respiration était égale, heureuse, cette femme qui le jour s'habillait toujours en noir, sauf aux chaleurs de juin où

elle était en blanc, et qui avait été la première dans sa vie. C'était le mystère de l'amour, cette urne dont on ne doit plus répandre le contenu que de celle de la Révolution.

Au dehors, dans les prés, progressait la construction du monolithe. Une fois la semaine, quand se présentait une heure de liberté ou une nuit de liberté, ou que le cerveau commençait à s'obscurcir, Fiodor Ivanovitch venait, de la « maison pour arrivants » de l'usine, trouver Edgar, ou bien c'était Edgar Ivanovitch qui allait le trouver, pour exécuter la loi de l'amitié et trinquer — non pas vodka contre vodka, mais cœur contre cœur, pensée contre pensée. Fiodor traînait alors ses lourdes épaules de pièce en pièce, jetait autour de lui des regards de soldat, multipliait les rappels à l'ordre plaisants :

— « L'air est trop sec, il faut installer un aquarium, vous négligez votre santé ».

— « Fais voir votre poêle, comment vous le fermez, je vous montrerai comment il faut faire ».

— « Lissa, ouvre la paupière, tu fais de l'anémie ! »

Fiodor Ivanovitch s'asseyait sur le divan du cabinet de Laszlo, pour se reposer et ne pas bouger pendant des heures. Du fond d'une planche à livres on retirait une bouteille amoureusement conservée. Fiodor connaissait chaque geste d'Edgar, Edgar connaissait chaque geste de Fiodor. Fiodor se versait un petit verre de cognac et plaisantait. Lioubov Pimènovna s'enfonçait dans un coin du divan, Olga Alexandrovna vaquait à son intérieur. Alors commençaient des heures de conversation, où l'on mettait à l'épreuve soi-même, ses travaux, ses pensées. On enlevait les livres de la table de travail, on allumait des chandelles en grand nombre, on approchait près de Fiodor un tabouret avec une

soucoupe. Les femmes restaient silencieuses. Fiodor s'appuyait de la main au genou d'Edgar, pour soulager ses épaules et au nom de l'amitié. Et Fiodor livrait ses réflexions, surgies en lui parmi les chiffres et les épures.

— Tu parles de Léon Trotski, disait Fiodor Ivanovitch, eh bien, pensons au courant des fleuves, c'est-à-dire, en particulier, si un fleuve peut couler sens devant derrière. Considérons si tu veux l'administration, c'est-à-dire nous-mêmes, le comité ouvrier, c'est-à-dire nous-mêmes. Nous répondons de tout. Une langue de sable sur un haut fond de fleuve est, comme tu le sais, placée exactement comme se placerait un poisson, la tête contre le courant, et elle a aussi, comme tu le sais, la forme d'un poisson, et la queue divisée en deux comme celle d'un poisson. Ce n'est pas par hasard que les bancs de sables ressemblent aux poissons, mais ce n'est pas là le principal. Ce qu'il faut principalement calculer, c'est ce qu'il adviendra de la forme de poisson de cette langue de sable, quand l'eau la prendra de derrière. Nous construisons une digue, nous refaisons entièrement le climat et la géographie. Bon. Dans ces prés déserts se sont rassemblés une dizaine de milliers d'ouvriers, et des millions d'autres sont liés à cette construction et dépendent d'elle, c'est clair. C'est ici un champ de bataille, c'est clair aussi. Or qui sent cela chez nous ? Bien peu de gens. Les ingénieurs emmènent le samedi les dactylos à Goloutvine, pour foxtrotter. Les terrassiers ont une femme par artel, dite cuisinière, nous avons bâti une cuisine-fabrique, mais à cause de ces femmes d'artels, c'est-à-dire de ces cuisinières, les ouvriers préfèrent prendre leurs repas dans les baraquements, et dans chaque baraque il y a nécessairement une cabaretière. Et toi et moi, nous sommes tout.

— Je vais te répondre, Fiodor, disait Edgar Ivano-

vitch. Considère le camarade Moïse, dans la bible, qui conduisait les Hébreux hors d'Égypte. C'était un garçon pas bête. Il déambulait sur le fond de la mer, faisait avec rien du tout la manne céleste, se débrouillait dans les déserts comme nous dans le trotskisme, organisait des congrès de soviets et des réceptions au Sinaï. Pendant quarante ans il rechercha son lieu d'habitation et lutta pour l'avoir. Et la Terre Promise, il n'y parvint pas, laissant à Josué fils de Nun le soin d'arrêter le soleil. A sa place ses enfants y parvinrent. Si le vieux Moïse ne put pas parvenir à la Terre Promise, c'est en vertu de la logique. Les gens qui ont connu Sodome ne peuvent pas être en Israël, ils ne conviennent pas pour la Terre Promise, parce qu'ils se rappellent ce que c'est qu'un *gorodovoï*¹, d'où lui viennent ses énormes moustaches, et qui était *frauprosvirnia*² à Lipetsk. Le vieux devait n'être qu'ossements pour la nouvelle génération, car seule la nouvelle génération, les nouvelles générations, qui n'auront pas connu le *gorodovoï*, sont dignes d'entrer dans la Terre Promise. Je crois que nous, en ce moment, en travaillant, nous jouons les Moïse, nous n'en sommes plus à nous balader sur le fond des mers et nous avons cessé de nous nourrir de manne céleste, mais nous ne sommes pas prêts, toi et moi, pour la vie nouvelle : elle sera, cette vie-là, pour ma Lissa. Je me souviens, quant à moi, de la façon dont les officiers foutaient sur la gueule aux sous-offs. Et quant à l'administration, au comité local et à la cellule du parti, eh bien, c'est dans la bible aussi qu'un original a expliqué ce que doit faire la main droite en présence de la conduite de la main gauche.

1. Agent de police au temps du tsar. — symbole du régime tsariste pour la Russie d'aujourd'hui. (Trad.).

2. La femme qui fabriquait le pain de l'hostie. (Trad.).

Pour ce qui est des femmes, ma foi, que chacun prenne son plaisir où il le trouve.

— En médecine, une exaspération comme ça s'appelle fièvre, — répondait Fiodor Ivanovitch. Il parlait lentement et péniblement, homme aux lourdes épaules. Les chandelles brûlaient goethiennes. Les rayons de livres avaient le calme d'une morgue de pensées, chambres obscures dirigées sur le temps et le savoir humains. Fiodor reprit :

— C'est vrai. Mais Moïse a écrit les Tables de la Loi. J'ai entendu la variété de raisonnements suivants. On m'a dit que chaque époque historique a sa morale, née de cette époque. Les états des démonstrations, dit-on, peuvent se briser, mais il ne faut pas les ployer jusqu'à la limite où ils se brisent en même temps que les démonstrations. On dit que la morale commune de notre époque est la morale politique. On peut être un illettré, demander quelle science c'est que la chimie et faire les plus grossières fautes d'orthographe, on peut être un ignorant et un ivrogne. On peut manquer à sa parole. On peut n'avoir aucun scrupule en présence de rien. On peut agir malhonnêtement à l'égard de sa femme, de son mari, de sa famille, perdre tout sens de la propriété familiale : en tout cas, chez les gens qui professent de pareilles opinions, du point de vue de l'ancienne morale famille et prostitution ont mêlé leurs concepts. Ce qu'il faut, disent-ils, c'est être moral politiquement, et non pas même très moral ni très cultivé, mais orthodoxe. Être politiquement illettré, n'est pas moral. Et les mêmes gens soutiennent que les talents politiques naissent exactement comme ceux d'acteur, d'écrivain, d'artiste. Ils affirment qu'on peut être un admirable musicien et politiquement incapable, qu'on peut être très honorable astronome, homme fidèle à la parole

donnée. à la culture spirituelle et à l'honnêteté envers sa femme, (les femmes, font-ils d'ailleurs observer, répondent avec la plus grande joie à la malhonnêteté de l'homme par leur propre déshonneur), que cet astronome peut avoir une renommée universelle, il n'en sera pas moins, à les croire, en dehors du foyer de notre vie sociale. Les philosophes de cette espèce soutiennent que ces astronomes-là ont le droit de se désintéresser de la question « quelle foi politique professes-tu? » les astres ne leur laissant pas de loisir. Ces philosophes ne peuvent trancher qui a raison, de ces astronomes qui demandent la pitié, « ayez pitié, ce n'est qu'un ivrogne et un coureur de femmes, il a dans son logement des meubles appartenant à l'Etat, il n'en a pas même arraché les étiquettes de musée, ce n'est qu'un illettré! » ou de ceux qu'on oppose à ces astronomes, et qui vivent dans des meubles appartenant à l'Etat, mais qui savent agir, faire la Révolution. Ces gens-là, disent-ils, doivent vivre dans un effort colossal de volonté, de jugement, de rationalisme, de cerveau, subordonnant tout à la raison, anéantissant tout ce qui est par-delà la raison... Je suis d'avis, moi, qu'il n'est pas nécessaire de faire de pareilles oppositions, et elles rappellent tes raisonnements sur Moïse et la Terre Promise. C'est vrai, il n'y est pas parvenu, mais il a tout de même écrit les Tables de la Loi. A nous de vivre! A nous d'écrire les Tables de la Loi de l'avenir, qui devront être purifiées de notre sang. Tu es un peu nihiliste, parce que tu connais la sauce à laquelle on prépare lesdites Tables, (toi et moi, nous avons tué des hommes), tout cela, ce sont des chemins détournés, c'est parfaitement juste. Cette sauce, ils ne devront pas la connaître dans la vie nouvelle, de même que dans la Terre Promise, évidemment, on supposait oubliés les

Veaux d'Or et les manigances de la femme de Putiphar. Mais je suis d'avis qu'il ne faut rien ajourner, et quant à moi, je décide de tout d'un seul coup, et de la morale communiste en particulier.

— Vous parlez de poissons, Fiodor Ivanovitch. Je veux vous raconter quelque chose d'étrange, dit à mi-voix Lioubov Pimènovna. On vend en ce moment de la *navaga* congelée. Je revenais du marché, j'ai senti tout d'un coup une odeur de violettes, très agréable. Je me suis mise à chercher d'où venait cette odeur. Les rues étaient désertes et glaciales, je ne me sers d'aucun parfum. Je me penche sur mon sac à provisions, cela sentait la *navaga*, je relève la tête, cela sentait la violette. Enfin j'ai compris d'où venait cette odeur. L'odeur de la *navaga* découpée ressemble à celle de la violette. C'est la *navaga* qui sentait la violette. Il en est souvent de même dans la vie, les relents de poisson se transforment en odeurs de printemps. Et arrivée à la maison, je me suis aperçue que le poisson n'était pas frais.

— Parfaitement juste, je vous suis très reconnaissant, Lioubov Pimènovna, craignez les violettes à la *navaga*!

Les amis trinquaient cœur contre cœur, ces urnes-là on ne doit pas en répandre le contenu. Les pensées de Fiodor et d'Edgar erraient par les hameaux et les tribus tchouvaches russiennes, par les usines et par les chantiers, autour des mines britanniques et le long des vallées du Yang-Tsé, parmi les konzerns de Stinnes et les carrières à la Mac Donald. Ces hommes avaient aussi leur vie quotidienne, des supérieurs, des subordonnés, des collaborateurs, des amis, des indifférents, des ennemis, des succès et des échecs, et dans ces heures de chandelles gœthiennes et de tranquillité des livres, ces

chambres obscures, Edgar et Fiodor Ivanovitch parlaient de tout ce qui faisait leur vie quotidienne, de l'hier et de l'avant-hier, de ce qui était leur milieu, leurs œuvres, et faisait leur opinion sociale. Ainsi brûlaient les chandelles, issues de Goethe, jusqu'à l'heure où Fiodor Ivanovitch se levait et s'en allait. Lioubov Pimènovna accompagnait Sadykov par les neiges mortes des rues, à ces heures d'allégresse des étoiles.

La petite Lissa insistait sur ses questions. Elle était assise sur la table, parmi les livres.

— Edgar, tu as dit que toi, et maman, et moi, et Michka, tous nous vivons, les uns comme les autres. Alors ma poupée Mila, qui est en chiffons, elle aussi elle vit?

Lissa n'attendit pas la réponse.

— Raconte-moi une histoire.

Edgar Ivanovitch ne sut pas expliquer comme il fallait pourquoi la poupée ne vivait pas. Lissa commença à s'ennuyer. Edgar Ivanovitch lui raconta comment l'ours coupait la branche même sur laquelle il était perché.

— C'est bien, seulement maman raconte mieux les histoires que toi, dit Lissa.

— Pourquoi?

— Parce que les histoires de maman sont dans des livres avec des images, tandis qu'avec toi je ne vois pas du tout l'ours couper la branche et tomber. Maman, elle, a tout, dessiné, dans des livres.

Lissa était assise sur la table devant Edgar Ivanovitch, mêlée aux livres et surgie d'eux, petite, rousse et gaie. Edgar Ivanovitch jouait avec elle au djan-ken-pong, elle écarquillait ses doigts en terribles ciseaux et babillait de ses jambes autant que de sa langue.

Edgar Ivanovitch avait plus d'une fois observé Lissa

jouant sur le tapis. Un tapis couvrait le parquet du cabinet d'Edgar Ivanovitch. Dans le pays des tapis, en Kachgarie, à Chiraz, ceux qui font les tapis savent que les tapis peuvent se lire, qu'on peut y méditer comme sur un échiquier, en déchiffrant leurs images de lettres et de temps; les Européens ne connaissent pas cet alphabet, Edgar Ivanovitch l'ignorait lui aussi, mais pour Lissa tout un monde était dessiné sur le tapis : des fleuves, des mers, des champs, des villes. Ce tapis était resté à Edgar Ivanovitch de ses pères, de son enfance, et dans son enfance Edgar Ivanovitch lui aussi, comme Lissa, avait su voir ces mondes du tapis, oubliés maintenant. Lissa montrait à son père où se trouvait sur le tapis Kolomna et où Moscou où étaient les chantiers, et comment on allait sur le tapis de Moscou à Kolomna par le fleuve et par le chemin de fer.

A cheval sur son père, Lissa passait par la salle à manger dans la chambre à coucher, pour que son père restât une minute assis au-dessus de son petit lit. Derrière les fenêtres trapues de la maison des vieilles Skoudrine, le jardin s'étendait, recouvert de neige, parfois s'allumait la petite fenêtre de l'étuve de l'okhlomone Ojogov, et scintillaient au ciel les étoiles.

La paix du foyer de Laszlo était solide et harmonieuse.

Les lois des discours de l'ingénieur Evguénii Evguéniévitch Poltorak : « Qu'est-ce que l'amour, Vièra Grigorievna? qu'est-ce que la vie? qu'est-ce que la mort? et qu'est-ce que la vérité? tout cela n'est que vétilles devant le zéro de la mort, parce que le multiplicateur zéro transforme tout en lui-même », ces lois qui justifiaient Evguénii Evguéniévitch Poltorak, existeront

aussi longtemps que les hommes n'auront pas, chacun pour soi-même, déterminé, décidé ce que c'est que l'amour, l'honneur, la vie, la mort. Aux époques où l'individualité humaine s'efface, où les zéros de la mort semblent se transformer en chaînes, ces chaînes ne sont nullement les fers d'un jeu banco, car chaque homme doit, doit absolument décider pour lui-même de son honneur. Les discussions sur Moïse se greffent ici. Dans le monde humain, l'amour unique n'est pas une loi biologique. Edgar Ivanovitch était pour toujours lié à Olga Alexandrovna, qui avait fait avec lui les routes de sa naissance à la vie d'homme et qui avait pour lui mis au monde une fille, son amour et son avenir à lui. Mais Edgar Ivanovitch n'était pas physiquement fidèle à sa femme, comme beaucoup d'hommes de cette époque et comme beaucoup de femmes n'étaient pas fidèles à leur mari. Dans les wagons à bestiaux, sur les traverses des voies, dans des villes de hasard, par des nuits de hasard, car l'existence était alors entrecoupée et chacun avait derrière ses épaules le zéro d'un jeu banco, les femmes étaient dispersées de toutes parts, elles n'engageaient à rien, elles donnaient la joie de tout leur féminin, qui semblait une éternité plus forte que le zéro qu'on avait derrière les épaules. Les incendies de la Révolution n'avaient pas laissé de cerveaux pour quelque chose de plus grand, et les femmes se perdaient parmi les aubes et les routes nouvelles.

Les années de la guerre civile disparurent en même temps que les wagons à bestiaux qu'on retira d'en bas de leurs talus. Le reste était justifié par la morale de la vie quotidienne. Il y avait deux vies : la première vie et la seconde, semblable aux sentiers de loups dans la forêt, tanières invisibles, indices, traces, jalons. La première vie était faite des œuvres constructrices de la

Révolution, des chambres obscures des livres, des habitudes du foyer, des lois de l'amitié. Et de cette première vie il était possible et il était nécessaire de s'exclure pour la seconde vie. Sur la centaine de conversations ou d'appels téléphoniques que nécessitait chaque jour le travail, au téléphone de campagne des chantiers, il y avait un appel, ou une conversation seul à seule, fixant une heure, un lieu, un train pour Moscou. Et là, à cette heure et à ce lieu, commençait la deuxième vie, le secret que nul ne connaissait et où la joie était la chose unique qui justifiait tout. Entre amant et maîtresse, il n'y a pas les mesquineries quotidiennes de la lassitude, de l'argent, arrière-cour des caractères — et maintenant chose se justifie aux yeux des gens parce que c'est en secret, que nul ne connaît cela, ces sentiers secrets, ces indices invisibles, dissimulés à tous les yeux, des lieux de rendez-vous. Ici, à ces heures-là, enlevées aux affaires et au temps pour la deuxième vie, il n'y avait que la joie de jouir d'une femme. Une paume de femme posée sur des yeux d'homme peut parfois masquer le monde entier, non seulement pour la vue, en vertu des lois de la physique, mais le masquer de telle sorte que cette paume devienne plus grande que le monde, et un genou de femme découvert peut contracter le cœur tout comme de songer à la mort, sous les balles, au combat, car la mort et l'amour ne sont pas seulement des zéros, mais aussi une égalité.

La nuit à l'aube blanchâtre, à la fin des relevés, fut le commencement d'un roman. Marie Fiodorovna Sadykova aimait Edgar Ivanovitch, et elle resta sa maîtresse quand il fut arrivé aux chantiers. Elle alla à sa rencontre, Marie, avec toute sa beauté, pour la lui livrer. Elle aimait, lâchant son amour dans les sentiers des musiciens classiques, ne se justifiant par rien et ne

songeant pas à une justification. Elle cachait sa tête sur la poitrine d'Edgar Ivanovitch, comme les autruches cachent leur tête sous leur aile, ou dans les sables brûlants de ces déserts où elles mènent leur vie sauvage.

Tout homme connaît le bonheur de posséder une femme, et tout homme connaît le bonheur plus grand encore de dominer une âme humaine, dans toutes ses intentions et dans toutes ses pensées, que voilà, là, sur la main. Les heures de rendez-vous, arrachées au temps, étaient tantôt dix heures du matin, tantôt dix heures du soir, tantôt quatre heures de la nuit, et les sentiers secrets étaient de même tantôt à la « maison pour arrivants » de l'usine de constructions mécaniques, tantôt dans les prés et dans la forêt de Chtchourovo, tantôt dans le train de Moscou. Ces heures de sentiers secrets passaient toujours inaccoutumées, dérobées à eux-mêmes. Quand elles se terminaient, après le dernier baiser, après les marches de l'entrée et le croisement d'une ruelle, la deuxième vie d'Edgar Ivanovitch s'emboîtait dans la première, celle des affaires, des actes, des soucis, des relèves pour la sous-section des terrassements, des granits, des bras. Après le croisement d'une ruelle, il pouvait revenir chez Fiodor Ivanovitch et saluer Marie Fiodorovna comme la femme d'un autre, la femme de son ami, s'enquérir de sa santé et lui transmettre le salut de sa propre femme, parce que dans les affaires humaines très souvent les choses secrètes ne se pèsent pas à la balance de la morale. Après les ruelles, dans la vraie première vie, les épaules se tendaient vers les affaires, les jours se décomposaient en étendues plombées de prés, d'ordres, de séances, de bilans, d'affaires et de volonté, où il n'est pas permis de gaspiller les pensées et où il faut leur commander, dans la marche cadencée de l'histoire.

Les chasseurs dans les forêts prennent les loups en battues. Les rabatteurs suivent les pistes des loups. Les chasseurs se postent aux passages des loups, entourent les taillis de fanions. La forêt est silencieuse, lente, muette. Dans le silence de la forêt, les crieurs commencent à brailler et à hululer, pour faire lever le loup et le chasser le long des pistes que cernent les chasseurs et les fanions. La vie des loups devient la mort.

Dans la maison des vieilles Skoudrine, où la vie de Rimma Karpovna ressemblait à l'histoire de l'odeur de *navaga* devenue odeur de violette, de derrière les livres surgissait Lissa aux cheveux roux. Les yeux de Fiodor Ivanovitch étaient faits pour engendrer l'action. Les yeux d'Edgar Ivanovitch, quand ils revenaient de par-delà les étendues, étaient eux aussi faits pour agir. Ces hommes vivaient pour agir, pour mourir auprès de l'ouvrage.

Et vint la dernière année des travaux.

Le printemps vint dans un très grand soleil. Les bourrasques de neige reculèrent dans l'hiver. Le soleil arriva de dessous les neiges, les neiges s'étant retirées dans les nuits. Ce printemps-là pour la dernière fois l'Oka et la Moskva se déversaient par leurs anciens thalwegs, millénaires, créés par la nature : la colonne vertébrale du monolithe tranchait déjà l'Oka.

Et vint un jour de mai.

A midi, pendant le répit du déjeuner, — alors que résonnaient les sirènes avertisseuses et qu'on plaçait les signaux indiquant que tout le monde devait quitter les prés, car les sapeurs allaient faire sauter à l'oxygène comprimé les granits, — de son cabinet de travail, encombré de plans, de cartes et de tableaux, où traî-

naient dans les coins des spécimens de formations géologiques et où entraient beaucoup de soleil de mai, Fiodor Ivanovitch demanda la communication téléphonique avec Egdar Ivanovitch et Marie Fiodorovna.

A Marie, Fiodor Ivanovitch téléphona :

— Marie, tu viendras me trouver d'ici un quart d'heure, pour une affaire importante. Sans faute.

Et à Edgar :

— Edgar, viens me trouver tout de suite, pour une affaire très importante. N'y manque pas. A mon cabinet.

A vrai dire, c'est à ces appels téléphoniques que commença le roman véritable, et qu'il faut rapporter, entre Marie Fiodorovna et Edgar Ivanovitch.

Le matin de ce jour-là, levé à quatre heures, Fiodor Ivanovitch était allé aux travaux. A cause de l'insouciance d'un contremaître et des dizainiers, l'eau avait emporté du sable et des fascines au pied de la digue, et Fiodor Ivanovitch en scaphandre, en costume de plongeur, s'était enfoncé sous l'eau, au fond de la rivière, pour examiner les parties submergées des travaux, bien que ce ne fût pas là son affaire. Deux plongeurs avaient enfilé Fiodor Ivanovitch dans une combinaison de caoutchouc, avaient tordu l'extrémité-signal, l'avaient chaussé de brodequins de plomb. Les scaphandres, — ces casques d'aluminium, semblables à des crânes de Martiens selon Wells, — se vissent comme un bouchon hermétique; le bouchon mis, l'air pompé commence à souffler, la terre est arrachée, les dimensions changent, l'eau se referme au-dessus de la tête, et au-dessus de la tête courent des bulles blanchâtres d'air expiré. Les lois de la physique, sous l'eau, transforment la lumière, la visibilité, la pression, l'homme, ne se sent pas, sous l'eau, à son accoutumée.

Fiodor Ivanovitch examinait les fascines. Les fascines avaient poussé, s'étaient emmêlées, étouffées de leur propre pesée. Sous l'eau, il faisait sombre et froid, de petits poissons ahuris voulaient regarder aux verres du scaphandre, l'air comprimé sifflait et soufflait aux oreilles, empêchait d'entendre le silence aquatique, le soulignait. Le soleil, à la minute où Fiodor Ivanovitch remonta dans la barque, lui parut énorme. Et ce soleil et ces fascines gonflées sous l'eau, firent naître une pensée inquiète, que Fiodor Ivanovitch ne parvint pas à réaliser et à ordonner. Après s'être fait transporter en barque, par le canal, de la digue jusqu'au faux-bras de Konstantinovskaïa, qui servait de canal de dérivation, Fiodor Ivanovitch se rendit à la direction de l'ingénieur principal, dans son cabinet; il traversa Konstantinovskaïa, vérifia en chemin les inclinaisons des revêtements de fascines du bord du nouveau lit. Le jour s'avancait spacieux et ensoleillé, les nuages surgissaient pour se fondre dans le bleu. A la pose des fascines travaillaient des femmes, filles de la steppe aux jupes bariolées. La terre était jonchée de verges d'osier et de saule fraîchement coupées. Les femmes liaient des tresses de saule, en serrant les baguettes avec des liens d'osier; elles étaient alertes et riaient gaîment en suivant l'ingénieur du regard. Les fascines étaient posées en rangées sur le lit du fleuve et clouées en terres avec des branches fourchues, également de saule. L'osier et le saule sont employés pour les fascines parce qu'on veut qu'ils germent dans l'eau, qu'ils prennent racines et fixent par leurs racines la terre du fond. Et Fiodor Ivanovitch prit conscience de sa sensation de tout à l'heure. Tout cela allait être submergé par l'eau; Fiodor Ivanovitch, en regardant ces belles filles et ces femmes solides, qui le regardaient

daient venir, puis le suivaient du regard en riant, se vit tout à coup à la place d'une de ces tiges d'osier. Ce n'est pas du tout la même chose que d'être sous l'eau en scaphandre. Dans chaque verge la vie est restée, la vie de ces baguettes liées, serrées de harts d'osier, par milliers; l'eau les submerge, elles gardent la vie, et les racines d'une baguette s'implantent dans le corps de l'autre, chacune cherche de la sève pour se nourrir, cherche de la terre, cherche à tuer les autres; qu'une baguette parvienne jusqu'à la terre, elle est satisfaite; mais elle étouffe, et étouffant, cherchant à tuer ses voisines, gonflée d'hydropisie à éclater, elle se traîne vers le soleil; — ce n'est pas du tout la même chose que d'être en scaphandre au fond de l'eau, c'est tout à fait comme cela que meurent les poissons à l'air. Les femmes en jupes bariolées, au bas de ces tranchées revêtues de fascines, et les terrassiers à la poitrine nue et aux larges pantalons bleus représentaient la vie en même temps que l'antiquité russe, deux choses également bien en chair.

C'est alors que résonna la sirène annonçant l'interruption du travail pour le repas; les gens quittèrent les chantiers pour faire sauter les granits à l'oxygène liquide, cet oxygène même qui manquait aux tiges de saule immergées. Fiodor Ivanovitch, dans la foule des ouvriers, qui s'en allaient déjeuner à la cuisine-fabrique, prit un dumpkar pour aller chez lui, dans son bureau, et il attendit sa femme et son ami.

Edgar Ivanovitch jeta à Fiodor un regard très attentif, se retira vers la fenêtre, s'assit sur l'appui. Marie Fiodorovna, calme et sereine, s'assit devant la table, en face de Fiodor Ivanovitch. Fiodor Ivanovitch achevait de sucer une cigarette. De nouveau la sirène hurla, et aussitôt retentit la première explosion, la maison

trembla, résonna de ses vitres. Fiodor Ivanovitch baissa et releva les yeux.

— Que vas-tu me dire, Edgar? demanda Fiodor Ivanovitch.

— A quel sujet? reprit Edgar Ivanovitch.

— Je voudrais connaître les relations que vous taisez, Marie et toi, mais qui sont entre vous, dit Sadykov.

Les yeux de Laszlo furent pour agir. Il traversa la pièce en ligne courbe, contournant un faisceau de cartes, et s'arrêta près de la fenêtre. Marie Fiodorovna se leva de sa chaise, nul ne remarqua son visage. A la fenêtre, le soleil brillait, si fort que ses rayons faisaient noires les ombres du cabinet. Dehors mugissait, soufflait, gargouillait une excavatrice, et quelqu'un criait : « Mi-i-i-itia! ohé Mi-i-i-itia! j'ai fini de déjeuner-e-e-er! » Aux minutes tragiques, les hommes ont toujours peu de gestes.

— C'est bon, c'est moi qui vais parler, vous, ça vous est difficile, — dit Fiodor Ivanovitch, baissant la tête puis la relevant. — Aujourd'hui à quatre heures, il y a conférence, Edgar, tu le sais; mais il s'agit d'autre chose. Il y avait un vieux papa à Tambov qui disait un jour, en jouant à la préférence et en faisant faire la remise à son partenaire : « à la préférence, les hommes sont frères! » et il avait raison. Je pourrais ajouter encore des raisonnements sur l'état des fascines sous l'eau, qui m'ont brusquement décidé à ne pas remettre cet entretien, car dans les fascines nous noyons de plein gré des branches vivantes. Mais je n'ai pas pour l'instant la tête aux allégories. Je vous ai fait venir pour le motif suivant. Il y a trois ans, le huit août, dans la maison seigneuriale de Spasskoïé, vous, toi, Marie, ma femme, et toi, Edgar, mon ami, vous vous êtes pris et vous me l'avez caché. Cela m'a fait mal, j'ai compris

que nos relations allaient devenir très compliquées. Je regardais cela comme un malheureux hasard. Je ne prétends nullement à dominer les âmes, j'ai eu moi aussi de semblables aventures, et j'admets que chacun puisse en avoir. Mais il y a un an, toi, Edgar, tu es revenu trouver Marie. Je vous observe depuis neuf mois. J'ai fait semblant de ne rien savoir, supposant que c'était une inclination momentanée, qui passerait avec le temps ou dont vous me parleriez si c'était sérieux. Cette fois-là, à Spasskoïé, tu voulais, Edgar, trinquer avec moi la main vide, mais tu es mon ami, Edgar. Nous édifions une nouvelle vie et une nouvelle société, par conséquent aussi une nouvelle morale. Il nous faut tendre toutes nos forces pour travailler et nous libérer de tout pour le travail. Un automne, un hiver, un printemps ont passé, et me voilà qui vous parle. Le temps écoulé me prouve qu'il ne s'agit pas d'un emballement passager. Je ne tiens pas la polygamie pour conforme à la morale communiste, mais la probité dans les rapports entre communistes est pour moi le devoir d'un communiste. Mais je ne veux pas pour l'instant vous demander de raisonner, mais d'agir. Tu comprends, Edgar, que je suis dans une situation pénible vis-à-vis de toi. Nous édifions une société nouvelle et une morale nouvelle. Et il me semble, Edgar, que nous n'avons pas de raisons de nous brouiller. Mais tu comprends que je ne peux pas admettre que ma femme donne prise aux affronts. Et je vous propose de vous marier, puisque vous vous aimez, sans mensonge superflu. Je ferai tout pour cela, parce que c'est dans l'ordre naturel des choses. Tu as les clefs de notre maison, Marie. J'habiterai dans ce cabinet. Toi, Edgar, tu dois recevoir un logement aux chantiers, à la Cité des Rochers. Je resterai dans ce

cabinet en attendant que tu mettes ordre à nos affaires, Marie, et que vous vous soyez arrangés tous les deux. Le mobilier, ce n'est pas la peine d'en parler. Au revoir. Allez-vous en, bonne chance. A quatre heures la conférence commence, Edgar, mais il serait bon que tu passes à trois heures, il faut que nous nous entendions à l'avance.

Marie Fiodorovna se laissa tomber sans force sur une chaise, quand Sadykov eut parlé. Edgar Ivanovitch n'avait pas laissé perdre d'un muscle les paroles de Sadykov. Ses yeux devinrent aigus, comme l'étaient les yeux de ses ancêtres nomades, suivant dans la steppe la trace de leur ennemi. Fiodor Ivanovitch reçut ce regard.

— Non, Edgar, nous ne sommes pas des ennemis, non. Nous avons tous notre part de faute. Il m'est revenu que pas une fois je n'ai dit à Marie que je l'aimais, je n'en ai pas eu le temps, je n'en ai pas pris le loisir. On ne peut pas considérer d'un seul coup tout ce qu'il y a à considérer. Nous en reparlerons, Edgar. Marie, donne ta main que je la baise. Allez.

Le téléphone sonna.

— Oui, dit Fiodor Ivanovitch, c'est moi, Sadykov. A la chenille numéro cinq? Bon. Oui. Non. C'est bon, je vais y aller. Il y a du nouveau chez moi, je viens de me séparer de ma femme. Oui. Non, mais je ne tiens pas aux situations fausses, simplement. Elle se remarie. Avec Edgar Ivanovitch. Oui. La conférence est à trois heures et demie.

Fiodor Ivanovitch raccrocha l'écouteur. Le bureau était tout d'affaires et de labeur. Les murs regardaient avec leurs graphiques. La fenêtre regardait les prés. Dehors, le soleil brillait, le vent portait des odeurs de terre humide, d'herbes et de fleurs. En de pareils jours,

l'homme ne peut pas ne pas être ami de la terre. Marie Fiodorovna se mit à pleurer, laissant tomber sa tête sur la table, sur une épure.

— C'est ici un cabinet de travail, Marie, dit Fiodor Ivanovitch, cesse. Retirez-vous. Je vais faire venir les suivants, on m'attend.

Sadykov sonna.

Fiodor Ivanovitch se leva vivement de sa table, quand Marie et Edgar furent sortis.

Fiodor Ivanovitch, de ses jambes malades, marchait très vite d'un coin à l'autre du bureau, en droites géométriques. Ses épaules s'affaissaient plus lourdement encore que d'habitude. Des rides descendaient de son front à ses yeux. Son visage devint tel que celui d'un homme qui vient de faire trente kilomètres à pied, qui vient de passer vingt-quatre heures sans dormir, et qui de la neige fangeuse du dehors arrive chez un autre, au crépuscule, pour le thé russe du soir, et non pas pour se recueillir sur une tasse de thé, mais pour dire une vérité nécessaire et brève, une nouvelle terrible, et puis continuer sa route, sans se reposer, vers les kilomètres nocturnes, pour porter plus loin d'autres nouvelles terribles.

De nouveau le téléphone sonna. Dans les bureaux des travaux de construction, les hommes peuvent parfois se sentir comme des loups cernés par les fanions de la battue. C'était Lioubov Pimènovna qui téléphonait.

— Oui. Ah oui? Vous avez fait de belles trouvailles?

Oui, oui. J'irai vous voir ce soir, je peux? Je suis très fatigué. Tout aujourd'hui, je ne sais pourquoi, je vis dans les allégories. Vous vous rappelez nos discussions, — oui, c'est toujours comme cela, je construis l'avenir,

un nouveau fleuve, — vous, vous déterminez pour l'avenir les antiquités.

De nouveau le téléphone sonna.

Fiodor Ivanovitch dit dans l'écouteur :

— Oui, j'y vais.

Fiodor Ivanovitch sortit du bureau. La terre sous les pieds était tiède, toute de gazon vert. Le soleil aveuglait. Les nuages se fondaient dans le ciel bleu. Des ouvriers étaient étendus sur l'herbe, se reposant après le repas. Au seuil de la cuisine-fabrique, une servante cherchait les poux à une autre servante. Sadykov s'en alla déjeuner; dans la queue qui attendait devant la caisse se trouva à côté de lui le contremaître Sarytchev, en chapeau de paille semblable à une ombrelle chinoise. Sadykov et Sarytchev se serrèrent la main.

— Je viens de me séparer de ma femme, dit Fiodor Ivanovitch, je souhaite toujours le bien des autres, et je préfère simplifier la vie autant qu'il est possible. Egdar Ivanovitch est mon ami, ils s'aiment. Tout cela est pour moi l'ordre naturel des choses et le devoir d'un communiste. Laszlo est un communiste probe, Marie Fiodorovna est une femme probe : j'ai secouru deux amis, ils étaient dans la difficulté. Comment vont les affaires dans votre secteur?

Sadykov était parfaitement calme. Sur son visage parfaitement immobile, les pommettes se préparaient à la vie laborieuse de tous les jours.

Le loup cerné par les fanions, dans la forêt, à l'heure de l'aube, dans la bruine glacée, entend hululer et brailler les rabatteurs, la bruine glacée a trempé les fanions, le loup n'a pas d'issue, le loup est semblable aux verges de saule dans les fascines immergées.

Le soleil laminait comme ceux de Fiodor Ivano-

vitch les yeux de Marie Fiodorovna et de Laszlo quand ils sortirent au soleil, et tout aussi bleu était le ciel, mais la terre cessa pour eux d'exister, car ni lui, ni elle ne remarquèrent les quelques kilomètres qu'ils firent des chantiers au kremlin de Kolomna, à la tour de Marina, qu'ils firent l'un auprès de l'autre, dans le silence des sentiments arrêtés sur place, chacun pour soi. Si l'on regarde le kremlin de Kolomna du haut de la tour de Marina Mnichek, ce kremlin asiatique est transformé tout à coup comme par miracle en gothique médiéval européen, précisément par la tour de Marina. Ici s'étendait la piste de la deuxième vie, traversant ces régions d'où le soleil lui-même entre dans le cœur. Au milieu de la confusion de la deuxième vie et de la première, retentit tout à coup le braillement de rabatteur, tout plein d'Asie, de ce kremlin asiatique, et sourit sarcastiquement, pleine d'Europe, la tour gothique, virginale, de Marina. Les yeux de Marie Fiodorovna et d'Edgar Ivanovitch revinrent de par-delà les espaces.

— Quelle sottise! dit Edgar Ivanovitch, et Marie n'entendit pas ces mots.

— Qu'allons-nous faire, Edgar? demanda Marie.

— Que faire? demanda à son tour Edgar Ivanovitch, sans l'entendre. Va-t-en pour l'instant à la maison.

— Où, à la maison?

Laszlo ne répondit pas. Le gothique de Marina se dressait muet. Edgar Ivanovitch se souvint comme la veille il portait dans ses bras Marie, son amante, l'enveloppant toute de ses bras, et comme il lui disait des mots de tendresse. Marie Fiodorovna, maintenant, lui appartenait pour toujours. Ses regards revenus d'au-delà des espaces se portèrent sur cette femme, debout devant lui, et ses yeux ne comprirent pas : cette

femme ne lui était rien, lui était inconnue. Fiodor Ivanovitch, en discutant des lois de l'écoulement des fleuves, où il ne saurait y avoir de déviations, en discutant de la force, de l'opiniâtreté de la vie humaine, avait maintes fois raconté à Edgar Ivanovitch cette minute qui l'avait frappé, où Marie, parmi les déluges de sang du front, dans la maison où l'on avait tué son père et sa mère, s'était mise tout à coup à jouer du piano, seule, rien que pour elle, et puis avait souri à Fiodor Ivanovitch, d'un sourire humble, désemparé, quand il l'avait ainsi surprise. Marie Fiodorovna était venue à Sadykov de par-delà les jeux banco de la mort. Marie Fiodorovna était maintenant debout devant Laszlo : les épaules affaissées, désemparées, elle souriait d'un sourire désemparé, du même sourire qu'elle avait dû avoir, ce jour lointain, au front. Le ciel au-dessus de la terre étendait un calme très bleu, les yeux de Marie dans la lumière d'azur brillaient très bleus.

Des ruines du kremlin surgit le muséologue Giboïédov, ses favoris s'ébouriffaient majestueux, son chapeau haute-forme tombait sur sa nuque.

— Laszlo, je vous salue! cria le muséologue. D'où venez-vous et où allez-vous? venez donc chez moi, je vous montrerai une femme de pierre qu'on vient de trouver au fond du lit, sous la drague; elle n'est pas moins belle que celles du Musée Historique de Moscou, et quelles rondeur! La camarade Polétika, Lioubov Piménovna, va en faire le nettoyage. Venez! Et puis, aussi bien, c'est l'heure de boire un coup.

Le muséologue sentait l'oignon et la vodka. Les chasseurs dans la forêt repiquent les fanions d'une place à l'autre, pour réduire de plus en plus les issues des loups. Chez le muséologue traînaient en tas des sur-

plis, des étoles, des chasubles, des dalmatiques, des icônes entassées, dans un coin était assis un Christ nu en bois. Et près du Christ, dans le coin, soutenant le plafond, se dressait une femme de pierre, effrayante, couverte de plantes aquatiques, elle regardait la pièce de ses yeux aveugles qui souriaient. Le kremlin asiatique de Kolomna, vu des fenêtres du muséologue, était bien l'Asie. Le muséologue offrit de la vodka et de l'oignon vert. Edgar Ivanovitch refusa la vodka et l'aval.

— Marie, reste un instant ici. Fiodor m'a demandé de venir à trois heures, pour la conférence. Dans deux heures je serai de retour.

Le muséologue remplit une seconde fois les verres et trinqua avec le Christ nu, car Laszlo buvait machinalement. Marie s'assit dans un coin d'un divan des Toutchkov, se blottit dans le coin, les pieds sur le divan. Un autobus emporta Laszlo de la ville aux chantiers.

Quand Edgar Ivanovitch entra dans la salle de réunion, il entendit une phrase de Fiodor Ivanovitch :

— La vieille morale est morte, où les hommes se battaient à coups de poings et en duel pour une femme, et souffraient de la jalousie.

Fiodor Ivanovitch s'interrompit en voyant Edgar Ivanovitch.

— Te voilà, Edgar, ouvrons la séance, — dit-il, et il prit place auprès de Laszlo.

Au moyen-âge, les chevaliers avaient l'habitude de jeter à l'adversaire un gant en signe de défi; ces défis-là, en asiato-russe, se transforment parfois en femmes de pierre, de même que la tour de Marina se transforme en gothique médiéval. Fiodor Ivanovitch se transforma en rabatteur. Les sourcils se rassemblaient pour agir. A la conférence, les ingénieurs rendaient compte de

leur travail. Quand ils se séparèrent, la conférence finie, le contremaître Sarytchev, s'approchant de Laszlo, lui dit :

— Fiodor Ivanovitch est un vrai communiste, il a l'attitude qui convient. A quand le mariage?

Edgar Ivanovitch répondit, sans sourire :

— Oui, Fiodor est un excellent camarade.

.....
Toute cette journée, Fiodor Ivanovitch la passa au travail, et au crépuscule il alla à la ville. Il rencontra Lioubov Pimènovna; ils firent route ensemble, à l'heure bleue du crépuscule, vers la tour de Marina, à cette heure où commencent à voler les chauves-souris, où crient les hiboux, et où le couchant devient froid de nuit et s'empourpre comme s'il était l'orient. Sadykov ne laissa pas échapper un mot sur son entretien de la journée avec Laszlo, beau-père de Lioubov Pimènovna. Le gothique de la tour de Marina s'enfonçait dans la demi-obscurité du ciel, vers les étoiles. Sous les ruines des murs bourdonnait le moulin, s'assombrissait l'eau profonde.

— C'est l'endroit de Kolomna que je préfère, dit Lioubov.

Sadykov était taciturne et calme, il était assis près d'elle sur des pierres, la tête sur les mains. Les chauves-souris frôlaient la tour d'un vol silencieux, dans la tour une chouette hululait dans le bleu du ciel, dans le silence bleu.

— A quoi donc songez-vous, Fiodor Ivanovitch? demanda Lioubov Pimènovna.

— J'écoute le silence. J'ai eu une journée très pénible aujourd'hui, et je suis très las.

— Oui, près de cette tour il fait toujours silence. J'ai étudié la légende de cette tour, son histoire. Vous

connaissez la tradition selon laquelle l'âme de Marina Mnichek est une corneille au-dessus de la Russie. Cette corneille de son âme s'est multipliée en ces corbeaux que nous connaissons, et c'est pour cela que les corbeaux hantent toujours les lieux de destruction, annonciateurs de l'agonie. J'écris un travail sur la tour de Marina et je le termine par la submersion de la tour dans le nouveau fleuve. Mais, voilà ce qui me frappe toujours. Je viens souvent à cette tour dans la journée, le sureau y foisonne, le soleil y brûle, les bardanes y répandent leur odeur, — et il n'y a rien; et cependant, près de ces pierres a coulé très longtemps et l'histoire, et la poésie, je ne sais comment m'exprimer. Et ici, il fait toujours silence.

— Je vais m'en aller, dit Sadykov, et il se leva, — Je suis très fatigué de cette journée. Lioubov Pimènovna, en rentrant chez vous, vous allez apprendre sans doute une nouvelle pénible et pour vous, et pour Olga Alexandrovna surtout; dites-lui que je suis de tout cœur avec elle; — et pour vous, — permettez que je vous baise la main. Oui, c'est toujours ainsi, il y a eu de l'histoire, il y a eu de la poésie, il reste des pierres. Et aucune histoire ne notera qu'en cet instant même, ici près de cette tour, ici près de vous, je me sens très heureux. Conservez votre pureté, Lioubov Pimènovna, et voyez votre père, et faites la paix entre votre maman et lui.

— Que voulez-vous dire, Sadykov? demanda Lioubov Pimènovna en se levant à son tour.

— Bonne chance. Lioubov Pimènovna, répondit Sadykov, je viendrai souvent vous voir, — je puis? je ferai bien? — Sadykov, doucement et très discrètement, baisa les doigts de Lioubov Pimènovna.

La tour et les ruines du kremlin s'élevaient silencieuses.

Dans les prés chantaient les cailles, mêlant leur appel rythmé à la lamentation et au grincement des foreuses à vapeur. Fiodor Ivanovitch allait à pied. Les chantiers scintillaient d'une armée de feux électriques. Fiodor Ivanovitch se rendit à l'atelier d'épures, à son cabinet de travail. Par la fenêtre ouverte entraient une chanson que chantaient des voix d'hommes et des voix de femmes. Fiodor Ivanovitch poussa les volets, la chanson humaine s'atténua, l'appel des cailles s'éteignit, et plus forte et plus sinistre retentirent la lamentation, le grincement, le hurlement des excavatrices gargouillant d'eau et de terre : le cri de ces machines fouissant la terre était vraiment effrayant dans le silence du bureau, cris, croassements, sifflements, soufflements, rauquements, geignements, hurlements, glapissements. L'atelier d'épures se cachait dans les ténèbres, comme dans les nuits de septembre, quand ces nuits passent semblables à des mendiants russes en haillons, dans leur lenteur et leur humidité, et engloutissent la terre dans une ténèbre noire, de celles où l'on ne voit pas même sa main et soi-même; par les champs de septembre alors, à l'heure où l'on ne voit rien, la boue se colle jusqu'au cou, et par les champs errent les loups. Par les prés, ce soir-là, c'était mai qui passait. Dans l'atelier d'épures de Sadykov, septembre s'était installé. De pareilles nuits sont faites pour l'humiliation de l'homme devant la terre. Dans l'atelier d'épures plein de septembre entraient les hurlements des excavatrices. Fiodor Ivanovitch était à son bureau, les cigarettes éclairaient d'une lumière rouge ses pommettes, la lumière de la cigarette ardente sur ses pommettes était menaçante, ses pommettes étaient dures comme était dure cette nuit de septembre en mai. A la lumière des cigarettes surgissait l'appareil téléphonique cet

appareil qui n'avait pas été la justice, mais la grande cruauté du gant de la chevalerie médiévale. Quand les cigarettes s'éteignaient, éclatait le feu des allumettes.

— La section de terrassement et de sapes? disait l'ingénieur principal Sadykov. Rien à signaler? Bien.

— La station de chauffe? disait l'ingénieur principal Sadykov. Rien à signaler? Bien.

Il était là, assis, en linge de nuit, la tête affaissée sur la paume, des rides de vieillard rassemblées sur son front, — les fils téléphoniques couraient à travers les chantiers, — son visage était devenu toute bonté, tout pardon. Il n'y a pas dans la nature de mouvements géométriquement rectilignes, le mouvement se poursuit en ellipses, en paraboles, en hyperboles, les fleuves d'eau comme les fleuves d'années se creusent toujours des lits en ligne courbe, ils ne peuvent pas faire autrement. Fiodor Ivanovitch avait conçu sa vie avec Marie en droite géométrique. Il souffrait. Dehors, mai fleurissait.

Fiodor Ivanovitch se leva de sa table, alla à la fenêtre, l'ouvrit toute grande, considéra longuement les prés endormis. La chanson humaine s'était tue, mais les cailles appelaient, ne soupçonnant pas que leur perte viendrait à l'heure où ces prés seraient submergés. L'orient s'empourprait de froid. Fiodor Ivanovitch toussa, cracha dehors, but du lait à la jatte, et s'étendit vaillamment sur un divan rude, pour dormir. Au bout d'un quart d'heure, il ronflait.

Marie Fiodorovna à la même heure, était couchée, pelotonnée en petit chat, sur un divan Paul I^{er} d'acajou, venu du manoir des Toutchkov, chez le muséologue Griboïèdov, dans cette même pièce où traînaient des surplis, des étoles, et où se trouvait le Christ nu. Près du Christ brûlait une chandelle, et derrière le

Christ se dressait, effrayante, verdâtre, extraite avec ses millénaires du fond de l'Oka, la femme de pierre, clignant de ses yeux aveugles. Dans la pièce voisine, le muséologue délirait. Dehors, les coqs chantaient. Et Marie Fiodorovna, blottie en pelote, pleurait, enfonçant sa tête dans un coussin; à ses pieds était couché un énorme chien, Loup, qui gardait la nuit, Marie et le Christ.

Edgar Ivanovitch à la même heure allait et venait sous le kremlin, le long de la berge de la Moskva. Il avait un chapeau noir à larges bords, un pardessus noir, des guêtres de cuir fauve. Le kremlin et la Moskva avaient disparu par-delà les étendues, et pour Laszlo comme pour Sadykov, cette nuit était de septembre. Il fallait revenir de par-delà les étendues, décider et agir. Il ne pouvait pas ne pas accepter le gant du défi, l'honneur restait du côté de Sadykov. Et il décida. Edgar Ivanovitch secoua de son chapeau dans la nuit le désordre de ses pensées, et il alla, dépassant la tour de Marina, où Lissa et Michka couraient à l'affût de mystères, chez lui, vers sa femme, vers Olga Alexandrovna. Edgar Ivanovitch se souvenait des mots de Sadykov sur le verre qu'il fallait boire jusqu'au fond, il savait rassembler en ordre ses pensées, il comprenait qu'il avait semé en lui-même la guerre où se battaient ses instincts. Communiste, il devait accepter le défi d'honneur de son frère Fiodor, mais il voyait, par-delà les étendues, non pas Marie, mais sa fille Lissa. Marie, pour lui aussi, comme pour Fiodor Ivanovitch, devenait une formule.

Dans la maison des Skoudrine, personne ne dormait, mais nulle lumière non plus ne brillait. Et au-dessus de la maison, dans la nuit de mai, s'élevait la lune orpheline, se dégageant de derrière les vieux tilleuls et argentant le toit de la maison.

Edgar Ivanovitch Laszlo rassemblait des matériaux pour une curieuse étude théorique; il observait la transformation de la psychologie des ouvriers, et la psychologie de leur transformation. L'élément principal de l'effectif ouvrier des chantiers — carriers, échafaudeurs, terrassiers, brouettiers, débardeurs, scieurs — était constitué par les ouvriers saisonniers. La psychologie de l'ouvrier-saisonnier, fortement attaché à son village, envoyant ses roubles à son village, à moitié paysan, est bien connue, de même que sont bien connues les conditions de travail des saisonniers, travaillant cette année au chemin de fer Turkestan-Sibérie, l'année suivante au Caucase, la troisième à Léninegrad ou en Ukraine. Les saisonniers vivent et travaillent en communautés ou artels, groupés par des liens de parenté, de voisinage au village, et par le président de l'artel, élu avant de quitter le pays natal. Tous les lieux de travail des saisonniers sont temporaires, et les saisonniers, ces prolétaires mi-paysans, chapardent toujours quelque peu là où ils travaillent, et font toujours plus ou moins bande à part. Autour du monolithe, les saisonniers s'étaient trouvés fixés pour plusieurs années, et Edgar Ivanovitch Laszlo observait que leur manière de vivre et leur manière de penser se métamorphosaient peu à peu en la manière de vivre et de penser d'ouvriers permanents, de vrais prolétaires. Les artels se dissolvaient et se transformaient, les saisonniers entraient dans les syndicats et prenaient part au travail social, ils apprenaient à lire et à écrire et fondaient des familles sans liens avec leurs villages, leurs instincts chapardeurs disparaissaient. Les saisonniers ne se contentaient plus de travailler comme des bœufs, de manger la *kacha* de leur artel et de coucher à même leur lit de camp : ils se mettaient à fré-

quenter les salles de lecture, les « coins rouges », les réunions, le cinéma, et les blouses et les jupes russiennes faisaient place, le travail fini, au costume européen, et les lits se garnissaient de draps. Les saisonniers travaillaient au même endroit depuis quatre ans déjà. Edgar Ivanovitch comprenait quel ensemble de lois présidait à ces phénomènes, de même qu'il comprenait que dans les grands travaux d'édification on se hâte toujours plus qu'il n'est nécessaire, on s'affaire vainement, on vit sans existence réglée, ou, plus exactement de l'existence des camps et des armées en campagne, des baraquements, des tentes provisoires empruntées à l'administration militaire. Les cabaretières, les femmes d'artels, et les simples prostituées, les femmes abandonnées par leurs maris, la débauche, sont dans les grands travaux d'édification des phénomènes à peu près inévitables, aussi inévitables que les bibliothèques, les journaux muraux, les inventions ouvrières, l'activité professionnelle, les relèves de nuit, les accidents. Par-delà tout cela, Laszlo voyait les lois de l'édification de la mentalité de la classe ouvrière, d'une nouvelle civilisation russe, où les milliers de rivières, de ruisseaux et de sources de la psychologie ouvrière sont soumises aux mêmes lois que l'eau des vraies rivières, et où l'on a affaire aux lois de classe, de vêtement, de routine, de sexe, aux lois des chemins et sentiers argileux russiens.

Les cités ouvrières se déployaient autour des chantiers. Les ouvriers non installés dans des maisons permanentes habitaient des baraquements temporaires et des tentes militaires de caoutchouc, derrière des fenêtres de mica et des portes de toile goudronnée. Aux carrefours, parmi les baraquements, retentissaient les théâtres ambulants, les terrains de sports, les cinémas à ciel ouvert, les boutiques de la Coopérative

régionale et du *Mosselprom*, les vitrines sous lesquelles on affichait les journaux muraux et les avis. Dans les tentes des femmes régnaient, comme dans celles des hommes, des odeurs de caoutchouc chauffé par le soleil et de terre, et aussi des odeurs de savon de toilette et de beurre rance, du savon dont les femmes lavaient leur visage après le travail, et du beurre dont elles graissaient leurs cheveux. Au seuil des baraques de femmes, on chantait des chansons. Les hommes étaient toujours chassés à grand bruit des baraques de femmes. La plus âgée de la baraque était chargée de veiller à l'ordre, d'éteindre l'électricité, de mettre fin la nuit aux rires et aux bavardages.

Le soir de ce jour-là, dans toutes les baraques comme dans tous les chantiers, tous étaient au courant de la conversation entre Sadykov, Laszlo et Marie Fiodorovna. Le soir, il y avait une séance de cinéma en plein air, et les ouvriers buvaient au « Lariok » de l'eau minérale et du soda. Et dans la baraque des femmes n° 5, de même sans doute que dans les autres baraques, à l'heure où l'électricité était éteinte et où les femmes s'étendaient sur leurs lits de camp, se préparant à dormir, dans le silence des corps assoupis, les mots qui s'échangèrent furent ceux-ci :

— Maintenant, il va la tuer, disait dans l'obscurité une voix féminine décidée.

— Qui ?

— Edgar, il va tuer Marie Fiodorovna, répondait une deuxième voix, pleine de tristesse. Elle s'est mise en travers de son chemin.

L'okhlomone Ivan Ojogov avait raison quand il disait que dans chaque baraque de femmes, s'il y avait dans la baraque soixante et onze femmes, il y avait soixante et onze chagrins dans chaque baraque,

ou du moins c'était ce qui semblait. Les femmes, sur pied d'égalité avec les hommes en matière de droits civiques, ne l'étaient point dans l'existence quotidienne, et ne le sont certes pas du point de vue de la biologie, puisque les enfants restent sur les bras de la mère. Les baraques groupaient des femmes célibataires, au-dessus de quarante ans des vieilles femmes, de trente à quarante ans, des veuves avec leurs enfants, de vingt-deux à trente ans des jeunes femmes, au-dessous de vingt-deux ans des jeunes filles, qui avaient, ici aussi, l'avenir devant elles — toutes les destinées féminines créées par l'absence de l'homme, — et il est naturel que dans les baraques de femmes la destinée du sexe préoccupât tous les esprits.

— Il réfléchissait tout le temps, et il se disait : ce n'est pas à un communiste à se battre à cause d'une femme et à en souffrir; du moment qu'on s'aime, on vit en amants, et devant tout le monde, au lieu de faire des saloperies en cachette, comme des voleurs. — La femme parlait d'une voix neutre, à mi-voix, comme on raconte un récit, elle racontait ce que toutes savaient déjà, ce qui commençait à se transformer en tradition. — Il observait tout le temps, il observait : peut-être qu'ils vont revenir à la raison; et puis sa patience a eu une fin. Il les a appelés auprès de lui, dans son bureau, et il leur a dit les yeux dans les yeux, sans crier, sans se mettre en colère...

— Oui, jolis, les yeux!... c'est tout crapule, cochon et compagnie. Pas moyen de s'en décoller, de ces cochons-là : elle sait très bien, l'imbécile, ce qui l'attend, elle y va quand même, et puis après, elle ne sait plus comment cacher aux autres ses yeux et son ventre!... Ils sont tous aussi cochons les uns que les autres.

— Maintenant, il va la tuer, répéta dans l'obscurité la voix décidée.

— Mais alors quoi? cria une voix furieuse. Pas moyen de leur échapper, ils vous arrachent les cheveux avec la chair; dites, combien y en a-t-il eu de bousculées dans les prés?

— Elle s'est mise maintenant en travers de son chemin.

— Assez dire de bêtises, filles! s'éleva la voix sonore et décidée. Et le *komsomol*¹, alors, c'est pourquoi faire? et la section féminine? avons-nous du sang dans les veines, alors, quoi? la Révolution a été pour tout le monde!... C'est vrai, ils nous tannent. Et bien, ne nous laissons pas faire comme ça. Ça n'est tout de même pas pour rien qu'on nous apprend l'A B C politique, qu'on nous convoque à des assemblées! ça n'est plus la campagne, ici! La Révolution a été pour tout le monde, et les camarades responsables doivent répondre de leur conduite!...

— Il les a appelés dans son bureau, les yeux dans les yeux...

— Oui, jolis, les yeux!...

— C'est comme ça que ça se passe partout, quoi. Les moujiks ont laissé leurs femmes au village, et puis ils vous harcèlent, et il faut qu'on leur réponde. Moi, hier, ils m'ont brisé tous les membres, les brutes.

Dans la baraque, dans l'obscurité, régnait une odeur de caoutchouc, et puis de savon parfumé et de beurre. Un enfant au sein se mit à pleurer, un autre lui répondit. On alluma une veilleuse, la lumière électrique éclaira le portrait de Lénine, une couronne de fleurs de

1. Jeunesses communistes.

papiers autour du portrait, et la tête d'une femme penchée sur son enfant.

Et à la même heure on causait aussi dans le souterrain des okhlomons, près du four de la briqueterie. Près de la planche qui servait de table était assis le vieux bonhomme d'Akatièvo, Nazar Syssoïev, le même qui en l'année dix-huit avait entassé chez lui du meuble d'acajou de chez les Toutchkov le vieux bonhomme Nazar était venu voir ses fils, les cadets qui travaillaient aux chantiers, et l'aîné qui s'était fait okhlomone. Le four souterrain grondait par instant de ses parafeux.

Le bonhomme à tête blanche disait à son fils :

— Alors c'est comme ça que vous vivez, dans un trou?

— C'est comme ça que nous vivons, répondit le fils.

— Dis donc, fieu! C'est-il vrai, que le fleuve coulera sens devant derrière?

— Sûr et certain que c'est vrai.

— Mais voyons!... Nos pères ont vécu ici, nos grands-pères y ont vécu, et nous, nous conduisions les radeaux de l'Oka à la Volga comme eux, pendant mille ans on les a conduits, peut-être même plus, tout petits on apprenait à le faire; chaque tertre, chaque haut-fond on le connaissait, celui qui est sous Kolomna, celui qui est sous Kassimovo, depuis le commencement des temps on vivait de la rivière. Et alors, maintenant, c'est la fin de notre vie, il n'y aura plus d'Oka ni sous Riazan, ni sous Mourom, ni sous Elatma. Pense un peu!... et nous, qu'est-ce qu'il adviendra de nous, puisqu'on dit, non seulement qu'il n'y aura plus d'Oka, mais que Akatièvo lui-même s'en ira sous l'eau. Mais c'est la fin du monde! c'est tout comme Kitej-grad, alors quoi, on ira sous l'eau, nous aussi avec Akatièvo?

— Non, papa, tu n'auras pas besoin d'aller sous l'eau. Le fleuve naît objectivement. C'est bien pour cela qu'il y a la Révolution, pour que la rivière coule d'une nouvelle façon. Akatièvo, ça c'est vrai, il s'en ira, à cause du nouveau fleuve, il ira à une nouvelle place. Il a existé mille ans, et puis c'est fini; il faut du nouveau. C'est ça la révolution objective, papa. Aller sous l'eau, ce n'est pas une chose qui menace le peuple révolutionnaire, papa.

Peu après le bonhomme Nazar, pénétra dans le souterrain son fils cadet Stéphane; il ne distingua rien tout d'abord dans l'obscurité du souterrain. Vassili, son aîné, qui dans le souterrain s'appelait Pojarov, dit ironiquement :

— Voilà le journaliste, l'écrivain et inventeur. Je ne dis pas le contraire, refouler le fleuve en arrière, c'est indispensable, y a pas à discuter. Mais voilà que tu grimpes au pouvoir... Moi, je t'avais invité à pêcher le poisson, mais pour ça, pas moyen de t'attraper, même avec des chiens on ne te dénicherait pas. Pourtant, on aurait pu faire une route pavée vers Akatièvo, et puis un pont à Goloubovo, avec l'argent des poissons.

Stéphane dit d'un ton pacifique :

— Alors, c'est ici que tu as échoué, papa? allons-nous-en ensemble, à la salle de lecture. Je ne veux pas me disputer avec toi, Vassia, nos œuvres parleront pour nous. Est-ce qu'on bâtit une usine à Bronnitsy? Est-ce qu'on bâtit des fabriques de produits chimiques à Peski et à Voskressensk? Est-ce qu'on a ouvert de nouveaux ateliers Diesel à l'usine de constructions mécaniques de Kolomna, grands comme la moitié de Kolomna? Je ne veux pas me disputer avec toi, Vassia. Je ne dis pas le contraire, Vassia, tu es pour le communisme, seulement vous avez tous déraillé, vous n'avez pas le pied

ferme, vous êtes fous. Vous avez peur de la vie, et nous nous la construisons par le travail, et non par les poisons. Nous vivons sans peur. Vois-tu, Vassia, laisse là ta folie.

— Qu'est-ce que tu es venu faire ici? tu vas encore écrire contre nous dans le journal, rabâcher dans le *Nouveau Fleuve*? reprit ironiquement l'aîné.

— Le nouveau fleuve noiera l'ancienne vie, les gens resteront, et ils auront une vie nouvelle. Sors donc d'ici, va, vous vivez ici comme des taupes. Moi, je suis venu ici chercher papa, viens avec nous à la salle de lecture.

— On n'y donne pas de vodka.

— Ah, voilà!

— Mais Step, dis, Step, reprit le vieillard, notre Akatièvo, ils vont aussi le noyer? pourtant, depuis les temps des temps...

— Encore la même chose! On le noiera, oui, au plus vite!

Au moment où le père et les fils parlaient, Ivan Karpovitch Ojogov se coula dans le souterrain, le camarade Ogniov distribua la vodka, ceux qui dormaient se levèrent, s'approchèrent de la table, s'accroupirent et s'étendirent tout autour.

— Ce n'est pas de cela qu'il faut parler, camarades, dit Ojogov. Aux chantiers, aujourd'hui, à midi, Fiodor Ivanovitch Sadykov a parlé à Edgar Ivanovitch Laszlo de la nouvelle morale, et nous devons tous être au courant de cela et avoir notre avis... Nous sommes tous tombés, bien sûr, sous la roue de l'histoire, et comment ne nous briserait-elle pas les os, comme à Marie Fiodorovna.

Les briqueteries sont toujours semblables à des lieux d'abandon et de destruction. Ici, près du four, il faisait

étouffant, misérable et sale, en haut sur la terre mai fleurissait, et on ne comprenait pas pourquoi ces gens ne sortaient pas de dessous la terre, à l'air frais, sur l'herbe, sous le ciel spacieux; sans doute, mai et le ciel étoilé étaient la même chose que les lettres que les soldats reçoivent de leur village à la caserne. Le crépuscule de ce jour de mai avait passé vaste et merveilleux. Au crépuscule, l'okhlomone Ivan était allé chez lui, dans son étuve, et longtemps il était resté dans la cour, appuyé des coudes au portillon du jardinet, les jambes écartées, la tête sur les mains, ses yeux fous avaient un regard à la fois chagrin et heureux. Dans les chambres de Laszlo, on n'avait pas allumé de lumière, le silence y régnait; Lioubov Pimènovna était rentrée à la maison. Les gants de défi de la chevalerie médiévale et les événements moraux de la province kolomnienne sont soumis à des lois aussi rigoureuses, sont aussi lourds de sens que les explosions de saboteurs dans les usines, dans les mines, sur les fleuves. Le crépuscule spacieux s'éteignit très doucement, et le crépuscule devint la nuit. Le loup dans les battues, hérissant le poil et montrant les dents, doit ou se livrer passage par la force à travers les fanions pour conserver la vie, ou bien tomber sous les balles pour perdre la vie. Dieu le garde d'être pris vivant, car alors on le met en cage, pour que ses crocs s'ébrèchent aux barreaux de sa cage et pour que pèle sa fourrure. Quand la nuit eut voilé le crépuscule, Edgar Ivanovitch arriva et entra. Son chapeau noir à larges bords était baissé sur ses yeux.

Dans l'appartement de Laszlo personne ne dormait, mais aucune lumière ne brillait dans les chambres.

Toutes les portes de la maison étaient ouvertes. Personne ne dormait dans la maison, mais le silence y

régnait, un silence qui parut à Laszlo n'être pas fortuit. Edgar Ivanovitch passa dans son cabinet. Les murs de cette pièce étaient envahis de livres. Edgar Ivanovitch alluma une bougie, la lumière de la bougie frappa le plafond, les livres. Et avant que de derrière les livres Olga Alexandrovna fût entrée dans le cabinet, Edgar Ivanovitch l'avait vue, la compagne, la mère, l'amie, la femme qui lui avait donné tout ce qui lui restait, qui était apparue dans sa vie en même temps que sa jeunesse, qui avait foulé les mêmes chemins que lui et traversé avec lui les carrefours de la Révolution, à travers les océans russiens jusqu'au genou et le jeu banco avec la mort, cette femme qui avait parcouru avec lui la dernière route de sa vie de femme, depuis les premières rides auprès des yeux jusqu'aux caresses des cinq ans de Lissa, — il avait revu toute cette route qui resta à la porte, quand Olga Alexandrovna entra dans la pièce. Elle avait l'habitude, à cette heure-là, de venir le trouver, une bougie à la main, en peignoir de nuit, — cette fois, elle entra en costume noir de voyage, un mouchoir blanc non froissé devant ses lèvres.

— Je t'écoute, Edgar, dit Olga Alexandrovna, arrêtée sur le seuil et sans fermer la porte derrière elle, où dans l'obscurité de la chambre voisine, derrière les épaules de sa mère, était restée Lioubov Pimènovna. Lioubov avait appris de sa mère cette nouveauté dont Sadykov ne lui avait dit mot.

Là-bas, par-delà les étendues, dans l'adolescence, quand venait à peine de fondre la neige de l'enfance, poussaient de petites fleurs bleues, que les manuels de botanique appelaient *galanthus*, Edgar Ivanovitch les cueillait dans son enfance. Les mêmes fleurs poussaient, pendant la guerre, tout de suite au bord de la tranchée, et risquant sa vie alors, Edgar Ivanovitch rampait hors

de la tranchée, pour envoyer à Olga Alexandrovna de ces petites fleurs. Et les mêmes fleurs se trouvaient maintenant sur sa table, cueillies hier pour lui par Lissa, dans le jardin, premières fleurs de l'été; Lissa les avait données à son père alors que son père lui racontait l'histoire de l'ours coupant la branche où il était perché, lorsqu'elle avait dit que les contes de sa maman étaient plus beaux, parce qu'elle les racontait avec des images, tandis qu'avec son père elle ne voyait rien. Les fleurs que les manuels de botanique appellent *galanthus* se trouvaient dans un pichet d'argile, près de la bougie.

— A ce que je vois, tu sais déjà tout, Olga? demanda Edgar Ivanovitch.

— Je le sais par Ojogov, répondit Olga Alexandrovna, mais je veux le savoir de toi-même.

Olga Alexandrovna serrait les lèvres de douleur, tout autrement que jadis au front de la Révolution russe, lorsqu'elle arrachait de ses doigts l'éclat d'obus entré dans sa chair. Ses mains se portèrent à ses lèvres, le mouchoir non froissé froissa ses lèvres.

— Maman! cria Lioubov, et elle se plaça derrière sa mère sur le seuil.

Là-bas, au delà des étendues, Lissa avait bien trouvé comment défendre sa mère. « C'est bien, avait dit Lissa, mais les contes de maman sont avec des images tandis qu'avec toi je ne vois pas du tout l'ours couper la branche ». Ces *galanthus* fleurissaient et fleuriraient tant que la terre existerait, des millénaires encore, de même que des millénaires vivraient les hommes, car Alissa était vivante, mais lui, Edgar, elle, Olga, ils quitteraient la terre ou bien pour les vers des cimetières, ou bien pour les derniers spasmes du crématoire, vieillissant sur le chemin du crématoire, tandis que leurs cheveux blanchiraient définitivement, que leurs

dents tomberaient, que leur peau et leurs pensées se flétriraient, et pendant ce temps fleuriraient et reflouriraient les galanthus.

— Ecoute Alissa, dit Edgar Ivanovitch, et il se tut.

— Oui, nous écoutons, dit Lioubov Pimènovna; ce n'est pas à Lissa que vous parlez, mais à Olga Alexandrovna.

— Ecoute Olga, reprit en se corrigeant Edgar Ivanovitch, et il commença à parler, revenant de par-delà les étendues. — Tu sais tout. Je dois te le dire, tout est fini. Fiodor a agi durement et loyalement, comme l'exige la morale communiste. Juge-moi comme tu voudras. Je ne peux pas ne pas relever son défi. Je ne peux pas abandonner une femme qui s'est loyalement donnée à moi et que j'ai jadis prise d'une manière pas tout à fait loyale. Crois bien que celui à qui cela pèse le plus, c'est moi. Juge-moi comme tu voudras.

— C'est bon, dit à mi-voix Olga Alexandrovna, et elle s'assit sur une chaise près de la table. Demain, mes filles et moi, nous te quitterons.

— Viens, maman, dit à haute voix Lioubov Pimènovna, et elle se plaça derrière sa mère.

Sous les yeux d'Olga Alexandrovna s'étendit un réseau serré de rides, et elle était lumineuse dans son chagrin, cette femme dont les yeux bruns s'éclaircissaient de l'azur du ciel russe. Les années avancent d'une démarche de plomb. Les mâchoires et les épaules des hommes peuvent se décomposer. Olga, épouse, mère, amie, femme apparue en même temps que la jeunesse de Laszlo, qui avait tout donné à leurs affaires communes, — les nuits de mai peuvent se changer en septembre, en mendiants haillonneux de septembre. Edgar Ivanovitch savait qu'Olga Alexandrovna ne pouvait pas être une amante. Marie se résignait à être

une seconde femme, il n'y a guère de femmes de ce genre, si elles sont épouses. Olga Alexandrovna rassembla toutes ses forces pour se lever de sa chaise.

— C'est bon, répéta Olga Alexandrovna, demain, mes filles et moi nous te quitterons, pour sauver ton honneur, si ton honneur exige que tu abandonnes ta fille et ton épouse devenue vieille.

Olga Alexandrovna posa la main sur le chandelier, pour prendre la bougie, comme elle le faisait toujours en quittant son mari. La bougie hoffmannisait, comme en cette nuit de jadis où Edgar Ivanovitch ne se rappelait plus si c'était l'aube ou le crépuscule, cette lueur flétrie, jaune, séreuse qui s'étendait au delà de la fenêtre trapue de l'entresol. Cette lueur lui revenait maintenant à la lumière de la bougie. — La bougie resta dans la main d'Olga Alexandrovna, et on ne sait combien de temps passa alors en silence, car Edgar Ivanovitch vit la main d'Olga Alexandrovna toucher le chandelier et puis il vit la main toute maculée de gouttes de stéarine. Olga Alexandrovna trouva ses forces, rassembla ses forces pour lever la tête et ôter la bougie.

— Oui, c'est mon devoir, Olga. Je suis communiste, avant tout. C'est mon devoir d'anéantir mes sentiments.

— Je suis aussi communiste, Edgar Ivanovitch! cria Lioubov Pimènovna, vous devez soumettre vos sentiments.

— Adieu, Edgar, dit Olga Alexandrovna.

— Adieu, Olga, dit Edgar Ivanovitch.

— Nous avons vécu quatorze ans ensemble, Edgar, qu'est-ce que le devoir?

— Je ne peux pas faire autrement, Olga. Oui, le devoir.

— C'est bon. Tu m'abandonnes, avec ma fille. Adieu pour Alice. Tu n'as pas de regrets? Tu es en règle avec toi-même? C'est le devoir de la Révolution?

— Maman! cria Lioubov Pimènovna. Je suis communiste aussi, Edgar Ivavovitch, tout comme vous! — Lioubov Pimènovna d'habitude tutoyait Edgar Ivanovitch. — Maman, retire-toi d'ici, je veux causer avec Edgar Ivanovitch. Je suis aussi communiste, Edgar Ivanovitch. Ce n'est pas d'aujourd'hui que tout cela a commencé, maman. Je ne comprends pas de quel devoir vous parlez, puisque Marie Fiodorovna a été volée il y a déjà plusieurs années. Votre honneur, Edgar Ivanovitch, c'est l'honneur d'un lâche et d'un voleur qui canonise sa rapine.

Alors la mère cria :

— Liouba, comment oses-tu parler ainsi avec ton père!

— Il ne m'est ni père ni camarade! répliqua Lioubov Pimènovna, mais nous avons habité sous le même toit.

— Liouba, tu ne dois pas parler ainsi, va-t-en, Liouba. Adieu, Edgar. Pardonne-moi.

Edgar Ivanovitch était debout, les épaules affaissées.

— Mais non, pourquoi, que Liouba reste. Elle dit une vérité que je connais mieux qu'elle. Mais la Révolution aussi, je la connais mieux qu'elle.

Olga Alexandrovna trouva la force de soulever la bougie. Elle sortit du cabinet, tenant à la main la bougie qu'avait allumée Edgar Ivanovitch, laissant le cabinet dans les ténèbres. La fille tenait dans ses bras sa mère, elle la tenait par les épaules, la mère marchait droit devant elle, portant la lumière dans la chambre de Lioubov Pimènovna, au milieu de la pièce, et la

filles tomba à genoux devant sa mère, posant ses bras et sa tête sur les genoux de sa mère. Par la fenêtre ouverte arrivait du jardin le chant d'un rossignol, il chantait ses dernières chansons, et derrière les arbres montait la lune, immémorial faux-témoin des sentiments. La mère était assise très droite, une main aux lèvres, la bougie dans la main droite. La maison fut envahie de silence.

Edgar Ivanovitch resta longtemps debout près de la fenêtre, près de la table, le cabinet s'obscurcissait de silence et de ténèbres. Edgar Ivanovitch sentait ses pommettes fortement liées à ses yeux, et ses yeux étaient pour agir, il savait qu'il appartenait à cette race de gens qui savaient ouvrir comme les astronomes savent surveiller les astres, et qui savaient mourir pour leur ouvrage.

Edgar Ivanovitch cria vers l'obscurité des chambres :

— Lioubov Pimènovna, vous avez tort, parce que mon devoir est de me rendre maître de ma biologie, oui, de mes instincts! vous entendez, Lioubov Pimènovna, je ne justifie pas ce que j'ai fait hier, mais aujourd'hui j'ai raison! précisément parce qu'avant tout je suis communiste.

Personne ne répondit à Edgar Ivanovitch. La maison s'assourdit de silence. Les femmes entendirent dans le mutisme de ce silence Edgar Ivanovitch changer de vêtements à tâtons, fouiller dans les tiroirs de la table, s'asseoir un instant sur le divan, puis elles entendirent ses pas traverser la salle à manger et la terrasse et se perdre dans le jardin.

Le portillon claqua, grinça, battit. Dans le jardin le rossignol s'engouait de son propre chant. Jadis, dans Pétersbourg aux perspectives rectilignes, dans l'appartement sonore du professeur Polétika, en ce jour où

sa mère s'était préparée à s'en aller vers le bonheur près de Laszlo, Lioubov Pimènovna avait de même, petite fillette Liouba, posé sa tête sur les genoux de sa mère. Alors c'était le bonheur. Maintenant chantait le rossignol, qui n'était point nécessaire dans les perspectives rectilignes, mais les perspectives rectilignes de Pétersbourg n'étaient plus la géométrie présente d'Edgar Ivanovitch.

Marie Fiodorovna était couchée, comme un chaton sans défense, dans le coin du divan Paul I^{er} de musée, quand arriva Edgar Ivanovitch. Le Christ de bois croisait les bras, l'artiste du xvii^e siècle avait poussé la douceur onctueuse du visage du Christ jusqu'à l'idiotie. Loup dressa les oreilles et baissa des yeux hostiles, lorsqu'entra Edgar Ivanovitch. Marie tendit les bras vers Edgar. Edgar Ivanovitch avait l'air résolu, affairé et tranquille.

— Eh bien, voilà, cette nuit est notre nuit de noces, dit Edgar Ivanovitch, même le Christ est là. Il faut réveiller le muséologue, qu'il fasse du thé. Tout à fait étranges, ces noces, amour bolchéviste! — Edgar Ivanovitch sourit gaîment.

— Tu devais venir à cinq heures, je t'ai attendu toute la soirée et toute la nuit. Le muséologue dort, il n'y a que Loup auprès de moi. J'ai peur dans cette maison étrange et que je ne connais pas. Ce Christ et cette femme de pierre ont les yeux faits de telle sorte qu'ils vous suivent sans cesse du regard, n'importe où qu'on se détourne.

— Pardonne-moi, chérie, de n'être pas venu à cinq heures. J'ai eu du travail. Demain, tu t'installeras chez moi, nous recevrons un logement à la Cité des Rochers. Demain nous nous amuserons, une troupe de

Moscou arrive au théâtre de Kolomna, du Petit Théâtre, j'ai pris des billets. Il faut réveiller Griboïedov, — quel est donc son vrai nom?

— Il ne faut pas le réveiller, ne t'en va pas d'auprès de moi, j'ai peur toute seule, et aussi avec les gens. Nous avons tellement de choses à nous dire.

— Mais, si pourquoi? il nous donnera du thé, — comment s'appelle-t-il? — dans une heure il faut que j'aille au travail, l'aube va bientôt venir. Quant à parler, nous avons beaucoup de temps devant nous maintenant pour toutes sortes de conversations.

La deuxième vie était devenue la première. Le Christ de ce foyer de hasard y mettait son silence. Le Christ était assis aux pieds de la femme de pierre, aux pieds de Marie était couché Loup. La terre devenait grise dans la lumière de l'aube, et la ville se préparait à gémir de ses cloches tirées de leurs campaniles. Edgar Ivanovitch demeurait très résolu. Le muséologue offrit de la vodka.

Les fleuves, qui sont mus par leur pesanteur, ont précisément dans cette pesanteur leur force colossale. Les ingénieurs connaissent des dizaines de cataclysmes où les forces élémentaires de l'eau ont anéanti des villes et des milliers de gens, brisant tout sur leur route. Les ingénieurs hydrauliciens notent ces cataclysmes, leurs dates, et chaque ingénieur hydraulicien, tirant leçon de ces cataclysmes, peut raconter comment s'écroulent les digues faites de granit et de béton, celles qui contenaient des dizaines de millions de mètres cubes d'eau, comment elles s'écroulent en morceaux, et, déchirées par l'eau, sont détruites en une dizaine de minutes. Les digues peuvent être brisées aussi bien à quatre heures de l'après-midi qu'à

midi ou qu'à minuit, libérant les forces élémentaires les plus destructrices de l'eau. La vague s'élève alors jusqu'à quinze mètres de haut, et cette vague se précipite à la vitesse de cent kilomètres à l'heure, masse aquatique de plomb haut comme trois étages d'une belle maison, déferlant sur des dizaines de kilomètres de chaque côté; elle se précipite plus rapide qu'un express, anéantissant tout sur son chemin, les villages, les villes, les hommes, le travail humain, arrachant, déchirant, brisant, emportant tout à sa suite. Derrière cette vague, qui marche dans le grondement aveugle de forces de plomb, issues de la pesanteur, éclatent les incendies des réservoirs éventrés, des courts-circuits, des dépôts de bois en feu, et les hommes deviennent fous parmi le cataclysme. Mais, si l'eau est forte, tout autant et plus encore doivent être forts les monolithes des digues. pour contenir les forces aquatiques. Or ces monolithes sont construits par les ingénieurs, les ingénieurs doivent savoir soumettre aux digues les forces des eaux, les ingénieurs doivent savoir, après avoir calculé des formules mathématiques, les formules des forces issues de la pesanteur, les transformer en granit, en béton et en fer, les ingénieurs doivent défendre les granits contre la volonté des vagues par une mesure rigoureuse du granit, et ils doivent se souvenir que seules les lois de la physique, l'asservissement de ces lois, est leur travail à eux, ingénieurs.

Edgar Ivanovitch Laszlo commandait aux hommes autour de ces granits. Tous les ingénieurs hydrauliciens craignent plus ou moins les eaux, car ils connaissent leur force, et chaque hydraulicien a eu des rêves épouvantables, où il se trouvait devant une digue, dans un temps indéterminé, ses bras s'écartaient impuissants

pour retenir le granit qui se fendait, qui pliait, d'où se précipitait l'eau.

Chaque jour Edgar Ivanovitch était au travail, homme de la Révolution, enfanté par elle. Outre les eaux de la Moskva et de l'Oka, confluait aussi sur le monolithe les eaux de l'histoire, car le monolithe épaulait non seulement les eaux, mais aussi l'avenir. Edgar Ivanovitch savait que la digue ne pouvait pas être emportée, car alors sa vie eût perdu son sens. Edgar Ivanovitch portait son temps comme un monolithe, où il est impossible de laisser hors de compte une goutte d'eau. Les journées aux chantiers se terminaient à la nuit déjà noire. Un mois et demi passa ainsi jusqu'au jour de la mort de Marie. Le mariage, comme le devoir, avait été accompli au pied du monolithe. Edgar Ivanovitch avait apporté de la maison d'Olga Alexandrovna à sa nouvelle maison, aux chantiers, ses malles et ses livres. Il les avait emportés lui-même, chargés sur un camion.

L'heure du coucher finissait quand les camionneurs quittèrent la cour des vieilles Skoudrine. La cour était envahie d'herbes folles. Edgar Ivanovitch sortit dans la rue derrière les camions, avec après avoir jeté un dernier regard d'adieu aux herbes folles de la cour. Près du portillon, dans la rue, il trouva Fiodor Ivanovitch. Fiodor Ivanovitch salua Laszlo et lui tendit la main.

— Tu t'en vas? demanda Fiodor Ivanovitch. A la Cité des Rochers?

— Oui, je m'en vais, à la Cité des Rochers, répondit Laszlo.

Il y eut un silence.

— Et moi, je vais trouver Olga Alexandrovna, dit Sadykov. La solitude me pèse beaucoup; elle non plus

ne doit pas être bien gaie. Lioubov Pimènovna est là ?

— Toutes deux sont là. Je ne les ai pas vues, elles sont au jardin. Pourquoi m'écrases-tu d'humanité ?

Le déclin du jour jaunissait lentement. Les camionneurs étaient déjà loin. La grande porte était restée ouverte. Sadykov ne répondit rien. Les visages des deux ingénieurs jaunissaient dans le coucher jaune. Sadykov reprit :

— Allons, au revoir, Edgar. Rattrape les voitures. Je fermerai la porte.

— Encore de l'humanité ?

— Je ne sais pas ce que tu veux dire.

— Adieu.

Edgar Ivanovitch rejoignit les camions, sans se retourner. La grande porte cria derrière son dos. Fiodor Ivanovitch disparut derrière la grande porte, alla vers le jardin, d'un pas lourd, ses épaules tombant lourdement. Il rencontra Lioubov Pimènovna qui venait vers lui du portillon du jardin, vêtue d'un blanc printanier. Le jardin s'assombrissait déjà d'un crépuscule de mai, spacieux et vert.

— Venez au jardin, dit Lioubov Pimènovna, que maman reste un peu seule.

— Nous pourrions aller encore du côté de la tour ? demanda Sadykov.

Le visage de Lioubov Pimènovna était serein, pur visage de jeune fille. Elle ne répondit pas. Ils passèrent au jardin, elle s'assit sur un banc. Fiodor Ivanovitch s'assit auprès d'elle, ôta sa casquette. Dans les arbres, s'endormant pour la nuit, cria une crécerelle, chanta une fauvette.

— Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, hier, près de la tour ? Vous aimiez Marie ?

— Oui, je l'aimais. Et je n'ai pas trouvé le temps de

le lui dire une seule fois, répondit Fiodor Ivanovitch.

— Maman aimait Edgar Ivanovitch, elle l'aimait beaucoup. Lioubov Pimènovna fit un silence. — Je crois n'être pas une mauvaise communiste, et néanmoins, quand j'étais au Komsomol, les camarades me plaisaient sans cesse. L'amour, pour moi est sacrifice, sainteté, rigueur. Il n'y aura dans ma vie qu'un homme.

Fiodor Ivanovitch prit la main de Lioubov Pimènovna ; il regarda la jeune fille avec attention, il voulait sans doute lui baiser la main, et il la lâcha.

— Vous savez ce que c'est que la pose des fascines ? demanda-t-il. On prend des verges de jeune saule, on les tresse étroitement comme une natte de femme, ou en couronnes, et on les fixe au fond du fleuve. On le fait pour que ces verges gonflent et prennent racine, consolidant ainsi les parties de terrain où c'est nécessaire. Depuis deux jours déjà, j'ai une sottise en tête, je veux absolument me voir à la place d'une de ces verges... Vous ne voulez pas venir avec moi du côté de la tour ?

— Du côté de la tour ? — Lioubov Pimènovna réfléchit et dit à mi-voix : — Non, ce n'est pas la peine. Je ne peux pas.

Olga Alexandrovna parut sur la terrasse, un mouchoir à la main, elle descendit vers Lioubov Pimènovna et Fiodor Ivanovitch, salua Fiodor Ivanovitch, et dit, d'un ton trop ferme et trop tranquille :

— Venez sur la terrasse prendre le thé. J'ai préparé le samovar.

Olga Alexandrovna sourit à Sadykov d'un sourire très désemparé. Ce soir était son adieu à la jeunesse, à l'arrière-saison qu'allait sans doute suivre l'hiver. Olga Alexandrovna était vêtue de noir. Lioubov Pimè-

novna apporta le samovar sur la terrasse. Dans le jardin chanta un rossignol aux chansons attardées. Les fleuves, qui sont mus par leur pesanteur, trouvent précisément dans cette pesanteur leur force colossale.

.....

Dans la maison de Laszlo aux chantiers, à la cité ouvrière, les fenêtres laissaient entrer le ronflement lointain des excavatrices et les chansons des ouvriers, le soir, près des baraques, et les chambres étaient pleines du silence des cloisons de sapin, et d'odeurs de térébenthine, dans le vide desquelles gisaient les malles en désordre. Ici Marie Fiodorovna n'avait pas de piano. Les livres d'Edgar Ivanovitch se déployaient sur les rayons de son cabinet dans le même ordre qu'au paravant dans la maison des Skoudrine, et sous les livres était placé un divan, de même que chez les Skoudrine. Les journées d'Edgar Ivanovitch se terminaient aux heures tardives de la nuit. Alissa ne surgissait pas de derrière les livres. Sur le seuil l'attendait maintenant Marie, cette femme dont l'humilité ne fit pas la force. Dans la maison régnait une odeur de sapin, et les pièces, entassées dans les malles, conservaient leur vide. Personne ne venait dans cette maison. Marie Fiodorovna posait les mains sur les épaules d'Edgar Ivanovitch, il la baisait au front et s'en allait faire sa toilette. Une servante, jeune communiste, apportait le samovar sur la table vide de bois de sapin dans la salle à manger.

Et alors commençaient les moments terribles. A de pareilles heures, Edgar époux et Olga sa femme parlaient de ce qui est cent fois plus grandiose que Goethe, à de pareilles heures Edgar sentait son cœur ouvert et tout proche de celui de sa femme Olga. Tous les hommes connaissent le bonheur de posséder une femme

et tous les hommes connaissent le bonheur plus grand encore de dominer une âme; l'épouse, son visage, ses cheveux, sa voix, ses paroles, — la paume d'une femme peut masquer le monde entier, et non pas seulement pour la vue, en vertu des lois de la physique, mais masquer le monde de telle sorte, que cette paume soit plus grande que le monde. Et c'est à ces heures-là qu'Edgar Ivanovitch sentait avec le plus de force que Marie lui était inutile, inutile... Marie était auprès de lui, et lui avait tout abandonné. Edgar Ivanovitch cherchait en lui-même les mots de tendresse qu'il y trouvait naguère si nombreux pour Marie, et il ne les trouvait pas. Marie s'était toute abandonnée à Edgar Ivanovitch, et Edgar Ivanovitch ne la voyait pas, elle ne venait pas à lui toute connue comme jadis. Il voulait dire des mots tendres, nés uniquement pour elle, et il disait :

— Tu m'empêches de voir, chérie, et tu as les doigts sales. Tes doigts sont pleins d'encre. Qu'as-tu écrit?

— J'ai écrit... rien, comme ça, mon journal. Tu veux que je te le montre?

— Non, pourquoi? Je ne veux pas toucher à tes secrets.

Marie se taisait, retirant ses mains, et disait à mi-voix :

— Non, Edgar, tu ne veux pas lire, parce que cela t'est indifférent.

— Mais non, penses-tu!

Edgar Ivanovitch tendait toute sa force, baisait les yeux de Marie, ses baisers ne faisaient rien vivre. La servante jeune communiste emportait le samovar auquel ils n'avaient pas touché : Edgar Ivanovitch voyait le teint vermeil de cette fille, non moins rouge que son mouchoir de tête, elle avait une blouse blanche,

salie à la poitrine, qui soulignait ses seins, pieds nus, elle était toujours de bonne humeur. Edgar Ivanovitch lui demandait en souriant :

— Alors, comment vont les petites affaires, Dacha?

Dacha répondait toujours avec une certaine rudesse :

— Les petites affaires vont à peu près.

La minuit arrivait immobile. Dans cette maison-ci, il n'y avait pas de bougies, elles étaient remplacées par l'électricité. Edgar Ivanovitch s'en allait dans son cabinet de travail, Marie le suivait. Edgar Ivanovitch éteignait l'électricité. Les carcasses des livres s'en allaient vers le plafond, couvraient les murs, projetaient telles des chambres obscures la pensée humaine de toutes parts et de toutes manières. Marie s'asseyait près d'Edgar sur le divan.

— Marie, tu as lu Goethe?

— Très peu.

— Et Schiller, Heine?

— Très peu...

— Je ne te sens pas du tout, Marie, et je ne te vois pas. Pourquoi as-tu éteint?

— Dans l'obscurité tu es plus proche, Edgar. Mais c'est toi-même qui as éteint la lumière, tu ne t'en es pas aperçu. Tu ne veux pas me voir.

Un être humain était ici, un être humain donnait tout, et un autre être humain n'avait que recevoir. Le plus terrible commençait : l'être qu'il avait dans ses bras, qui s'était livré à lui, était non seulement inutile, mais importun. Sa première femme Olga, sa tête vieillissante, ses cheveux grisonnants, sa chaleur, sa caresse, pouvaient le faire prendre sur la paume son propre cœur, quand le monde s'emplissait de calme grandiose et de cette chose merveilleuse qui avait donné la vie à Lissa aux cheveux roux. Le genou d'une

femme peut être plus majestueux que le Mont-Blanc. Les genoux de Marie étaient nus, c'étaient les genoux d'une femme faible, citadine, presque jeune fille, rien de plus. Et Marie disait alors, livrant tout ce qu'elle pouvait livrer :

— Tu ne m'aimes pas, Edgar.

— Si, je t'aime beaucoup, chérie. J'ai brisé ma vie pour toi.

— Tu ne m'aimes pas, Edgar. Je sais tout, Edgar. Tu n'as pas foi en moi. Je te suis étrangère. Je t'étais nécessaire comme maîtresse, mais je ne te conviens pas comme femme. Je n'ai lu ni Marx, ni Goethe. Je ne suis pas pour toi une conseillère. Je te suis inutile. Et toi, je veux avoir foi en toi, et je ne peux pas avoir foi, et je n'ai pas foi, de même que tu n'as pas foi en moi; j'ai été ta maîtresse, donc tu peux encore avoir des maîtresses, et moi des amants, nous en sommes tous deux témoins. Tu es seul avec moi, je t'aime, mais cela non plus tu n'y crois pas. Je suis ta croix et ton sacrifice, ni pour moi, ni pour toi, mais pour les autres. Tu ne dis rien, Edgar?

— Tu dis des naïvetés, Marie. Il est temps d'aller dormir, chérie. Tout cela est sans importance.

Sur leurs rayons les livres luisaient féroceement, crocs d'or aux gencives des armoires. Des minutes de silence passaient. Et alors Edgar Ivanovitch commençait à parler, énergiquement, prophétiquement, ses yeux commençaient à briller, comme devaient sans doute briller ceux de ses ancêtres de la steppe, quand ils juraient fidélité au dieu chrétien avant que les catholiques les menassent au bûcher; Edgar Ivanovitch saisissait les épaules de Marie, la serrait contre lui de tendresse au point que des larmes de douleur mon-

taient aux yeux de Marie, et il criait dans le vide des pièces encombrées de malles :

— Je t'aime, je t'aime, Marie, je t'aime beaucoup! serre-toi contre moi, pose ta tête sur mes genoux. Je t'embrasserais je te lirai à haute voix notre histoire d'amour, et je te lirai à haute voix Goethe, pour que tu saches qui c'est! Nous sommes on ne peut plus proches, nous sommes liés l'un à l'autre, à jamais, personne ne peut nous séparer. Nous devons nous aimer l'un l'autre, tu entends! nous devons! Nous nous aimons l'un l'autre, nous sommes enchaînés l'un à l'autre...

Et Marie se hérissait d'effroi. Edgar Ivanovitch l'attirait à lui, la serrait contre lui de toute sa force. Les rayons de bibliothèques avaient le mutisme de leurs livres, de ces livres qu'en grand nombre avait lus Edgar Ivanovitch, homme de mémoire, d'intelligence et d'érudition, de volonté et d'éducation organisées. Edgar Ivanovitch parlait de la Révolution, la Révolution devait vaincre. Edgar Ivanovitch savait contracter sa volonté en sorte que ses yeux commençaient à regarder les étendues de ce regard qui ne voit pas les étendues.

Edgar Ivanovitch s'endormait seul sur son divan.

La matin, il se réveillait à l'heure où Marie dormait encore. Le soleil, en ces jours de juin, se levait dans l'allégresse. La servante Dachka apportait le thé du matin, elle allait dans l'aurore, à demi-vêtue d'une blouse faite d'un sac. Le soleil extrayait la terre des rosées et des brouillards. Edgar Ivanovitch plaisantait, souriant :

— Alors, comment vont les petites affaires, Dacha?

— Les petites affaires vont comme elles doivent, répondait sèchement Dacha.

Cette fille robuste était venue aux chantiers du pays de la terre-noire, en même temps que des terrassiers, et elle était un exemple frappant de la transformation de l'ouvrier saisonnier en prolétaire, une illustration pour le travail théorique d'Edgar Ivanovitch. Dachka gardait au fond d'elle-même le caractère de la terre-noire russe. Edgar Ivanovitch s'attardait dans son cabinet de travail parmi les papiers. A la cuisine, dans ces aurores de rosée, parmi les casseroles, Daria chantait des *tchastouchki*¹ dépourvues de sens telles que :

« J'irai sentir dans la cour

L'odeur du jasmin.

Il va venir, mon amour,

Revolver en main! »

Au déclin des jours, à l'heure où le soleil tombait, elle allait, avec les filles et les femmes de sa cité ouvrière, se baigner dans l'Oka, pour pousser des cris aigus et sauvages dans l'eau, puis, après le bain, s'en aller à la cellule, au club du parti, au cinéma, discuter ou s'instruire, ou bien aux baraques de femmes, où au crépuscule on chantait des chansons. Edgar Ivanovitch se surprenait à avoir les yeux ouverts pour cette fille nu-pieds, camuse, joyeuse, qui se confondait avec la terre-noire, avec la cellule du *Komsomol*, les affaires du *Komsomol* et les chœurs des nuits de juin. Et Edgar Ivanovitch prêtait jalousement l'oreille, la nuit, au claquement de la serrure, quand revenait Daria. Edgar Ivanovitch interrogeait Daria sur les affaires de sa cel-

¹ 1. Refrains populaires improvisés (Trad.).

lule de jeunes communistes, elle répondait d'un ton hautain.

La mort! L'actrice Vièra Grigorievna était morte parce que la science n'a pas encore appris à lutter contre les maladies, elle était morte par la force des lois de la biologie, et elle était morte aussi parce qu'elle avait été tuée par Evguèniï Evguèniévitch Poltorak. Il y avait eu un être humain, il y avait eu la petite fille Vièrotchka, il y avait eu la lycéenne, il y avait eu l'élève du Conservatoire de Moscou Vièra Salichtcheva, il y avait eu l'artiste de théâtres provinciaux Vièra Polévaïa, il y avait eu les examens de rythmique. Et quand l'être humain meurt, on le porte au cimetière. Et il y avait eu la petite fille Mânia, il y avait eu la lycéenne Marie Pozdnychèva, elle jouait la musique classique, son père et sa mère avaient été tués dans la maison où elle était née; son premier mari, qui l'avait prise pour une vie étrangère à elle, n'avait pas une fois, dans son travail et ses affaires, trouvé le temps de lui dire un mot caressant; tout, autour d'elle, lui était apparu étranger, et sa force, la plus grandiose force féminine—être sans force—n'avait été nécessaire pour personne. Marie, petite femme, avait eu une petite vie, enfance, lycée, usine du père, caresses de la maman. Cette autre vie vers laquelle s'en allait Edgar Ivanovitch, où l'on avait tué son père et sa maman, où l'on voulait tuer son unique amour pour Edgar Ivanovitch, cette vie lui inspirait l'effroi. Tout être humain a droit à la vie : Marie Fiodorovna, cette petite femme aux bras faibles, ne savait pas qu'elle avait ce droit.

La nuit, la maison restait déserte, quand s'en allait Edgar Ivanovitch et venait le soleil. Hors de la maison

la construction progressait, Marie restait avec le chien, le chien morose et hirsute, croisement de loup et de berger. Le chien s'appelait Loup, il était ami de Marie depuis le temps où il était tout petit chien. Loup, qui ne connaissait que Marie, grondait contre tout le monde, même contre Edgar Ivanovitch. Une journée avant sa mort, en mettant des rideaux à la fenêtre pour embellir sa chambre, Marie Fiodorovna manqua l'appui de la fenêtre, tomba, se blessa à la main. Loup n'avait pas été dressé à lécher, Loup vit du sang sur la main de Marie Fiodorovna, et Loup se mit à lécher avec ardeur la blessure de Marie, relevant la queue en signe de compassion, sérieux et la regardant de ses yeux caressants. Loup soignait Marie Fiodorovna avec ses remèdes de loup. Marie embrassa Loup, s'assit près de lui, par terre, et elle éclata en sanglots effrayants, désespérés. Ces larmes n'étaient point des larmes de douleur à cause de sa blessure. La maison était déserte, dans ce logis de fonctionnaire il n'y avait personne, sauf Marie et Loup. Loup lécha, soigna la blessure jusqu'à ce que le sang cessât de couler. Aux fenêtres brillait un soleil énorme. Loup et Marie étaient assis par terre, sur le tapis. Marie s'endormit alors en larmes auprès de Loup, et elle eut un rêve terrifiant, elle rêva que c'était l'hiver et elle vit en rêve Fiodor et Edgar. Fiodor Ivanovitch se tenait de côté, debout dans la neige, immobile. Edgar Ivanovitch s'en allait sur une route, s'éloignant de Marie. Il était jusqu'à la ceinture dans la neige, il s'éloignait, s'englouissant dans la tourmente de neige. Marie courait après Edgar Ivanovitch, elle suffoquait dans la neige et le vent. Il s'éloignait, son bras lui restait dans la main. Son bras n'était qu'une masse de neige, il était en neige, froid comme de la neige. Marie embrassait Edgar Ivanovitch,

ses bras s'enfonçaient dans de la neige, le visage de neige d'Edgar Ivanovitch la regardait. Elle lui prenait la tête, sa tête lui restait dans les mains, sa tête n'était qu'une boule de neige froide et sans vie. Edgar tout de neige s'éloignait de Marie, Marie se jetait vers Fiodor. Fiodor se tenait immobile. Fiodor aussi était de neige, mais à la place de ses yeux on avait mis deux charbons. Marie Fiodorovna se réveilla. Le soleil frappait de biais les fenêtres. Dans la cuisine, Dacha chantait :

« Pour ce qui est d'être belle,
Je suis un peu là, pardine!
Et si Trotski m'est cruel,
J'épouserai Tchitchérine! — ohé! »

Marie Fiodorovna se releva, ses yeux étaient sans larmes. Sur sa main le sang avait séché. Les mouvements de Marie Fiodorovna étaient secs comme ses yeux, desséchés comme son sang.

Le soir, Edgar Ivanovitch arriva, refoulant tout par sa présence, cet homme d'une vie qu'elle ne connaissait pas. Les yeux d'Edgar Ivanovitch — pour elle — restèrent par-delà les étendues. Elle voyait la chose la plus terrible que puisse connaître celui qui aime, — qu'elle était importune à Edgar Ivanovitch, importune à tous égards, car cet homme, elle le voyait, faisait d'immenses efforts pour être caressant, pour être passionné, et au lieu du vrai sang humain qu'avait léché Loup, Edgar Ivanovitch lui donnait le contact affreux de la neige. Elle avait peur à se sentir auprès de lui, le sang d'Edgar la glaçait, et elle avait peur de le quitter, parce qu'en dehors de lui, elle n'avait personne. A minuit, Edgar Ivanovitch la renvoya d'auprès de lui, il se plongea ner-

veusement dans ses comptes-rendus et ses livres. Dans l'ancre obscur de sa chambre, Loup vint vers elle; le chien morose se frotta à ses genoux. A la fenêtre, derrière laquelle brillaient les étoiles, pendait le rideau à moitié accroché. Edgar Ivanovitch n'avait pas remarqué la blessure de la main de Marie. Le chien se coucha près de ses chaussures, il surveillait le silence de son œil droit non fermé. Marie Fiodorovna était debout au milieu de la pièce. De derrière son dos, de derrière les livres lui venait la volonté pesante, contractée d'Edgar Ivanovitch, qui ne voyait pas les étendues. Marie Fiodorovna s'approcha de la fenêtre, Loup la suivit. Marie Fiodorovna arracha le rideau, le clou était solidement enfoncé, le rideau se déchira, avec un bruit strident d'étoffe arrachée. Les bruits passèrent de pièce en pièce dans le silence du logis. Edgar Ivanovitch laissa son livre.

— Qu'est-ce qui se déchire là-bas? demanda-t-il.

Loup gronda.

— Rien, répondit Marie, et après un silence, elle ajouta d'une voix faible et douce: — C'est ma destinée. Tue-moi, Edgar. Tue-moi, mon chéri. Il me semblait que j'avais droit à la vie, parce que je n'ai jamais fait de mal à personne, mais tu m'as déjà tuée. Ordonne, et je ferai tout ce que tu voudras.

Edgar Ivanovitch ne vint pas vers elle, ne sortit pas de son cabinet de travail.

— Ne dis pas de sottises, Marie, dit-il sévèrement, et il ajouta d'un ton caressant: — Couche-toi, chérie, reste tranquille, je veux encore travailler un peu.

Loup gronda en réponse à Edgar Ivanovitch. Marie Fiodorovna ne dit rien. Dehors, les excavatrices criaient et des ouvrières chantaient des chansons. Marie Fiodorovna, venue jadis à Sadykov de par-delà la mort, aux

lieux où les hommes jouaient banco leurs vies, Marie s'en allait maintenant dans la mort que lui donnait Edgar Laszlo.

Il y avait eu la petite fille Maria, sa maman lui tressait sa natte, il y avait eu la lycéenne Maroussia Pozdnycheva, sa maîtresse de musique lui prédisait de l'avenir. — Il était midi, le sifflet achevait de sonner l'interruption du déjeuner, et les sirènes hurlaient, annonçant que les sapeurs allaient arriver aux chantiers. Sous l'azur ensoleillé les bruits des travaux s'éteignirent pour un temps, tandis que s'en allaient les ouvriers, puis les explosions commencèrent à tonner. Edgar Ivanovitch depuis le matin travaillait au bureau, durant les heures que le soleil aspirait la rosée, révisant les listes d'ouvriers avec le président du comité ouvrier de la rive gauche. Cinq minutes avant la relève, Sadykov téléphona, et pria Laszlo et le président du comité ouvrier de venir le trouver immédiatement. Le sifflet retentissait, les sirènes hurlaient, se bouleversant les entrailles pour prédire les explosions qui allaient bouleverser les entrailles de la terre. Dans le cabinet de travail de Sadykov, la moitié supérieure des fenêtres était masquée par un papier blanc contre le soleil, par les fenêtres ouvertes entraient un vent léger qui faisait frissonner les calques et portait la fraîcheur. Depuis que Marie avait quitté Fiodor Ivanovitch, il vivait ici, dans son cabinet de travail, dans un coin se trouvait un lit de camp sur lequel Sadykov abrégeait ses repos, très courts dans le juillet russe et dans le travail. Laszlo arriva accompagné du président du comité ouvrier. Le col de la chemise de Sadykov était déboutonné, il était debout devant sa table d'épures, actif et vaillant, comme toujours. De côté, non loin de Sadykov, près de la fenêtre,

se tenait un inconnu en uniforme des troupes du Guépéou. Sadykov alla à la rencontre des arrivants, jeta un regard derrière la porte et la referma avec soin. L'homme à la vareuse bleue regarda à la fenêtre.

— Camarades, commença Sadykov, notre fou, l'okhlomone Ivan Ojogov, nous a dit plusieurs fois que son frère Iakov Karpovitch Skoudrine a des rapports obscurs avec l'ingénieur Poltorak. Nous croyions que ce n'était que délire de fou. Or voici que le camarade ici présent, venu de Moscou, et que je vous présente, — l'homme à la vareuse bleue salua militairement — m'a apporté une communication d'après laquelle Poltorak est effectivement un saboteur, et a des accointances avec une organisation...

Sadykov n'acheva pas. Brusquement entra dans l'atelier d'épures, en coup de vent, Dacha, la servante de Laszlo, elle s'arrêta tout essoufflée au milieu de la pièce. Personne ne fit attention à son visage à cause de ses paroles. Ils virent avant tout ses pieds nus, ses orteils écrasés au sol, ses jambes largement écartées comme si elle avait attendu un choc, elle tenait son mouchoir de tête rouge dans sa main, rejetée en arrière comme pour frapper.

— Fiodor Ivanovitch, votre femme est morte, dit-elle en suffoquant, et elle cria à Laszlo dans un accès de colère sauvage, en le tutoyant : — Tu entends, toi ! Va chez toi ! Elle est morte, ta tourterelle ! Elle s'est pendue, elle n'a pas eu la vie longue avec toi !

Ils remarquèrent maintenant son visage, épouvanté, résolu, avide d'agir, farouche, méprisant, résolu et avide d'agir avant tout.

Daria avait la respiration sifflante, ses petits yeux s'étaient rapetissés encore, sa bouche s'ouvrait énorme et ses dents écartées brillaient derrière le sang rouge de

ses lèvres comme des crocs serrés. Son ventre proéminent de paysanne de Riazan tendait sa jupe, sous laquelle les jambes dépassaient robustes, écartées pour se battre.

Personne ne dit mot.

On était encore loin de la maison qu'on entendait déjà Loup hurler, hurler désespérément. Devant la maison et dans les chambres se bousculait une foule de gens, ouvriers et ouvrières de la relève. Marie Fiodorovna était étendue sur le plancher, sur un drap, en chemise de nuit blanche, ses cheveux couvraient son visage, Loup lui léchait le cou, hurlant d'un chagrin humain. Marie Fiodorovna s'était pendue à ce même clou où la veille elle s'était blessée à la main. Edgar Ivanovitch se laissa tomber par terre près de Marie et de Loup, Loup pour la première fois ne gronda pas contre lui. Au-dessus de Marie morte sanglotaient Laszlo et Loup. Loup léchait le cou et la poitrine de Marie. Et, pour la première fois sans doute depuis ces mois de vie conjugale, Edgar Ivanovitch trouva pour Marie des mots vrais, sincères, qui ne mentaient pas, des mots très simples et naïfs. Edgar Ivanovitch en même temps que Loup, gênant Loup mais ne le repoussant pas, étreignant le cou du chien, couvrait Marie de baisers, son cou, ses yeux, ses épaules. Et il murmurait :

— Chérie, chérie, ma jolie, ma bien-aimée, mon *galanthus!*...

Dans les cimetières et dans les crématoires se terminent les rayons d'années des existences humaines. Au four crématoire il est donné à l'homme d'éprouver les derniers spasmes humains. Dans les cellules des crématoires, à la température de deux mille degrés Réaumur, en deux minutes sont réduits à rien le cercueil et le vêtement humain, il ne reste que le cadavre nu, et l'être

humain nu commence à se mouvoir. Ces suprêmes crispations humaines peuvent sembler métaphysiques, enfrenant la mort, et une loi étrange commande à ces suprêmes spasmes humains. Les jambes du mort se replient sous lui, ses mains remontent vers son cou, se croisent sur sa poitrine, sa tête s'enfonce dans ses épaules, — l'être humain, avant que de passer au néant, prend la position qu'il avait dans le ventre de sa mère, quand il sortait de ce néant.

— Mon *galanthus!*

Il y a eu la petite fille Mânia, sa maman lui tressait ses nattes, Fiodor Ivanovitch n'a pas trouvé le temps de lui dire qu'il l'aimait. Les bâtisses de pierre des monolithes ne sont nullement d'une imperméabilité rigoureuse, aussi, pour éviter les effets désastreux de la spongiosité, est-il absolument nécessaire de construire les monolithes en matériaux homogènes, et de les fixer à un soubassement incompressible et imperméable, — de préférence aux couches jurassiques, — sinon les monolithes se lézarderaient à leur base et à leurs sutures, qui sont de spongiosité variable.

Fiodor Ivanovitch baisa la main de Marie, calme et préoccupé; le col de sa chemise était resté déboutonné; Fiodor Ivanovitch cria sévèrement à Loup :

— Loup! ici! couche!

Loup regarda son ancien maître, leurs yeux se rencontrèrent, les yeux de Fiodor Ivanovitch ordonnaient, les yeux de Loup se soumièrent pleins de chagrin. Loup obéit, baissa les yeux, baissa la queue, se leva, alla vers Fiodor Ivanovitch, se coucha dans un coin. Fiodor Ivanovitch revint vers le cadavre, prit Laszlo par l'épaule. dit à mi-voix :

— Lève-toi, Edgar, lève-toi!

Il ordonna aux gens rassemblés :

— Relevez la morte.

Laszlo ne voyait rien, ses yeux étaient vides. Fiodor Ivanovitch se tenait de côté, près de Loup. Les étrangers se penchèrent sur le cadavre de Marie. Ils étendirent la morte sur la table. Fiodor Ivanovitch observait. Edgar Ivanovitch s'assit près de la table, aux pieds de Marie. Loup se mit à hurler, à pleurer. Les étrangers restaient silencieux près de la porte. Fiodor Ivanovitch commanda à Loup :

— Loup! suis-moi!

Fiodor Ivanovitch, suivi de Loup et de l'homme à la vareuse bleue, sortit de la chambre. Les gens leur firent place, dans le silence osseux des griffes de Loup sur le plancher. Devant la maison, sur le perron, se tenait Daria, devant le perron la foule s'était rassemblée. Les lèvres et les joues de Daria étaient d'un rouge sanglant, enflammées du sang de la haine. Elle était effrayante, Daria, la fille aux *tchastouchki*. Elle n'avait plus rien qui rappelât les *tchastouchki*, ses yeux avaient un regard terrible, ils condensaient l'indignation de Daria, sa probité, sa dignité humaine et son effroi. Sa bouche s'ouvrait aussi grande que ses yeux et que ses jambes nues, écartées pour se battre. Et elle jetait des paroles pleines de probité et d'indignation. Il était visible que Daria avait très peur, peur de la mort et peur de l'incompréhensible qui avait violé sa paix. Daria poussait ses paroles avec son mouchoir rouge, froissé dans sa main de vierge forte.

— Camarades! criait-elle. C'est lui-même qui l'a tuée! lui! lui qui l'a ensorcelée! c'est de peur qu'elle s'est pendue! pourquoi a-t-il fallu qu'elle meure? A quoi a servi la Révolution? Camarades! frères! femmes! alors nous allons lui pardonner comme ça? — le voilà tout blanc, il lui embrasse les pieds, maintenant! le voilà sans

tache! et c'est elle, sa pauvre colombe, qui est coupable! Femmes, dites? Elle lui a laissé une lettre, pardonne-moi, Edgar, je n'ai commis aucune faute contre toi, et lui, ce matin encore, il me demandait : comment vont les petites affaires? femmes, dites! Femmes, qu'est-ce que c'est que ça, alors, est-ce qu'il est militant responsable, oui ou non? est-ce que nous allons supporter tout ça? Pourquoi faire, alors, y a-t-il une section féminine? — Les yeux de Daria, indignés d'effroi et de probité foulée aux pieds, brillaient de larmes. — Femmes, dites! alors, il va sortir de l'eau sans s'être mouillé ni sali!... Alors quoi, nous avons peur, donc, et c'est pour rien qu'il y a eu la Révolution?

Passé le seuil de la maison, il y avait la mort, la chose la plus repoussante pour tout être vivant. Fiodor Ivanovitch descendit du seuil, suivi de l'homme à la vareuse bleue et de Loup, ils s'en allèrent au bureau de l'ingénieur principal. Le visage de Fiodor Ivanovitch, terveux, se contractait en une boule de muscles. Loup marchait très triste à côté de Sadykov. Le jour inondait la terre de soleil. Aux chantiers explosait l'air liquide.

Le soir, sa lampe électrique approchée jusque tout auprès de ses yeux, rongéant avec ardeur et colère son crayon, Daria écrivait pour le journal mural : « Camarades femmes!... Le camarade responsable E. Laszlo s'est conduit de telle sorte envers sa femme... », écrivit Daria, et elle biffa. « Camarades femmes!... Voici bientôt treize ans que s'est accomplie notre grande Révolution prolétarienne, qui a libéré la classe travailleuse et donné à tous les travailleurs une vie nouvelle, » écrivit Daria, puis elle encadra cette phrase pour ne pas oublier l'idée, et elle reprit à la ligne : « Camarades et citoyennes femmes! De celui qui reçoit beaucoup, on doit aussi

exiger beaucoup. Regardez bien ce qui se passe autour de vous. La loi révolutionnaire a mis sur pied d'égalité tous les travailleurs, aussi bien hommes que femmes, mais en pratique ce n'est pas du tout cela, et les femmes doivent finalement prendre elles-mêmes leur propre défense. Récemment, trois terrassiers ont violenté une ouvrière de la fabrique de béton de la rive droite, et le tribunal révolutionnaire les a condamnés avec la plus grande sévérité et livrés au mépris du prolétariat. Combien de larmes féminines coulent à cause des hommes! (cette dernière phrase, Daria la biffa, après avoir mâchonné son crayon). Alors, que doit-on faire des camarades responsables qui, à la différence de ces terrassiers ignorants, sont non seulement ingénieurs, mais aussi communistes? Faut-il faire passer de pareilles gens en jugement, même si leur crime ne tombe pas sous le coup de la loi, oui ou non? » Les yeux de Daria étaient pleins de mépris et de désir d'action, il n'y avait plus rien en eux de désemparé. Daria rongeait son crayon, dans son émotion affairée, et son mouchoir de tête rouge était sur la table à côté du papier. La maison se réfugiait dans le silence. Laszlo restait sans bruit dans son cabinet de travail. Le cercueil occupait la salle à manger.

.....
 Cette nuit-là, ni Sadykov ni Laszlo ne dormirent, de même que ne dormirent ni Olga Alexandrovna, ni Lioubov Pimènovna.

Laissant Loup dans son cabinet de travail désert, Fiodor Ivanovitch avait passé tout l'après-midi aux chantiers, dans une volonté contractée. Loup enfermé hurla et pleura durant toutes ces heures. Fiodor Ivanovitch ne voulait voir dans cette journée, pour lui, qu'une journée de travail. Loup n'avait pas cessé de

hurler quand Fiodor Ivanovitch revint. Fiodor Ivanovitch apporta de la viande à Loup, Loup ne mangea pas. Fiodor Ivanovitch s'occupa longuement de Loup. Une nuit verte tomba sur la terre. Les pommets de Fiodor Ivanovitch étaient grises comme le pelage du chien. Loup hurlait, enfoncé dans un coin. Alors Fiodor Ivanovitch s'en alla avec Loup à Kolomna. Loup le suivit docilement. Fiodor Ivanovitch ne voyait sans doute pas les rues, il passa deux fois devant le portillon des Skoudrine. Le portillon chanta, accueillant et grinçant. Fiodor Ivanovitch sourit décontenancé à Lioubov Pimènovna, il commença à parler du chien. Olga Alexandrovna s'était couchée, saisie d'une crise nerveuse d'impuissance et d'effroi. Lioubov Pimènovna était sortie à la rencontre de Fiodor Ivanovitch, une serviette humide à la main.

— Maman veut aller voir le corps de Marie Fiodorovna. Je ne veux pas l'y laisser aller.

Lioubov Pimènovna rentra trouver sa mère. Le soir s'assombrissait de repos, une odeur de tabac montait du jardin. Fiodor Ivanovitch s'assit sur la dernière marche de la terrasse, fit coucher le chien à ses pieds. Lioubov Pimènovna ressortit, s'assit sur la plus haute marche, rentra frileusement les épaules.

— Ce chien, dit Fiodor Ivanovitch, ne fait que hurler et refuse de manger ce que je lui donne; et moi, je vis seul, je n'ai personne auprès de moi, et je ne sais pas soigner les chiens. Je suis venu vous demander un service, Lioubov Pimènovna. Marie est morte, le chien est tout ce qui reste d'elle, et personne n'a que faire de ce chien... Je vous ai amené le chien pour vous le donner, acceptez-le, je vous en prie. Nourrissez-le, caressez-le. Il ne fait que hurler.

— Mais oui, mais oui, merci! je vais tout de suite

apporter du lait. — Lioubov Pimènovna se hâta frileusement.

— Non, attendez, Lioubov Pimènovna... Ce chien était le plus fidèle ami de Marie, le seul, probablement. Aimez-le, ce chien, c'est un ami fidèle. Il pleurerait Marie, quand je suis arrivé, et lui léchait le cou.

Fiodor Ivanovitch se tut.

— Pourquoi me dites-vous cela, Fiodor? demanda Lioubov Pimènovna.

Fiodor Ivanovitch répondit après un silence.

— Parce qu'il n'y a que vous, à qui je puisse le dire, répondit-il.

— Il ne faut pas, Fiodor Ivanovitch.

— Bien, Lioubov Pimènovna. Fiodor Ivanovitch fit un silence. — Il faut que je m'en aille. Bien sûr, il faut faire tout plus simplement. Loup est un chien intelligent, un bon chien. Il faut faire tout plus simplement. Il faut que je m'en aille.

— Restez un instant, Fiodor, dit à mi-voix Lioubov Pimènovna. Il ne faut tout de même pas simplifier à outrance.

A ce moment sortit dans la cour Arap, le chien de l'okhlomone; il regarda Loup avec étonnement, hocha la queue, et ses yeux se firent rusés. Par un grand demi-cercle, affectant de se promener, d'un air indifférent, ne regardant que d'un œil coulé de côté, Arap s'approcha de la terrasse, s'arrêta, frétila de sa queue velue et entama la conversation avec Loup, dans leur langue canine, faisant connaissance et flairant Loup avec beaucoup de cordialité. Loup, d'un mouvement triste mais amical, en signe de bienveillance, déplaçait sa queue de droite et de gauche. Le soir de juillet s'était assombri. Lioubov Pimènovna alla jeter un coup d'œil dans la maison.

— Je vais m'en aller, dit Fiodor Ivanovitch; il se leva, resta un instant sur place, songeur, donna à Lioubov Pimènovna la laisse de Loup. Cette nuit, votre père va arriver aux chantiers.

Lioubov Pimènovna, tenant Loup, — accompagna Fiodor Ivanovitch jusqu'au portillon. Le portillon chanta et battit. Lioubov Pimènovna cria de la cour :

— Venez demain, Fiodor Ivanovitch, sans faute.

Revenu aux chantiers, Fiodor Ivanovitch prépara avec soin une chambre pour le professeur Pimène Serguéievitch Polétika, mit sur la table de nuit une bougie, glissa sous le lit le vase de nuit, enveloppa l'oreiller d'une taie. Puis Fiodor Ivanovitch, bien qu'il fût tôt encore, se déshabilla pour dormir dans son cabinet de travail, pour faire un somme avant l'arrivée de Polétika, et resta ainsi, en linge de nuit, assis sur son lit, un coin d'oreiller dans la main, passant la nuit à fumer, à tousser, à cracher, jusqu'à l'heure où il fut temps d'aller à la station. Chaque homme a sa destinée. Fiodor Ivanovitch était né dans une famille d'ouvriers, il avait grandi gamin dans les rues poudreuses d'un faubourg ouvrier, sous des peupliers malingres et dans de sombres corridors, ceux de la caserne d'abord, puis ceux de l'atelier d'apprentissage de l'usine, où cela sentait la craie et l'huile de machines. La sirène de l'usine, pour lui comme pour Ojogov, était le premier souvenir, mais sa vie avait été plus compliquée et plus réfléchie que celle d'Ojogov, parce qu'elle avait commencé près de vingt ans plus tard. La lourde porte de l'usine s'était refermée sur l'enfance faubourienne, mais les peupliers malingres étaient revenus une seconde fois dans sa destinée, parce que c'est sous ces peupliers, une nuit de mai, une nuit faite pour l'amour, que Fiodor, jeune homme, avait entendu parler de socialisme, de commu-

nisme, de révolutions. Fiodor dut amener la Révolution à la vie, en même temps que lui-même. Jeune homme, il quitta son père pour un logement où habitaient de jeunes ouvriers, de mêmes opinions que lui, qui avant la révolution édifiaient la vie rationnelle et le communisme. Puis ce furent l'exil en Sibérie, la guerre, la Révolution, la guerre civile, l'École supérieure technique, la vie d'ingénieur, la Révolution, le communisme. Tout cela très simple et très compliqué, tout cela datait d'hier et datait d'époques entières : les cités ouvrières aux murs de l'usine, les combats sous Pérékop, les réunions dans les bois et dans la jeunesse, les expéditions de recherches scientifiques, la lecture publique de Plekhanov et de Mehring au logement coopératif, une heure avant la porte cochère de la prison et de l'exil, tout cela avait été, tout cela était, et dans tout cela il n'y avait pas eu de vie individuelle; aujourd'hui venait de mourir sa femme, à qui il n'avait pas trouvé le temps de dire : — je t'aime, — mais qu'il aimait, et pour qui il avait lutté toute une année, tandis qu'elle le trahissait avec son ami. Le jour où il avait appelé Edgar et Marie auprès de lui, pour mettre fin au mensonge, il avait agi selon les traditions de sa jeunesse, de sa camaraderie du logement coopératif et de la commune. Il savait que dans la vie tout est simple, tout doit être simple, et que les hommes doivent être probes en toute simplicité, dans leurs actes et dans leurs pensées. Sa vie s'était faite par époques, tout datait encore d'hier, mais sur ses épaules s'étaient amassées déjà trente-sept années, années d'histoire, de faits grandioses, de labeur, de piochage à la faculté ouvrière et à l'École supérieure technique, de cheveux blancs aux tempes, d'ébranlement du cœur, et il n'avait pas eu de vie à lui, de vie intime et familiale, depuis le

temps du logement coopératif jusqu'à ce cabinet de travail de maintenant. Sa vie avait été vouée à la Révolution, aux autres, au travail. Sous Pérékop, Fiodor Ivanovitch avait reçu sa dernière blessure. De Marie il lui restait Loup, souvenir d'elle : Fiodor Ivanovitch avait donné Loup à Lioubov Pimènovna. Lioubov Pimènovna elle non plus n'avait pas de vie personnelle.

Fiodor Ivanovitch avait compris pourquoi il ne fallait pas parler du chien à Lioubov Pimènovna et pourquoi il lui en avait parlé : il aimait Lioubov Pimènovna, et elle ne voulait pas cela. — Ainsi passèrent les heures de la nuit, pleines de silence et des bruits des excavatrices; toutes les minutes, Fiodor Ivanovitch voulait se mettre au lit, et il resta toute la nuit assis sur son lit, le drap à la main pour s'en couvrir, à fumer, à tousser, à cracher, jusqu'à l'heure où il fallut aller à la station chercher Polétika, chercher le père de Lioubov Pimènovna, dont le beau-père était à cette heure penché sur le cadavre de la femme de Fiodor Ivanovitch. Le départ dans la nuit, en drésine, fut humide et glacial. Le train surgit des brouillards, fouillant les rails des feux de ses lanternes.

.....
 Lioubov Pimènovna resta longtemps assise sur une marche de la terrasse, quand Fiodor Ivanovitch fut parti, sur la dernière marche, à la place de Fiodor Ivanovitch. Olga Alexandrovna sortit de la maison, vint vers elle, s'assit sur la première marche. La mère et la fille restèrent en silence et sans bouger jusqu'à ce que la rosée de la nuit vînt mouiller leurs vêtements. La mort de Marie mettait le comble aux souffrances d'Olga Alexandrovna, le sort de Marie était son sort à elle. Lioubov était assise sur la marche du bas, Loup couché près de ses jambes, simple, claire et pure. Il y a

des gens qui vivent pour faire le bien sans le savoir, — chaque être humain s'efforce à la pureté et à la chasteté, — il y a des gens pour qui la pureté est leur vie organique, telle était Lioubov Pimènovna. Sa vie et le monde de ses pensées étaient toujours restés clairs et purs. Il fallait veiller au chagrin de sa mère, un être humain était mort, une femme était morte qui s'était avérée inutile à celui qu'elle aimait, et il fallait penser à la mort, au temps, aux limites humaines. Lioubov Pimènovna pensait à Sadykov, elle savait pourquoi elle n'avait pas voulu l'entendre parler du chien, et pourquoi le chien lui était si cher : loin dans son cœur était caché le souvenir d'Evguénii Evguéniévitch Poltorak, et là aussi elle gardait la parole qu'elle lui avait donnée pour toute la vie. Et la mort, il n'est pas bon de penser à la mort, il est terrible de penser à la mort d'un autre, parce qu'alors il faut penser à sa propre vie, à son avenir, et l'avenir, Poltorak l'avait pris. Dans de pareilles pensées, l'être humain se sent seul et se prend de pitié pour lui-même, pour sa vie, pour sa solitude. Et Lioubov Pimènovna, en pensant à sa mère, à Marie, à Sadykov, se disait que Sadykov commençait à l'aimer, elle le savait, elle étouffait en elle l'idée de cet amour, elle pensait à elle-même, à sa solitude, à sa jeunesse qui passait, à ses bras avec lesquels elle aurait voulu, comme tout être humain, étreindre le monde, qu'elle avait offert à Poltorak et que Poltorak n'avait pas pris. Et Lioubov Pimènovna se disait encore qu'elle devait être forte, pour être secourable. Dans l'après-minuit, Lioubov Pimènovna mena sa mère à son lit, puis elle resta longtemps assise auprès de Loup, le caressant, le choyant, le priant de manger. Arap l'aidait à consoler Loup. L'okhlomone Ivan était venu s'asseoir auprès d'elle sur la terrasse,

il se taisait, dormant à demi. Et toute la nuit une fauvette chanta dans le jardin, pour unir l'homme et la terre. Lioubov Pimènovna s'endormit peu de temps avant l'aube, et se réveilla de bonne heure, alors que le soleil inondait la terre de matin, pour que l'homme fraternisât avec la terre : elle se réveilla pour être vaillante, pour être forte et secourable, ne sachant point les cruelles difficultés qui l'attendaient pour ce jour-là, qui devait être le plus pénible de sa vie et le plus décisif. De bonne heure, tandis que sa mère dormait, elle alla avec Loup à la rivière, au-delà des Forteresses, vers les Camps, pour aider aux fouilles et pour être un peu seule et rassembler sa vaillance, et elle ne savait point que ce matin était son matin d'accordailles.

Quant à Edgar Ivanovitch, sans se déshabiller, il resta jusqu'à minuit assis dans son cabinet, parce que jusqu'à minuit des gens vinrent saluer la mort. Vers minuit, la maison, partout ouverte, se vida. Daria depuis le soir était dans la cuisine penchée sur son papier, mais vers minuit elle sortit. Edgar Ivanovitch passa dans la chambre de Marie; sur la table dans un cercueil rouge, gisait le corps de Marie, habillé et mis au cercueil par des mains inconnues. L'électricité jetait dans la chambre une lumière très crue et obsédante. Le plancher autour du cercueil était maculé de plaques de boue séchée. Au clou où s'était pendue Marie restaient attachés des bouts de la corde coupée par Daria. L'électricité rendait le tableau terrifiant. Edgar Ivanovitch éteignit l'électricité. L'obscurité fut encore plus effrayante. Edgar Ivanovitch apporta des bougies, les alluma sur la table autour du cercueil et sur la toilette de Marie. Edgar Ivanovitch s'assit près du cercueil, posa la tête sur le bord du cercueil, et veilla ainsi jusqu'à l'heure où les gens vinrent clouer

le cercueil et l'emporter au cimetière. Toute la nuit les excavatrices chantèrent leur chanson de grincements et de hurlements, gargouillant de terre, déchirant les entrailles du sol, et la nuit fut sombre et embrumée, et muette, car il n'y eut pas de chansons humaines à la cité ouvrière cette nuit-là. Daria s'en alla, pour cette nuit-là, dans une baraque de femmes. L'aube vint indifférente, et les bougies s'éteignirent consumées longtemps après l'aube. Dès l'aube les gens commencent à arriver. Edgar Ivanovitch était assis près du cercueil, les gens ne le voyaient pas, non plus qu'Edgar Ivanovitch n'avait vu cette nuit : les yeux d'Edgar Ivanovitch ne devaient revenir de par-delà les étendues, ne devaient se rouvrir qu'au cimetière.

.....
 Au matin, un quart d'heure avant que retentît le coup de sifflet insolite, et que les femmes, cessant de travailler, s'en allassent saluer le cercueil, près du monolithe qui barrait l'Oka, le professeur Polétika après avoir réglé avec un contremaître une question d'équipe supplémentaire, causait avec Sadykov.

— Je veux vous parler, Fiodor Ivanovitch, de mon nouveau travail, dit Polétika pensif, jetant sur le ciel un regard morose et cillant au soleil. — Sadykov et Polétika étaient debout sur des monceaux de terre retournée, généralissimes qui ne répétaient nullement le tableau de Sièrov où Pierre le Grand arpente Pétersbourg; sous eux travaillaient des machines et des hommes, organisant la terre, le granit, le béton et l'eau. — Tout ce que nous construisons en ce moment, à vrai dire, ce n'est rien à côté de ce que nous pouvons et devons faire, nous, ingénieurs des eaux. Représentez-vous le globe terrestre. Il n'est rien resté à l'humani-

ité de l'Atlantide : elle a été brûlée par le soleil et submergée par les sables; à sa place il y a maintenant le Sahara, le désert, la chaleur torride, les sables. De mémoire humaine sont disparues des terres florissantes : l'Assyrie, Babylone, la Mésopotamie, le Tigre et l'Euphrate étaient un paradis terrestre, un immense jardin : maintenant c'est le sable, la chaleur torride, le désert. L'Arabie a créé une science grandiose, une philosophie, la religion de l'Islam, vivante encore en maints endroits de nos jours, mais l'Arabie elle-même est maintenant livrée aux sables et à la chaleur torride, et des Bédouins nomades errent là où jadis, et il n'y a pas si longtemps, fleurissaient des jardins. De même ailleurs. Les légendes mongoles ont gardé le souvenir d'un temps où le tigre pouvait traverser la Mongolie d'un bout à l'autre sans salir ses pattes de poussière : maintenant, là-bas, c'est le sable et la chaleur torride, dans ces jardins d'Allah et de Bouddha; le désert s'est étendu du Chamo à la mer d'Aral. Nous nous souvenons, ceci de mémoire d'historien, du temps où, de ce désert, Tamerlan commandait toute l'Asie, où la Russie et la Chine étaient un seul Etat. C'est de Mongolie que nous sont venus les Tatars, c'est de Mongolie que sont venus traverser la Scythie des peuples sans nombre, qui par le fer et par le feu ont découpé l'Europe. La science n'a pas donné d'explication plausible des causes de la grande migration des peuples : attendez une minute, je vous les expliquerai. La dernière invasion en Europe a été celle des Turcs. La toute dernière, ce sera l'invasion des Russes, si nous ne nous y opposons pas, nous, ingénieurs des eaux. Rappelez-vous, notre histoire s'en souvient parfaitement, il y a quatre ou cinq cents ans, en aval de la Volga se trouvait un Etat puissant, la Horde d'Or. Un savant

Arabe, le voyageur Ibn Souad, décrit la capitale de la Horde, une ville gigantesque, qui avait des canalisations, des palais, des parcs, où affluaient les marchandises de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Italie, de l'Espagne, de l'Arabie; on y discutait entre lettrés de philosophie et de religion. Maintenant, là où se trouvait la Horde d'Or, c'est le sable, de désert, la mort. J'y suis allé, j'y ai vu, auprès d'un aryk, vestige de la canalisation, un Kalmouk avec deux chameaux, le sable y vole comme chez nous la neige dans les tourmentes de neige. Le désert avance sur l'homme. A l'heure actuelle, le désert avance sur la Sibérie occidentale et sur la Russie d'Europe, venant de la Caspienne, portant les sables Aralo-Caspiens. Vous n'ignorez pas que le désert est au seuil du Donbass, le Donbass n'a pas d'eau, on y manque d'eau. Nous ne remarquons pas que le désert avance jusqu'aux portes de Moscou, la zone dite de sécheresse, avant-coureur du désert, suit une courbe allant de Nijni-Novgorod, par Riazan et Orel, vers Kiev, vers la Roumanie. Qu'ont fait les hommes, quand le désert avançait sur eux? Ils ont fui le désert. L'expansion de la culture arabe, l'islamisme, s'est faite à cheval, ce sont les chevaux des Arabes qui se sont rués Maures sur l'Espagne et Seldjoukes sur les Balkans. La Mongolie est morte plus lentement et elle a mis cinq siècles à fuir devant le désert, en Chine, en Corée et en Europe. C'est cela qu'on a appelé la migration des peuples. Mais ces migrations ont lieu encore sous nos yeux, et c'est pour cela que je dis que peut-être la Russie à son tour fuira vers l'Occident. Nous sommes témoins de la façon dont prennent naissance les grandes migrations de peuples. En mil huit cent quatre-vingt-onze, lors de la famine de la Volga, à un moment dit de sécheresse,

tandis que ce la mer d'Aral un vent sec soufflait sur la Volga, la faim a enlevé à la terre et ruiné une population de sept millions et demi d'hommes. En mil neuf cent vingt et un, la famine a ruiné et enlevé à la terre trente millions d'hommes qui se sont enfuis à travers la Russie, et les Allemands de la Basse-Volga se sont sauvés jusqu'au delà des frontières, jusqu'en Allemagne. Ces trente millions d'hommes, en se traînant à travers la Russie, devenaient cannibales et mouraient le long des routes, parfois avec un riche bagage sur eux, car le pays de la Volga était riche. J'ai calculé que si nous ne prenons pas de mesures, si une pareille famine se reproduit en mil neuf cent cinquante et un, elle enlèvera à la terre et dispersera non plus trente millions, mais soixante-quinze millions d'hommes, et soixante-quinze millions, c'est une masse humaine dont ne disposait pas Tamerlan lui-même. Ces soixante-quinze millions d'affamés, avec leurs fourniments et leurs charrettes, vous imaginez cela, peuvent traverser l'Europe tout comme les hordes d'Attila. Des affamés qui se dévorent les uns les autres, s'ils se trouvent avoir en mains des baïonnettes, c'est quelque chose de plus effroyable que les guerres mondiales. Rappelons-nous l'année vingt et un.

Pimène Serguéiévitche Polétika se tut, jetant vers le ciel des regards maussades, comme si le soleil avait été son ennemi. Fiodor Ivanovitch Sadykov se taisait lui aussi. Autour d'eux, dans les prairies, des milliers de gens travaillaient, et construisaient. La caravane de foreuses et des dragues, installée au niveau de la ligne d'eaux, retournait la terre pour les brouettières. Les brouettières transportaient la boue à moitié sèche aux wagonnets. Les excavatrices assourdisaient les prairies.

— Je sais comment arrêter l'avance du désert sur nous, reprit Pimène Serguéievitch. Le désert avance parce que...

Inattendue, la sirène retentit. Les brouettières lâchèrent leurs brouettes au signal de la sirène. Les femmes se mirent en rangs. A un kilomètre, le long des digues, les femmes se formaient aussi en colonne bariolée.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Polétika.

— Je ne sais pas, répondit Sadykov stupéfait

Les femmes s'en allèrent à la ville, elles marchaient hâtives, silencieuses, affairées. Au-dessus des prairies le soleil brillait, les nuages moutonnaient au ciel. Juillet épanouissait les couleurs des prairies et brûlait d'une ardeur torride. Au moment même où retentit le son de la sirène, on sortait de la maison de Laszlo le cercueil de Marie Fiodorovna, on l'emportait vers la ville, et de toutes les parties des chantiers les femmes allaient vers le cercueil. Cette nuit-là, on n'avait pas dormi dans les baraques des femmes, et nul n'aurait pu ramener à des formules nettes les paroles qui s'étaient dites cette nuit-là dans les baraques des femmes, non plus que les émotions qui naissaient de ces paroles : l'ingénieur Laszlo avait tué non pas sa femme, mais une compagne de toutes, non pas un être humain, mais la dignité humaine, et tué de telle sorte, que la mort de Marie symbolisait le sort de la femme. La nuit, dans l'obscurité des baraques, l'électricité éteinte, dans la terreur de cette obscurité orpheline, où l'on discutait la morale de la mort, la tristesse orpheline de la mort, les mots essentiels avaient été ces mots :

— Alors, quoi, filles, hein?

— Alors, qu'est-ce que c'est que ça, femmes, hein?

— Il l'a tuée de ses propres mains à elle, hein?

Soixante et onze chagrins féminins étaient perplexes à cause d'une femme. Mais à cette perplexité s'entremêlèrent bientôt les notions de ces lois, étudiées par Laszlo, qui muaient les travailleurs saisonniers en prolétaires. Les baraques féminines n'avaient pas dormi cette nuit-là, à cause du bruit d'essaim des paroles.

— Alors, y a-t-il eu la révolution, ou non?

— Alors, à qui est-ce qu'il faut s'en prendre, aux trois terrassiers ou à Laszlo?

— Citoyennes! Voilà comment on fait avec nous!... Il lui fait la cour, il la chouchoute au travail, il lui fait un enfant, il l'abandonne, et puis trime avec ton gosse! La révolution nous a donné tous les droits, et nous a appris ce que nous avons à faire. On va lui faire un enterrement, au petit monsieur, qu'il se rappellera toute la vie son insolence. Nous enterrerons Marie de telle façon, que lui-même ne sortira pas du cercueil.

Soixante et onze chagrins féminins se déversèrent, le matin venu, en protestation.

Laszlo suivait le cercueil, il ne voyait ni le soleil ni le cercueil, mais il voyait les femmes. Elles arrivaient de plus en plus nombreuses. A côté de lui marchait Daria, méprisante et désespérée, tenant toujours à la main le même mouchoir qu'elle n'avait pas eu le temps de mettre sur sa tête. Les femmes derrière le dos de Laszlo, à ce qu'il lui semblait, marchaient dans un silence de plomb, d'une marche pesante de plomb, et quand une bouffée de vent soufflait des prairies vers la ville, il venait des femmes une odeur de plomb, une odeur de terre, de sueur et de beurre rance. Quant aux visages des femmes, sous le soleil, ils semblaient de bronze. Mais les habits des femmes ne res-

semblaient en rien à des métaux. Vermillons, glacés, hauts en couleurs, les habits de ces femmes de plomb au visage de bronze rappelaient les tableaux des processions russes moyennâgeuses et les fêtes antiques des dimanches d'avant-Pentecôte, mouchoirs de tête de ménagères et jupes d'ouvrières saisonnières muées en prolétaires. Les pieds nus des femmes martelaient sourdement la terre. Edgar Ivanovitch suivait le cercueil, en veston noir, en chapeau noir à larges bords. Les femmes derrière le cercueil se faisaient de plus en plus nombreuses. Les rues de la ville comprimaient la procession, submergées de femmes.

Le cimetière aussi, les minutes au-dessus de la tombe firent à Laszlo une impression d'antiquité. Les yeux d'Edgar Ivanovitch se rouvrirent avec effroi quand la première pelletée de terre sourdement, dans le silence des arbres du cimetière et de la foule, frappa le couvercle du cercueil. Marie, Marie gisait dans la fosse d'où nul ne revient, jamais elle ne reviendrait, livrée au néant. Edgar Ivanovitch vit cent visages, et de bronze et de pierre, qui regardaient au delà de lui, comme s'il avait été une place vide. Cela devait être ainsi, dans les antiques *tryzny*¹. Edgar Ivanovitch avait l'impression que ces visages de bronze et de pierre étaient lubriques, il repoussa cette pensée, il songea que le sexe est lié non seulement à la naissance, mais aussi à la mort, et de nouveau il repoussa cette pensée. Il ne comprenait pas pourquoi ces femmes étaient ici. Il comprenait que, comme Marie, on allait l'enfouir dans la terre, il se sentait à la place de Marie.

Laszlo reçut un coup à la poitrine. Devant lui se

1. Cérémonies funéraires des anciens Slaves. (Trad.)

dressait Daria. Edgar Ivanovitch ne reconnut pas son visage : il était effrayant, Edgar Ivanovitch comprit qu'il avait eu tort de penser à de la lubricité. Le visage de Daria, les visages des autres exprimaient la haine, et le mépris.

— Flanquons-le lui aussi dans la fosse, et au diable! criaient Daria, et elle frappa encore Laszlo à la poitrine. On n'aura pas besoin de fosse pour te niveler avec la terre!... Filles, femmes, alors, qu'est-ce que c'est que ça, hein? C'est lui, qui l'a tuée, comme ça s'est passé! — alors, lui, il va sortir de l'eau sans s'être mouillé ni sali? alors quoi, c'est ça, notre sort? — et Daria fondit en larmes, oubliant Laszlo.

Les femmes se mirent à crier, bruyantes et menaçantes, elles firent un mouvement vers la tombe. Les visages des femmes avaient cessé d'être de pierre et de bronze, ils étaient devenus humains. Les arbres environnaient la tombe de silence. Les fossoyeurs comblaient hâtivement la fosse, jetant des regards effrayés sur la foule. La morte était oubliée. Daria ravala ses larmes.

— Camarades! cria Daria, d'une voix entrecoupée, et elle agitait son mouchoir rouge. Camarades femmes! Nous sommes des prolétaires organisées. Peut-être qu'un tribunal l'acquitterait, bon, mais nous, nous, les femmes, il nous faut vivre, il nous faut construire notre vie, et nous allons le juger! A nous de vivre, à nous de juger!...

Laszlo se sentit pendant une minute comme Poltorak s'était senti à la conférence d'entreprise.

Daria fut interrompue par une vieille femme, dont Laszlo ne reconnut pas tout de suite le visage; il se souvint de l'avoir rencontrée aux réunions plénières de la cellule communiste. La vieille femme, en cami-

sole bleue à pois lilas, un sac pour tablier, des bas de corde à ses énormes pieds, — vieille femme au sens russe, car ses quarante ans étaient rongés par le labeur cruel, qui avait transformé son visage en ride et en hâle bronzé, — la vieille femme surmonta ses larmes, elle prit posément la parole :

— Camarades femmes. Nous sommes des travailleuses et des communistes, mais lui aussi est communiste, et des membres du parti comme ça, nous n'en voulons pas. En le boycottant, nous boycotterons le libertinage et nous protesterons contre notre sort. Il était camarade responsable, et il... les gens se pendent à cause de lui. Eh bien, il y a eu un jugement pour les trois terrassiers, maintenant nous autres femmes avons tous nos droits, et nous défendrons notre cause et celle de la révolution. Pas la peine de le jeter dans la fosse! cria la vieille femme. Nous le jugerons en bonne forme, comme nous le disions cette nuit, camarades femmes, par nos organisations. Nous avons dit, camarades femmes, que nous lui montrerions que nous sommes conscientes; eh bien, camarades...

Un fossoyeur tira Laszlo par la manche, se pencha à son oreille, exhalant une odeur de vodka, et il lui chuchota, d'un ton cordial et ironique :

— Fiche le camp, fiche le camp d'ici, barine, c'est moi qui te le dis, fiche le camp! Tu vois, elles vont se faire justice elles-mêmes, est-ce que tu ne le vois pas? Fiche le camp, il y a là-bas une petite porte de derrière, va, pendant qu'elles font des discours.

Edgar Ivanovitch ne comprenait pas cette minute. Les femmes lui semblaient plus effrayantes que la mort de Marie. Etre dans la fosse à côté de Marie ne lui semblait pas effrayant. Le soleil brillait violemment, il ardaient avant la pluie. Les arbres s'érigeaient silen-

cieux. Du temps où il était petit garçon, Edgar allait au cimetière, lire des livres, contempler l'avenir. Tout le passé surgissait maintenant comme sur la main. Les funérailles se transformaient en meeting. Devant ce meeting, Edgar Ivanovitch avait l'impression (s'il pouvait encore avoir des impressions) d'une *tryzna* : meeting de sentiments, mais non d'idées, meeting d'instincts : en réalité, il n'en était pas ainsi. — Une, la deuxième, la septième, la trente et unième de ces femmes, — des mouchoirs de tête, des jupes, des sarafanes, des jambes, des poitrines, des ventres, des yeux, des pommettes, — la sueur sent la cire à cacheter, inexplicable, invincible odeur de bureau, — les femmes, les femmes, cet être qui peut prendre dans sa main le monde et le soleil, Marie, — Marie, — les cheveux de ces femmes sentent le beurre rance, tandis que les cheveux de Lissa sentent le poussin tiède, — tout cela est terrifiant!...

— ... donc, camarades femmes, déclarons que nous ne travaillerons pas avec lui...

— Fiche le camp, barine! —

Les arbres flottaient sur le ciel bleu, car les nuages s'étaient arrêtés au ciel. Derrière les arbres pointait la croix de la chapelle du cimetière. Antiquité! Quant aux visages des femmes, ils sont lubriques parce qu'ils ont l'effacement d'une haine collective, d'une offense collective, d'une révolte contre leur sort.

— Edgar Ivanovitch! Edgar Ivanovitch, voyons! l'oreille et le nez de Laszlo reçurent une bouffée d'oignon et d'absinthe. — Dites, Laszlo, c'est sérieux! J'ai envoyé chercher la milice montée. Suivez-moi!

Laszlo se retourna. C'était le muséologue Griboïèdov qui lui soufflait à l'oreille, épouvanté, sérieux et tout en sueur.

— Ces grandes bringues-là sont capables de vous tuer, vous ne le voyez donc pas!

— Fiche le camp, barine, — soulignait le fossoyeur.

Et Edgar Ivanovitch s'éloigna de la tombe comme un voleur, sans dire adieu à Marie comme il convenait, comme un voleur il s'effaça derrière le fossoyeur, auprès du muséologue ami du Christ de bois, il passa furtivement derrière le corbillard, — le cheval souffla de repos et d'herbe fraîche. La foule des femmes ressemblait à un énorme furoncle crevé sur la tombe. Edgar Ivanovitch ne s'aperçut pas qu'il courait vers le fond du cimetière, avec le muséologue. Les pans de la houppelande du muséologue se déployaient en chauve-souris, le muséologue était pâle d'épouvante. Le muséologue se laissa tomber sur le sol derrière le cimetière. Laszlo tomba près de lui.

C'est ainsi qu'Edgar Ivanovitch Laszlo assista à l'enterrement.

Le correspondant de la *Komsomolskaïa Pravda*, présent aux funérailles, télégraphia à son journal en ces termes :

« ... les causes pour lesquelles les femmes ont d'autorité quitté le travail sont en corrélation avec les funérailles de la femme de l'ingénieur Laszlo. La protestation de masse des femmes doit être considérée comme l'éveil de leur conscience de classe. La protestation était motivée non seulement par la mort de la femme de Laszlo, mais aussi par une série d'autres incidents, tels que l'acte de sadisme de trois terrassiers de Penza (maintenant condamnés), les assiduités inconvenantes des contremaîtres et des dizainiers auprès des femmes-employées, certains cas de passe-droits accordés à leurs maîtresses tant par des ouvriers

que par des employés de l'administration. En rapportant cette protestation collective... »

La maison était vide. La maison était ouverte. Personne ne venait à la maison. La maison était pleine de ce silence qui peut se couvrir de moisissure. Le cabinet s'engloutissait dans les ténèbres. Edgar Ivanovitch n'avait pas notion de l'heure et du temps. Il ne pouvait physiquement pas voir les livres, mais il les voyait. Les livres sur les planches semblaient des mâchoires énormes et féroces. Chaque livre est une contrefaçon de la véritable vie humaine, est un spasme de la pensée, les livres sont une morgue, un amphithéâtre de dissection, où sont ensevelies la vie palpitante, les pensées, les passions humaines, comme au crématoire. L'inconscience enveloppait les boules de chair du cerveau ainsi que dans les wagons à couchettes des rideaux impénétrables masquent le verre des lanternes. Il ne restait qu'une petite fente pour la conscience. Dans l'obscurité de l'inconscience il faisait très tiède, calme, confortable, tranquille. Tout être humain provoque dans un autre être humain des sensations propres à cet être humain seul : dans la subconscience, il était resté à Edgar Ivanovitch, des funérailles, la sensation d'Alissa, l'odeur de ses cheveux. Il y avait deux vies : l'une dans l'obscurité des rideaux, et la seconde, où les pensées couraient malgré la volonté, et la conscience alors suivait leur course. Avec une agilité instantanée, une pensée biaisait tout à coup dans la mémoire dans un souvenir et dans un second, les deux souvenirs s'unissaient en un seul et revenaient à la conscience au moment même où des lieux les plus reculés surgissait une vision : c'était l'épaule d'Olga, à la fois

telle qu'elle était couchée auprès de lui, et là-bas sur le front de la guerre civile, quand Olga arrachait de ses doigts l'éclat d'obus enfoncé dans la chair. Dans l'obscurité de l'inconscience il faisait très tiède, calme, apaisant. L'homme s'efforçait de se réfugier dans l'inconscience. Les yeux fermés, Edgar Ivanovitch ne pouvait physiquement pas voir : il voyait Marie entrer, s'arrêter sur le seuil et s'avancer vers les rayons de livres. Quelque chose d'indistinct s'esquissait. Marie n'ouvrait pas les yeux, fermés comme dans le cercueil. Marie commençait à se rapetisser, à s'aplatir, elle se changeait en un livre. Le livre de Marie s'élevait en l'air, se plaçait sur un rayon, à côté de Voltaire, à côté de *Candide*. A côté de *Candide* se trouvait Kandyba. La chambre obscure de Kandyba projetait sur le plancher les lois de l'écoulement des fleuves, sur le plancher coulaient les déterminations rigoureuses des fleuves. Quelque chose d'incompréhensible se produisait. La chambre se mettait en mouvement, fleuve inexistant, et se transformait en la salle Andreïevski du Kremlin de Moscou : « le communiste Laszlo n'est plus ! » Marie était devant lui, devenue livre. Fiodor Ivanovitch, avec ses lourdes épaules, s'approchait du rayon de livres, prenait le livre de Marie, l'ouvrait, le feuilletait, baisait la couverture, posait maladroitement le livre à sa première place, le livre tombait. Fiodor Ivanovitch le relevait et le remettait à sa place. Le livre retombait encore. Du fond de l'inconscience, par centaines à la fois, accouraient non des sensations, mais des pensées et des visions ; et tout l'inconscient, tout le cerveau, tout le corps éprouvaient une lourdeur, une angoisse, une impuissance, une douleur indicibles. La conscience écarta d'un seul coup les rideaux, énergiquement, éclairant tout le cerveau.

Les travaux aux chantiers tiraient à leur fin. Le nouveau fleuve, la lutte pour le socialisme, devenaient réalités. Des dizaines de rivières et de ruisseaux dans des centaines de hameaux et de villages russes précipitaient leurs eaux qu'avaient contenues des milliers de digues. On achevait l'épaulement droit du monolithe. Les Dumpkar amenaient de l'usine de Chtchourovo, le long de la crête, les dernières tonnes de béton. Le monolithe avançait vers ses fondations, qui s'enfonçaient dans le sol bouleversé par l'air liquide. Les rangées de vannes des digues déjà s'enlevaient. L'eau avançait. On recouvrait de ciment le fond du thalweg. Le remblai de terre du nouveau lit, transformé en lac, recouvert de fascines, s'en allait à des centaines de kilomètres, jusqu'à Bronnitsy. Les téléphones sonnaient. Tout le long du jour aux chantiers les téléphones sonnaient.

A l'heure du coucher, l'ingénieur Laszlo était allé au bureau de l'ingénieur principal, en deuil, en guêtres dures, en chapeau noir à larges bords, sa serviette sous le bras, — il revenait des funérailles. Ses yeux étaient pour agir. Les gens du bureau ne s'en allaient pas, bien que la journée de travail fût terminée. Dans tous les bureaux d'usines et de chantiers, toujours spacieux, clairs et vaguement arrogants, on retrouve toujours la vague évocation de la mort, parce que le bruit des boules à calculer ressemble au bruit des ossements, et parce que dans les bureaux on règle non des travaux, mais des idées de travaux. Laszlo contractant sa volonté était passé dans son cabinet. Et tout de suite après Laszlo le bureau fut inondé de femmes, plusieurs centaines. Les femmes allaient calmes et affairées, elles avaient encombré le bureau, viriles et sévères, rompant de leur présence et de leurs vêtements bariolés la clarté

spacieuse et l'arrogance du bureau. La femme qui marchait en tête avait tendu par-dessus la barrière, sans un mot, une résolution des femmes. La résolution était passée aux mains de Sadykov. Il y était dit que les femmes boycottaient l'ingénieur Laszlo. Laszlo était sorti de son cabinet, était venu à côté de Sadykov. Sadykov lisait à haute voix.

— Eh bien, Edgar, on a trinqué et bu, je crois, jusqu'au fond? tu te souviens, j'aime rappeler l'histoire de cette péniche qui sombra devant Saratov? — Sadykov parlait sérieusement, calmement, à mi-voix. — Lioubov Pimènovna nous a parlé une fois de poisson pourri qui sentait la violette. Tiens, lis la résolution et parlons du travail.

Les femmes, les femmes en silence étaient sorties du bureau.

... La nuit, la chambre vide, le silence, personne, rien.

« Il faut enlever ces livres! c'est pourtant vrai, Marie ressemble à un livre! »

Le silence, personne, rien. La maison était partout ouverte. Les livres se mirent à descendre de leurs rayons, chambres obscures. Le cercle se fermait : des siècles en de-ça, les ancêtres de Laszlo étaient partis de la Volga, qui s'appelait alors Ra : Laszlo était venu refaire les sources de la Volga, Laszlo périssait près des sources.

Laszlo se leva de son divan. Evitant les murs, il sortit de la maison. Il oublia son chapeau. A gauche, s'en allait vers Chtchourovo la chaîne des lanternes du monolithe, en arrière brûlaient les feux du canal de dérivation. Les feux des chantiers se heurtaient au ciel noir, aux nuages bas. Du ciel gouttait une pluie menue, déjà automnale. Au-dessus des prés errait le vent. Laszlo laissa ouvertes les portes de la maison. Il partit, évi-

tant les feux et les lieux où il pouvait rencontrer des gens, dans les ténèbres, dans la pluie, dans les prés. Il allait d'une marche de fou. Minuit avançait sur la terre. Les livres ne donnaient pas de repos à Laszlo. Tout à coup, une voix retentit dans l'obscurité :

— C'est encore toi?

De par terre se dressa devant Laszlo l'ingénieur Poltorak. Ni Laszlo, ni Poltorak ne s'étonnèrent de la rencontre. Poltorak se recoucha sur la terre mouillée. Laszlo s'accroupit près de lui. La pluie commença de tomber à cette minute. Les deux ingénieurs se mirent à fumer en silence.

— Evguénii Evguéniévitch, il est arrivé aux chantiers des renseignements, d'après lesquels vous êtes un saboteur, dit Laszlo d'un ton indifférent.

— Il paraît que c'est vrai, répondit Poltorak d'un ton indifférent, et il paraît que cette nuit même, à une heure du matin, nous allons faire sauter le monolithe.

Tous deux se turent, fumant cigarette sur cigarette.

.....
— A une heure du matin, avait dit l'aîné des Bezdiètov.

— A une heure du matin, avait dit Skoudrine.

— Oui, à une heure.

Et tout ce qui suivit fut pour Poltorak un délire, en ce soir de sa perte. Le cocher rejeta de côté Kolomna et amena la maison des Skoudrine. Iakov Karpovitch, surgissant derrière la frégate aux alcools, derrière les épaules des frères Bezdiètov, fit le fou, divagua, « pas de travail sans mangeaille », patelina, affirmant qu'une canaille peut tuer et que toute canaille n'est pas un fou, et Poltorak savait, savait profondément, cette nuit qui fut sa dernière nuit, que la mort peut venir sans qu'il y ait de sang, de même que ce n'est pas seulement sur le

sang que s'édifient les constructions. Poltorak s'en alla de chez Skoudrine vers le délire, vers ces « une heure du matin », « près du pont de bateaux » enflammés par la nuit, et où s'affirmait l'étain des yeux des Bezdiétoï, aussi pesants que les yeux de Sherwood. Les yeux regardaient du fond du désert des prés, fixaient l'étain de leur tranquillité sur une colonne de feu montant vers le ciel, des cris, de l'horreur et le déferlement de l'eau. Poltorak traînait le fardeau de ses amours. Il sentait se dresser autour de lui l'absence de force, le baiser d'Anatole Kourakine, l'absence de sang, l'absence de foyer, la mort, le vide, la dévastation, l'épouvante, la mort dépourvue de sang. Poltorak se préparait pour une heure du matin. Poltorak n'avait où aller. Il allait par les confins de la ville, par la berge de la Moskva, devant la tour de Marina Mnichek, sous le kremlin. Dans la tour des hiboux hululaient. Poltorak déboucha dans les prés. Tout se déformait et se brisait, demain se reculait aussi lointain que l'enfance. Devant lui brûlaient les feux des chantiers, repoussant les prés dans les ténèbres noires. Poltorak s'écarta des feux vers l'obscurité. Dans les prés qui d'ici quelques mois devaient être submergés par l'eau, chantaient de paisibles cailles. Le vent soufflait, la pluie coulait.

— Vièra, Nadiejda, Liouboï ! — sa femme s'appelait Sofia. — Vièra, Nadiejda, Liouboï, Sofia!...

Poltorak délirait du délire des fous qui tuent. Foi, Espérance, Amour, Sagesse, — rien, le délire. Tout est fondé sur le sang, et voici venue l'absence de sang. Vièra est morte de mort exsangue. Nadiejda a dit qu'elle ne sait pas quand elle est vraie, et qu'avec Poltorak elle voulait être une à qui tout est permis, pourquoi? Poltorak n'était vrai qu'en parlant avec Skoudrine. Liouboï est venue pour dire qu'elle s'en allait.

Les loups cernés par les fanions des battues ne savent pas que par la forêt, dans l'aube obscure, déployant leurs fanions, derrière les arbres, dans le silence, se sont postés les chasseurs, pour tuer, et la mort vient non pas des rabatteurs hurlants, mais de ces hommes muets. Les rabatteurs se sont mis à hurler, à hululer, à glapir, et la vie — la vie est restée au delà des fanions, au delà des rabatteurs, la vie naturelle, la vie ordinaire. Vièra! Nadiejda! Liouboï! Foi! Espérance! Amour! Russie! — La pluie coulait. Le vent soufflait. L'obscurité cachait les étendues. Poltorak courait par les prés. Devant lui sifflèrent, grondèrent, hurlèrent, pleurèrent, gémirent les excavatrices, dans le délire des feux des chantiers. Poltorak s'enfuit en courant d'un autre côté. Les excavatrices gargouillèrent d'horreur. Poltorak tomba, trébuchant contre une motte. Au-dessus de sa tête hurlèrent, vociférèrent les rabatteurs. — Vièra, Nadiejda, Liouboï, étaient des rabatteurs hurlants, non la mort. Parmi les hurlements apparut un coin de tramway moscovite, — un carré blanc, les mots : « Citoyens! payez votre place sans attendre l'invitation du receveur, sous peine d'amende! » C'est cela qui ressemblait à la mort. Poltorak traînait le fardeau de ses amours. Poltorak était russe, nationaliste : — quand, depuis quand était-il contre tout ce qui était russe, lui, lui à qui Sherwood avait donné des livres sterling anglaises pour faire sauter la digue bâtie par des ouvriers russes? — dans le délire surgissait la conférence d'entreprise des ouvriers. — « Citoyens, payez sous peine d'amende! » « Au lieu de bière, portez vos économies à la caisse d'épargne! » paroles d'illettrés, car la phrase signifiait que jadis on avait porté à la caisse d'épargne, au lieu d'économies, de la bière. Dans le tramway, là-bas, un compagnon ivre raisonnait : « Autrefois,

voilà comment que ça se passait : d'un côté le tonnelier Piotr Ivanovitch, de l'autre le tonnelier Ivan Petrovitch, je travaille chez Ivan Petrovitch, on boit le coup ensemble le dimanche, on s'engueule le lundi, je prends mes cliques et mes claques, et le mardi je file travailler chez Piotr Ivanytch, et il m'accueille à bras ouverts, vu que c'est un sale tour qu'on joue à Ivan Pétrovitch; tandis que maintenant, que je fasse du scandale dans la tonnellerie à Vladivostok, et on ne voudra pas de moi à Minsk, et pas seulement dans la tonnellerie, mais dans n'importe quelle manufacture! » De même qu'au cinéma quand l'opérateur est pressé, Poltorak vit des centaines, des milliers d'affiches par lesquelles se défendait contre lui sa Russie. « Ne buvez pas ». « La poignée de mains est supprimée ». « Exposez brièvement votre affaire ». « Asseyez-vous sans attendre d'y être invités ». « Défense de fumer et de cracher ». « Places debout : 10 au maximum ». « Prenez garde aux voleurs ». « Citoyens! en recevant des organes de la milice un récépissé d'amende, veillez à ce que le montant de l'amende soit inscrit sur la souche du carnet d'amendes! » C'étaient les affiches morales qui, comme le sel d'une saumure concentrée, débordaient de la morale dans les rues. Poltorak vit un bras se dresser devant lui, s'étendre devant lui, un bras enveloppé d'un pansement contrôlé, un pansement plombé, avec le plombage que devaient mettre les médecins de contrôle de Kolomna sur les pansements des ouvriers, pour empêcher les ouvriers de se saboter eux-mêmes, en cachette, à la maison, en avivant leurs blessures. Le pansement contrôlé se mit en écran devant ses yeux. L'homme était pris sans considération de son individualité, traité comme filou, l'homme ne méritait pas la confiance, l'homme n'était pas tenu d'être honnête, l'homme était

déjà coupable du seul fait de vivre. C'est cela qui se dressait devant lui, et qui était la mort. Poltorak devint un loup. Il se leva et s'enfuit en courant dans l'obscurité. Derrière lui, au delà de l'obscurité des prés, brûlaient les feux des chantiers. De là-bas venait la Russie, le pays qui menait une guerre sans effusion de sang. En images délirantes arrivaient des chantiers par les prés des hommes, des villes, des usines, des trains de villes, d'usines et chantiers, — la Russie allait vers le socialisme, pour l'atteindre immanquablement. Les hommes tombaient de lassitude, se relevaient et marchaient. Les villes allaient avec les devises de leurs enseignes rouges. Rien ne restait en place et rien ne s'arrêtait. Tout marchait. Même les forêts et les villages marchaient, les hommes, les édifices, les hameaux, les pierres, les eaux, la terre. La Russie allait, grise et d'acier, en bandes déguenillées, en détachements d'affiches et de mots d'ordre, en corps d'armée des syndicats, avec l'infanterie des services publics, l'artillerie et les chars de combat du parti communiste, organisée, comme les usines en construction. C'était vraiment une formidable usine qui s'avancait, l'armée ouvrière de la Russie, cimentée, coordonnée, disciplinée, liée, dirigée, dressée par des dizaines de milliers d'organisations — communistes, syndicales, gouvernementales, — rurales, urbaines, locales, provinciales, — ouvrières, paysannes, intellectuelles, — du Travail, de l'Hygiène, de l'Instruction Publique, du Commerce. — et autres, par centaines, organisant l'homme et le travail, subordonnant, coordonnant, coorganisant, — Poltorak délirait. Cette marche, c'étaient à la fois les funérailles de Marie et la conférence d'entreprise. Les hommes, les villes, la terre allaient vers les chantiers, en venaient, les traversaient, parce que les chan-

tiers étaient le champ de bataille de la lutte pour le socialisme. Poltorak courait par les prés. Les images débordaient non des chantiers, mais du cœur de Poltorak. Il devait faire sauter le monolithe. Et il vit qu'il allait avec tous dans ce déferlement des gens, des villes, de la terre, qui allaient au pas avec lui. Il s'arrêta. Il courut. Il tomba dans un fossé et se hâta d'en sortir. Devant ses pas s'ouvraient traîtreusement des fossés, des trous, une glaise visqueuse. Un homme sortit de l'obscurité, se dirigeant sur Poltorak. C'était l'okhlomone Ojogov. Derrière l'okhlomone se dressait l'immobilité d'une palissade, coupant de noir le ciel déjà sombre. Derrière la palissade éclatèrent des feux électriques bleus.

— Qu'est-ce que tu fais là, à te jeter de côté et d'autre? demanda l'okhlomone.

— Qui est là? demanda Poltorak.

— C'est moi, Ivan Ojogov.

— Où sommes-nous?

— Dans les carrières de la briqueterie.

Parce qu'autour des briqueteries on bouleverse la terre, et que les toits des hangars à briques sont bas et allongés, et leurs palissades privées de vie, les briqueteries sont toujours semblables à des lieux de dévastation et de mystère. L'okhlomone était ivre de sa folie. L'okhlomone se tenait avec peine sur ses jambes, et tremblait d'un frisson de chien, pressant ses mains contre sa poitrine frémissante.

— Qu'est-ce que tu fais ici? demanda Poltorak.

— Je te surveille. Je sais bien, va, que toi et mon frère Iachka vous voulez faire sauter la digue. Je sais bien, va, pourquoi mon frère Iachka garde toutes les nuits son bétail par ici.

— Tu dis des bêtises, imbécile!

— Pas la moindre bêtise!

Il y eut un silence.

— Alors tu es venu? mis à la porte? demanda Ivan.

— Quoi donc?

— Tu t'es mis toi-même à la porte de ta conscience, tu n'as pas pu y tenir? dit ironiquement Ivan, et il ajouta d'un ton sérieux : — Pleure!

Et dans ce qui suivit, si Poltorak était resté vivant, il n'aurait pas pu décider qui des deux délirait, lui ou Ivan. Dans le délire, Ivan Ojogov, à voix basse, en frissonnant, parla de sa commune de gens semblables à lui-même, de ce qui avait été, du temps où il avait été premier président de l'exécutif de Kolomna, de ce qu'avaient été les années mil neuf cent dix-sept à vingt et un, de tout ce qu'elles avaient eu de merveilleux, et de leur ruine, ces années effrayantes et justes; il raconta comment on l'avait, lui, Ivan Ojogov, chassé de la Révolution, comment il parcourait Kolomna pour obliger les gens à pleurer, il parla de nouveau de sa commune, de son égalité et de sa fraternité, il affirma que le communisme, c'est le renoncement aux biens matériels : pour le communisme vrai, la première chose doit être la confiance, l'attention tendue, le respect de l'homme, et les hommes. Un petit vieillard méticuleux tremblait sous la pluie, relevant de ses mains maigres, qui tremblaient aussi, le col de son veston. Les carrières de la briqueterie affirmaient la désolation. Ivan Karpovitch monta sur un tertre, la lumière qui venait de derrière la palissade tomba sur sa tête, son visage devint visible, visage de folie. Poltorak savait qu'Ojogov avait effectivement été président de l'exécutif de Kolomna, qu'il était devenu fou en l'année vingt-deux, quand fut révolue

l'époque du communisme de guerre, qu'autour d'Ojogov s'étaient groupés des gens semblables à lui... Miséreux, mendiants, devins, jeteux de sorts, bancroches, trimardeurs, indigents, stropiats, prophètes, cagots, innocents, pauvres d'esprit, ces tortillements de l'existence quotidienne de la sainte Russie, comme disait Iakov Karpovitch, engloutis dans l'éternité, miséreux dans la sainte Russie, innocents de la sainte Rous au nom du Christ : Iakov Karpovitch affirmait que ces êtres difformes étaient l'ornement de l'existence, la confrérie du Christ, les intercesseurs pour le monde. L'ingénieur Poltorak avait devant lui, un miséreux mendiant, un pauvre d'esprit, un innocent de la Rous soviétique au nom de la justice, conscience séculière de Kolomna, intercesseur pour le communisme. Ivan Ojogov parcourait Kolomna, de foyer en foyer, il allait chez les gens connus et chez les inconnus, et il leur demandait de pleurer. Il faisait des sermons enflammés sur le communisme, des discours insensés, et dans les bazars, nombreux étaient ceux qui pleuraient à ses discours. Il allait dans les services publics, et on se racontait malignement dans la ville que certains chefs locaux se frottaient alors les yeux d'oignon, pour se concilier dans la ville, par Ivan et par ses okhlomons, l'indispensable popularité de Kolomna. Les bonnes gens de Kolomna honoraient Ivan, de même qu'on avait appris à la Russie durant des siècles à honorer les pauvres d'esprit, ceux par la bouche desquels parle la vérité, et qui au nom de la vérité sont prêts à aller à la mort. Ivan buvait, se détruisant par l'alcool. En cet instant, Ivan était ivre du souterrain de vraie fraternité, de communisme, de solidarité, d'égalité. La tête d'Ivan, unique dans le monde, était haut dressée, ses yeux brillaient d'ardente folie.

— Pleure! cria Ivan.

Poltorak ne le comprit pas tout de suite, s'arrachant avec peine à ses pensées.

— Pleure!

— Qu'est-ce que tu dis?

— Pleure! Pleure, ingénieur, pleure immédiatement! Je ne te permettrai pas de tuer la Révolution. Pleure!

— Pas la peine, répondit Poltorak. Trop tard.

— Pas la peine? trop tard? alors fiche le camp d'ici, va-t'en où tu voudras, au diable, loin de ma vue, avant que je ne te tue! Va-t'en!

— Qu'est-ce que tu as à crier?

— Va-t'en, va-t'en, pendant qu'il est encore temps, avant que je ne te tue!

L'okhlomons sauta de son tertre sur Poltorak, bouscula Poltorak.

— Va-t'en, fiche le camp de mon usine!

Poltorak recula et tomba. L'okhlomons lui donna un coup de pied. Poltorak s'enfuit plus loin, hâtif et muet. Du ciel tombait la pluie, sur la terre noire. Derrière Poltorak avançaient des colonnes en marche, la Russie grise et d'acier. Le pansement contrôlé s'abattit devant le visage de Poltorak. Les feux des chantiers luisaient sinistrement, et sinistres gémissaient les excavatrices. Poltorak tomba par terre. L'herbe des prés était fauchée. Ceux qui tuent peuvent tuer non seulement des tiers, mais aussi eux-mêmes, et ceux qui sont tués peuvent tuer. Poltorak s'agrippait des ongles à la terre, jusqu'à la douleur, l'herbe fauchée lui piquait le visage. Poltorak aurait voulu arrêter le temps.

Poltorak entendit des pas humains. Il leva la tête.

— C'est encore toi?

Droit sur Poltorak arrivait l'ingénieur Laszlo.

La pluie se déversait. Le vent errait, fouillant les étendues noires et humides. Poltorak était couché par terre. Laszlo était accroupi devant lui. Tous deux fumaient.

— Evguénii Evguéniévitch, dit Laszlo d'un ton indifférent, il est parvenu aux chantiers des renseignements d'après lesquels vous êtes un saboteur.

— Il paraît que c'est vrai, répondit Poltorak d'un ton indifférent, et il paraît que cette nuit-même, à une heure du matin, nous allons faire sauter le monolithe, quoiqu'il vaudrait mieux attendre trois semaines, quand l'eau affluera, pour que l'effet soit plus chic.

Ni Laszlo, ni Poltorak ne s'étonnèrent des paroles l'un de l'autre. Les cigarettes sous la pluie se fumaient mal. Les deux ingénieurs gardèrent un instant le silence.

— Mais c'est qu'on va vous fusiller, Poltorak, reprit Laszlo.

— Vous aussi, on va vous fusiller. — Poltorak fit un silence. — D'ailleurs, je ne sais pas où vous en êtes, vous, mais moi, je suis déjà fusillé. Tout à fait drôle! nous sommes déjà fusillés, et sans que le sang coule! Pour nous, le multiplicateur zéro, n'est-ce pas vrai? Au reste, je parle pour moi.

— Parfaitement juste, nous sommes multipliés par zéro. Mes ancêtres sont partis de la Volga pour le Danube, je suis revenu à la Volga. Vous êtes devenu fou, Poltorak?

— Non. Fusillé. Un cadavre. Et fusillé sans que le sang coule. Fusillé dans la journée d'aujourd'hui par les funérailles de votre femme et par la conférence d'entreprise. J'ai l'honneur de me présenter,

Evguénii Evguéniévitch Poltorak, cadavre, ingénieur-cadavre! — Poltorak toussota et prit une position plus commode sur le sol. Zéro. — Sans effusion de sang. Le principal de tout, c'est que je ne suis plus un saboteur, je n'ai pas même la force de mettre le feu aux fougasses. Et vous, Edgar Ivanovitch, si je comprends bien, vous avez cessé d'être un bâtisseur et un révolutionnaire? Nous ne sommes l'un et l'autre bons à rien. Vous n'ignorez certainement pas que l'homme, quelque infâmie qu'il ait commise, et à quelque ignominie qu'il se trouve mêlé, trouve toujours une justification. Vous savez ce que c'est qu'un pansement contrôlé? non? je vais vous l'expliquer. Vous vous êtes blessé au doigt, vous travaillez dans un service public ou dans une usine, vous allez à l'infirmerie, on vous envoie au médecin de contrôle, le médecin de contrôle vous fait lui-même un pansement et vous le plombe, pour que vous ne puissiez pas, chez vous, défaire le pansement et vous saboter vous-même. On a fait cela parce que beaucoup étaient malades, et par suite chômaient, des mois entiers à cause d'une petite coupure qui d'habitude se guérit en trois jours, on a fait cela à cause des auto-saboteurs, car il paraît qu'être malade est un bien, et bien portant un mal. Je ne dois pas avoir confiance en moi-même, je suis un individu, mais il ne faut pas qu'à cause du sabotage individuel les usines s'arrêtent, et on me met un pansement contrôlé pour l'utilité de l'Etat. Je crois que ce sont précisément ces pansements contrôlés qu'on a posés non plus sur des doigts blessés, mais sur nos âmes, que l'un et l'autre nous ne reconnaissons pas, ce sont précisément ces pansements contrôlés qui m'ont amené ici à cet instant, à cette heure nocturne, dans ces prés nocturnes. Autrefois

nous vivions dans la morale familiale, aujourd'hui c'est dans la morale collective. Vous n'ignorez certainement pas que les cigarettes que voici, que nous sommes en train de fumer, mes bottes et les vôtres, nos logements, et ainsi de suite, ne sont pas seulement notre avoir, mais aussi l'avoir de l'Etat, dans la même mesure que le blé semé par le moujik, que les locomotives, que les entrailles de la terre. Il peut y en avoir plus, il peut y en avoir moins. Aujourd'hui nous voulons de toutes nos forces amasser la plus grande quantité possible de culottes, de bottes, d'usines, de blé, de machines, c'est pour cela que vous construisez votre monolithe. Durant les années de la guerre et de la Révolution, nous avons dépensé énormément de bottes et de blé. Mais voici ce que je ne savais pas, moi, (outre que mon temps est mort), et ce que probablement vous ne saviez pas vous non plus avant ce soir. Il apparaît que de même que les bottes et le blé, c'est aussi un avoir que la morale de chacun de nous, non pas sa science, que nous apprenons maintenant peu à peu à estimer, mais bien sa morale, ses qualités morales. Et il apparaît que la morale peut être gaspillée, comme les bottes et le pain : aussi bien la Révolution en a-t-elle fait une grande dépense. Il faut donc reconstituer les stocks de morale comme les stocks de bottes et comme la superficie d'emblavure, parce que la morale est un objet de consommation tout simple et palpable, non moins indispensable que les vestons et les pommes de terre. Quand les réserves de morale sont épuisées jusqu'au zéro, alors il reste nous, en tout cas moi. Cela se produit quand est dépensée la dernière calorie de qualités morales. Mais la morale, ainsi que le drap, peut être de bonne qualité, comme le drap anglais, ou médiocre comme

notre drap. Nos raisonneurs disent : pays ignorant, ignorance, peuple ignorant, ceci est gâté, cela est souillé à cause de l'ignorance russe, de l'obscurantisme russe. Et nos raisonneurs ont tort. car on peut faire mal ou bien, gêner, souiller, non seulement par ignorance, mais aussi par morale mauvaise, gâtée, rancie, comme du blé pourri, ou bien par absence de morale, comme chez moi, car je suis un homme très instruit, même dans les questions de morale et de philosophie. Le pansement contrôlé est une affaire d'ordre moral, et non d'ordre de connaissance ou d'ignorance, de même que la mauvaise foi à l'égard de la femme ou de la parole donnée, le vol, le mensonge, l'escroquerie, la malhonnêteté, l'arrivisme, le bureaucratisme. Chez nous on ne respecte pas l'homme, et par suite on ne respecte pas non plus la première dérivée humaine, le travail humain, parce qu'avant de respecter le travail, il faut respecter l'homme. Chez nous l'homme même, rien que parce qu'il est homme, est traité en filou, et l'homme agit selon qu'on le traite, il est voleur, dilapidateur, traître, il violente, il raille à tort et à travers. L'homme, pris et traité en filou, se change en un être tel qu'il est un moyen et non un but, traité comme une chose, et non en faisant appel à son honneur. En Russie, il faut ne pas croire à l'homme. On admire chez nous qu'un homme soit probe, alors que c'est le manque de probité humaine qu'on devrait admirer. Vous m'objecterez que tout cela est de la vieille Russie, peu m'importe.

Poltorak s'assit, jeta son bout de cigarette, en alluma une autre.

— Vous avez remarqué comme notre organisation d'Etat, (elle est vôtre, et non mienne, et néanmoins nôtre) s'étrangle de filouterie, d'hypocrisie, de trahi-

son, de décomposition morale. L'organisation d'Etat lutte avec les armées des institutions de contrôle. Le Commissariat du Peuple à l'Inspection Ouvrière et Paysanne est une institution morale, tout comme ces affiches dans les rues, dans les escaliers, dans les tramways, dans les auberges, dans les bureaux, — attention aux voleurs, ne crachez pas, ne fumez pas, lavez le gobelet après avoir bu, ne mentez pas, ne violemez pas! Dans ma maison, il y a dans l'escalier cette inscription sous la lampe électrique : « Voleur! ne te donne pas de peine inutile, la lampe est soudée! » et dans les tramways de Moscou on colle ces invitations à la délation : « Citoyen! ton devoir est de surveiller le percepteur! » Vous voyez comme tout un pays est transformé en affiche moralisatrice, les affiches moralisatrices sont sorties dans les rues, parce qu'il n'était pas resté dans ce qu'on appelle les âmes. En Russie, les gens sont déjà coupables du seul fait de vivre. Je dis tout cela, parce qu'à toute ignominie il faut trouver une justification.

— Qui avez-vous tué? demanda Laszlo d'une voix indifférente, en rejetant son bout de cigarette trempé par la pluie.

— Moi-même, répondit d'un ton expéditif Poltorak. et il demanda à son tour, d'un air soucieux : — Et vous, qui avez-vous tué?

— Moi? Je ne me souviens pas. Sur le front, pendant la guerre civile.

— C'est en effet aussi une cochonnerie, mais cela n'entre pas en compte. Dans ce temps-là vous avez tué en répandant le sang, et en payant de votre sang. Cette fois-ci, vous avez tué votre femme?

— Ma femme s'est pendue. Je me suis tué moi-même, tout comme vous.

— C'est ça. J'ai entendu dire. Votre femme vous a tué.

Il y eut un silence. Poltorak s'accroupit devant Laszlo.

— Je suis poursuivi par des hallucinations, je suis tout à fait malade, dit Laszlo. Je vois mon cerveau comme deux boules de viande sanglante, et j'y vois courir des souris. Vous avez certainement raison, mais vous savez que le pré que voici, où nous nous trouvons en ce moment, sera submergé d'eau jusqu'à vingt mètres de hauteur. L'eau submergera tout, et nous submergera aussi. Et cette eau se déversera au moulin de la vie nouvelle.

— Tout à l'heure nous allons faire sauter la digue, dit d'un ton affairé Poltorak, et il tira sa montre, frotta une allumette et regarda le cadran. — Mais... il est une heure vingt. Où est donc Skoudrine? — Poltorak regarda autour de lui. — Oui, c'est parfaitement vrai, l'eau submergera tout, elle nous submergera, un bel avenir viendra. Mais où est donc Skoudrine? Vous vous rappelez *Guerre et paix* de Tolstoï? comme je pleurais, étant jeune, comme je pleurais la pureté foulée aux pieds en lisant comment Anatole Kourakine embrassait Natachal... Vous avez lu les avis dans les tramways? « Au lieu de bière, portez vos économies à la Caisse d'épargne! » jadis, on portait à la Caisse d'Épargne de la bière!... Oui, c'est parfaitement vrai, l'eau submergera tout. Il restera les femmes qui vous ont enterré, et il restera les conférences d'entreprise qui m'ont enterré.

.....
Iakov Karpovitch Skoudrine vint cette nuit-là trouver Poltorak dans les prés, pour tuer. Une pluie noire arrosait les prés. Le vent dépouillait les étendues.

Les nuages s'étaient abattus sur la terre et rampaient à ras de terre. Iakov Karpovitch arriva près des ingénieurs à l'heure où le jour commençait vaguement à poindre. Les deux ingénieurs étaient assis par terre, et de loin, sur le fond de l'horizon à peine éclairé, à peine séparé de la terre, ils virent Skoudrine. Skoudrine allait comme vont les aveugles, la tête levée en l'air, les bras étendus, il allait pieds nus en linge de nuit. Ses jambes s'engloutissaient dans l'obscurité de la terre. Derrière son dos se dessinait, d'un vert trouble, la fente de l'horizon. Sa tête s'appuyait à un nuage. Il paraissait beaucoup plus grand qu'il n'était en réalité, il soutenait le ciel. Tout autour sur la terre, dans l'humidité et dans le vent, roulaient d'énormes ténèbres.

Cette nuit-là, dans la maison des Skoudrine, dans l'escalier de l'entresol, la fille de Skoudrine, Katérina, avait rencontré Stépane Fiodorovitch Bezdiétov.

— Dis donc, avertis tes amies, avait dit Stépane Fiodorovitch, on va faire encore la petite fête.

Katérina étreignit Bezdiétov, serra contre lui son corps de virago, l'écrasant, et elle se mit à à pleurer, rageuse et humble.

— Qu'as-tu? demanda Stépane Fiodorovitch.

Katérina ne répondit pas, toute en larmes, elle pressa Stépane Fiodorovitch contre la rampe, à tel point qu'il respirait difficilement et perdit l'équilibre.

— Qu'as-tu, Katérina? demanda Stépane Fiodorovitch.

Et Katérina se mit à hurler, à sangloter éperdument, lâchant Stépane et se laissant tomber de la tête et des épaules sur la rampe, d'un tel poids que la rampe cria sous elle et trembla.

— Je suis enceinte! hurla Katérina.

— Plus bas, voyons! mais qu'est-ce qui te prend? cria tout bas Stépane.

— Je suis enceinte! hurla Katérina encore plus fort, et elle tomba assise sur une marche de l'escalier. — Je ne peux pas! secours-moi! cria-t-elle, hurla-t-elle plus fort encore, et les mots qui suivirent se fondirent en un seul hurlement:— Papa va me tue-e-e-er! Oool...

Katérina faisait retentir la maison de ses hurlements, effrayants, hébétés, bruyants, comme des hurlements de douleur physique. Stépane Fiodorovitch lui enfonça un mouchoir dans la bouche, pour assourdir son hurlement. Katérina mordit le mouchoir et les doigts, sans les remarquer, et se laissa glisser de plus en plus bas dans l'escalier. Son hurlement ressemblait à celui d'un chien. Stépane Fiodorovitch donna à Katérina un coup de poing dans les dents, pour la rappeler à elle par la douleur physique.

Le vieux Skoudrine voulait lutter d'astuce et de folie avec le monde, couvrant sa haine du masque de la folie, homme de cette espèce de fous qui tuent. Dans le calme voltairien de son foyer, il était auprès de sa femme au moment où retentit à travers la maison le hurlement animal de sa fille. Le vieux affirmait qu'il pouvait lutter d'astuce et de folie contre tout, le vieux se réjouissait quand on lui crachait au visage, car derrière ses yeux conspués il pouvait garder son honneur à lui, inconnu de tous, mais bien à lui, où s'abritaient, sa maison, ses vaches, son acajou, lui-même, sa femme sa fille. Sa fille hurlait de terreur et de douleur physique, elle hurlait d'une façon repoussante, comme un chien, faisant retentir la maison entière, le monde entier. Vieillard mal vêtu, malpropre, malodorant, Iakov Karpovitch vit sa fille dans l'escalier de l'entresol, elle se laissait glisser de

marche en marche, ne s'appartenant plus, et Stépane Fiodorovitch Bezdiétov la frappait au visage. La mère, Maria Klimovna, n'avait pas de vie à elle, sa vie était bornée par le portillon et par le chemin de l'église. Le vieux vit la mère embrasser la fille, la mère serrait sa poitrine desséchée contre le dos de sa fille, la mère passait ses doigts osseux dans les cheveux de sa fille, appuyait sa tête contre le dos de sa fille, la mère était très grave; ne croyant pas ses yeux, la mère tâta des doigts le corps de sa fille. Le vieux entendit la mère qui disait :

— Katiénka, Katiouchenka, pourquoi donc alors ai-je vécu ma vie?

Le vieux enveloppait ses jambes nues dans un châle de femme. Il pleurait, le vieux, dressant la tête comme un aveugle dans l'obscurité de l'escalier et de l'entre-sol, et il dansait, dessinant des entrechats sur place, pour la dernière fois de sa vie. La fille avait voulu s'enfoncer dans une fente entre les marches. A l'écart, sa redingote jetée sur son linge de nuit, se tenait posément Pavel Fiodorovitch, un des pères de l'enfant qui venait. La fille hurlait comme un chien. Et le vieux, pleurant et sautillant, hurlant comme sa fille, se jeta sur elle pour la frapper. Il la frappait des pieds et du chandelier, au visage et au ventre, parce que les crachats auxquels il avait offert son visage avaient atteint son âme par-delà son visage. Quand le vieux, hurlant et suffoquant, épuisé de douleur et d'amour, tomba sur le corps de Katérina évanouie et convulsée à la dernière marche de l'escalier, les frères Bezdiétov avaient disparu de la maison. La vieille, la mère, Maria Klimovna, arrosait d'eau le vieillard, qui étreignait convulsivement sa fille. La fille gisait les yeux ouverts, regardant d'un regard trouble le plafond; les

yeux de la mère étaient clairs de la souffrance d'une femme qui n'avait pas de vie à elle et qui toujours s'était soumise à tout.

C'est alors que le vieux s'en alla de sa maison.

Quelques heures auparavant, le vieux se prélassait dans son bonheur, se délectant de la vie, fou qui tuait. La vieille bonne femme province était maîtresse chez lui, installée sur le divan du salon, tandis que la torchère cillait voltairienne. Et son frère Ivan avait grimpé jusqu'à l'appui de la fenêtre et lui avait dit que ni lui, Ivan, ni le professeur Polétika n'avaient perdu l'honneur, dont la perte faisait l'allégresse de Skoudrine. Iakov Karpovitch, savourant la vie, avait chassé Ivan et promis de causer avec Polétika.

Et le vieux vit Polétika : à cette heure muette qui était la sienne. Le vieux sortait en courant de chez lui. Près de la tour de Marina, il vit Polétika et Sadykov qui venaient vers lui. Le vieux barra la route à Polétika.

— Merci, merci, merci! cria Skoudrine. Voilà que nous nous rencontrons. Causons un peu maintenant! Je vais vous dire la vérité sur la vie, oui, une vérité qui vaut bien la vôtre! Je vais parler maintenant avec pudeur!

— Excusez, dit Polétika, je n'ai pas l'habitude d'entamer des conversations dans les rues avec des personnes que je ne connais pas. En outre, vous avez l'air malade.

Skoudrine cria d'un air insensé :

— Qui, malade? moi malade? oui, merci, merci, merci!... Monsieur le professeur, vous avez parlé ce matin avec mon frère Ivan. Je le vauds bien, parlez avec moi! Je veux vous parler de l'honneur! quand est-ce que viendra le temps où les gens cesseront de se

tuer l'un l'autre? Monsieur Poltorak a eu peur à l'idée de tuer, et moi je me moquais de lui. J'ai envie de causer un peu, de décharger mon âme...

Sadykov considéra attentivement Skoudrine.

— Vous êtes Iakov Karpovitch Skoudrine? demanda-t-il.

— Oui, Skoudrine! Oui, j'ai voulu lutter d'astuce contre tous... j'ai...

Mais Sadykov ne le laissa pas achever.

— Allons-nous-en, Pimène Serguéievitch, dit-il, nous n'avons rien à dire à ce vieux.

La tour de Marina s'érigeait silencieuse. Silencieuse s'étendait la nuit. Polétika et Sadykov continuèrent leur route.

Polétika disait à cet instant à Sadykov :

— Revenons encore une fois à l'histoire. La Russie a toujours été l'avant-poste et la protectrice de l'Europe. Souvenez-vous des temps qui vont du XIII^e au XV^e siècle, où s'avançaient contre nous les nomades de l'Asie, ces innombrables Alains, Goths, Huns, que déterre maintenant Lioubov, et que nous, habitants de la plaine russe, nous avons contenus de notre corps, donnant par notre corps à l'Occident la possibilité de ne pas s'effacer du visage de la terre, comme le firent plusieurs fois les Russiens. Je vous ai parlé de l'avance des déserts, je vous ai dit comment il faut arrêter ces déserts. Nous arrêterons les déserts, nous sauverons une fois de plus l'Europe. Mais cette fois nous couvrirons l'Europe non plus de notre corps, mais de notre science.

Skoudrine eut tout à coup en mains une verge, venue on ne sait comment, la même avec laquelle il paissait ses vaches dans les prés. Le vieux partit en courant par les rues, nu-pieds, la tête découverte, sa chemise par-

dessus sa culotte, sa baguette à la main. La tête du vieux était rejetée en arrière, le vieux pleurait, le vieux ne voyait pas sa route, le vieux agitait sa baguette, comme pour pousser des vaches inexistantes.

Le vieux s'avancait vers les deux ingénieurs, comme vont les aveugles, ses jambes s'engloutissaient dans l'obscurité de la terre, ce fou qui voulait tuer. Derrière son dos se dessinait d'un vert trouble la fente de l'horizon. Le vieillard soutenait le ciel.

Laszlo parla :

— Vous connaissez le muséologue Griboïèdov? toutes les nuits il boit de la vodka en compagnie d'un Christ de bois. Oui, ces prés seront submergés, et toutes nos douleurs seront submergées. Tout ce qui est nôtre n'est rien, car tout cela disparaîtra.

Poltorak n'eut pas le temps de répondre, Skoudrine arrivait. Skoudrine s'arrêta devant Poltorak. Skoudrine pleurait, et Skoudrine se mit à gémir, à hurler, à se lamenter :

— Merci, merci, merci! Merci à vous, Evguéniï Evguéniévitch! Merci, merci, merci!

Ni Poltorak, ni Laszlo ne s'étonnèrent.

Poltorak parla :

— Un cadavre de plus nous arrive. Un vieillard, et il ne veut pas mourir. — Poltorak fit un silence, puis demanda avec dégoût : — Alors, nous n'allons pas faire sauter la digue? Vous non plus, vous n'êtes pas bon à faire un saboteur? La conscience patriarcale a épuisé en vous ses réserves?

Le vieux n'entendait pas, le vieux criait, hurlant :

— Merci, merci, merci!

— Oui, oui! cria Laszlo s'animant tout à coup, vous savez ce que c'est que les chambres obscures des livres?

Oui, il ne va plus se passer que très peu de temps, et on ne pourra même plus retrouver la place, cette place où nous nous trouvons maintenant, il ne va plus se passer que quelques années, et...

Poltorak sortit un browning, l'examina, vérifia le nombre de balles qu'il contenait, en introduisit une dans le canon, joua avec l'arme; un doigt glissé à la gâchette, il fit tourner le browning autour de son doigt et dit :

— Qui le premier?

Les ingénieurs étaient accroupis l'un devant l'autre. Le vieux était debout auprès d'eux, la tête dans le ciel, sa baguette à la main, l'agitant au rythme des « merci » qu'il hurlait. La pluie biaisait, hâtive, en gouttes obliques. La teinte vert trouble de l'orient s'élargissait.

— Je me suis toujours posé la question : du sang, ou pas de sang? Il y a eu des morts aux chantiers, celle de votre femme, et les nôtres, dit Poltorak. Alors, il y a du sang.

Les yeux de Laszlo furent tout à coup pour agir.

— Oui, je vais vous tuer, parce que vous êtes un saboteur, et puis je me tuerai aussitôt.

— Qui le premier? demanda Poltorak en ricanant.

Le vieux arracha le revolver des mains de Poltorak, rejetant loin de lui sa baguette. Skoudrine fit feu, ce vieux qui avait perdu la notion du temps et la crainte de la vie, la balle frappa Poltorak au visage. Au moment où Laszlo vit le canon du revolver devant son visage, ses yeux étaient pour engendrer l'action. L'aube naissait. Le vieux criait :

— Merci, merci, merci!

La tête grise du vieux soutenait le ciel. Le vieux se tira dans la bouche.

Le soleil au-dessus de la Russie, au-dessus de l'Union

des Républiques Socialistes, met huit heures entières à se lever, car à l'heure où à Vladivostok il est minuit, à Moscou il est quatre heures de l'après-midi, et à l'heure où il est midi à Vladivostok, sur Moscou se lève l'aube.

.....

 Pendant ces minutes où le vieux hurlant, à bout de forces de douleur et d'amour, tombait sur le corps évanoui et convulsé de sa fille, les frères Bezdiétov s'étaient enfuis de cette maison d'antiquité et d'acajou. Les frères Bezdiétov connaissaient l'histoire des temps anciens non seulement de l'acajou, mais aussi de bien d'autres arts. En 1744, le directeur d'une caravane de Chine, Guérassim Kirillovitch Lobradovski, arrivé au poste avancé de Kiakhta, y admit dans sa caravane un certain Andréï Koursine, argentier, natif de la ville de Iaransk. Koursine, sur l'ordre de Lobradovski, se rendit à Pékin, pour tâcher d'y surprendre chez les Chinois le secret de la fabrication de la porcelaine, — partsélène, comme disaient alors les Russes. A Pékin, par l'entremise d'apprentis ayant grade d'enseignes, Koursine suborna, pour mille lans, c'est-à-dire pour deux mille roubles russes d'alors, un compagnon de la manufacture de porcelaine de Bogdykhan. Ce Chinois montra à Koursine des procédés de fabrication de la porcelaine, dans des pagodes désertes, à trente-cinq li de Pékin. Guérassim Kirillovitch Lobradovski, en revenant à Saint-Pétersbourg, y ramena avec lui Koursine et envoya à l'impératrice un rapport sur le secret de la fabrication de la porcelaine tel qu'il le rapportait de Chine. Suivit un oukaze suprême, adressé par le comte Razoumovski au baron Tcherkassov, ordonnant l'envoi à Tsarskoié-Sélo des gens arrivés de Chine. Koursine fut traité avec de grands honneurs, mais son

larcin ne donna pas grand fruit, car il fut établi qu'en réalité le Chinois avait trompé Andréï Koursine, qu'il avait « agi astucieusement », comme le fit savoir alors une circulaire secrète. Koursine retourna chez lui à Iaransk, redoutant les verges. Au même moment, le 1^{er} février 1744, le baron Korf conclut à Christiania un accord secret avec Christophe Conrad Hunger, maître en porcelaine, qui avait, selon ses dires, fait son apprentissage et obtenu sa maîtrise en Saxe, à la manufacture de Meissen. Hunger, quand il eut fait affaire avec le baron Korf, arriva en secret, sur une frégate russe, en Russie, à Saint-Pétersbourg. Hunger s'avéra un Allemand toujours mécontent, charlatan et bluffeur. Il dirigea la construction d'une fabrique de porcelaine, qui devait être plus tard la manufacture impériale de porcelaine, puis il procéda à des essais, se livrant entre temps à des débauches et à des rixes à coups de trique avec son aide russe, le maître mineur Vinogradov, et s'occupa ainsi sans résultats jusqu'en 1748, où il fut chassé de Russie pour charlatanisme et incapacité. A Hunger succéda Vinogradov, Dimitri Ivanovitch, élève de Pierre le Grand, ivrogne, dissolu et artiste né, et c'est lui qui mit sur pied la production de la porcelaine russe: de telle sorte que la porcelaine russe, invention de Vinogradov, n'est nullement un art d'emprunt. Mais les ancêtres de la porcelaine russe n'en sont pas moins Koursine, de Iaransk, qui fut bel et bien trompé par les Chinois et l'Allemand Hunger, qui trompa bel et bien tout le monde avec son Europe.

La porcelaine russe a eu son âge d'or. Les maîtres de la manufacture impériale, les maîtres du « vieux », les Popov, les Baténine, les Miklachevski, les Ioussoupov, les Karnilov, les Safronov, les Sabanine, les Gardner l'Ancien, florirent par le servage et furent l'âge d'or.

Et, selon la tradition de Dimitri Ivanovitch Vinogradov, le maître de mines russe, autour de l'industrie de la porcelaine gravitaient des amateurs et des originaux, des ivrognes et des ladres, et y manufacturaient les sérénissimes Ioussoupov, les Vsevoljski de vieille souche et le bon marchand Nikita Khrapounov, qui fut fouetté sur l'ordre d'Alexandre I^{er} pour une statuette représentant un moine courbé sous le poids d'une gerbe dans laquelle était cachée une jeune paysanne. Tous les maîtres se volaient les uns aux autres leurs « secrets » : Ioussoupov volait à la manufacture impériale, Kissélev à Popov, Safronov épiait le « secret » la nuit, en cambrioleur, par le trou d'un grenier. Ces maîtres et ces originaux, par les mains de serfs, créaient d'admirables choses. Les frères Bezdiétov connaissaient parfaitement toutes les marques des anciennes fabriques de porcelaine, leurs vernis, leur or, leurs « pinceaux ».

Sortis du xviii^e siècle d'acajou de Skoudrine, silencieux, affairés et tranquilles, se cachant à peine derrière les palissades, les frères Bezdiétov allèrent posément à la ville, pleins d'une gravité rappelant vaguement celle du chat qui a mangé la crème qui n'était pas pour lui.

Le plus jeune dit à l'aîné :

— Il faudrait dénoncer à la milice, non seulement Skoudrine, mais aussi Poltorak, dire que nous avons découvert un complot de saboteurs.

— Attendons un peu, répondit brièvement l'aîné.

Sur le chemin de la gare, Bezdiétov cadet, Stéphane Fiodorovitch, s'arrêta à l'hôtel, frappa à la chambre de Poltorak. Ce fut Nadiejda Antonovna qui lui ouvrit.

— Evguéniï Evguéniévitch n'est pas là? demanda Stéphane Fiodorovitch.

— Non, répondit Nadiejda Antonovna.

Et Stepane Fiodorovitch dit à Nadiejda Antonovna, familièrement, en camarade, et d'un ton expéditif :

— M'est avis que vous ferez mieux de partir avec nous ; tout ce qui peut arriver, c'est de l'esclandre, aussi bien avec Poltorak qu'avec Skoudrine, et le train part dans quarante minutes.

Nadiejda Antonovna, en déshabillé de nuit, une chandelle et un livre à la main, regarda Bezdiètov, avec étonnement, sa redingote et son air de gravité compassée.

— Qui êtes-vous et d'où me connaissez-vous ? demanda-t-elle.

— Je suis restaurateur-antiquaire, répondit Bezdiètov, nous vous avons vue avec Evguéniï Evguénièvitch et nous avons entendu parler de vous par lui. Je vous le dis de tout cœur, en camarade, il faut partir tant que rien de mal n'est encore arrivé, c'est moi qui vous le dis.

Nadiejda Antonovna ne fut pas trop étonnée, elle dit :

— Eh bien soit, allons-nous-en. Attendez-moi, je vais faire mes paquets. Il reste du vin, là. Retournez-vous et buvez. — Elle demanda : — Il y a eu quelque scandale ?

— Quelque chose comme ça, répondit Bezdiètov.

Dans la chambre spacieuse brûlait une chandelle emportant la lumière au plafond voûté. Stépane Fiodorovitch, toujours compassé, acheva le barsac, fuma. Nadiejda Antonovna alluma sa cigarette à la sienne. Dans la forteresse de la chambre régnaient des odeurs de parfum et de chandelle mal mouchée.

— Madame... je n'ai pas l'honneur de savoir comment vous vous appelez, nous sommes camarades en art avec vous, dit Bezdiètov.

Kolomna reposait dans l'obscurité et le vide, aux confins de la ville hurlaient des chiens, poètes de la province russe. La nuit pluvieuse de la ville militaire de

Kolomna se faisait noire et humide. Les hommes des états-majors et des armées dormaient avant les batailles des journées, laissant veiller les chiens et les gardiens de nuit, qui effrayaient la nuit de leurs sifflements vigilants et de leurs gongs. Les pavés noirs sous la pluie se répandaient en flaques. Près de la station, à ce nœud par où l'on transportait les armées et le matériel des armées, dans l'obscurité, des chevaux s'ébrouaient militairement. Près de la station, pour une raison inconnue, s'entassaient en désordre des bottes russes, — non pas la philosophie, mais une institution concrète des routes russes. Les petits métiers à domicile sentaient le goudron. Dans l'obscurité, épaisse comme le goudron dont elle avait l'odeur, des cordonniers couraient, et échangeaient avec les cochers des injures de cochers. Sur le quai, roulait l'humidité venue des ténèbres spacieuses des prés. Les chantiers heurtaient au ciel leurs feux électriques. Kolomna s'effondrait dans l'espace muet, ville qui reculait dans l'histoire. Sur le quai, sous la pluie, un intellectuel russe en chapeau et lorgnon posé de biais racontait d'un ton pacifique des histoires de pluie et d'arrière, il parlait du cinéma. — Le cinéma était installé dans le jardin du syndicat, dans un hangar chauffé, et il n'y avait pas de sonneries au cinéma ; le commencement du spectacle était annoncé de la centrale électrique à toute la ville. Premier signal : achever de boire le thé ; deuxième signal : s'habiller et sortir. La centrale électrique travaillait jusqu'à une heure du matin, mais les jours d'anniversaires, d'*octobrine*¹, ou d'autres solennités imprévues chez le président du Comité exécutif, chez

1. Baptême laïc en usage chez certains communistes russes (Trad.).

le président du Trust des Industries, chez le sous-ingénieur principal, l'électricité tardait à s'éteindre parfois toute la nuit, et le reste de la population adaptait alors ses fêtes familiales à ces nuits, s'en informant au préalable. C'est aussi au cinéma qu'un jour, un délégué du Commerce Extérieur, quelque chose comme Satz ou Katz, étant parfaitement à jeun, heurta par hasard et par maladresse la femme du président du Comité Exécutif : celle-ci lui lâcha, pleine de mépris — « Je suis Kouvarzina ! » le délégué, ignorant la puissance de ce nom, s'excusa avec étonnement, et cet étonnement lui valut dans la suite d'être escamoté du district. — L'intellectuel parlait des autorités — ainsi disait-il : les autorités — expliquant qu'elles vivaient agglomérées, méfiantes et se gardant ombrageusement du reste de la population, se livrant à des intrigues de coteries par lesquelles elles remplaçaient l'esprit social, et s'élisant mutuellement chaque année d'un poste dirigeant du district à l'autre selon le groupement des coteries. — L'intellectuel alluma une cigarette, reprit la parole d'un air solennel, prenant sur sa conscience la responsabilité de ses paroles, en personnage informé de bonne source : — le Trust des Industries dirigeait l'économie, les membres de la direction du Trust des Industries étaient : le président du Comité Exécutif Kouvarzine (le mari de la femme en question), et le délégué de l'Inspection Ouvrière et Paysanne Presnoukhine ; la présidence était aux mains d'un certain Niédossougov. Ils géraient les affaires, aux dires de cet intellectuel, en gaspillant lentement les réserves d'avant la Révolution, en découvrant Pierre pour couvrir Paul, en agissant par coups de tête, en dépensant à plaisir. La scierie travaillait à perte, l'huilerie à perte, la raffinerie à perte, la tannerie sans pertes, mais aussi sans bénéfices et sans comptes d'amortisse-

ment. En hiver, en pleine neige, avec quarante-cinq chevaux, on avait traîné d'un bout à l'autre du district, sur une distance de quarante verstes, une chaudière pour cette tannerie, et quand elle avait été à pied d'œuvre on l'avait abandonnée comme inutilisable, et on en avait inscrit le prix au compte profits et pertes ; on avait alors acheté, pour le broyage de l'écorce, un hacheur de paille, et on l'avait abandonné, car l'écorce n'est pas de la paille, et passé par profits et pertes. — L'intellectuel s'indignait. — Le Trust des Industries couvrait ses pertes en liquidant l'outillage des entreprises qui chômaient depuis la Révolution, ou encore par des combinaisons du genre de celle-ci : Kouvarzine président vendait du bois à Kouvarzine membre de la direction, aux prix taxés, avec remise de cinquante pour cent, soit vingt-cinq mille roubles ; Kouvarzine membre de la direction revendait le même bois à la population, et à Kouvarzine président en particulier, aux prix taxés et sans remise, soit plus de cinquante mille roubles. On avait un jour fait présent à Kouvarzine d'un portefeuille avec ses initiales : la somme nécessaire pour acheter le portefeuille avait été prise sur les espèces en caisse, puis on avait couru de porte en porte parmi les habitants, avec une liste de souscription, pour recueillir de l'argent. — L'intellectuel s'indignait et caressait sa barbe trempée de pluie.

Le train s'approcha lentement, fouillant les ténèbres des feux de sa locomotive. Les gens se démenèrent, ahuris et désordonnés.

A minuit, cette nuit-là, le bonhomme d'Akatièvo, Nazar Syssoiev, amena à la station le divan et les fauteuils des Toutchkov. Dès le soir, la pluie s'était mise à tomber, et en une demi-heure les chemins ne furent plus que boue, jusqu'aux essieux des roues et jusqu'aux

genoux des chevaux. La route s'allongeait par les collines des bords de l'Oka, dans la glaise. La pluie coulait opiniâtrément, et le père Nazar se dressait sur l'avant de sa voiture, vieux et taciturne. Olga Pavlovna était assise derrière lui. Les champs s'étendaient mornes, mouillés, muets. Ils se hâtaient vers le train. Le cheval enflait ses flancs d'une respiration lasse. La boue se répandait en lacs. Ils allaient par des champs tout pareils à ce qu'ils étaient il y a cinq cents ans. Ils contournèrent le village de Zinoviëvy Gory, longèrent, par les confins de fange de son xvii^e siècle, le manoir des descendants du décembriste Lounine. Près du village de Protopopovo, la route s'enfonça dans un ravin. Ils descendirent sur la glaise jusqu'au pont, traversèrent le pont. De l'autre côté du pont il y avait la tache sombre d'une flaque, trou d'eau noire. Ils entrèrent dans la flaque. Le cheval donna un coup de collier et s'arrêta. Le vieux Nazar frappa le cheval du fouet, le cheval tira violemment et n'avança pas. La boue était infranchissable. La télègue était embourbée au milieu de la flaque, la roue gauche d'avant s'était enlisée jusqu'au-dessus de l'essieu. Le vieux Nazar se dressa adroitement sur son siège et donna un coup de botte au derrière du cheval, le cheval tira violemment et tomba, écrasant le brancard et s'enfonçant jusqu'au collier dans la fange. Le vieux Nazar tira sur les rênes, claqua de la langue, le cheval ne bougea pas. Alors le vieux Nazar descendit dans la boue pour dételer le cheval. Il posa le pied, sa jambe disparut dans la boue jusqu'au genou, il posa le second pied, et il s'enlisa, il ne pouvait plus tirer ses jambes de la fange; ses pieds sortaient de ses bottes, ses bottes étaient aspirées par la fange. Le vieillard perdit l'équilibre et tomba assis dans la flaque, les bras pris dans la boue jusqu'aux coudes. Et le vieil

lard se mit à pleurer, des larmes amères, épuisantes, du désespoir. Les fauteuils et le divan des Touchkov manquèrent le train.

Le train se trouva vide; les wagons étaient tout d'obscurité, des moujiks sur les banquettes supérieures dormaient et répandaient une odeur lourde, tout était repos, sommeil et chuchotements, comme toujours dans les trains près des zones de combat. Les deux frères étaient assis l'un à côté de l'autre, Nadiejda Antonovna en face d'eux; ils sommeillaient fatigués et écoutaient les ronflements des banquettes. Dans la valise des Bezdiëtov il restait une dernière bouteille de cognac. Dans l'assoupissement de ce train d'arrière, entre de longs intervalles de réflexions, les deux frères buvaient du cognac dans un gobelet d'argent, tousaïent, offraient à boire à leur compagne de voyage, rangeaient le cognac. Le train traversait les étendues des anciennetés russiennes. Bezdiëtov cadet demandait à voix basse à son aîné, en se penchant d'un air entendu à son oreille :

— Il n'y a pas eu meurtre?

— Il faut supposer qu'il l'a tuée, répondait l'aîné, chuchotant à l'oreille du cadet.

— L'enfant est ou de toi, ou de moi, il faut supposer.

— Il faut supposer, oui.

Le train emportait le sommeil et le souffle lourd des arrières de Kolomna à Moscou. Au bout d'une demi-heure, après le cognac, Stéphane demandait :

— Nous, on devrait peut-être le dénoncer. Il y a des chances que ça fasse une affaire de viol en justice.

— Attendons un peu. Il faut supposer qu'il n'y aura pas d'affaire de viol, répondait l'aîné, — attendons trois ou quatre jours, et alors nous écrirons une dénonciation ou bien nous nous cacherons.

Moscou apparut à l'heure où à Kolomna commençaient à hurler les cloches. Moscou, où vint buter le train, était toute de bruit, de cris et de vacarme, capitale. Sur la place des gares, rampaient en files des camions, et des fardiens dont les chevaux semblaient plus forts que les camions. Des foules humaines s'écoulaient par les trains, par les tramways, par les autobus. Les locomotives, les tramways et les autobus, outre les gens, transportaient des affiches et des bruits dans lesquels les gens devaient crier pour s'entendre. Les affiches soutenaient le ciel. Des phalanges de gens pressaient les rues. Des phalanges d'automobiles pressaient les foules humaines. Les rues, enserrées dans la pierre, tendaient leurs forces avec tranquillité, dans la tristesse des fenêtres empoussiérées. Moscou grondait bouleversée par l'œuvre de construction et reconstruite à neuf. Les automobiles comprimaient les maisons, pour contenir l'immobilité des rues, qui gênaient les automobiles. La Moscou ouvrière matinale était grise et d'acier, cet avant-poste face à l'avenir de l'humanité. Nadiejda Antonovna, bousculée dans la foule, parlait de Gardner l'Ancien et de Sabanine. Pavel Fiodorovitch l'instruisait, le pouce glissé sous le revers de sa redingote. Nadiejda Antonovna alla chez les Bezdiètov prendre le café. Un taxi les emporta; évitant la Moscou que commandait le Kremlin, la Moscou des ouvriers et du bruit de camions des affaires, il alla à la Jivodiorka, la rue de la vie et des gens qui s'imaginaient que les glaces des glaciers du passé peuvent s'écouler dans l'avenir sans fondre. La Jivodiorka des Bezdiètov était un glacier aux temps anciens. L'art des bois précieux est resté depuis les siècles un art anonyme, un art de choses. Les maîtres se saoulaient, et mouraient et les choses restaient vivantes et vivaient :

près d'elles on faisait l'amour, on vieillissait, en elles on conservait les secrets des chagrins, des amours, des affaires des joies. Elisabeth, Catherine II, c'est le rococo, le baroque; Paul I^{er} est un chevalier de Malte, Paul I^{er} est sévère, sérénité sévère, acajou sombre et poli, cuir vert, lions noirs, chimères et griffons; Alexandre I^{er}, c'est l'Empire, le classique, l'Hellade. Les hommes meurent, mais les choses vivent, et des choses des temps anciens s'exhalent les « fluides » de l'ancienneté, des années en allées. En mil neuf cent vingt-neuf, à Moscou, à Léningrad, dans les villes provinciales, surgirent des boutiques d'antiquités, où l'antiquité était achetée et vendue par les salles de ventes, par le Commerce d'État, par le Fonds artistique public, par les particuliers. En mil neuf cent vingt-neuf il y avait beaucoup de gens qui collectionnaient les « fluides ». Les gens qui avaient acheté les objets de l'antiquité après les tonnerres de la Révolution, chez eux, dans leurs foyers, se délectaient d'antiquité, aspiraient la vie vivante des choses mortes, revivifiaient la vie morte des choses mortes. Et Paul I^{er} était en honneur parmi les acheteurs, le chevalier de Malte, rigide et sévère comme une caserne transformée en salon, sans bronzes ni volutes.

Les frères Bezdiètov habitaient dans la rue Vladimir Dolgorouki, dans la Jivodiorka, antiquaires-restaurateurs. Leur cave avait arrêté le temps, encombrée d'antiquités, d'Alexandres, de Pauls et de Catherines. Les frères — empereurs ici — savaient parler d'antiquité et de maîtrise. Dans leur cave on respirait l'antiquité, dont on pouvait se délecter et faire achat. Les conversations des restaurateurs étaient arrosées de cognac, transvasé dans un flacon Catherine II et bu dans des verres d'un ancien service impérial de diamant.

Même le café chez eux était authentique, bu dans de la porcelaine de Baténine, très fort, préparé de main de maître. Les restaurateurs persuadèrent Nadiejda Antonovna de s'asseoir sur un divan à pieds Paul I^{er} et approchèrent du divan une console Catherine II, avec des friandises et des liqueurs. Les redingotes des deux antiquaires s'incorporaient à l'antiquité, de même que leur art de parler. Nadiejda Antonovna but le café, elle avait envie de dormir; Pavel Fiodorovitch lui montrait des miniatures de Tropinine, de la porcelaine, des Gobelins russes, il caressait les mains de Nadiejda Antonovna, il parlait d'antiquités et versait de la liqueur. Pavel Fiodorovitch joua au clavecin du Beethoven. Vers midi, Nadiejda Antonovna s'endormit sur le divan, en demandant qu'on ne la réveillât pas avant sept heures. Les frères, après s'être lavés sous un robinet sale, allèrent à une vente aux enchères à Saint-Pimène l'Ancien. A l'église, c'est-à-dire à la salle des ventes, ils trouvèrent les affaires habituelles et les gens habituels: ici l'on vendait aux enchères la pauvreté et le malheur des choses d'où s'exhalaient des « fluides ». Dans l'église encombrée de vieilleries, le commissaire-priseur siégeait à l'autel. Les frères travaillèrent à leur accoutumée. Vers cinq heures, après avoir acheté du vin, des friandises et des victuailles, les frères rentrèrent chez eux. Nadiejda Antonovna se réveilla alerte, gaie et dispose. Le temps passait au-delà des fossés de la Révolution. Nadiejda Antonovna appela au téléphone une compagne :

— Xana, je suis ici parmi des choses antédiluviennes, dans un sous-sol antédiluvien, parmi les bois exotiques; nous buvons le cognac dans des verres du xvii^e siècle, parmi des odeurs de colle de menuisier et de parfums Guerlain. Viens nous trouver, on fera des bêtises et on

s'amusera comme des bergères du xviii^e siècle. Le patron nous jouera des pastorales au clavecin. Il y a ici des plafonds voûtés, des toiles d'araignées, de l'humidité, et les patrons portent des redingotes. Les patrons ne savent pas mettre deux mots l'un derrière l'autre tant qu'ils ne parlent pas d'antiquités.

Les Bezdiétov préparaient un repas dans un service de Gardner, refroidissant la vodka et les vins blancs, réchauffant les vins rouges. Sur les premières poires envoyées du Midi brillaient des larmes de suc. Quatre fauteuils furent approchés près d'une table ronde. La compagne de Nadiejda Antonovna était de cette espèce de femmes qui en dépit des éléments vont dans Moscou, même l'été, en fourrures, peintes de carmin, et qu'on rencontre au crépuscule sur le Kouznetski Most, et la nuit dans les réunions dansantes. Les deux femmes jouaient au xviii^e siècle, arrêtant le temps, et buvaient de la vodka autant que les deux hommes. Pavel Fiodorovitch quittait la table pour le clavecin. Le cristal d'un ancien service impérial de diamant s'alourdissait de l'or d'Abran-Dursot. Il y avait de nouveau du café, fort, à la turque, coupé de liqueur et de cognac. L'odeur de la colle de menuisier fut effacée par l'odeur des parfums, parfums d'aujourd'hui et d'autrefois : Stéphane Fiodorovitch montait à ses invitées d'antiques pèlerines, tournures, châles, éventails; les étoffes anciennes de soie, de velours, de taffetas, les dentelles, les ivoires et les baleines exhalaient les parfums éteints du passé. Nadiejda Antonovna croisait les jambes, mordait ses lèvres dans l'ivresse et disait :

— Dans la biographie de Serge Essénine, de cet homme qui a vécu une vie fantasmagorique, — écoutez, je fais une conférence! — dans sa biographie on soulignera que cet homme vivait uniquement d'émotions,

en quoi il se distingue catégoriquement des gens de notre époque. — Ecoutez, écoutez! — Serge Essénine a péri tragiquement. Pour l'instant je veux m'arrêter à sa funeste rencontre avec Isadora Duncan. Serge Essénine devint l'amant d'une actrice de renommée mondiale, d'une femme de cinquante ans, incapable d'éteindre ses passions, et qui ne savait pas le russe. Cette femme, qui connaissait toutes les fabriques de produits de beauté du monde, pour conserver son corps, cette femme se donna à un jeune gars de Riazan, de cette Oka qui bientôt n'existera plus près de son village de Konstantinovo : et d'après la morale de notre bohème, c'était l'honneur de Serge Essénine que d'avoir une telle maîtresse, avec laquelle il ne pouvait parler que par l'intermédiaire d'un traducteur. C'était un joyeux défi et une gloire, à peu près comme la nuit que nous vivons ici aujourd'hui. Mais Essénine épousa Isadora Duncan, devint son mari, et ce fut la perte de Essénine, vous entendez? sa pertel Dans leurs rapports et dans leurs ivresses de vodka rien ne fut changé. Mais ce fut sa perte, parce qu'il y eut près d'un jeune gars d'un peu plus de vingt ans une femme de cinquante ans bien sonnés, une femme qui ne connaissait pas la langue de Essénine, qui avait savouré la passion et l'admiration d'une quantité d'hommes en tous les points du globe terrestre, adulée par le globe terrestre, blasée du globe terrestre, ne sachant plus dormir la nuit ni porter le vêtement humain, buvant à pleins verres, comme nous, la vodka russe, perfidement nommée l'amère russe. Une femme comme cela, il ne faut pas l'aimer, vous entendez? Serge ne fut plus Essénine, mais Serge Duncan, de même qu'Isadora devint Isadora Essénine. Ce lyrique aux cheveux de seigle, cet homme admirable, Serge Essénine frappait Isadora Duncan à

coups de poings au visage, à coups de pieds au ventre : c'est lui-même qu'il frappait. Il lui lisait ses vers, où il l'appelait sèche, qu'elle ne comprenait pas et il buvait à pleins verres avec elle l'amère russe, buvant avec ces verres sa propre vie, son sang et sa poésie...

Nadièjda Antonovna était ivre, comme son amie, et s'efforçait d'être une marquise du xviii^e siècle dans l'alcool. Les restaurateurs restaient maîtres d'eux-mêmes. Les restaurateurs étalaient l'antiquité. Vers dix heures arriva une automobile, tous quatre allèrent dans la banlieue, par la Chaussée de Pétersbourg. A onze heures et demie ils étaient au cercle d'acteurs près de Saint-Pimène l'Ancien, derrière la salle des ventes. Dans le bleu du ciel nocturne, au-dessus de Saint-Pimène, se dressait vers les étoiles, au lieu de croix, une hampe. Les laquais du cercle artistique ne recherchaient pas le xviii^e siècle, conservant le bon mil neuf cent trente tout à leur convenance; ils servaient un souper raffiné, offraient des fraises au vin blanc. Les femmes dansaient au son du jazz-band, les frères redressaient les basques de leurs redingotes. A deux heures et demie, dans le désert et l'obscurité sourde des rues, endormies avant la bataille de la journée, ils retournèrent en auto à la rue Vladimir-Dolgorouki. Tous étaient ivres. Les frères firent du café, leurs yeux étaient plus que jamais d'étain. Stéphane Fiodorovitch persuadait aux femmes de se déguiser avec des vêtements anciens, pour être comme sur les tableaux du xviii^e siècle; il étendait sur le divan des soies anciennes, pour s'y reposer. Les femmes se déshabillèrent, mais ne trouvèrent pas la force de se rhabiller, elles s'étendirent nues sur le divan, l'une à côté de l'autre, s'étreignant. Les frères, ayant retiré, comme des docteurs, leurs redingotes, s'installèrent aux pieds des deux femmes, pour

les embrasser. La nuit sourde s'attardait parmi les bois précieux. Les bougies se réfléchissaient dans l'acajou. Les liqueurs et le café étaient épais et visqueux. Nadièjda Antonovna, ivre et nue, disait :

— Je ne sais pas qui est le père de mon enfant, et cela n'a pour moi absolument aucune importance. Je suis enceinte et je ne me ferai pas avorter. Je ne crains pas la vie. Nous sommes des gens nouveaux. Les nations meurent, mais moi j'aurai mon fils, engendré par une époque. Je suis contente de ne pas savoir qui est son père. C'est la morale nouvelle. Je suis mère et c'est très antique. Aujourd'hui je bois pour la dernière fois. Demain matin j'irai voir le docteur.

Stépane Fiodorovitch se mit à éteindre avec soin les bougies.

Le matin venu, Nadièjda Antonovna alla voir le médecin. En sortant de chez le médecin, à la Sadovaïa, elle alla par les ruelles Vorotnikovski et Pimènovski. Les yeux de Nadièjda Antonovna regardaient par-delà les étendues. Près de la salle des ventes se pressaient les blouses des revendeurs, près de ce saint Pimène qui a plusieurs homonymes, comme l'avait appris le professeur Polétika. Les yeux de Nadièjda Antonovna regardaient par-delà les étendues. Sur Moscou se préparait l'ordre de bataille de la journée de cette ville militaire de l'Union des Républiques Socialistes, puisque l'Union menait la lutte pour le socialisme, lutte sans effusion de sang ni coups de canons, mais lutte selon toutes les règles des batailles. Moscou grondait, front et arrière à la fois, du bruit de camions des affaires, des commencements, des achèvements, Moscou n'était qu'une affiche, qu'un mot d'ordre au commandement des états-majors et des armées, Russie d'acier, grise, invincible. Moscou

allait à la victoire. L'histoire du pays marchait. Les gens vivaient comme au front. Les gens étaient vêtus uniformément de pardessus, de vestons, de robes standards. Moscou grondait d'affaires et d'achèvements d'affaires, parce que ce ne sont pas seulement les savants, les Steinach, les Voronov, les Lazarev, qui savent le chemin à prendre pour prolonger la vie humaine; il y a un autre chemin, celui de la libération du temps humain, de la libération de l'homme et de son travail, pour que l'homme puisse donner un sens à sa vie et la construire selon sa volonté. Ce chemin était frayé par les batailles du Dniepr, du Turkestan-Sibérie, de l'Oka.

Le docteur, lavant ses mains après l'examen, avait dit à Nadièjda Antonovna qu'elle était effectivement enceinte, mais qu'elle était aussi syphilitique.

Le soleil au-dessus de l'Union des Républiques Socialistes met huit heures à se lever.

.....

 Le jour de son voyage de Léninegrad à Kolomna, dans sa chambre de l'hôtel Bolchaïa Moskovskaïa, à Moscou, Pimène Serguéïévitch Polétika, s'arrachant à la lecture du ménologe des saints Pimène de l'Eglise orthodoxe, s'était mis à songer à la répétition des événements. Alors étaient revenues à son souvenir son enfance, les cavernes du Monastère des Cryptes, l'église de Pimène l'Ancien, où il s'était jadis marié, sa femme, sa vie conjugale, le froid spacieux de l'appartement de Pétersbourg, — tout cela s'en était allé, pour ne jamais plus se répéter, à quelque salle de ventes. A la salle des ventes, c'est-à-dire à l'église de Pimène l'Ancien, au lieu d'un mauvais vin d'église on vendait au buffet du lait caillé et des gâteaux. Le

cocher, devant la Bolchaïa Moskovskaïa, avait dit que la vie est une chose « matinée », et qu'en prenant des lunettes on ne voyait pas un fétu. Vingt-cinq années auparavant, un jeune ingénieur vivait le printemps humain ; il avait été remplacé par son élève Laszlo, qui lui avait pris son printemps, à lui Polétika. Les réflexions avaient été refoulées par la vision, avec les yeux de l'artiste, du nouveau fleuve sous Moscou, puis dispersées par l'appel téléphonique du bouquiniste, plein d'une politesse d'antiquaire. Les vieux Pimènes n'étaient pas des modèles : le plus terrible dans la vie, c'est quand l'homme commence à éprouver une impression d'inutilité, ainsi en avait-il été des cryptes de Saint-Antoine. Les Pimènes envoyés par l'antiquaire se confondaient avec les antiquaires Bezdiétov. L'académicien Lazarev, en pénétrant dans les lois physiques de la vie humaine, en posant les fondements physiques de l'immortalité humaine, a établi que la plus grande acuité d'impressions est atteinte à vingt ans, c'est-à-dire que ce qu'il trouve vers ses vingt ans, l'homme en fait toute la vie un terme de comparaison.

Le train, fouillant la nuit, avait amené le professeur dans l'antiquité de Kolomna, aux lieux de la bataille pour le socialisme, et de la bataille livrée par le professeur Polétika. Au matin, le vieillard sortit pour aller aux chantiers, vaillant, constructeur, créateur.

Et il y eut ceci :

— Hier est morte ma femme, devenue après m'avoir quitté la femme de Laszlo. Elle s'est pendue. C'est aujourd'hui qu'on l'enterre, — dit d'une voix forte et pénible Sadykov.

Le soleil découpait avec exactitude la place de la casquette sur la tête rasée de Sadykov. Le soleil bril-

lait très violent. Pimène Serguéiévitich cacha ses yeux sous ses sourcils, la répétition des événements se résumait à la liaison des choses. Sa femme, Laszlo, la route de Sadykov, sa route à lui, professeur Polétika : tous deux, Edgar Ivanovitch Laszlo leur avait pris leur femme, mais le chemin de Sadykov était plus effrayant. Les pensées se confondirent en douleur, — et, par delà la douleur, — en tendresse, déjà sénile. Le vieillard n'aimait pas montrer ses sentiments, ses sourcils se rassemblèrent rudement. Il était un peu original, ce vieillard qui avait construit sa vie dans la dignité : bizarre, comme tous les gens qui vieillissent.

— Oui, elles sont ma femme et ma fille, répondit Polétika d'un ton rude, — et il tapotait la table des sabots de ses ongles de vieillard, et de nouveau revinrent à sa mémoire les couloirs du logement de Pétersbourg, le calme, les pièces spacieuses, et le seuil du corridor, d'où Pimène Serguéiévitich avait vu pour la dernière fois Olga Alexandrovna : dehors Laszlo attendait Olga Alexandrovna, en deçà du seuil étaient restés à Pimène Serguéiévitich les œuvres, le labeur, les pensées, le temps.

Sur le seuil du réfectoire de la « maison pour arrivants » apparut un homme étrange, en chaussettes russes et en veston grasseyé, rasé sans miroir. Les yeux et les mouvements du nouveau venu étaient fous. Il serra hâtivement la main à tous successivement, en s'inclinant et en se présentant : « Ivan Ojogov, vrai communiste jusqu'en mil neuf cent vingt et un ! » Sadykov salua le fou avec une nuance d'estime. Les pensées de Pimène Serguéiévitich s'embrouillaient dans le temps. La règle humaine : être généreux, est une règle non seulement indispensable sur le plan, pour ainsi dire, de la morale supérieure, mais aussi tout

simplement avantageuse pour l'homme, car être généreux est, et plus commode, et plus profitable, et plus raisonnable, et la raison humaine est au-dessus de tout. S'écarter des normes de la générosité, cela ressortit à la pathologie.

— Qui d'entre vous est le vieux bolchévik professeur Pimène Serguéievitch camarade Polétika? — il faut que nous causions un peu! cria Ojogov.

— C'est moi Polétika, dit Pimène Serguéievitch.

— C'est vous? — les yeux du fou se firent tendres et tristes. — Très bien. Moi, on m'a chassé du parti en vingt-deux pour ivrognerie. Je suis, bien entendu, okhlohone. Mais je suis communiste. Pimène Serguéievitch, camarade professeur! venez dans notre commune, dans notre souterrain! Je ne vous demande rien, que d'être probe! Et je suis venu vous le déclarer, pour que vous le disiez en haut-lieu. Je vais te dire, camarade, pourquoi nous n'avons rien changé tous les deux. Notre première Révolution a été la révolution bolchévique, celle d'octobre, la révolution sociale; puis il y a eu une deuxième révolution, celle de l'intelligence. Il faut une révolution de l'honneur de la conscience, pour que tous soient probes: sans ça, nous périrons! Il faut être probes! consciencieux!

— Qui êtes-vous? demanda Pimène Serguéievitch.

— On ne vous a pas encore chassé? demanda Ojogov au lieu de répondre.

— D'où?

— Du parti.

— Non.

— Eh bien, on vous chassera, si nous ne faisons pas une troisième révolution.

— Qui êtes-vous?

— Je suis Ivan Ojogov, homme perdu, ivrogne et

okhlohone, mais vrai communiste. La femme de Fiodor Ivanovitch s'est pendue chez l'ingénieur Laszlo, regardez le camarade Fiodor Ivanovitch, comme son visage est défait. Regardez la camarade Olga Alexandrovna, la première femme de Laszlo, tout le temps elle va un mouchoir aux lèvres, elle serre les lèvres, elle est au supplice, la malheureuse. Laszlo a brûlé sa deuxième femme en un mois et demi, et lui-même a noirci comme des tisons sortis du poêle. Qui est coupable? l'honneur! personne n'est coupable! Pimène Serguéievitch, camarade professeur, mes communistes vous font dire de venir immédiatement. Nous avons soif de probité...

Les yeux du fou brillèrent de tristesse et de tendresse. Il criait en serrant ses mains contre sa poitrine maigre, ses mains tremblaient et ses genoux tremblaient comme de froid, ce fou de l'espèce de ceux qui sont tués mais qui ne tuent pas, ce miséreux, ce mendiant, ce trimardeur fou de la Rous soviétique, dont la folie était derrière lui millénaire, depuis la féodalité, depuis les tsars. Petit vieux, il se crispait convulsivement et tremblait de la tête aux pieds. C'était un accès qui le prenait, ses mots se précipitaient dépourvus de liaison et de sens, « l'honneur, l'honneur, l'honneur! » Les fous, dans la Rous soviétique, dans la « sainte » Russie, en de pareilles minutes prophétisaient et maudissaient. L'ingénieur Sadykov fit avaler à Ivan Karpovitch un verre d'eau, l'eau dégoutta sur son menton, rasé avec de mauvais ciseaux, sans miroir. Les yeux du fou restèrent bons comme auparavant.

— Vive le communisme, la révolution communiste et l'honneur! cria Ojogov.

— Oui, oui, c'est parfaitement vrai, gronda le professeur.

Mais Pimène Serguéievitch n'en dit pas davantage. Dans les caves, on conserve jusqu'aux jours de juillet de la neige, on conserve l'hiver : les pensées de Pimène Serguéievitch s'en allèrent dans l'hiver des souvenirs. Quoi qu'il advienne, l'homme doit en tout cas aimer à sa façon, décider de sa place dans le travail, savoir aussi mourir à sa façon, — et chacun doit avoir et une enfance, et une adolescence, et un âge mûr, et une vieillesse, — et chacun a droit à son honneur à lui. La vie d'étudiant avait été refoulée dans le subconscient, et maintenant les pensées erraient dans le temps comme les nuages au ciel par une journée matinée, quand les nuages sont lourds et hâtifs et qu'au-dessus de la terre alternent le soleil et les nuages.

— Oui, oui, c'est parfaitement vrai, en effet. Quand j'étais étudiant...

On emporta du réfectoire Ojogov, terrassé par sa crise.

Pimène Serguéievitch examinait des plans, les états de ce qui était déjà fait; les plans sur les calques et les épures lui apparaissaient en millions de mètres cubes d'eau, les formules se transformaient en chiffres. Les impressions se superposaient, le souvenir d'Olga, les funérailles de Marie, le monolithe des chantiers. C'est l'été qui était dans la cave, jadis sa fille avait été une petite fillette, Pimène Serguéievitch la cajolait dans ses bras alors vigoureux et lui faisait peur avec ses lunettes : maintenant elle était une femme faite, communiste. Les kilomètres des travaux, le monolithe, le granito-béton, le lit cimenté, n'étaient plus seulement encre de chine sur le papier, mais granit dans la nature. Le jour avançait matiné, — cette expression du cocher lui revenait sans cesse, — sur le soleil rampaient des nuages, alors tout ternis-

sait pour de brèves minutes, pour être particulièrement doré quand le soleil revenait. Pimène Serguéievitch parlait avec rudesse, se hérissait de vieillesse, près du monolithe, quand les femmes laissèrent tomber leurs brouettes et s'en allèrent vers la ville. Un contremaître en bicyclette courut après les femmes, le contremaître ne put rien expliquer. Du bureau central on demandait : « une grève? » le contremaître supposait : « une démonstration? » Polétika regardait avec irritation le ciel, et songeait que l'homme, que l'humanité est appelée non seulement à refaire la nature des choses, à repousser en arrière le cours des fleuves, à encastrier dans la géologie le travail, mais aussi à bâtir des monolithes de conceptions, à retourner à la pioche l'histoire et le subconscient humain, pour édifier de nouveaux rapports humains. Ces colonnes de femmes allaient vers l'avenir : — grève, démonstration, c'étaient là de vains mots.

La journée de travail aux chantiers fut brisée par les funérailles. Et à cette heure où tout se trouvait déséparé, Pimène Serguéievitch s'en alla dans sa chambre, emmenant avec lui Sadykov, pour rester en tête à tête. Devant la fenêtre passaient des martinets, annonçant la pluie dont le ciel ne disait rien encore. Les martinets aux fenêtres affirmaient le silence. Pimène Serguéievitch très las s'assit lourdement sur le lit. La chambre avait le vide spacieux des lieux peu habités. Pimène Serguéievitch pria Sadykov de prendre une chaise et de s'asseoir près de lui. Sadykov s'assit. Pimène Serguéievitch regarda longuement Fiodor Ivanovitch, d'un regard très troublé, son irritation était disparue. Fiodor Ivanovitch était assis, les épaules rassemblées, le regard morose, las et terreux. Pimène Serguéievitch eut un sourire amical.

Le vieillard parla.

— Ce n'est pas par hasard, Fiodor Ivanovitch, que je vous ai parlé aujourd'hui de l'avance des déserts. Au reste, cela, nous avons encore le temps d'en parler. Je me dis en ce moment que nous avons eu tous deux le même sort; ce n'est pas exact, mais je pense à la répétition des événements. Il y a vingt-cinq ans je me mariais avec Olga Alexandrovna. Pardonnez-moi de ne pas parler de nos travaux. Votre femme comme la mienne a été enlevée par Laszlo. Olga m'a quitté, et je sais ce que vous avez éprouvé quand Marie Fiodorovna vous a quitté. Oui, je sais comme on en souffre. Mais je me dis aussi que pour les gens qui s'observent eux-mêmes, rien n'est laissé au hasard, quand même la vie entière serait passée. Parlez-moi de vous. Vous allez quelquefois chez ma femme et ma fille?

— Que puis-je vous dire? Marie Fiodorovna a succombé à ses instincts, et elle a péri parce que précisément les mêmes instincts étaient brisés chez Edgar. Votre femme et votre fille, j'ai été chez elles hier soir, j'ai amené à Lioubov Pimènovna le chien resté de Marie, le chien ne faisait que hurler et refusait de manger ce que je lui donnais. Je vais souvent les voir.

Pimène Serguéievitch reprit la parole, les yeux levés au plafond :

— Il faut voir clair. Qu'Olga Alexandrovna m'ait quitté, cela relève pour moi de la pathologie. Mais tout ne m'apparaît pas clairement. J'ai vu ces femmes qui allaient au cimetière. L'arrêt momentané des travaux coûtera plusieurs dizaines de milliers de roubles, et la perte de Laszlo, car Laszlo est certainement un homme fini. Mais il ne faut pas avoir en soi le bric-à-brac d'une salle de ventes. — Pimène Serguéievitch eut

un sourire qui s'excusait. — Fiodor Ivanovitch, je pense que vous ne refuserez pas de m'accompagner chez Olga Alexandrovna. Pour les gens qui se surveillent eux-mêmes, rien ne doit être laissé au hasard, ou bien ce qu'on laisse au hasard, relève de la pathologie. Nous avons mal vécu, Olga Alexandrovna et moi. Mais maintenant nous sommes des vieillards, n'est-ce pas? Et puis, j'ai envie de revoir Lioubov, ma fille. Car je l'aimais beaucoup, je l'aime beaucoup.

Sadykov parla, à voix basse et troublée, autant que Polétika :

— Oui, allons. Elles seront contentes de vous voir. — Sadykov fit un silence. — Votre fille, Pimène Serguéievitch, est une jeune fille admirable. Et il faut vivre simplement.

Pimène Serguéievitch se leva, très troublé.

— Fiodor Ivanovitch, vous comprendrez... dit Polétika, et il prit brusquement un air fâché, hérissé, confus.

A la fenêtre, les martinets soulignaient le silence et la chaleur du jour matiné, se coupant aux lames de l'air.

Il y a des jours où l'homme doit être ami avec la terre, il y a des jours où les hommes font avec application tout ce qui est imposé par l'ordre de la journée, pour ne pas tomber dans le désordre de la douleur. Il en était ainsi ce jour-là dans la maison des sœurs Skou-drine. En de pareils jours, selon les règles de la province russe, il faut dès le matin ouvrir toutes les fenêtres, pour que l'air libre erre par les pièces, poussé par le vent léger de juillet. Les pièces s'emplissent alors de fraîcheur et de la lumière verte des vieux tilleuls et des érables, et la vigne sauvage autour de la terrasse cache l'or du jour, ce même or qui est répandu au-dessus du jardin et s'appuie aux têtes des tournesols de la clôture.

Olga Alexandrovna de toute son application fouissait au jardin, penchée sur les plates-bandes, pour nourrir, pour boucher le temps; ses mains étaient pleines de terre. Elle allait du jardin à la maison, en mouchoir de tête rouge, les mains écartées des hanches, pour ne pas se salir de terre. Elle voulait être en amitié avec la terre, en cette amitié rare et heureuse que connaissent les gens qui savent aimer, croire et être fidèles, parce que seuls les gens de pensées et d'intentions généreuses peuvent aimer, croire, être fidèles. C'est une chose merveilleuse, qui lasse les épaules, que de fouiller la terre, d'arracher les herbes folles des plates-bandes, et de voir pousser ce qu'on a semé soi-même, ce qu'on a créé de ses propres mains.

... La petite Alissa avait des poupées. Il y en avait une, grande, en chiffons, à qui Alissa avait dessiné, au crayon à encre, des moustaches. Alissa n'appelait jamais son père papa, elle l'appelait Edgar, comme faisait sa mère; cette poupée, Alissa l'appela papa. Alissa jouait avec cette poupée en cachette de tous, même de Michka. Elle appelait cette poupée papa, mais elle n'avait dit cela qu'à un seul être, au chien Loup. Dans un coin écarté du jardin, se cachant de tous, sous l'ardeur torride du soleil, Alissa asseyait papa sur ses genoux, le berçait, le caressait, lui murmurait : « petit papa, mon chéri, n'aie pas de chagrin, viens près de nous, mon chéri, petit papø! » Quelquefois Alissa demandait à Edgar Ivanovitch :

— Edgar, est-ce que nous vivons, ou bien est-ce que nous jouons? Toi et maman, par exemple, vous vivez, mais moi et Micha nous jouons à la poupée. Micha et moi, est-ce que nous vivons ou est-ce que nous jouons?

L'encombrante poupée de chiffons aux terribles moustaches d'encre était très sale et très effrayante.

La nuit, Alissa mettait cette poupée sous l'oreiller de son lit, en se couchant, en cachette de tous, pour qu'on ne lui prit pas papa et qu'on ne sût pas son existence. Et le jour, dans la chaleur torride, elle le caressait...

Le jour s'en était allé vers le coucher, la pluie se préparait à tomber, il fallait se hâter, les premières gouttes bruissaient sur les feuilles. Olga Alexandrovna alla sur la terrasse chercher des ficelles pour lier les petits pois, et elle ne reconnut pas tout de suite un homme, en chapeau à larges bords, semblait-il, une canne à la main, semblait-il. Fiodor Ivanovitch passa de la terrasse au jardin, pour laisser l'arrivant seul. Les mains d'Olga Alexandrovna étaient souillées de terre. Olga Alexandrovna voyait venir à elle un vieillard barbu. Le vieillard regardait Olga Alexandrovna d'un regard aimant, étonné, caressant. Pimène Serguéievitch ne pouvait pas regarder autrement, parce qu'il avait devant lui sur la terrasse la femme, l'unique aimée, et parce que Pimène Serguéievitch était bon, et parce qu'il voyait qu'Olga Alexandrovna aussi grisonnait, comme lui, grise prématurément.

— Combien y a-t-il d'années que je ne t'ai vue, Olga, dit Pimène Serguéievitch, et il se tut, pour rassembler ses pensées. — Et voilà, je suis venu te trouver.

— Comme tu as changé, Pimène, combien y a-t-il d'années que nous ne nous sommes vus! dit Olga Alexandrovna.

Et tout à coup les yeux d'Olga Alexandrovna s'emplirent de larmes, elle croisa éperdument ses mains souillées de terre.

— Je suis venu te trouver, Olga, pour toujours.

— Je vais aller me laver les mains, dit Olga Alexandrovna, — et elle tendit les mains vers Pimène Serguéievitch.

vitch, elle se tendit vers lui de tout son être, elle entoura son cou de ses mains souillées de terre.

Pimène Serguéievitch baisa la terre sur la main d'Olga Alexandrovna. Olga Alexandrovna ne retira pas ses mains, elle baissa la tête. La vie peut finir et la vie peut commencer, à chaque heure, à chaque minute.

— Et où sont Liouba et ta deuxième fille? j'ai décidé de venir te trouver, au moment où j'ai appris que les femmes allaient à l'enterrement de la femme d'Edgar Ivanovitch.

— Je vais aller me laver les mains, dit Olga Alexandrovna, et elle ne retira pas ses mains. Je ne puis rien dire comme explication.

.....

Dans le jardin une fauvette chantait. Fiodor Ivanovitch était assis sur un banc du jardin, sous la pluie. La pluie avait trempé ses épaules et la terre devant lui, la pluie avait mouillé son visage. Fiodor Ivanovitch était assis courbé, tassé, immobile. L'eau ruisselait le long de sa chemise. Le jardin s'obscurcissait. Le jardin devint obscur. La pluie coulait, coulait. Le ciel se fondait avec les arbres, avec la terre.

C'est alors qu'arriva au jardin Lioubov Pimènovna. Derrière elle s'avancait Loup, morose. Elle s'assit en silence près de Fiodor Ivanovitch. Loup se coucha aux pieds de Lioubov. Un long moment passa sans que ni Lioubov Pimènovna, ni Fiodor Ivanovitch eussent dit un mot. La pluie trempa Lioubov Pimènovna comme Fiodor Ivanovitch.

— Fiodor, dit Lioubov Pimènovna, il faut regarder en arrière pour voir l'avenir... Au fond de l'Oka, on a trouvé une femme de pierre scythe; il y a quelques années, j'étudiais l'histoire de ces femmes de pierre... Lioubov Pimènovna fit un silence. — Cette femme de

pierre, combien d'années est-elle restée au fond de l'eau? Je viens d'aller chez l'homme à qui j'avais donné naguère ma parole d'être sa femme. Je viens d'aller chez lui, pour lui dire adieu à jamais. Il ne m'a jamais embrassée. Vous comprendrez, maintenant, pourquoi je ne suis pas allée avec vous à la tour de Marina, vous vous souvenez.

Lioubov Pimènovna se tut, elle baissa la tête. Fiodor Ivanovitch lui prit la tête, la posa sur ses genoux; il regardait attentivement les gouttes de pluie couler sur les yeux fermés de Lioubov, se mêlant à ses larmes, — ou bien n'y avait-il pas de larmes?

.....

Sur la terrasse, tandis que la mère et la fille vaquaient à leurs travaux, la mère à la maison, Lioubov Pimènovna au jardin pour cueillir des radis et de la salade, Pimène Serguéievitch se mit à parler de ses travaux en écoutant la pluie et les bruissements du jardin.

— Je vous parlais, Fiodor Ivanovitch, des déserts qui avancent sur l'humanité, qui ont anéanti l'Atlantide, l'Arabie, la Mésopotamie, la Mongolie, notre pays d'outre-Volga. Le désert avance sur nous, sur la Sibérie occidentale et sur toute la Russie d'Europe, le désert s'insinue jusqu'aux portes de Moscou, ses avant-coureurs, les sécheresses et les vents arides, arrivent jusqu'à Nijni-Novgorod, Riazan, Orel, Kiev. Le désert est plus effrayant que les guerres. Les déserts viennent de la rupture de l'équilibre entre la chaleur et l'humidité : Et combien d'humus est à chaque printemps emporté à la mer par les fleuves, qui délavent la terre des sels et des substances chimiques dont se nourrit la végétation. Les fleuves ont durant des siècles délavé la terre, laissant le sable et les pierres, livrant inutilement à la mer le nécessaire dont se nourrit la vie. — Pimène Serguéievitch

vitch se tut, prêtant l'oreille au soir. Lioubov Pimènovna passa près d'eux, venant du jardin, avec des bottes de radis et de salade sur une assiette, son visage était heureux. Le vent murmurait dans les arbres. Pimène Serguéievitch reprit :

— J'ai élaboré un projet pour arrêter le désert dans son avance sur nous. J'ai déjà dressé et vérifié les cartes et les plans. Il faut couper la Volga par un monolithe près de Kamychino et la rejeter dans le pays d'outre-Volga, dans les sables aralo-caspiens, dans les loess du désert aralo-caspien... Dans ce désert se formeront des lacs et des fleuves nouveaux, des milliers de kilomètres carrés s'en iront sous l'eau, mais des centaines de milliers de kilomètres carrés revivront, arrachés au désert. Un dixième seulement de l'eau de la Volga coulera à la mer, et la Volga se jettera dans la Caspienne non pas à son embouchure actuelle, mais dans le golfe des Komsomols : le reste de l'eau, répandu dans de nouveaux cours d'eau, canaux et lacs, s'en ira en vapeur dans le ciel, élevant un rideau de vapeur contre le désert, l'eau sera livrée à la terre en pluies et en orages, laissant l'humus pour le coton et le riz. Ce morceau de terre grand comme la moitié de la France sera le plus riche du monde, et il sera l'avant-poste de la civilisation contre le désert, par sa chaleur humide, ses rosées, ses brouillards, ses averses. La Volga, jetée dans le désert, referra le climat du désert et sa géographie. La Volga, ayant changé de lit, se jettera dans la Caspienne vers le Golfe des Komsomols, et la Caspienne changera de relief, des terres aujourd'hui submergées par la mer surgiront du fond marin. — Le vieillard fit un silence. — J'ai travaillé de longues années sur ce problème. J'ai dressé les cartes, j'ai vérifié les tracés et les profils. Il faut arrêter le désert. Nous arrêterons le désert. On ne peut pas même se représen-

ter pour l'instant de quel profit cela sera pour l'humanité. Ce que nous faisons en ce moment sur la Moskva, c'est une bagatelle, mais elle est liée à ce plan que j'ai en tête. — Le vieillard fit un nouveau silence. — Voici ce que je veux vous demander, Fiodor Ivanovitch. —

Le vieillard se tut. De l'obscurité montaient des odeurs de tabac et de giroflée. Le vent bruit, et l'on entendit après lui tomber sur la terre des pommes mûres. Les deux femmes mettaient la table, les deux hommes étaient accoudés à la balustrade, sous les ceps de la vigne. Lioubov Pimènovna s'approcha de Fiodor Ivanovitch, et s'appuya du coude, derrière lui, à son épaule, pour écouter les deux hommes. Pimène Serguéievitch sourit à sa fille et les regarda tous deux d'un regard qui comprenait.

Et il dit pensif :

— Couper la Volga sous Kamychino, la (Volga y coule sur des alluvions, et la rive gauche est plus basse que le niveau d'eau moyen), rejeter la Volga dans le désert, créer un avant-poste de la civilisation, arrêter le désert, ce sont les possibilités du socialisme, Fiodor Ivanovitch. Je suis déjà vieux, Fiodor Ivanovitch, mon ami. Je n'ai plus la force d'assumer l'exécution de ces plans. Je veux vous demander une chose. Je vous donnerai mes projets, mes cartes, mes plans, mes épures, mes calculs. Notre gouvernement vous aidera. — Le vieillard fit un silence. — Songez dès maintenant à faire entrer mes projets dans la vie... Et Liouba ira avec vous, pour déterrer là-bas les siècles.

Sur la terrasse il faisait très apaisé. Des papillons velus volaient vers la lampe. Les deux hommes se mirent à table pour dîner, et Olga Alexandrovna posa devant Pimène Serguéievitch des biscottes grillées. Loup était couché aux pieds de Lioubov Pimènovna.

Les odeurs de poisson se transforment quelquefois en odeurs de violette.

Les sœurs Skoudrine, les deux vieilles, Kapitolina et Rimma, ont eu leurs vies diversement composées, ces petites bourgeoises provinciales, de vieille souche, héréditaires, kolomniennes. A Kolomna les cloches achevaient de gémir. Trente ans auparavant, était tombé sur Rimma l'opprobre de tout Kolomna pour son amour, pour que cet opprobre restât le bonheur de toute sa vie. Tout avait été ignominieux dans l'amour de Rimma Karpovna. Elle s'était donnée à l'artiste-amateur du Trésor sur le boulevard, et dans la tour de Marina elle avait conçu ses filles. La femme légitime de l'acteur du Trésor allait battre Rimma Karpovna, et les lois de Kolomna étaient du côté de la femme légitime. Rimma avait mis au monde deux filles, objets vivants de l'opprobre de Kolomna inscrites au passeport de Rimma Karpovna: « fille-mère » « a deux enfants ». Kapitolina Karpovna avait été le modèle de tout Kolomna, satisfaisant en tout la vertu kolomnienne. Et trente années avaient passé. Le temps avait tout estompé, le temps avait tout criblé : Rimma Kapitolina savait qu'elle avait dans la vie le bonheur. Tandis qu'il n'était resté à Kapitolina Karpovna qu'une vie, qu'un bonheur : la vie et le bonheur de sa sœur. La vertu de Rimma, semblable aux hauts-fonds et aux bas-fonds des rivières, s'était avérée plus forte que la vertu de Kapitolina devant tout Kolomna, l'opprobre s'était transformé en bonheur : car les millénaires du vieux bonhomme Nazar Syssoiev, qui conduisait les radeaux sur l'Oka, s'étaient heurtés au monolithe qui brisait les millénaires. — La nature ne connaît pas le mouvement rectiligne, le mouvement recti-

ligne est abstrait comme le zéro. Les lois de l'écoulement des fleuves, qui ne sont jamais rectilignes, répondent aux lois de l'érosion de leurs lits. Le professeur Polétika, en étudiant les conditions de la stratification des argiles du système jurassique sur le thalweg de l'Oka, avait établi que les vallées de l'Oka s'étaient formées, avaient reçu leurs dessins actuels et leurs pentes actuelles, avant même le commencement de la formation du système crétacé, dans une effrayante antiquité : les dépôts postérieurs de sable et de mollasse de la période crétacée, recouvrant les argiles du système jurassique, n'avaient pas eu une épaisseur assez grande pour changer les traits du relief jurassique, et les vallées et le système hydrographique de la période crétacée avaient conservé les directions fondamentales primitives. Un homme, le professeur Polétika, avait brisé les reliefs de l'Oka, pour créer un nouveau fleuve.

L'okhlomone Ivan Karpovitch Ojogov périt au jour et à l'heure où naquit ce nouveau fleuve. Il y eut des jours où dans les gouvernements d'Orel, de Toula, de Kalouga, de Moscou, le long des rivières Moskva, Ourga, Jizdra, Plava, Zoucha, Nougra, Kroma, les eaux se précipitèrent des digues ouvertes, parce que la construction du monolithe était achevée, le monolithe soutenait la nature physique, prêt à rejeter en arrière les eaux et à créer un nouveau fleuve, né de la volonté humaine. Et les eaux se mirent à avancer sur le monolithe, les eaux rampèrent larges et hautes, pour s'ouvrir un nouveau lit, préparé sous Moscou, par le canal de Moscou. L'eau submergea les prés où s'étendaient les villages de Bobrénièvo, de Tchanki, de Parfentièvo, de Khorochovo, d'Akatièvo, partis pour faire place au nouveau fleuve. L'eau submergea la maison de Skoudrine à Zaproudy. L'eau submergea l'izba de

vieux bonhomme Nazar à Akatiëvo. Des centaines de milliers d'hommes, venus à pied et en voitures voir la naissance du nouveau fleuve, célébrèrent la victoire de l'œuvre constructrice. La tour de Marina Mnichek, la tour des légendes, l'eau baigna son pied. L'okhlomone Ivan Ojogov périt, ayant définitivement brisé son cerveau. A l'heure où l'eau avançait, Ivan Karpovitch, prenant avec lui son chien Arap, s'en alla dans le souterrain de la briqueterie. L'eau avançait sur l'usine. Tous les okhlomones étaient partis du souterrain. De minute en minute l'eau avançait plus proche. L'eau entourait l'usine. Ivan Karpovitch était assis en haut de l'escalier du souterrain. Le chien se serrait contre ses jambes. Il faisait nuit. Quand l'eau fut à quelques mètres, Ivan Karpovitch descendit près du four. L'okhlomone se coucha sur la paille, fit coucher le chien près de lui, étreignit le chien, soupira, ferma les yeux. Le chien posa tristement la tête sur la poitrine d'Ivan, écouta le bruissement de l'eau qui s'avancait. Par la fente d'entrée commença à ramper l'aube, lente, opiniâtre, elle tira de l'obscurité la planche qui servait de table, une feuille de journal sur la table, qui criait l'achèvement des travaux du monolithe. Ivan était couché le menton en l'air, la main posée sur le dos du chien. Sa pomme d'Adam saillait aiguë. L'aube grise faisait le visage de l'homme très pâle et sans force. L'aube tirait de l'obscurité le mauvais tabac répandu sur la table, les bandes de toiles dont les okhlomones s'enveloppaient les jambes, un lavabo de terre, la gueule du four. En haut l'eau déferlait avec bruit, dans une odeur d'eau et d'espace humide. Ni l'homme, ni le chien ne dormaient. Le souterrain s'emplit d'une transparence verte, dure, comme les eaux des marais. Et l'homme, et le chien, veillaient l'un sur l'autre. Tout à

coup, en haut, sur un barreau de l'entrée et sur un coin du four, tranchant le souterrain, tomba un rayon doré de soleil. Et le chien n'y tint plus, il se jeta vers l'entrée, il vit l'immense champ d'eau qui les cernait, il se jeta dans le souterrain, colla sa tête à la poitrine de l'okhlomone, écouta, le saisit par l'épaule, le secoua. L'okhlomone ne bougea pas, n'ouvrit pas les yeux. Le chien se mit à hurler. L'okhlomone sourit. Le chien de nouveau se jeta vers l'entrée, de nouveau secoua son maître. Et à ce moment, grondante et sifflante, verte, l'eau se précipita dans le souterrain. L'eau emplit le souterrain en deux secondes, sans plus, écrasant et l'homme, et le chien. Ainsi mourut Ivan Karpovitch Ojogov, homme magnifique de l'époque magnifique des années mil neuf cent dix-sept à mil neuf cent vingt et un.

Le petit Michka n'avait pas dormi, durant ces nuits et ces jours où naquit le fleuve : il avait guetté la venue de l'eau. L'apparition d'un fleuve nouveau était pour Michka un phénomène originel tout naturel (de même que pour Ojogov et Sadykov étaient originelles les sirènes des usines). Michka courait voir l'eau submerger la vieille écluse, avancer, atteindre la tour de Marina Mnichek, baigner son pied, isoler la tour, cet antique monument de Kolomna autour duquel depuis des siècles volait corneille l'âme de destruction de Marina, dans lequel était morte Marina et avait conçu Rimma. Et le petit Michka, à l'heure où mourut Ojogov, était auprès de la tour de Marina.

FIN

IAMSKOÏÉ POLIÉ.

Février-août 1929.

DANS LA RUMEUR DES GRANDS
TRAVAUX, LE SOCIALISME AF-
FRONTE LA VIEILLE RUSSIE,
AU MILIEU DES RENCONTRES
HUMAINES, L'AMOUR PREND
UNE NOUVELLE FIGURE